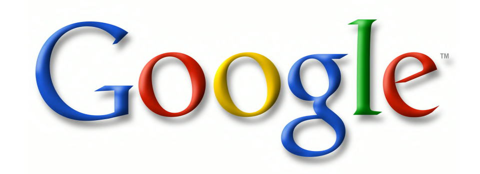


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

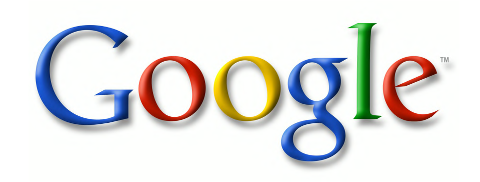
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

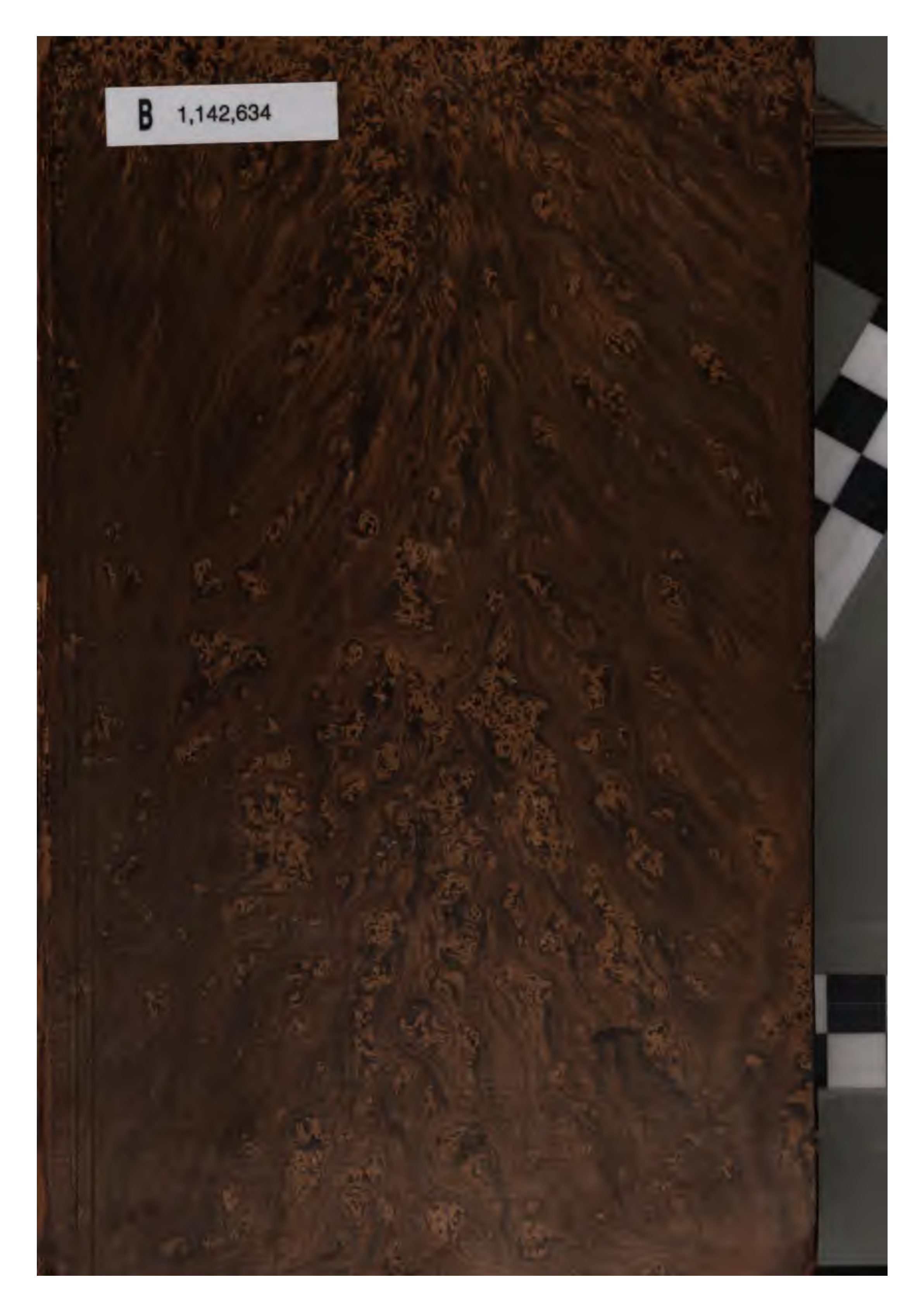
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


B 1,142,634

77. H

GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN.

THE

Hagerman Collection

OF BOOKS RELATING TO

HISTORY AND POLITICAL SCIENCE

BOUGHT WITH MONEY PLACED BY

JAMES J. HAGERMAN OF CLASS OF '61

IN THE HANDS OF

Professor Charles Kendall Adams

IN THE YEAR

1883.

LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI, A VERSAILLES.

COLLECTION

(COMPLÈTE)

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LE RÈGNE DE PHILIPPE-AUGUSTE, JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR M. PETITOT.

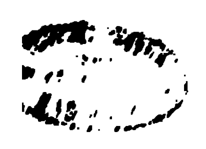
TOME IV.





PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N.° 37.
1819.

LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI, A VERSAILLES.



AVERTISSEMENT.

Le travail des Editeurs sur les Mémoires de Du Guesclin, se divise en trois parties; une Notice, une Introduction, et des Observations.

Dans la Notice, après avoir rendu compte des recherches infructueuses qui ont été faites pour enrichir la Collection de quelques anciens Mémoires sur les règnes de Philippe-le-Hardi, de Philippe-le-Bel, de Louis-le-Hutin, de Philippe-le-Long, de Charles-le-Bel, de Philippe-de-Valois et de Jean II, on examine les divers auteurs, anciens et modernes, qui ont écrit sur Du Guesclin, et l'on justifie la préférence que l'on a donnée au travail de Le Febvre, qui est une imitation des anciennes chroniques.

Le précis des guerres entre la France et l'Angleterre, depuis le onzième siècle jusqu'à la fin du règne de Charles V, sert d'introduction. Il a paru utile de bien faire connoître les causes premières et les chances diverses de ces guerres qui, au moment où commencent les Mémoires sur Du Guesclin, avoient mis les Anglais en possession de plusieurs provinces importantes du royaume. Ce précis, d'ailleurs, en offrant la série des principaux événemens de l'Histoire de France, pendant les treizième et quatorzième siècles, remplit la lacune de Mémoires qui existe depuis Philippe-le-Hardi jusqu'à Jean II. Les dernières parties présentent

l'ensemble des opérations militaires du règne de Charles V, dont on ne trouve que des tableaux détachés dans les Mémoires du Connétable.

Dans les observations placées à la suite des Mémoires, on discute plusieurs points historiques relatifs à Du Guesclin, qui sont rapportés d'une manière contradictoire dans les différentes chroniques, et l'on donne sur le Connétable quelques détails qui ne sont rapportés dans aucune histoire de sa vie.

AVIS DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le véritable titre des Mémoires sur Du Guesclin, publiés par Le Febvre, est *Anciens Memoires du 14.e siecle*, etc. C'est celui que nous avons adopté, et qui appartient à l'édition publiée *à Douay, chez la veuve de Baltazar Bellere*, imprimeur du Roy, l'an M DC LXXXXII. Cependant nous possédons ce même ouvrage, sous le titre de *Memoires contenant la vie de Bertrand Du Guesclin, connétable de France, qui, par sa valeur, a rétably un Prince catholique dans ses Etats. Où l'on apprendra les avantures les plus surprenantes, et les circonstances les plus curieuses qui se sont passées durant le 14.e siecle; nouvelle traduction.* (Il n'est pas mention sur le titre du nom de Le Febvre.) A Paris, chez J. B. Langlois. M DC XCIII. Nous garantissons l'idendité de ces deux éditions. On remarque pourtant dans celle de Paris, un déplacement de l'épître dédicatoire et de l'avertissement. Il faut donc croire que le libraire Langlois, ayant acquis le reste de l'édition, la fit annoncer chez lui, sous ce nouveau titre, et peut-être comme un ouvrage neuf, avec une date plus récente d'une année. Il en retrancha la liste d'*errata* qu'on ne trouve qu'aux exemplaires datés de Douay. On devine facilement le but de cette suppression.

F.

NOTICE

SUR

LES MÉMOIRES DE DU GUESCLIN.

Les premiers Editeurs ont fait dans les bibliothèques publiques et particulières d'inutiles recherches pour remplir la lacune de Mémoires, qui existe entre le règne de Louis IX et celui de Charles V. Parmi les nombreux ouvrages, imprimés ou manuscrits, qu'ils ont dû examiner, sur cette époque importante de notre histoire, ils ne citent que le *Journal d'Aubery*, les *Notices de De Camps*, et l'*Histoire générale des cinq rois*; et ils rendent compte des motifs qui ne leur ont pas permis de les admettre dans la collection.

Le *Journal d'Aubery*, disent-ils, est un sommaire des historiens nationaux et étrangers, depuis saint Louis jusqu'à Charles VIII. Ils auroient pu ajouter que ce journal forme vingt-deux gros volumes, écrits vers le milieu du dix-septième siècle; qu'il se compose d'extraits d'auteurs modernes, plutôt que d'auteurs contemporains des rois dont l'histoire est racontée; que d'Aubery est loin d'avoir été assez sévère dans le choix de ces extraits; que l'on y rencontre beaucoup de faits qui sont peu dignes de fixer l'attention, et beaucoup d'autres qui sont absolument étrangers à notre histoire.

Quelques fragmens des *Notices manuscrites de De Camps*, présentés par les premiers Editeurs, peuvent donner une idée des recherches de cet infatigable écrivain, qui a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de France; mais ces fragmens ne font point assez connoître la nature et l'objet de ses Notices. Jusqu'à la fin de sa longue carrière (il est mort en 1723 à l'âge de quatre-vingt-un ans), l'abbé *De Camps*, a travaillé sans relâche à éclaircir les points obscurs de nos annales. Remontant aux sources, puisant ses preuves dans les chartes et dans les anciens monumens, il parvient souvent à dissiper les ténèbres qui enveloppent des circonstances importantes, mais ses Notices ne forment pas précisément un corps d'ouvrage; ce sont en quelque sorte des dissertations détachées, précieuses pour ceux qui veulent écrire l'histoire de France ou étudier notre ancien droit public. Le plan de cette Collection ne permettoit pas d'en faire usage.

L'Histoire générale des cinq rois est moins une histoire qu'une simple indication des principaux événemens, depuis 1270 jusqu'en 1322. On ignore le nom de l'auteur et la date du manuscrit; mais au style, s'il n'a pas été retouché, on peut juger qu'il appartient plutôt au quinzième siècle qu'au quatorzième. Une seule citation suffira pour faire voir combien la narration est sèche et incomplète.

« 1277. Au tems de cettuy Roi (Philippe-le-Hardi), « Pierre de Brosse, chamberlan dudit Roi, grand « homme envers lui, et moult aimé de lui, fut pendu « à Paris au commun gibet des larrons, la cause de la

« mort duquel fut inconnue envers le menu peuple,
« dont il fut grand murmuration, et en furent les
« gens si ébahis que chacun s'en émerveilloit. »

Il n'y a rien là de ce qu'on aime à trouver dans des Mémoires. On n'y voit ni la basse extraction de De Brosse, qui avoit été barbier de saint Louis, ni son élévation rapide, que l'on ne peut attribuer qu'à la foiblesse du roi Philippe, ni l'abus qu'il fit de son pouvoir, ni ses intrigues criminelles, qui avoient pour objet de mettre le trouble dans la famille royale, et qui attirèrent sur lui le plus honteux et le plus terrible châtiment. Un ouvrage qui, comme cette histoire, ne retrace que les faits sans détails et sans développemens, peut être utile à consulter, mais ne sauroit être classé parmi les Mémoires.

Nos recherches n'ont pas été plus heureuses que celles des premiers Editeurs. Il existe à la Bibliothèque du Roi, sur les règnes de Philippe-le-Hardi, de Philippe-le-Bel, de Louis X, de Philippe V, de Charles-le-Bel, de Philippe-de-Valois et de Jean-le-Bon, un grand nombre d'ouvrages plus anciens et plus curieux que ceux qui ont fixé l'attention des premiers Editeurs. Nous les avons examinés avec soin, dans l'espoir d'enrichir notre Collection de quelques morceaux peu connus. Mais les uns sont écrits en latin, d'autres en *rymes*, c'est-à-dire, en prose péniblement rimée, et que la gêne des vers rend encore plus barbare et plus inintelligible ; d'autres remontent jusqu'à l'origine de la monarchie, jusqu'au roi Priam, et même jusqu'à Adam. Deux histoires se rapprochent cependant davantage du cadre que nous avons adopté.

La première est une *Chronique du règne du roi*

Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, et de son fils Philippe-le-Bel. L'auteur, dont le nom est inconnu, vivoit sous Charles VI. On y trouve les principaux événemens de ces deux règnes; mais les faits y sont rapportés beaucoup trop sommairement. On y cherche en vain des détails sur le caractère et sur la vie privée des deux monarques; sur les mœurs, sur les usages et les coutumes du temps; des notions sur les causes des événemens et sur leurs résultats. Le chapitre consacré aux Templiers, qui sembleroit devoir promettre quelques circonstances intéressantes, n'est pas moins aride que les autres. L'auteur, après avoir annoncé, sans aucune préparation, que le Roi donna ordre d'arrêter et de mettre en jugement les Templiers, se borne à dire quels sont les onze plus graves chefs d'accusation dirigés contre eux. Le style n'a que l'âpreté et la rudesse du vieux langage, sans laisser apercevoir aucune trace de cette naïveté et de cette énergie qui caractérisent les Mémoires de Ville-Hardouin et de Joinville, et qui leur donnent tant de charme. Encore le style de cette histoire a-t-il été rajeuni dans le manuscrit qui est déposé à la Bibliothèque du Roi, sous le n.° 9650.

La deuxième est *la Chronique du roy Jehan* (Jean-le-Bon). La date du manuscrit et le nom de l'auteur sont inconnus. Le style a été également rajeuni dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n.° 9652; mais quelques passages donnent lieu de penser que cette chronique a été écrite vers la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième. Elle est un peu moins sèche que la précédente; elle est précieuse pour les dates, qui sont toujours relatées avec le plus grand

soin ; c'est une espèce de journal où chaque fait, raconté d'une manière sommaire, forme un chapitre séparé, sans qu'il y ait trop de liaison entre les divers articles. Malgré cet inconvénient, qui détruit presque tout l'intérêt d'une histoire, nous nous serions peut-être décidés à insérer la *Chronique du roy Jehan*, si elle n'étoit pas trop souvent dénuée de détails sur les faits qui piquent le plus vivement la curiosité. Prenons pour exemple deux des événemens qui ont eu le plus d'importance sous le règne de Jean-le-Bon. On sait que ce monarque, presqu'en montant sur le trône, fit trancher la tête, sans jugement préalable, au comte d'Eu, connétable de France ; que cet acte, aussi cruel qu'arbitraire, excita de justes mécontentemens parmi les grands du royaume, aliéna au Roi le cœur de ses peuples, et fut en partie cause des malheurs qui écrasèrent la France à cette époque.

La mort du connétable est rapportée en quelques lignes dans la chronique, à la fin du chapitre consacré au récit du sacre du Roi et de la Reine. L'auteur dit que le connétable fut arrêté le mardi à l'hôtel Saint-Paul, où étoit le Roi ; qu'il fut exécuté dans ledit hôtel le vendredi, en présence du duc de Bourgogne, du comte de Montfort, de messire Jean de Boulogne et de plusieurs autres, *pour tres grans et mauvaises traysons que il avoit faites et commises contre ledit Roy Jehan, lesquelles traysons ledit connestable confessa en la presence du duc d'Athenes et de plusieurs autres de son lignage, et fut le corps enterré en l'ostel des Augustins à Paris, hors du moustier du commandement du Roy, pour l'onneur des amis dudit connestable.* Villaret a profité de ces dernières

particularités dans son histoire de France; il a même employé quelques-unes des propres expressions de la chronique. Mais le fait en lui-même, tel qu'il est rapporté, n'instruit pas suffisamment le lecteur, qui veut savoir ce qu'étoit le comte d'Eu, quels pouvoient être ses *grans et mauvaises traysons*, et quels motifs assez graves ont pu déterminer le Roi à sacrifier ainsi le premier personnage du royaume, en violant toutes les formes de justice, que l'on respecte à l'égard des moindres sujets. Le récit de la bataille de Poitiers n'est pas plus satisfaisant. On n'y dit pas l'extrémité à laquelle étoit réduite l'armée anglaise; on glisse légèrement sur les efforts du légat pour empêcher l'effusion du sang; on passe sous silence les conditions auxquelles se soumettoit le prince de Galles. Après avoir indiqué en deux lignes la disposition des armées pour le combat, on ajoute pour tout détail : « Plu-« sieurs des batailles du roy Jehan, tant chevaliers « comme escuyers s'enfuyrent honteusement et villai-« nement, et dient (disent) aucuns que pour ce fut l'ost « (l'armée) du roy de France desconfiz, les autres dient « que la cause de la desconfiture se fut pour ce que len « ne pouvoit entrer es diz Angloys, car ils estoient mis « en forte place, et leurs archiers trayoient (tiroient) si « dru et si fort, que les gens du roy de France ne po-« voient yllec (là) demourer. Finablement la place « demoura au dit prince de Galles, et à ses gens, ja-« soit ce que (bien que) le roy de France eust autant « de gens comme le dit prince de Galles avoit. » Ensuite sans parler des prodiges de valeur du roi Jean, qui, comme l'observe un de nos historiens, se montra dans cette journée, plutôt brave soldat que bon capitaine,

l'auteur donne la liste des personnages les plus considérables tués ou faits prisonniers, et il annonce le retour du Dauphin à Paris, où il prit l'administration du royaume.

Ces chroniques donnant moins de détails que nos histoires les plus abrégées, il faut arriver jusqu'au règne de Charles V pour trouver des Mémoires qui puissent figurer dans notre Collection. Les plus anciens sont ceux de Du Guesclin; ils ne sont point écrits de la main du Connétable, qui ne savoit pas lire; ils n'ont pas été non plus écrits sous sa dictée; nous n'avons même pu employer aucun manuscrit du temps; nous avons été obligés, ainsi que les premiers éditeurs, de recourir à une traduction libre, qui a été faite vers la fin du dix-septième siècle, mais dont la narration conserve assez fidèlement les formes et la manière des écrits du treizième.

Jetons un coup d'œil sur les différentes chroniques ou histoires de Du Guesclin, et justifions le choix des Mémoires que nous réimprimons.

On trouve d'abord un roman en vers dont le titre varie suivant les manuscrits.

L'un est intitulé : *Roman en vers de la vie de Bertrand Du Guesclin, par Jehan le Caveliers*. Le manuscrit étoit conservé à Dijon, dans la bibliothèque de M. le président de Bourbonne, dont la riche collection fut, après sa mort, vendue aux moines de Clairvaux. Les caisses, oubliées pendant long-temps, furent à tel point gâtées par l'humidité, que, lorsqu'on voulut les ouvrir à l'époque de la révolution, on ne trouva qu'une pâte dure et infecte, qu'il fallut rompre à coups de hache. A peine quelques volumes

étoient restés intacts au milieu des caisses. On ignore si le manuscrit du poëme de Le Caveliers a été acheté par quelque amateur, ou s'il a été entièrement détruit.

Le deuxième est *une vie de Bertrand Du Guesclin, en vers, par Cuvilliers.* Il est déposé à la Bibliothèque du Roi, sous le n.º A 7224. Le caractère paroît être de la fin du quatorzième siècle ; il se compose de vingt-deux mille huit cents vers environ.

Le troisième a pour titre : *La vie et nobles faits d'armes de Bertrand Du Guesclin, mise en rymes par N. Cuneliers.* Ce manuscrit, après avoir fait partie de la collection de M. Gaignat, avoit passé dans celle de M. le duc de la Vallière, et l'on croit qu'il a été acheté par la Russie, lorsque cette dernière collection a été vendue. Le catalogue de la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, publié par Debure, en donne une idée assez exacte pour prouver qu'aux variantes près, et il y en a presque à chaque vers, l'ouvrage est le même que celui qui est déposé à la Bibliothèque du Roi, mais il est beaucoup moins complet ; car, suivant Debure, il n'a pas plus de dix-huit mille quatre cents vers. Le poète se nomme lui-même dans les premiers vers de son roman.

Cilz qui le mist en rime Cuneliers est nommez.

Mais suivant les divers manuscrits, il y a tantôt *Cuneliers*, tantôt *Cuveliers*, tantôt *Caveliers.* On n'a aucun détail sur cet auteur : on voit seulement par un passage du *Songe d'un vieux pélerin*, de Philippe de Maizières (1), qu'il avoit composé d'autres ouvrages

(1) Beau filz tu peulx avoir des faiseurs honnestes et prudomes, qui

que la vie de Du Guesclin, et qu'il étoit mort avant l'année 1389.

Une autre chronique du héros Breton, est intitulée : *Le Roumant de Bertrand Du Glaicquin, jadis chevalier et connétable de France, en vers, par Trueller.* Le manuscrit de ce *Roumant* est indiqué par le père Lelong, comme devant se trouver à la bibliothèque du Roi; mais il n'y existe pas, et il n'en est fait mention sur aucun catalogue. Le père Lobineau en parle avec quelques détails, dans une lettre adressée aux Etats de Bretagne, au sujet du troisième volume, qu'il se proposoit d'ajouter à son histoire de cette province. Il paroît que, séduit par la naïveté du style, et par l'originalité de la diction, il avoit eu l'intention de le publier; mais après un examen plus sérieux, il a reconnu qu'on supporteroit difficilement la lecture d'un poème qui auroit tenu plus de quarante feuilles d'impression, et dont les vers barbares, comme ne peuvent manquer de l'être ceux du quatorzième siècle, sont la plupart du temps inintelligibles. On ne connoît pas la date précise du manuscrit, mais M. Fevret de Fontette, dans la nouvelle édition *de la Bibliothèque historique de France,* fait remarquer que le *Roumant de Trueller,* qui donne l'histoire complète de Du Guesclin, a été mis en prose au commencement de 1387, par ordre d'un sieur d'Estouteville, capitaine de Vernon, et il en conclut, avec raison, que le poème n'a pu être composé que de 1381 à 1386.

Le même bibliographe parle d'un manuscrit en

font les beau dicties de Dieu et de la vierge Marie, et des hystoires honestes morales et devottes, comme estoit le pouvre homme appellé Cimelier (pour Cunelier, par erreur de copiste.)

prose intitulé : *Faiz de messire Bertrand Du Guesclin;* mais il n'a vu le manuscrit indiqué que dans le catalogue de M. le maréchal d'Estrées : il pense que c'est une traduction du *Roumant* en vers de Trueller.

La bibliothèque du Roi possède plusieurs autres vies manuscrites du connétable (1); on les considère comme autant de copies des imitations en prose des *rymes* de Trueller ou de Cuneliers. Les différentes copies des vieux manuscrits de ce temps se ressemblent souvent si peu, que l'on doit à cet égard se borner à des conjectures. Le texte étoit, pour ainsi dire, entièrement refait par chaque copiste, qui changeoit, ajoutoit ou retranchoit sans se croire obligé de suivre l'auteur original. En parlant du poème de Cuneliers, nous avons fait remarquer que l'un des exemplaires avoit environ quatre mille vers de plus que l'autre, et que l'on rencontroit rarement quatre vers de suite sans variantes. Il est certain que les copistes devoient trouver moins de difficultés à faire des changemens dans la prose que dans les vers; or comme les auteurs qui auroient écrit la vie de Du Guesclin, dans les dernières années du quatorzième siècle, ou au commencement du quinzième, n'auroient pu travailler que sur les mêmes chroniques en prose ou en vers, et qu'ils auroient répété les mêmes traditions, il est à peu près impossible de déterminer aujourd'hui si les divers manuscrits de la bibliothèque du Roi sont ou ne sont pas le même ouvrage.

(1) Anciens fonds, n.° 9655. — a. 1. n.° 9655. — a. 2. n.° 9655. — a. 3. 3. n.° 7224.
Fonds de Lancelot, n.° 48.
Fonds de Sainte-Magloire, n.° 183.

Parmi ces manuscrits, l'un est désigné sous le titre de *Mémoires tirés des Histoires de France et de Du Guesclin, pour servir d'éclaircissemens à l'Histoire du quatorzième siècle*. Quelques bibliographes pensent que ces mémoires ont été composés sur le *Roumant* de Trueller (quoique le titre semble démentir cette opinion), et que ce sont ceux qui ont été mis en langage moderne, par Le Febvre, dont nous réimprimons le travail.

Sous Charles VIII, un auteur, dont on ignore le nom, a composé une histoire des *neuf Preux*. Le cadre en est assez original. Neuf personnages de *diverses sortes* apparoissent à l'auteur; trois sont Juifs: Josué, David et Judas Macchabée; trois Payens: Hector, Alexandre-le-Grand et Jules-César; trois Chrétiens: Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon. Avec eux est *dame Triumphe* (la renommée), qui tient en main une couronne d'or que les neuf preux se disputent. *Dame Triumphe* engage l'auteur à mettre par écrit les faits particuliers à chacun d'eux, afin de pouvoir prononcer. Il obéit; mais à peine a-t-il fini son travail qu'il a une nouvelle vision. Un *bachelier* bien armé, ayant en main une épée dont le fourreau de velours d'azur étoit couvert de fleurs de lis, se présente. L'auteur lui demande son nom. Le *bachelier* répond gracieusement que son nom fut jadis Bertrand Du Güesclin, Breton de nation, et connétable de France, sous son souverain seigneur Charles V; qu'il a battu et chassé les ennemis, qu'il a desservi le nom de preux; que pour tel les Français le réputent, et qu'il vient, afin qu'on mette par mémoire ses faits et *proesses*, afin de pouvoir participer au *chapeau de laurier de*

dame Triumphe, si tout entier ne peut l'avoir. L'auteur trouve cette demande très-juste; il prend un volume, *où estoient escrits au long et bien prolixement les faits et proesses de Du Guesclin; il le lit, et met par mémoire ses entreprises, qui, dit-il, semblent certes bien dignes de grande recommandation.*

Cette histoire n'est donc que l'abrégé d'une autre histoire plus ancienne, qui paroît devoir être ou le roman de Trueller, ou la traduction faite par ordre du seigneur d'Estouteville. *Les neuf Preux* ont été imprimés à Abbeville, en 1487, et réimprimés à Paris, en 1507.

La bibliothèque du Roi possède une autre ancienne histoire de Du Guesclin, imprimée à Lyon vers la fin du quinzième siècle, en fort beaux caractères gothiques, avec des gravures dont quelques-unes ne sont pas sans mérite. Le livre n'a ni titre, ni frontispice; mais on croit que ce sont les *Proesses de Du Guesclin*, dont parle M. Fevret de Fontette, dans la Bibliothèque historique de France, et dont il n'existe pas d'autres exemplaires à la bibliothèque du Roi. L'ouvrage a plus d'étendue que la vie de Du Guesclin dans *Les neuf Preux*; mais il est beaucoup plus court que la traduction de Trueller, que nous devons à d'Estouteville.

Cette traduction du *Roumant de Trueller*, faite en 1387, par ordre de d'Estouteville, a été publiée en 1618 par Claude Menard, Paris, in-4°. Elle a pour titre : *Histoire de messire Bertrand Du Guesclin, connestable de France, duc de Molines, comte de Longueville et de Burgos. Contenant les guerres, batailles, et conquestes faites sur les Anglois, Espagnols*

et autres, durant les regnes des rois Jean et Charles V; escrite en prose à la requeste de Jean d'Estouteville, capitaine de Vernon sur Seine, et nouvellement mise en lumiere par Claude Menard, conseiller du Roy, et lieutenant de la prevosté d'Angers.

L'histoire est précédée de deux dédicaces : l'une à M. du Vair, garde des sceaux, n'offre rien qui puisse fixer l'attention; dans l'autre, qui est adressée à la noblesse française, on remarque le passage suivant. « Vous verrez, dit l'Editeur, une ame forte, nourrie « dans le fer, pétrie sous des palmes, dans laquelle « Mars fist escole long temps. La Bretaigne en fut « l'essay, l'Anglois son boutehors, la Castille son chef-« d'œuvre; dont les actions n'étoient que héraults de « sa gloire; les défaveurs, théâtres élevez à sa cons-« tance, le cercueil embassement d'un immortel « trophée. » L'Editeur s'adresse ensuite au lecteur *curieux*, et lui raconte la manière dont il s'est procuré les Mémoires qu'il réimprime. Le manuscrit faisoit le rebut d'un colporteur, il l'acheta; MM. de Sainte Marthe lui en offrirent un plus ample; il en trouva un troisième à l'hôtel de Mercœur, une autre personne lui en prêta un quatrième, qui avoit appartenu au savant Paschal Robin. Après avoir confronté ces divers manuscrits, il parvint à établir un texte, aussi complet et aussi correct que possible. Mais il ne s'abusoit point sur le mérite de l'ouvrage qu'il publioit. « Le manuscrit, dit-il, n'a pour argument de « sa recommandation que le simple narré des actions « qu'il entreprend; car par ailleurs sa rudesse est telle « qu'une *oreille mediocre* ne la sçauroit *porter sans « nausée ;* c'est pourquoy, si tu y prétens quelque

« fruit, ferme les hardiment, pour n'estre écorchées « par l'aspreté des mots qui la hérissent par tout... Au « surplus tu y verras particularitez beaucoup, que l'on « rechercheroit en vain dans nos livres. » L'ouvrage contient en effet les particularités les plus détaillées et les plus intéressantes sur Du Guesclin ; mais si le style ne donne pas des *nausées aux oreilles*, comme le prétend Menard, on ne peut dissimuler qu'il est si dur, si obscur, si rebutant, que les amateurs les plus déterminés des anciennes chroniques ont peine à en supporter la lecture. Pour en donner une idée, nous citerons douze vers qui se trouvent à la fin du manuscrit, et qui constatent à la fois sa date précise et la source où il a été puisé.

En un temps qui a yver nom,
Du chastel roial de Vernom,
Qui yst aux champs et à la ville,
Fist Jehannet d'Estouteville,
Dudit chastel lors capitaine,
Aussi de Vernonnet sur Sayne,
Et du Roy escuyer de corps,
Mettre en prose, bien m'en recors,
Ce livre cy extrait de ryme,
Complet en mars dixneufyme :
Qui de l'an la date ne scet,
Mil trois cens quatre vingts et sept.

L'histoire est divisée en cinquante-un chapitres, et on a placé en tête un portrait de Du Guesclin, que l'on dit être copié d'après celui qui se trouvoit dans le manuscrit original.

Quelques années plus tard Paul Hay du Chastelet, gentilhomme breton, devenu conseiller d'Etat après avoir été avocat-géneral au parlement de Rennes,

entreprit de célébrer la gloire de son illustre compatriote. « Je n'ai pu voir, dit-il dans son introduction, « chanceler ces vieux monumens qu'on avoit élevés à « une vertu si rare, sans prester la main, non-seule« ment pour les soutenir, mais encore pour lui en « élever un nouveau. » Mais en compulsant les vieilles chroniques, qui n'ont été d'abord que des romans en vers, dont les auteurs ont trop souvent usé du privilége que s'attribuent les poètes et les romanciers, il a pris indistinctement le faux et le vrai, et croyant rendre ses récits plus intéressans en y mêlant du merveilleux, il a répété sans scrupule les contes populaires les plus absurdes; néanmoins la lecture en seroit supportable, intéressante même sous quelques rapports, s'il ne les eût présentés que comme des traditions fabuleuses qui peuvent contribuer à faire connoître l'esprit du siècle où elles ont pris naissance; mais non content de les placer sur la même ligne que les faits historiques les mieux constatés, il se met en frais d'érudition pour leur donner un air de vérité ou de vraisemblance. Ce qui paroîtra le plus extraordinaire, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller chercher ses preuves dans les fables de l'antiquité. Prenons pour exemple le début de son histoire. « La naissance « de Du Guesclin, dit-il, avoit esté promise par les de« vins, comme anciennement les oracles avoient pro« mis celle d'Achilles; et Merlin, si renommé par ses « enchantemens, et que toute l'Angleterre croit avec « superstition avoir esté fils d'une religieuse et d'un « incube, avoit predit la valeur et les grands progrez « de ce capitaine plusieurs siecles auparavant, en di« sant qu'un aigle de la Petite Bretagne prendroit son

« vol par la France et au de là des Pyrenées, et qu'un « nombre presque infiny d'estourneaux l'accompagne- « roient. » Du Chastelet consacre ensuite plusieurs paragraphes à démontrer que cette prédiction s'applique nécessairement à Du Guesclin, parce qu'il n'y a pas d'oiseau avec lequel il eût plus de rapports qu'avec l'aigle. Un aigle figuroit sur ses armes, il avoit la rapidité, l'impétuosité de l'aigle, etc. Quant aux *estourneaux*, il est, suivant l'auteur, impossible de ne pas reconnoître en eux les troupes qui accompagnèrent Du Guesclin dans ses expéditions. Toutes réflexions seroient superflues sur ce passage et sur beaucoup d'autres du même genre; et il faut convenir avec dom Vaissette, que *Du Chastelet n'est pas de mise comme historien.*

Mais en supposant même que ses récits ne fussent pas défigurés par de pareilles fables, son style et sa manière auroient suffi pour nous empêcher d'admettre son histoire dans notre Collection. Lorsque, à défaut de chroniques originales susceptibles d'être réimprimées, nous sommes obligés d'offrir des traductions ou des imitations modernes, il faut que ces imitations conservent le caractère de naïveté et de *simplesse* qui distingue les anciens Mémoires. Or, rien ne s'éloigne plus de cette naïveté que la narration de Du Chastelet; il règne dans tous ses récits un ton d'emphase qui choque d'autant plus qu'il contraste davantage avec la noble simplicité de son héros. Au lieu de rapporter textuellement nombre de paroles de Du Guesclin, que les chroniques nous ont conservées, et auxquelles le vieux langage donne une forme si piquante et si énergique, il compose des discours, des harangues, de longues conversations, qui ne sont en

rapport ni avec l'esprit du temps, ni avec le caractère des personnages; tantôt sa narration est interrompue par des descriptions qui appartiennent plus au roman qu'à l'histoire, tantôt par des digressions étrangères au sujet, tantôt par des réflexions déplacées, par un étalage fatigant d'érudition, par des comparaisons forcées de son héros avec les héros de l'antiquité, ou par des rapprochemens si bizarres, qu'on a peine à concevoir comment ils ont pu se présenter à l'esprit de l'auteur.

Il faut remarquer en outre que Du Chastelet a souvent assigné des dates positives à divers événemens de la vie de Du Guesclin, quoique les anciennes chroniques ne donnent pas même les plus légères indications à cet égard; qu'il a, de sa propre autorité, classé les faits dans un autre ordre que celui qui avoit été adopté par ses prédécesseurs, et que lorsqu'il manque de détails sur un fait particulier, cela ne l'empêche pas d'en décrire toutes les circonstances, en donnant un libre cours à son imagination. Son histoire, peu intéressante sous beaucoup de rapports, a ainsi l'inconvénient de donner des notions fausses sur les hommes et sur les choses. On ne peut nier qu'il n'ait, comme il le dit lui-même, fouillé dans les livres et dans les cabinets des gens d'étude, et dans les trésors publics; mais une critique judicieuse n'a point présidé à son travail; et en sa qualité d'historien, il a eu le double tort de répéter des traditions fabuleuses, et de vouloir suppléer au silence des chroniques. Il est fort difficile de distinguer chez lui le vrai du faux, parce qu'il dénature les événemens, et qu'il n'indique pas les sources où il a puisé.

Les nombreux défauts que nous avons relevés dans cette histoire, ne semblent pas cependant avoir nui à son succès. L'ouvrage, bien accueilli quand il a paru (1), a même conservé sa réputation; l'auteur avoit tenu un rang dans l'Etat et dans la littérature; il s'étoit distingué par la loyauté et par la noblesse de son caractère; il avoit été l'un des premiers membres de l'Académie française, lors de sa formation: quelques Mémoires disent même qu'il fut un de ses ornemens. Enfin son histoire, qui n'a été imprimée que trente ans après sa mort, offroit moins d'appât à la critique que si elle eût été publiée de son vivant. La première édition est de 1666; on en a fait une deuxième en 1693. Ces deux éditions sont fort rares aujourd'hui; elles ne pourront que le devenir davantage, car il n'est pas probable que l'ouvrage soit jamais réimprimé (2).

(1) Le journal des savans du 24 juin 1666, dit en parlant de l'ouvrage de Du Chastelet: « S'il y a des faits dans cette histoire qui « paroissent incroyables, et s'ils ne sont pas tous généralement vrais, « il y en a du moins une bonne partie, et l'auteur ne les rapporte que « d'après les historiens et même les contemporains. Cette histoire est « rédigée en meilleur ordre que la première (celle que Ménard avoit « publiée). Le discours en est incomparablement plus pur et plus élé« gant, et elle est enrichie de quantité de preuves. » Dans cet article où l'on cherche évidemment à faire valoir l'ouvrage, on reconnoît cependant que Du Chastelet a rapporté beaucoup de fables. Quant à son style, tout défectueux qu'il est, on devoit lui donner la préférence sur celui du manuscrit de Ménard, dont nous avons parlé plus haut. Ce manuscrit publié par Ménard étoit la seule vie complète de Du Guesclin, que l'on possédât alors, et par conséquent le seul ouvrage contre lequel Du Chastelet eût à lutter.

(2) L'exemplaire que possède la bibliothèque du Roi a été donné par le marquis Du Chastelet, frère de l'auteur, au fils du célèbre généalogiste d'Hozier, dont parle Boileau dans sa cinquième satire. Cet

En 1692, il parut à Douay un ouvrage intitulé : *Anciens Memoires du quatorziéme siecle, depuis peu découverts, où l'on apprendra les avantures les plus surprenantes et les circonstances les plus curieuses de la vie du fameux Bertrand Du Guesclin, connétable de France, qui, par sa valeur, a rétably dans ses Etats un prince catholique; et nouvellement traduits par le sieur Le Febvre, prévôt et theologal d'Arras, cy-devant aumônier et predicateur de la Reine* (1). Ces Mémoires sont dédiés à la reine d'Angleterre, femme de Jacques II, et l'épître dédicatoire est une longue paraphrase du passage du titre qui parle du rétablissement d'un prince catholique par un héros français. Dans un avertissement, presque aussi long que la préface, Le Febvre se disculpe d'abord d'avoir dédié des récits de batailles à une femme; puis, arrivant à son sujet, il explique les motifs qui l'ont déterminé à conserver souvent le vieux langage du temps de Du Guesclin. « J'ay « cru, dit-il, que le patois du quatorziéme siecle, que

exemplaire est fort curieux; non-seulement d'Hozier, qui avoit succédé à son père dans la place de juge d'armes de France, et qui étoit un homme de goût, y a rectifié beaucoup d'erreurs, mais il a écrit de sa main sur le frontispice la note suivante, qui est un jugement très-juste de l'ouvrage : « Ce livre m'a été donné par M. le marquis « Du Chastelet Hay, frére de l'auteur de cette histoire, qui n'est point « écrite dans le style d'une histoire. C'est plutôt une amplification « d'un jeune rhétoricien qui a pris à tâche de briller par des descrip- « tions de romans, par des harangues, des entretiens, des discours, « qui ne conviennent ni aux temps, ni aux choses, ni aux personnes, « ni aux faits de cette histoire. Il y a partout une érudition, une « affectation de savoir, et de réflexions mal placées; et, à force d'avoir « voulu mettre de l'esprit et du brillant dans la narration, l'auteur a « trouvé le moyen de n'écrire que des choses froides, plates, en- « nuyeuses et peu intéressantes; et selon moi je n'y trouve rien de « bon que ce qui n'est pas de lui, c'est-à-dire les preuves. »

(1) Voyez la page 2.

« j'employe dans quelques endroits de mon livre, mais « avec beaucoup de reserve et de discretion, serviroit « à delasser l'esprit de mon lecteur, et lui seroit même « de quelque agréement, en luy faisant voir ces traits « vifs et naïfs qui portent avec eux leur énergie, leur « sel et leur force, et qui se perdent aussitôt qu'on veut « se servir d'autres termes pour les exprimer. Les Mé- « moires de Comines en sont un exemple tout évident : « car quand on a voulu leur donner un tour plus poly, « non seulement on a découvert que ce n'étoit plus cela, « mais que c'étoit les gâter que de les traduire. »

Le Febvre avoit eu connoissance de l'histoire de Hay Du Chastelet, mais il avoit jugé avec raison qu'elle pouvoit être refaite sur un meilleur plan, et le succès a couronné son entreprise. Au lieu de se livrer, comme son prédécesseur, à des déclamations emphatiques, il s'est borné à mettre en langage moderne, sans s'écarter de la naïveté du vieux langage, une des anciennes chroniques manuscrites de Du Guesclin. Dom Vaissette avoit observé avec raison que les Mémoires sur lesquels Le Febvre avoit travaillé, étoient les mêmes que ceux dont Ménard avoit publié une copie. Les premiers Editeurs ont combattu cette opinion. « Si dom « Vaissette, disent-ils, eût comparé exactement les « deux ouvrages, il auroit vu que les manuscrits ori- « ginaux sur lesquels l'anonyme de Ménard et le ré- « dacteur des Mémoires du quatorzième siècle ont « travaillé, étoient deux écrivains différens. Les ex- « pressions de Du Guesclin, quand les deux auteurs le « font parler, ne se ressemblent presque jamais; ils « se rapprochent beaucoup mieux dans le récit des « faits. » On a vu plus haut que le manuscrit publié par Ménard étoit *le Livre extrait de rymes à la*

requête de d'Estouteville. Or Le Febvre dit en termes positifs, dans son avertissement, *que son ouvrage contient plus de cent circonstances des plus essentielles et des plus capitales, que Du Chastelet avoit omises, et qu'il les a tirées d'un vieux manuscrit composé par le sieur d'Estouteville, en* 1387. D'après cela, il est probable que Le Febvre ne connoissoit pas l'édition de Ménard; mais sa déclaration prouve que c'est une copie du même ouvrage qu'il a traduit. Les différences que les premiers éditeurs ont remarquées entre son manuscrit et celui de Ménard, ne justifient pas d'ailleurs leur assertion. Nous avons déjà expliqué comment le texte des anciens manuscrits varie suivant les copies. Le Febvre s'est procuré sans doute un meilleur texte que Ménard; il y a lieu de croire qu'il a en outre consulté les autres manuscrits déposés dans les bibliothèques publiques ou particulières, et qu'il est ainsi parvenu à compléter son histoire et à lui donner tout l'intérêt dont elle étoit susceptible.

Les premiers éditeurs, en adoptant son travail, ont supprimé l'épître dédicatoire, qui a près de trente pages, et qui n'est qu'une longue déclamation; ils ont également supprimé l'avertissement dont nous avons cité le seul passage qui offre quelque intérêt; mais ils ont cru devoir retoucher les Mémoires. Il nous a semblé qu'en voulant resserrer la narration et faire disparoître quelques fables répétées d'après les anciennes traditions populaires, ils avoient absolument dénaturé l'ouvrage. Les Mémoires rédigés par Le Febvre ne doivent pas être considérés comme une production du dix-septième siècle, mais comme une imitation fidèle des chroniques du quatorzième. L'auteur s'est principalement attaché à conserver le coloris du temps, et

en général il a réussi. Si l'on change son travail, on peut rendre son style plus net, sa diction plus rapide; mais les Mémoires perdent leur physionomie, on n'y découvre plus aucune trace des anciennes chroniques; on en fait un ouvrage moderne qui ne doit pas trouver place dans notre collection. Nous nous sommes donc décidés à reproduire le texte original de Le Febvre, dont les négligences même rappellent mieux le ton et la manière des auteurs du quatorzième siècle.

Nous avons donné la préférence à ces Mémoires, sur des histoires plus récentes de Du Guesclin. Dauvrigny en a inséré une dans ses Vies des hommes illustres de France. Son ouvrage n'est pas sans mérite; mais il est plutôt destiné à la jeunesse qu'aux lecteurs plus instruits, et il étoit impossible de l'admettre dans notre collection.

Guyard de Berville, auteur d'une Vie de Bayard, a écrit l'histoire la plus complète que nous ayons de Du Guesclin; mais il a trop souvent pris Du Chastelet pour modèle; il met comme lui dans la bouche de son héros de longs discours, qui sont de bonnes amplifications, mais dont les élémens ne sont pas même indiqués dans les chroniques. D'ailleurs les défauts de son style, qui manque de force et de précision, ne sont point rachetés comme dans Le Febvre par le ton de naïveté, qui fait le principal charme des anciens Mémoires.

PRÉCIS DES GUERRES

ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1076 JUSQU'A 1380,

SERVANT D'INTRODUCTION AUX MÉMOIRES DE DU GUESCLIN.

Les Mémoires que nous réimprimons laissent peu de choses à désirer sur les faits d'armes de Du Guesclin. Ses exploits y sont racontés d'une manière originale et piquante; mais comme ce sont des Mémoires particuliers, consacrés à l'histoire du héros breton, on n'y décrit que les combats auxquels il a pris part. On y voit les Anglais chassés successivement de toutes celles de nos provinces qu'ils avoient envahies; mais on ne dit pas comment ces provinces étoient tombées entre leurs mains; on ne fait connoître ni les circonstances qui amènent des suspensions d'armes, ni celles qui rallument la guerre; on n'indique même pas l'ensemble des opérations, lorsque plusieurs troupes agissent en même temps dans différentes provinces. On ne s'occupe que de Du Guesclin, et on garde le silence sur tout ce qui ne se rattache pas nécessairement à l'histoire de sa vie. Nous avons pensé qu'il seroit utile, pour faciliter l'intelligence des Mémoires, de placer ici un tableau des événemens militaires des règnes des rois Jean II et Charles V; et afin

de rendre ce tableau plus complet nous avons cru devoir remonter jusqu'à la première origine de ces guerres funestes que la France eut à soutenir contre l'Angleterre pendant près de trois cents ans.

Sous les foibles descendans de Charlemagne, les Normands, ou hommes du nord, venoient fondre sur les côtes de l'ancienne Neustrie, ravageoient nos provinces, et remontoient, chargés de butin, sur leurs vaisseaux, lorsqu'ils étoient pressés par les armées françaises. Rollon ou Raoul, l'un de leurs princes, ayant été chassé du Danemarck, prit avec lui des hommes déterminés, et, après avoir inutilement essayé de s'établir en Angleterre, d'où il fut repoussé par Alfred-le-Grand, il tourna ses vues vers la France, s'empara de la ville de Rouen, s'y fortifia, et de là fit des courses dans les provinces voisines. Charles-le-Simple, qui n'étoit pas en état de le combattre, ne trouva d'autre moyen de mettre le royaume à l'abri de ses brigandages, que de lui donner en mariage sa fille Giselle, et de lui céder à titre de fief relevant de la couronne, le pays qu'il occupoit et qui prit depuis le nom de Normandie. Le fier Normand exigea en outre qu'on lui abandonnât la Bretagne, qui devint arrière-fief, et ne se prêta qu'à peine à rendre hommage au Roi, suivant la coutume, pour recevoir l'investiture. Alfred-le-Grand avoit déjà eu recours à ce moyen, en cédant à des bandes de Danois l'Estanglie et le Northumberland; mais il avoit été plusieurs fois obligé de prendre les armes contre eux. Charles-le-Simple fut plus heureux; Raoul se conduisit en vassal fidèle, ainsi que ses successeurs, Guillaume-Longue-Epée, Richard-Sans-Peur, Richard-le-Bon,

Richard III, et Robert-le-Diable. Ce dernier, qui ne se maria point, choisit pour héritier, son fils naturel Guillaume-le-Bâtard, qu'il avoit eu de Harlotte, fille d'un pelletier de Falaise, et obtint pour lui du roi de France, Henri I, l'investiture de la Normandie. Guillaume, prince ambitieux, actif et entreprenant, ne fut pas long-temps satisfait du rang où la fortune l'avoit élevé. Edouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, venoit de mourir sans enfans; élevé en Normandie, sous les yeux de Robert-le-Diable, il avoit conservé beaucoup d'affection pour les Normands; il en avoit appelé plusieurs à sa Cour, avoit introduit en Angleterre leurs usages et même leur langue, qui étoit celle des Français, dont ils avoient adopté l'idiôme. Les grandes qualités de Guillaume, les obligations qu'il avoit à son père, lui firent jeter les yeux sur le jeune Duc pour monter sur le trône après lui. Mais il mourut sans avoir pris de résolution définitive. Guillaume prétendit qu'Edouard l'avoit désigné comme son successeur, par un testament, qui n'a jamais été connu. Favorisé par le pape Alexandre II, aidé par le duc de Bretagne, par le comte d'Anjou, et par le comte de Flandre, son beau-père, qui, régent de France, pendant la minorité de Philippe I, s'occupa plus des intérêts de son gendre, que de ceux du royaume, suivi par l'élite de la noblesse de Normandie, et par une foule d'aventuriers de tous les pays, il descendit en Angleterre le 28 septembre 1066. L'exemple des fils de Tancrède, simples gentilshommes normands, qui, sans autre secours que leur courage et leur épée, étoient parvenus à se créer des principautés en Italie, excitoit l'enthousiasme pour les entreprises aventureuses. Guillaume étoit d'ailleurs sans inquiétude sur

son duché de Normandie, que l'empereur Henri IV avoit promis de protéger pendant l'expédition. Aussitôt après le débarquement il fit brûler ses vaisseaux, afin de ne laisser à ses troupes d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir. Harold, beau-frère d'Edouard, et le plus puissant prince du pays, sous le dernier règne, avoit été reconnu Roi par la nation; ses vertus sembloient le rendre digne du trône. La fortune trahit son courage, il fut défait le 14 octobre, dans les plaines d'Hastings, où il perdit la vie avec ses deux frères; et, par cette seule victoire, Guillaume, qui fut surnommé le Conquérant, se trouva maître absolu de l'Angleterre. Avant de s'embarquer, il avoit pris l'engagement, s'il réussissoit dans son entreprise de céder à Robert, son fils aîné, non-seulement le duché de Normandie, mais encore le comté du Maine que Hébert lui avoit laissé par testament; devenu Roi, il refusa de remplir sa promesse. La France ne pouvoit voir sans inquiétude l'accroissement de puissance d'un vassal déjà trop redoutable; et dès-lors la Normandie fut, entre les deux Etats, un sujet de guerres toujours renaissantes, quelquefois suspendues par des traités ou par des trèves, bientôt reprises avec une nouvelle animosité. Les rois d'Angleterre ne pouvoient se décider à s'en dessaisir; la France ne devoit point souffrir qu'un souverain rival occupât l'une des plus importantes provinces du royaume. Elle seconda donc Robert, qui se révolta contre son père, et fit soulever une partie de la Normandie. Guillaume vint défendre son duché. Au siége de Gerbroy, le père et le fils se rencontrèrent dans la mêlée : Guillaume fut blessé et désarçonné par son fils, qui, l'ayant reconnu, le releva les larmes aux yeux, et lui donna son propre cheval.

Enfin le roi d'Angleterre fut obligé de céder la Normandie à Robert, mais il eut soin d'y exciter des troubles, afin d'avoir un prétexte pour la remettre sous ses lois. Une plaisanterie de Philippe sur l'extrême embonpoint de Guillaume, ralluma la guerre, qui fut d'autant plus animée que le motif en étoit plus frivole, et le roi d'Angleterre mourut [1083] avant qu'il y eût eu aucun rapprochement.

Guillaume-le-Conquérant laissa l'Angleterre à Guillaume-le-Roux, son second fils, dont la caractère dur, ferme et cruel, lui paroissoit propre à maintenir des peuples nouvellement soumis. Robert, son fils aîné, eut la Normandie; il ne donna à Henri, le plus jeune de ses enfans, que des revenus en argent, qui devoient lui être payés par ses deux frères. Robert étant parti pour la Palestine avec les premiers Croisés, Guillaume-le-Roux s'empara de la Normandie, et crut même pouvoir profiter des malheurs de la France, pour envahir le royaume. Philippe I avoit répudié la reine Berthe pour épouser Bertrade, troisième femme du comte d'Anjou, Foulques-le-Réchin, dont le mariage n'avoit pas été cassé, et qui étoit sa parente; une excommunication prononcée contre lui par le concile d'Autun, fut confirmée par le pape Urbain II. L'excommunication ne rendoit pas, comme on l'a dit, le trône vacant, elle ne délioit pas les sujets du serment de fidélité; mais, sous un prince foible, elle favorisoit les entreprises des seigneurs qui cherchoient à se soustraire à l'autorité du Roi; et Philippe, subjugué par sa passion, n'étoit pas en état de les faire rentrer dans le devoir. Le royaume étoit livré à l'anarchie et au pillage; non-seulement les grands

vassaux se rendoient indépendans, mais les seigneurs, retirés dans leurs châteaux forts, ne reconnoissoient plus de maître, et dévastoient les campagnes. « Il n'y « avoit, dit Mézeray, si petit seigneur, qui ne bravât « le roi Philippe, endormi entre les bras de sa Ber- « trade. Milès, seigneur de Montlhéry, et Guy-Trous- « sel, son fils, le faisoient suer de peur par leur châ- « teau de Montlhéry, et quatre ou cinq autres qu'ils « avoient en ce quartier-là, avec quoi ils gourman- « doient le pays, et rompoient le commerce entre « Paris et Orléans, quoique Guy, seigneur de Roche- « fort, frère de Milès, fût fort dans les bonnes grâces « de Philippe. »

La France trouva un appui dans le jeune Louis, depuis, Louis-le-Gros, qui, âgé seulement de quinze ou seize ans, réunit les seigneurs contre Guillaume, et le força de renoncer à ses projets. Le roi d'Angleterre ayant été tué à la chasse, et ne laissant point d'enfans, Henri, son frère, usurpa la Couronne qui devoit appartenir à Robert, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant. Robert revenoit alors de la Palestine, où il s'étoit distingué dans plusieurs batailles, et particulièrement au siége de Jérusalem. Il revendiqua d'abord ses droits; mais, foible, inconstant, livré aux plaisirs, incapable de suivre une grande entreprise, il se contenta de la Normandie, que son frère lui céda et voulut lui reprendre bientôt après. La France, qui avoit tant d'intérêt à le soutenir, ne lui fournit que des secours insuffisans; il fut battu, fait prisonnier à la bataille de Tinchebray, et enfermé au château de Cardif, où son frère lui fit brûler les yeux. Il ne manquoit plus à Henri, pour confirmer son usurpation,

que l'investiture de la Normandie; Bertrade, séduite par ses présens, la lui fit obtenir avant la mort de Philippe. La puissance du Monarque anglais devenoit inquiétante; après avoir soumis la Bretagne, il avoit marié sa fille Mathilde à l'empereur Henri V; et le comte de Blois, son oncle, l'un des grands vassaux du royaume, étoit dévoué à ses intérêts. En le reconnaissant duc de Normandie, on lui avoit fourni les moyens d'entretenir des troubles en France, et de favoriser la révolte des seigneurs contre l'autorité royale. Il étoit trop habile pour ne pas profiter de ces avantages.

Cependant Louis-le-Gros étoit monté sur le trône, et l'on vit les changemens qu'un seul homme pouvoit apporter dans les affaires. Aussi ferme, aussi actif que son père avoit été foible et insouciant, il rétablit l'ordre dans le royaume, soumit les seigneurs, qui, à l'aide des troubles, et avec la protection de l'Angleterre, avoient secoué le joug; il réprima leurs brigandages, rasa leurs châteaux, et créa un contre-poids à leur puissance, en admettant le régime municipal dans les villes, qui furent chargées de lever elles-mêmes les soldats qu'elles devoient fournir. Le Roi put ainsi avoir quelques troupes indépendantes de ses vassaux. Henri, ayant refusé de lui renouveler hommage pour la Normandie, et de détruire un fort construit sur les terres de France, Louis, qui reconnoissoit combien étoit grande la faute que l'on avoit faite de laisser les Anglais maîtres d'une province si importante, crut avoir trouvé une circonstance favorable pour les en chasser. Il se ligua avec les comtes de Flandre et d'Anjou, et donna l'investiture du duché à Guillaume

Cliton, fils de cet infortuné Robert, qui gémissoit privé de la vue dans le château de Cardif. Comme il ne put le soutenir en Normandie, il lui adjugea le comté de Flandre, vacant par la mort de Charles, qui avoit été assassiné par les bourgeois de Bruges. De son côté, Henri ne négligeoit rien pour susciter des ennemis à la France; il avoit décidé l'empereur Henri V, son gendre, à déclarer la guerre à Louis-le-Gros. Mais aussitôt que les projets de l'Empereur furent connus, les seigneurs, oubliant leurs intérêts particuliers pour l'intérêt général, accoururent de toutes parts avec leurs vassaux, et le roi de France se trouva à la tête d'une armée si formidable, que Henri V, qui s'étoit vanté de commencer ses conquêtes par la prise de la ville de Rheims, où une excommunication avoit été publiée contre lui, se retira honteusement, sans même oser tenter le sort d'une bataille. C'est, dit-on, dans cette circonstance que l'oriflamme fut, pour la première fois, portée à la tête des armées françaises. Louis auroit désiré de poursuivre l'Empereur, et encore plus, d'employer ses forces contre le roi d'Angleterre: les seigneurs s'y refusèrent; ils avoient pris les armes pour sauver le royaume d'un envahissement; mais ils craignoient, en abaissant Henri I, d'augmenter la puissance de leur Roi dont ils connoissoient le caractère. En général, il faut distinguer dans l'histoire de France de ce temps, les guerres qui intéressoient le royaume, de celles que les souverains avoient à soutenir contre leurs vassaux. Dans les premières, les seigneurs étoient, sous peine de perdre leurs fiefs, obligés de marcher en personne avec leurs troupes, et à leurs frais pendant quarante jours; pour les se-

conder, le Roi ne pouvoit disposer que des vassaux de ses propres domaines, qui se réduisoient à peu près alors au duché de France, domaine originaire de Hugues Capet, c'est-à-dire, à l'Ile de France, à la Picardie, à l'Orléanais et au comté de Bourges que le comte Herpin avoit vendu à Philippe I en partant pour la Palestine. Encore ces possessions étoient-elles coupées par plusieurs petites principautés, indépendantes du Roi. Le reste du royaume étoit la propriété de vassaux, qui rendoient hommage de leur fief, mais qui souvent étoient par eux-mêmes assez forts pour faire la guerre à leur souverain.

La guerre se continua avec des chances diverses jusqu'en 1128, époque à laquelle Guillaume Cliton fut tué au siége d'Alost; et alors Louis, obligé de céder aux remontrances des seigneurs, consentit à recevoir l'hommage de Henri pour la Normandie. L'empereur Henri V étant mort, le roi d'Angleterre donna sa fille Mathilde en mariage à Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, l'un des plus puissans seigneurs du royaume, espérant par-là susciter de nouveaux embarras à Louis. Mais il avoit en même temps promis de céder la Normandie à Geoffroy, et à l'exemple de ses prédécesseurs il refusoit de remplir sa promesse; le comte d'Anjou insista avec reproche et menace; les choses furent poussées si loin, que Henri, dit-on, en mourut de chagrin [1135], et les discussions qui s'élevèrent après sa mort, entre Mathilde et Etienne pour la succession au trône d'Angleterre, ne laissèrent pendant quelque temps à la France aucune inquiétude de ce côté.

Une circonstance imprévue réunissoit à la Cou-

ronne la plus grande partie des pays situés au-delà de la Loire. Guillaume IX, duc d'Aquitaine, avoit ordonné, par son testament, que Eléonore, sa fille aînée, épouseroit le fils aîné du roi de France, et lui porteroit en dot toutes ses possessions. Louis, depuis Louis-le-Jeune, que son père avoit fait couronner quelque temps auparavant, partit pour Bordeaux, accompagné d'une suite brillante, et se fit reconnoître duc de Guyenne en épousant Eléonore. Les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de ce mariage, duroient encore lorsque Louis-le-Gros termina sa glorieuse carrière, laissant le royaume assuré contre les entreprises extérieures, et l'autorité royale affermie [1138].

Cependant Etienne, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, par Adèle, sa fille, mariée au comte de Boulogne, étoit parvenu à se rendre maître de la couronne d'Angleterre, au détriment de sa cousine Mathilde, fille de Henri I, veuve de l'empereur Henri V et femme de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou. Un parti considérable se forma bientôt en faveur de la princesse, qui passa en Angleterre et fut couronnée. Etienne étoit prisonnier, ses affaires sembloient désespérées; une nouvelle révolution le replaça sur le trône, et Mathilde fut obligée de se retirer en Normandie, dont Geoffroy, son mari, avoit pris possession. Ce fut pendant les guerres civiles qui déchirèrent alors l'Angleterre, que le jeune Henri, fils de Mathilde et de Geoffroy, fit ses premières armes, et montra ce qu'il seroit un jour.

Il étoit difficile que le roi de France demeurât spectateur indifférent de ces sanglans débats. Des deux côtés on recherchoit son alliance et son appui. Etienne,

réduit à se laisser dépouiller d'une partie de son autorité par les seigneurs, pour maintenir son usurpation, lui parut moins dangereux que la famille ambitieuse des Plantagenet, qui, maîtresse de l'Anjou, et liée avec la plupart des grands vassaux, pouvoit troubler le royaume. Il accorda donc l'investiture de la Normandie à Eustache, fils d'Etienne, âgé seulement de quatorze ans; et, pour se l'attacher davantage, il résolut de lui donner en mariage sa fille Marguerite, encore au berceau. Tranquille ainsi du côté de l'Angleterre, qui s'épuisoit en efforts inutiles pour soumettre la Normandie, Louis-le-Jeune partit pour la croisade, et laissa la régence du royaume à Suger, dont la sage politique entretint la guerre entre Etienne et les Plantagenet. Au retour de la croisade, dont l'issue fut si malheureuse, Louis abandonna le parti d'Etienne et adjugea la Normandie à Henri, auquel sa mère, de concert avec le comte d'Anjou, avoit cédé tous ses droits. Mais bientôt inquiété par le caractère de son nouveau vassal, il se ligua avec Etienne, et tout étoit préparé pour la conquête de la Normandie, lorsque la mort d'Eustache, vint changer la face des affaires. Etienne, pressé par les seigneurs, qui vouloient mettre un terme à la guerre civile, reconnut le fils de Mathilde pour son successeur; et sa mort, qui arriva peu de temps après, plaça Henri sur le trône d'Angleterre.

Pendant la croisade, Louis-le-Jeune avoit eu à se plaindre de la conduite de la Reine, qui l'avoit suivi dans cette expédition. Le caractère de la princesse aggravoit ses torts au lieu de les excuser. Le Roi, privé des conseils de Suger, qui venoit de mourir, fit

casser son mariage, et perdit les provinces que l'héritière d'Aquitaine lui avoit apportées en dot. Quelques historiens ont blâmé Louis de les avoir restituées ; ils ont eu tort ; le Roi ne pouvoit les conserver sans blesser toutes les règles de la justice, et les seigneurs n'auroient pas souffert cette violation des lois féodales. On doit seulement reconnoître avec Hume, que, dans cette circonstance importante, le Roi se conduisit plutôt comme un mari offensé que comme un habile politique. Aussitôt que l'arrêt du divorce fut prononcé, plusieurs seigneurs briguèrent la main d'Eléonore ; six semaines étoient à peine écoulées, lorsqu'elle épousa Henri, qui n'étoit encore que duc de Normandie. Cette précipitation a fait croire à plusieurs historiens que le mariage étoit convenu d'avance.

Le premier soin de Henri, en montant sur le trône d'Angleterre [1154], fut de demander la paix ; son autorité, encore mal affermie, ne lui permettoit pas de lutter contre la France, et Louis-le-Jeune, au lieu de profiter de ses avantages, consentit à signer un traité, en lui faisant payer deux mille marcs d'argent pour les frais de la guerre. Cependant Henri, maître de l'Angleterre, de la Normandie, de l'Anjou, du Poitou, de la Saintonge, de l'Auvergne et du Limousin, ne songeoit qu'à augmenter encore ses possessions. Il ne dissimuloit pas ses projets ambitieux, et disoit souvent que le monde entier suffisoit à peine à un grand homme. Il oblige d'abord le comte de Bretagne à marier sa fille unique à Henri, son fils aîné, et fait entrer ainsi cette province dans sa famille. Il sollicite et obtient du pape Adrien III une bulle qui lui donne l'Irlande, dont le trône

n'étoit pas vacant, à la charge de payer le denier de Saint-Pierre : funeste exemple qui dut persuader aux papes qu'ils avoient effectivement le droit de disposer des trônes. Bientôt il veut faire valoir de prétendus droits sur le comté de Toulouse. Louis-le-Jeune, comme seigneur suzerain du comté, marche à la défense de son vassal, et se jette dans une place que Henri assiégeoit. Soit respect pour son seigneur, soit, comme l'observe Hume, que Henri crût qu'il étoit de son intérêt de maintenir les droits de la féodalité, qui lui assuroient la possession des provinces soumises à sa domination, ce prince refusa de continuer le siége d'une ville dans laquelle étoit le roi de France. On vient de voir que Henri étoit maître de la plus grande partie du royaume, et les intelligences qu'il pouvoit ménager avec les seigneurs, toujours jaloux de l'autorité du Roi, sembloient devoir lui faciliter d'autres conquêtes. Mais trop éloigné de ses vastes domaines, disséminés sur tous les points de la France, il y étoit comme étranger, et ses sujets étoient plus disposés à obéir à Louis, leur suzerain, qu'à un prince qui ne pouvoit les protéger. Ses vassaux ne lui devoient le service que pendant quarante jours, et les distances s'opposoient presque toujours à ce qu'il fît usage de leurs forces réunies. D'ailleurs, la reine Eléonore, sa femme, dont il avoit excité la jalousie, le traversoit dans ses projets; et les embarras que lui donnèrent ses différends avec Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, l'arrêtèrent lorsqu'il auroit pu agir; enfin les seigneurs français consentoient bien à recevoir ses secours pour maintenir leur indépendance, mais ils étoient peu

disposés à se soumettre à lui. Cette réunion de circonstances ne lui permit pas de former d'entreprises sérieuses contre le royaume; et Louis-le-Jeune, et Philippe, son successeur, avec des forces moins imposantes, mais plus concentrées, purent non-seulement lutter sans désavantage contre lui, mais contenir leurs vassaux.

Après plusieurs années de guerres, dont les succès furent balancés, on en vint à un accommodement [1161]. Henri II prêta hommage pour la Normandie, Henri son fils aîné pour la Bretagne, l'Anjou et le Maine, et Richard son second fils pour l'Aquitaine. Mais la paix ne pouvoit être durable entre deux souverains dont l'un, vassal de l'autre, loin de reconnoître personne au-dessus de lui, ne vouloit point d'égal. Les enfans de Henri II, non moins ambitieux que lui, prétendoient avoir leur part du pouvoir de leur père, qui jusqu'alors ne leur avoit cédé que des titres et des revenus. Henri s'y refusa; ses fils se révoltèrent contre lui [1171], et implorèrent les secours de la France, qui avoit intérêt à les soutenir. Une ligue formidable se forme contre le roi d'Angleterre; mais il fait face à tout, remporte plusieurs victoires, et propose la paix qu'on ne peut lui refuser. Les hostilités recommencent, sont suivies d'un nouveau traité où l'on remarque ces mots : « Moi Henri, j'aiderai de « toutes mes forces Louis, roi de France, mon sei- « gneur. Moi Louis, je secourrai de tout mon pou- « voir Henri, roi d'Angleterre, mon homme et mon « vassal. » Malgré ces protestations, le traité fut encore rompu : Richard, devenu héritier présomptif de la couronne par la mort de son frère aîné, se révolta

de nouveau contre son père; Philippe II, qui étoit monté sur le trône de France [1180], prit les armes pour le soutenir; les chances de la guerre furent peu favorables à Henri II, qui fut obligé de signer une paix humiliante et qui en mourut de chagrin [1189]. Il avoit inutilement réclamé, pendant cette guerre, le secours du Pape qu'il appeloit son *souverain Seigneur;* il reconnoissoit que *le royaume d'Angleterre étoit de la juridiction du saint Siége,* qu'*il ne relevoit que de lui quant au droit féodal;* il terminoit *en suppliant le Pape d'employer les armes spirituelles pour défendre le patrimoine de saint Pierre, et d'excommunier ses ennemis.*

Il faut remarquer que pour la première fois Henri II fit la guerre avec des troupes à sa solde. Etienne, son prédécesseur, se méfiant de la fidélité des Anglais, avoit fait venir en Angleterre des aventuriers connus sous le nom de Brabançons, de Cottereaux ou de Routiers; c'étoient des hommes sans aveu, qui se réunissoient pour vivre de brigandage, et qui vendoient leurs services à ceux qui vouloient les employer. Henri II profita du peu de disposition que les Anglais avoient pour les guerres lointaines, et les dispensa de le suivre sur le continent, au moyen de redevances qu'ils lui payoient, et qui le mettoient à même de soudoyer quelques troupes.

La plus parfaite intelligence s'établit entre les deux rois de France et d'Angleterre, lorsque Richard monta sur le trône. Les deux monarques s'étoient engagés à aller délivrer la ville de Jérusalem, qui étoit tombée entre les mains des Sarrazins, et ils ne s'occupoient que des préparatifs de cette grande expédition. Mais,

avant même de s'embarquer pour la Syrie, cette bonne intelligence fut troublée; et Philippe, désespérant avec raison du succès d'une entreprise qui ne pouvoit réussir, lorsque les chefs étoient divisés, revint en France après la prise de Saint-Jean d'Acre; il laissoit à Richard un corps de troupes considérable, et des fonds pour les entretenir. Il avoit promis de respecter les possessions anglaises pendant la croisade; mais il se mit en mesure contre un rival que ses exploits presque fabuleux en Palestine, faisoient surnommer Cœur-de-Lion, et devoient rendre plus redoutable à son retour. Philippe entama donc des négociations avec Jean, frère de Richard, surnommé Jean-Sans-Terre, parce que Henri II ne lui avoit rien donné dans le partage qu'il fit de ses Etats entre ses enfans. Il profita aussi de l'éloignement de son rival pour abaisser la puissance du comte de Flandre et de quelques autres vassaux. Cependant, Richard étonnoit l'Asie par ses faits d'armes; mais toujours emporté par son impétuosité, ses victoires affoiblissoient son armée, et n'amenoient aucun résultat. Tourmenté par les avis qu'on lui faisoit passer d'Europe sur les intrigues de Philippe, convaincu qu'il ne pourroit se rendre maître de Jérusalem, il signa avec Saladin une trève de trois ans, trois mois, trois jours et trois heures, et s'embarqua pour revenir dans ses Etats. Comme il n'osoit traverser la France, il se dirigea par la mer Adriatique, fit naufrage auprès d'Aquilée, prit la route de l'Allemagne déguisé en pélerin suivant les uns, en templier, ou en palefrenier suivant les autres; mais ses libéralités le trahirent, et il fut arrêté par ordre de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avoit

outragé au siége de Saint-Jean d'Acre. L'empereur Henri VI, qui avoit également à se plaindre de lui, acheta à Léopold son prisonnier, et le plongea dans un cachot.

Le sénéchal de Normandie ayant refusé de remettre Alix, sœur de Philippe, que Richard avoit dû épouser, qui avoit été élevée près de Henri II, et même, dit-on, séduite par lui, le roi de France eut un prétexte plausible pour commencer la guerre. Il traita avec Jean-Sans-Terre, prince dépravé, mais foible et peu redoutable; se fit céder par lui une partie de la Normandie, et lui donna l'investiture de toutes les possessions anglaises en France. Jean consentit même à lui rendre hommage de la couronne d'Angleterre. On prit les armes, mais le succès ne couronna pas l'entreprise; Philippe trouva plus de résistance qu'il ne comptoit en Normandie; et Jean, qui passa en Angleterre, parvint à peine à s'emparer de quelques châteaux.

Cependant la reine Eléonore faisoit de vains efforts pour obtenir la délivrance de Richard. Elle s'étoit adressée au Pape, s'étoit abaissée jusqu'à lui dire que l'aigle des César devoit céder à la croix de Jésus-Christ, l'épée de Constantin à celle de Saint-Pierre, l'empire au sacerdoce; qu'il n'y avoit ni Roi, ni Empereur, ni Duc, qui fût exempt de la juridiction du saint Siége. Ce langage devoit séduire le Pape, mais il redoutoit l'Empereur et n'osoit agir. Le malheureux Richard, chargé de fers, étoit condamné à essuyer tous les affronts. Les ambassadeurs de France, introduits dans sa prison, lui déclarèrent, au nom de leur maître, qu'il étoit déchu du rang de son vassal, et

que tous ses fiefs étoient confisqués au profit de son seigneur. On le fit comparoître en criminel devant la diète de l'Empire, assemblée à Worms. Les historiens anglais prétendent que Richard y conserva toute sa dignité; mais il paroît constaté par des témoignages authentiques, qu'il se laissa abattre par le malheur et fit des soumissions indignes d'un grand prince. Il reconnut l'Empereur comme seigneur de l'univers; lui remit ses Etats, et *l'en investit par son bonnet*. Henri VI consentit enfin à lui rendre la liberté, moyennant une rançon de cent cinquante mille livres sterlings; sa prison avoit duré quatorze mois.

A peine de retour en Angleterre, où il fut reçu avec enthousiasme par ses peuples, il ne s'occupa que du soin de venger ses injures; Philippe, qui s'attendoit à être attaqué, avoit réuni ses troupes. Tout sembloit annoncer une guerre furieuse qui ne pouvoit se terminer que par la chute de l'un de ces formidables rivaux. Mais les barons ne partageoient pas leur animosité; après quelques escarmouches, quelques châteaux pris et repris, on en vint à un accommodement; ce fut dans l'une de ces affaires que les troupes anglaises enlevèrent les archives de France, qui alors suivoient le Roi lorsqu'il marchoit à la tête de ses troupes. Une trève d'un an avoit été signée; Richard en profita pour se liguer avec l'Empereur Henri VI, qui prétendoit que tous les souverains lui devoient hommage; et le roi d'Angleterre, qui n'avoit pu s'y refuser, étant son prisonnier, ne désiroit que plus vivement d'y soumettre Philippe. La ligue n'eut pas de suite, mais elle ralluma la guerre, qui fut encore suspendue par un traité.

Les deux souverains ne pouvoient vivre en paix, et l'épuisement des barons ne leur permettoit pas de prolonger la guerre. L'implacable Richard fait une nouvelle ligue avec les comtes de Flandre, de Toulouse, de Boulogne, de Champagne, et autres grands vassaux; il espéroit accabler Philippe, mais le roi de France, aussi actif que courageux, déjoue ses projets, et repousse toutes ses attaques. L'événement le plus remarquable de cette guerre, est un trait de valeur chevaleresque du roi de France. N'ayant que trois cents fantassins et quelques gens d'armes, il rencontre Richard, avec toute son armée : on lui propose de revenir sur ses pas; *Moi fuir devant mon vassal*, répond le Roi; *on ne me reprochera jamais une pareille lâcheté*. Il se précipite sur l'ennemi, et se fait jour au travers de l'armée anglaise. Le légat du Pape intervint, et fit signer une dernière trève de cinq ans. On traitoit pour une paix définitive, lorsque Richard fut tué, en assiégeant un de ses vassaux [1199].

En partant pour la Palestine, il avoit exclu du trône son frère Jean, et désigné pour son successeur le jeune Arthur, fils de Geoffroy, duc de Bretagne, qui avoit été tué dans un tournoi à Paris, en 1186. Geoffroy étoit le troisième des fils de Henri II, Jean n'étoit que le quatrième; ainsi la couronne sembloit devoir appartenir à Arthur. Mais à cette époque il n'y avoit pas de règle fixe en Angleterre pour l'hérédité. Jean, qui s'étoit réconcilié avec Richard, en trahissant Philippe et en faisant massacrer la garnison française d'Evreux, revendiqua le trône, et Eléonore, sa mère, produisit, à l'appui de ses prétentions, un testament véritable ou supposé, de Richard. Il fut

reconnu en Angleterre, mais les provinces anglaises dépendant de la couronne de France se déclarèrent pour le jeune Arthur, que Philippe prit sous sa protection. La guerre recommence; Jean, qui avoit compté sur l'appui des Flamands, ayant appris leur soumission, demande la paix. Philippe lui fait payer les frais de la guerre, et exige la cession du comté d'Evreux. Pendant cette suspension d'armes, le roi de France maria son fils Louis à la princesse Blanche, fille du roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, sœur du roi Jean, qui, en faveur de ce mariage, déclara la jeune Blanche héritière de toutes les provinces qu'il possédoit en France, s'il mouroit sans enfans.

La paix sembloit devoir être durable; Jean vint à Paris, où Philippe lui fit rendre les plus grands honneurs. Mais un acte de violence du monarque anglais ralluma bientôt les hostilités. Il assistoit aux noces d'Isabelle d'Angoulême, avec Hugues-le-Brun, comte de la Marche. Séduit par les charmes de la princesse, il l'enleva au moment où elle alloit à l'église. Le comte, pour venger cet outrage, réunit ses parens, ses amis et ses vassaux, souleva le Poitou, et marcha jusques sur les frontières de la Normandie; Jean voulut le dépouiller de son fief; le comte présenta requête au roi de France son seigneur suzerain, et Philippe, qui avoit intérêt à abaisser les rois d'Angleterre, et à leur faire sentir leur dépendance, promit avec plaisir au comte de lui faire rendre justice. Le monarque anglais eut une entrevue avec le roi de France, promit satisfaction, ne tint point parole, et les troupes françaises entrèrent sur-le-champ en

Normandie. Le jeune Arthur, que Philippe avoit armé chevalier, brûloit de se distinguer, espérant que les circonstances pourroient l'aider à monter sur le trône d'Angleterre. Mais presque dès l'ouverture de la campagne, il fut livré par trahison au roi Jean, qui le fit assassiner, qui le poignarda même, dit-on, de sa propre main. Aussitôt, Constance, sa mère, présente requête au roi de France; Jean est ajourné à comparoître à la cour des pairs du royaume, et la citation lui est signifiée à Londres, dans son propre palais. Il fait demander un sauf-conduit; *qu'il vienne*, répond Philippe, *il le peut. Y aura-t-il sûreté pour le retour*, reprend l'ambassadeur: *Oui*, réplique le Roi, *si le jugement des pairs le permet*. Jean n'osa se rendre à Paris. L'orgueil des pairs de France étoit flatté d'avoir à juger un roi d'Angleterre; Philippe avoit intérêt à prouver par un grand exemple qu'aucune dignité ne pouvoit affranchir ses vassaux du droit qu'il avoit sur leur personne. Les efforts du prince anglais furent donc inutiles pour entraver la marche du procès. La cour des pairs le condamna à mort comme parricide et félon, et confisqua, au profit de son seigneur suzerain, tous les fiefs qu'il possédoit en France.

Les circonstances étoient favorables pour que Philippe mît à exécution la partie de l'arrêt qui l'intéressoit le plus. Le comte de Blois et le comte de Flandre étoient en Palestine; il avoit sous sa tutèle le jeune comte de Champagne; les Bretons brûloient de venger la mort de leur jeune Duc, et les habitans du Maine, du Poitou et de la Tourraine, étoient peu disposés à prendre les intérêts d'un prince aussi méprisable que le roi Jean.

Philippe soumet en peu de temps la Normandie, et les autres provinces sujètes de l'Angleterre. Jean, au lieu de les défendre les armes à la main, a recours au Pape, qui, toujours disposé à accueillir de semblables prières, ordonne au roi de France de suspendre les hostilités. Le Roi, de concert avec ses barons, répond que les papes n'ont aucun pouvoir sur le temporel des souverains, et poursuit ses conquêtes. Enfin Jean demande une trève de deux ans, et se retire en Angleterre : de nouveaux embarras l'y attendoient. Les prélats lui contestent le droit d'investiture pour les évêchés ; les démêlés s'échauffent, sont portés à la cour de Rome, qui met le royaume en interdit, délie les sujets du serment de fidélité, adjuge la couronne d'Angleterre au roi de France, et accorde des indulgences à ceux qui l'aideront à s'en rendre maître. Philippe avoit combattu les prétentions des papes lorsqu'ils s'étoient opposés à ses conquêtes; il reconnut leurs droits, quand une bulle lui donna un royaume. Ce prince fait construire des vaisseaux, dont on porte le nombre à dix-sept cents; mais au moment où il est prêt à s'embarquer, Pandolfe, légat du Pape, vient lui annoncer que Jean à remis ses Etats au saint Siége, dont il s'est reconnu feudataire, et il lui défend, sous peine d'excommunication, de continuer son entreprise. Mathieu Paris rapporte que le roi d'Angleterre, voyant toutes les forces de la France prêtes à fondre sur lui, et ne pouvant compter sur l'affection ni sur la fidélité de ses sujets, s'étoit d'abord adressé au miramolin de Maroc, et lui avoit promis de se faire Mahométan, s'il vouloit prendre son royaume sous sa protection. Philippe fut surpris, mais non pas dé-

concerté par la déclaration de Pandolfe, à laquelle il étoit loin de s'attendre. Il avoit fait des dépenses considérables pour l'expédition; ses barons lui conseillèrent de passer outre : il suivit leur avis. Mais avant de monter sur ses vaisseaux, il est d'abord obligé de diriger ses armes contre Ferrand, comte de Flandre, qui avoit embrassé le parti du roi Jean. Pendant qu'il marche contre ce prince, l'amiral anglais brûle une partie de sa flotte, et il est lui-même obligé de détruire ce qui lui reste de vaisseaux, pour les soustraire à l'ennemi.

Au moment où Philippe avoit cru pouvoir s'emparer de l'Angleterre, il étoit lui-même exposé à voir envahir ses Etats. Il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut, pour expliquer comment s'étoit formée la ligue qui menaçoit la France. Henri VI, avant sa mort, avoit fait élire empereur son fils Frédéric II, qui n'avoit alors que quatre ans; Philippe de Souabe, oncle et tuteur du jeune prince, prit le gouvernement de l'Empire en qualité de Régent. Les papes, qui ne pouvoient voir sans inquiétude la même famille posséder le trône impérial et le trône de Naples, cherchèrent à faire élire un autre Empereur; mais Philippe, plus habile, se fit nommer lui-même. Les partisans du Pape choisirent de leur côté un Empereur, qui fut Othon de Brunswick, fils de Henri-le-Lion. La France s'étoit prononcée pour Philippe de Souabe, et l'Angleterre pour Othon, qui régna bientôt seul par la mort de son compétiteur. Othon avoit donc des sujets d'inimitié personnelle contre Philippe-Auguste, dont il désiroit d'ailleurs d'abaisser la puissance. Le comte de Flandre n'avoit point oublié que

le roi de France avoit abusé de ses forces pour le dépouiller de quelques villes de son comté, et depuis long-temps il cherchoit l'occasion d'en tirer vengeance. La maison de Champagne, toujours factieuse, toujours turbulente, étoit prête à se réunir aux ennemis du souverain, quels qu'ils fussent; elle les considéroit comme ses alliés naturels. Les émissaires du roi Jean n'eurent pas de peine à décider ces différens princes à se liguer contre la France, qu'il s'engageoit à attaquer par le Poitou, tandis que les alliés entreroient dans le royaume par la Flandre. Les forces dont ils disposoient étoient si considérables et tellement supérieures à celles que Philippe pouvoit mettre sur pied, que, se considérant déjà comme vainqueurs, ils avoient arrêté d'avance le partage des provinces qu'ils alloient conquérir. La France devoit cesser d'exister; le comte de Flandre auroit eu Paris et les domaines qui en dépendoient; le roi d'Angleterre, les provinces au-delà de la Loire; l'Empereur, la Champagne et la Bourgogne; et le comte de Boulogne, le Vermandois. Le roi Jean descend à La Rochelle, et l'on est étonné de voir à sa suite le comte de la Marche, dont il avoit enlevé la femme. Philippe envoie contre lui son fils Louis, depuis Louis VIII; le jeune prince défait l'armée anglaise, dont le pusillanime général va s'enfermer dans le château de Parthenay. Cette victoire préluda à celle que son père alloit remporter. L'Empereur s'avançoit à la tête de deux cent mille hommes. Philippe, qui n'en avoit guère que cinquante mille, l'attaque dans les plaines de Bouvines, lui tue plus de trente mille hommes, fait une foule innombrable de prisonniers; l'Empereur ne se sauve que par une

sorte de miracle ; les comtes de Flandre et de Boulogne tombent au pouvoir du vainqueur. Six heures suffisent ainsi pour détruire l'armée la plus formidable que l'on eût vue, depuis plusieurs siècles, en Occident, et pour dissiper la plus puissante ligue qui se fût encore formée contre la France.

Philippe ne daigne même pas se rendre maître de la personne du roi Jean, qui étoit enfermé dans Partenay ; il lui accorde une trève de cinq ans, et le laisse retourner en Angleterre, en lui faisant payer soixante mille livres sterlings pour les frais de la guerre. Jamais la puissance du Roi ne fut mieux établie : les domaines des Anglais en France étoient conquis ; la Flandre étoit domptée, et son souverain prisonnier ; la fidélité de la Champagne étoit assurée par la soumission entière de la comtesse Blanche ; le duc de Bourgogne et le comte de Bretagne, qui avoient accompagné le Roi dans son expédition, étoient dévoués à ses intérêts ; le Languedoc étoit déchiré par la guerre des Albigeois ; enfin, l'empereur Othon, abîmé par sa défaite, n'étoit plus en état de disputer l'Empire à Frédéric II, qui fut généralement reconnu, et les démêlés de Frédéric avec les papes, loin de lui permettre d'agir contre la France, l'obligèrent bientôt à rechercher son appui.

Nous n'avons pas dû interrompre le récit de ces différentes guerres pour parler de deux événemens d'une importance majeure, mais qui sont étrangers au sujet que nous traitons. On trouvera dans les Mémoires de Ville-Hardouin, et dans les notices qui les accompagnent, tous les détails que l'on peut désirer sur cette fameuse croisade, qui plaça un Français sur le trône de Constantinople. Ce qui concerne la guerre

des Albigeois est rapporté dans le Tableau du règne de saint Louis, placé en tête des Mémoires de Joinville. Philippe s'étoit engagé à prendre part à cette guerre; et il agissoit en maître dans le Languedoc, lorsqu'il fut rappelé à Paris par un objet de la plus haute importance. Les Anglais, fatigués des caprices de leur Roi, qu'ils méprisoient, avoient pris la détermination de mettre des bornes à son autorité. Jean, trop foible pour leur résister, avoit été obligé de signer la grande charte, qui rétablissoit les priviléges anciennement accordés par le roi Edouard à ses vassaux; ils en avoient été dépouillés par Guillaume-le-Conquérant, et jusqu'alors ils avoient essayé vainement de les reconquérir; mais à peine Jean y eut-il souscrit qu'il chercha à s'y soustraire par la ruse et par la force. Il s'adressa au Pape, qui mit le royaume en interdit. Les barons, soutenus par la nation entière, le déclarèrent déchu du trône, et offrirent la Couronne à Louis, fils aîné de Philippe. Louis pouvoit en effet avoir des droits au trône d'Angleterre, par la princesse Blanche, sa femme, fille d'Eléonore, sœur de Richard Cœur-de-Lion. L'offre étoit trop brillante pour ne pas séduire le roi de France; mais il fut obligé de dissimuler avec le légat, qui le menaçoit des foudres de l'Eglise, et son fils parut accepter sans sa participation. Le jeune Louis s'embarque, est d'abord accueilli avec ivresse, mais bientôt ceux même qui l'avoient appelé, se déclarent contre lui. Le nombre de ses ennemis augmente chaque jour; son père n'ose pas le secourir ouvertement. Le roi Jean meurt; cet événement, qui, arrivé quelques mois plus tôt, eût été favorable à Louis, rallie tous les Anglais au jeune Henri III, qui n'avoit encore

que dix ans, et qui n'étoit coupable ni des fautes ni des crimes de son père. Louis, après avoir fait de vains efforts pour se soutenir, fait un traité qui assure son retour en France et met ses partisans à l'abri de toutes poursuites. Les dernières années du règne de Philippe ne furent plus troublées par aucune guerre; car celle des Albigeois, qui se prolongeoit toujours, étoit plus favorable que nuisible à la France. Ce prince, qui avoit reçu en naissant le surnom de *Dieu-Donné*, et qui mérita celui d'*Auguste*, fut, au témoignage même des historiens anglais, le plus grand souverain qui eût régné depuis Charlemagne. Egalement habile à combiner de grandes entreprises et à les diriger, maître de lui dans les succès comme dans les revers, aussi bon capitaine que vaillant soldat, il réunit à la Couronne presque toutes les possessions que les Anglais avoient en France. Il humilia l'Empire, mit l'Angleterre hors d'état d'inquiéter le royaume, abaissa l'orgueil des grands vassaux et les réduisit à l'obéissance. Profitant de l'exemple que lui avoit donné Henri II, il eut des troupes à sa solde, et rendit la Couronne moins dépendante des barons. Les guerres qu'il eut à soutenir ne l'empêchèrent pas de protéger les arts, les lettres et les sciences. Il dressa les statuts de l'Université de Paris, fondée par Louis-le-Jeune, et non par Charlemagne, comme l'ont dit quelques historiens. La capitale lui dut ses premiers embellissemens, et plusieurs réglemens utiles; il avoit eu l'idée de créer un établissement pour les militaires blessés et hors d'état de servir; mais l'exécution de ce beau projet étoit réservée à l'un de ses plus illustres successeurs.

Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut parvenue en

Angleterre [1123], les ministres du jeune roi Henri III crurent qu'au moment où l'autorité du nouveau Roi n'étoit pas encore affermie, ils pourroient obtenir la restitution de la Normandie et des autres provinces confisquées sous le dernier règne. Mais Louis VIII trouvoit un royaume florissant, des vassaux soumis, tandis que l'Angleterre, livrée aux factions, n'avoit pas d'armée pour appuyer sa demande. Les ambassadeurs essuyèrent un refus; la trève de quatre ans, conclue en 1219, expiroit; Louis profita de ce que Henri, son vassal, avoit manqué à son devoir en ne paroissant pas à son sacre, comme duc de Guyenne, et confisqua de nouveau tous les fiefs mouvans de la Couronne, qui avoient appartenu aux rois d'Angleterre. Il entra dans le Poitou et s'empara de quelques villes que les Anglais possédoient encore dans cette province. Les ministres de Henri III tentent un dernier effort, équipent une flotte, mettent Richard, frère de leur jeune monarque, à la tête des troupes, descendent à Bordeaux, espérant que leur armée se grossiroit de la noblesse du pays. En effet, les restes de la faction anglaise se rassemblent sous leurs étendards; ils obtiennent d'abord quelques avantages. Mais bientôt Richard est obligé de fuir devant les armées françaises; il se rembarque pour l'Angleterre. Louis pouvoit librement poursuivre ses conquêtes : il le devoit peut-être; il se laisse fléchir par les prières de Henri, que le Pape appuyoit, consent à renouveler la trève, moyennant une somme de trente mille marcs d'argent, que l'Anglais lui paie pour les frais de la guerre, meurt l'année suivante en combattant les Albigeois, et laisse le trône à Louis, son fils aîné, âgé à peine de onze ans. Nous passerons

rapidement sur les événemens du règne de saint Louis, dont les commencemens furent troublés par tant d'orages, mais sous lequel la France s'éleva au plus haut degré de splendeur. Nous les avons décrits dans le Tableau qui précède les Mémoires de Joinville. Nous nous bornerons à faire remarquer que l'Angleterre, trop affoiblie par ses dissensions intérieures pour pouvoir entreprendre seule la guerre, chercha toujours à soulever les grands vassaux de France, en s'engageant à faire des diversions en leur faveur, aussitôt qu'ils se seroient déclarés; que toutes ses entreprises échouèrent, que la France conserva sa supériorité, et que le Roi, loin d'abuser de ses forces, consentit à céder quelques territoires à Henri, sans y mettre d'autre condition qu'une renonciation formelle à toute espèce de droit sur la Normandie et sur les autres provinces confisquées sous le règne de Philippe-Auguste. Cette renonciation, qui fut signée par le roi d'Angleterre, par ses deux fils, par ses deux filles et par son frère Richard, roi des Romains, étoit inutile; mais saint Louis vouloit étouffer, s'il étoit possible, tout germe de guerre pour l'avenir. La justice et la modération de ce monarque étoient si bien reconnues chez les nations voisines, que Henri III et ses barons n'hésitèrent pas à le prendre pour arbitre de leurs différends. Déjà pareil honneur lui avoit été déféré par l'empereur Frédéric II et par les papes Grégoire IX et Innocent IV; et si ses décisions ne mirent pas fin aux troubles, c'est que la plus haute sagesse est trop souvent impuissante pour arrêter les passions des hommes.

Philippe, dit le Hardi, surnom qu'il avoit mérité par ses exploits contre les Infidèles, étoit, avec l'armée

des Croisés, sur les côtes de Tunis, lorsque la mort de saint Louis le plaça sur le trône [1270]. De retour en France, après avoir rendu les derniers devoirs à son illustre père, il prit possession du Poitou et du comté de Toulouse, qui revenoient à la Couronne par héritage du comte et de la comtesse de Toulouse, morte sans enfans. Le Poitou avoit été l'apanage d'Alphonse de France, frère de saint Louis; Raymond VII, père de la comtesse, avoit rendu son comté reversible lors du mariage de sa fille. Cette succession augmentoit considérablement le domaine royal, auquel saint Louis avoit déjà ajouté les comtés du Perche, de Mâcon, de Namur, les vicomtés de Beziers, de Carcassonne, et grand nombre d'autres seigneuries disséminées sur divers points du royaume. L'Angleterre revendiquoit le Quercy et l'Agénois, en vertu du dernier traité conclu avec saint Louis; mais cette réclamation n'eut pas de suite pour le moment. Edouard I ayant succédé à son père Henri III, vint à Paris rendre hommage à Philippe, et fut obligé de se soumettre au jugement des pairs de France, pour un démêlé qu'il eut avec Gaston de Montcade, l'un de ses vassaux d'Aquitaine. Les pairs prononcèrent en sa faveur ; mais l'orgueil du monarque anglais n'en fut pas moins humilié de cet acte de dépendance. Cependant il n'y eut pas de rupture entre les deux couronnes : la France, florissante et tranquille, étoit trop redoutable pour être attaquée impunément ; et l'Angleterre, toujours déchirée par des factions, se seroit exposée à perdre ses possessions du continent, si elle eût rompu les traités. D'ailleurs Edouard avoit besoin de la paix pour achever la conquête du pays de Galles.

La mort de Henri I, roi de Navarre et comte de Champagne, vint encore augmenter la puissance du monarque français ; Henri ne laissoit qu'une seule fille nommée Jeanne : il avoit recommandé, par son testament, que cette jeune princesse (elle avoit trois ans) fût mariée en France. Philippe voulut lui faire épouser Louis, son fils aîné, qui n'en avoit que onze, afin de réunir la Navarre et la Champagne à la Couronne. Comme Jeanne et Louis étoient parens au troisième degré, il falloit une dispense du Pape, et le Roi, auquel il devoit le comté Venaissin, se flattoit de l'obtenir facilement. Mais Grégoire X, craignant de trop accroître le pouvoir de la France, s'opposa au mariage de Jeanne avec l'héritier du trône, et n'accorda la dispense que pour Philippe, second fils du Roi. La mort prématurée du jeune Louis, mit sa prévoyance en défaut. La fortune sembloit ainsi se plaire à favoriser Philippe-le-Hardi ; et les pertes même de la famille royale assuroient un second royaume au prince qui devoit porter la couronne après lui. Des expéditions malheureuses, parce qu'elles furent mal concertées, troublèrent le cours de ces prospérités. Philippe avoit soumis les Navarrois révoltés contre leur Reine ; au lieu de poser les armes et de s'occuper de l'administration de ses vastes Etats, il entreprit une nouvelle guerre pour faire valoir ses droits au trône d'Arragon, droits sur lesquels saint Louis, plus sage, avoit cru devoir fermer les yeux. Alphonse, possesseur de ce trône, sut le défendre : il se lia avec dom Pèdre, roi de Castille, qui éleva des prétentions à la couronne de Naples, souleva les peuples déjà disposés à la révolte

par le caractère altier de Charles d'Anjou, et par la conduite imprudente des soldats qu'il avoit amenés de France. Les Vêpres siciliennes furent le signal du massacre de tous les Français dans le pays. Philippe épuisa le royaume pour envoyer à son oncle des secours insuffisans, et par conséquent inutiles; lui-même vit presqu'entièrement détruire son armée en Arragon; il mourut à la suite d'une campagne désastreuse [1283].

Edouard vint à Paris, suivant l'usage, rendre hommage à Philippe-le-Bel, successeur de Philippe-le-Hardi. Pendant son voyage se terminèrent les anciens différends qui existoient encore pour l'entière exécution du traité conclu entre saint Louis et Henri III. Philippe accorda plusieurs grâces à Edouard, et celui-ci se rendit médiateur entre la couronne de France et celle d'Arragon. La paix sembloit assurée pour long-temps; les deux monarques s'étoient donnés des preuves d'amitié et de bienveillance; le caractère ambitieux d'Edouard pouvoit laisser quelques inquiétudes; mais une grande entreprise l'occupoit tout entier. Il avoit été choisi pour arbitre par Bruce et Baliol, qui se disputoient le trône d'Ecosse, et par les barons du pays. Peu jaloux d'acquérir la même gloire que saint Louis, en montrant la même justice et le même désintéressement, lorsque Henri III et les seigneurs anglais avoient soumis leurs intérêts à sa décision, il avoit abusé de la confiance des Ecossais pour s'emparer d'un royaume dont la conquête exigeoit l'emploi de toutes ses forces.

Une simple querelle de matelots anglais et normands suffit néanmoins pour rallumer la guerre [1292]. Les historiens anglais, Hume lui-même, si remarquable

par son impartialité, rejettent tous les torts du côté de la France. Suivant leurs récits, après cette querelle de matelots, qui ne devoit avoir aucune suite, des vaisseaux anglais furent pillés, et leurs équipages pendus pêle-mêle avec des chiens. Les Anglais usèrent, à la vérité, de représailles; mais Edouard s'engagea à faire rendre justice aux parties intéressées, si elles vouloient porter plainte à son tribunal; il envoya Edmond, comte de Lancastre, son frère, à Paris, pour offrir satisfaction. Edmond se laissa tromper, signa un traité par lequel on cédoit la Guyenne, que Philippe devoit faire occuper, puis restituer immédiatement, et qu'il déclara réunir à la Couronne. Hume ajoute que dans cette circonstance Edouard se trouva dupe du même artifice qu'il venoit de mettre en usage avec l'Ecosse. Les historiens français établissent, au contraire, que les Anglais commirent les premiers actes d'hostilité; qu'Edouard, en prétendant faire juger à Londres les réclamations des marins français, se constituoit indépendant et manquoit à son devoir de vassal; qu'ainsi Philippe étoit autorisé à le faire ajourner devant les pairs; qu'en refusant de s'y rendre, sous prétexte de santé, Edouard encouroit la confiscation de ses fiefs, et que cette confiscation fut régulièrement prononcée. Il est permis de croire que, des deux côtés, on chercha à tirer parti des circonstances, Edouard, pour essayer de secouer le joug du vasselage, Philippe, pour enlever des provinces à un voisin trop puissant. Le comte de Lancastre, qui étoit venu en France pour négocier, avoit épousé la reine douairière de Navarre, mère de Jeanne, femme du Roi. Les deux reines ayant en vain cherché à ménager

puis on signa une paix définitive. Edouard, qui étoit veuf, épousa Marguerite de France, sœur du Roi; le mariage de son fils aîné fut arrêté avec Isabelle, fille de Philippe. On le remit en possession de la Guyenne pour laquelle il prêta hommage.

En faisant la paix, les deux monarques ne vouloient pas renoncer à leurs projets; chacun d'eux désiroit d'ailleurs, pour sa propre sûreté, de laisser à l'autre les embarras d'une guerre à soutenir; ils se sacrifièrent donc réciproquement leurs alliés. Le roi de France put continuer librement son expédition contre la Flandre, et Edouard partit pour aller combattre les Ecossais, qui, toujours révoltés aussitôt que soumis, l'occupèrent jusqu'à la fin de son règne, et ne lui permirent pas de se mêler des affaires du Continent. On a remarqué, avec raison, que ce prince étoit celui qui avoit le mieux connu les véritables intérêts de son pays. Au lieu de ruiner ses sujets, à l'exemple de ses prédécesseurs ou comme le firent ses successeurs, pour des guerres lointaines, il conquit le pays de Galles, qu'il réunit définitivement à la Couronne, et s'il mourut sans avoir entièrement soumis l'Ecosse, si la justice réprouve sa conduite à l'égard de ce malheureux royaume, il faut avouer du moins que sa politique tendoit à assurer des avantages durables à l'Angleterre.

Quoique les démêlés de Philippe-le-Bel avec le pape Boniface VIII, soient à peu près étrangers au sujet que nous traitons, les événemens auxquels ils se rattachent nous forcent à nous y arrêter quelques instans. A peine élevé au souverain pontificat, Boniface avoit prétendu exercer dans toute sa plénitude la supré-

tages et essuyé de plus grands revers. Les Français, sans inquiétude sur les affaires de Guyenne, avoient fait une descente en Angleterre. Ils s'étoient bornés à brûler Douvres, sans chercher à pénétrer dans le pays. Cette expédition n'avoit aucun résultat, mais elle montroit qu'Edouard n'étoit point redoutable pour le continent, puisqu'on venoit le braver sur son propre territoire. Le roi de France avoit porté la guerre en Flandre, et sans être arrêté par les menaces du pape Boniface VIII, qui lui ordonnoit de poser les armes, il avoit remporté plusieurs victoires et conquis plusieurs places importantes. Ses succès tourmentoient Edouard, qui ayant soumis les Gallois, croyant avoir affermi ses conquêtes en Ecosse et calmé l'esprit de ses sujets par une confirmation solennelle des priviléges de la grande charte, vint enfin au secours de son allié à la tête de cinquante mille hommes. Il est à remarquer, qu'à cette époque, les Anglais prétendoient ne pas être obligés de suivre leur roi lorsqu'il portoit la guerre sur le continent, et qu'ainsi Edouard, pour composer les armées, étoit souvent réduit à ouvrir les prisons et à ramasser les bandits et les vagabonds du pays. Il ne devoit pas beaucoup compter sur de pareilles troupes ; aussi paroît-il qu'il vouloit seulement faire une démonstration, afin d'obtenir une paix plus avantageuse. Il se hâta d'entrer en négociation. Le pape Boniface VIII s'offrit pour arbitre et fut accepté. Philippe, déjà en garde contre les prétentions du pontife, eut soin néanmoins de stipuler que Boniface ne décideroit pas comme juge, mais comme arbitre librement choisi. Une trève de deux ans fut d'abord arrêtée,

puis on signa une paix définitive. Edouard, qui étoit veuf, épousa Marguerite de France, sœur du Roi; le mariage de son fils aîné fut arrêté avec Isabelle, fille de Philippe. On le remit en possession de la Guyenne pour laquelle il prêta hommage.

En faisant la paix, les deux monarques ne vouloient pas renoncer à leurs projets; chacun d'eux désiroit d'ailleurs, pour sa propre sûreté, de laisser à l'autre les embarras d'une guerre à soutenir; ils se sacrifièrent donc réciproquement leurs alliés. Le roi de France put continuer librement son expédition contre la Flandre, et Edouard partit pour aller combattre les Ecossais, qui, toujours révoltés aussitôt que soumis, l'occupèrent jusqu'à la fin de son règne, et ne lui permirent pas de se mêler des affaires du Continent. On a remarqué, avec raison, que ce prince étoit celui qui avoit le mieux connu les véritables intérêts de son pays. Au lieu de ruiner ses sujets, à l'exemple de ses prédécesseurs ou comme le firent ses successeurs, pour des guerres lointaines, il conquit le pays de Galles, qu'il réunit définitivement à la Couronne, et s'il mourut sans avoir entièrement soumis l'Ecosse, si la justice réprouve sa conduite à l'égard de ce malheureux royaume, il faut avouer du moins que sa politique tendoit à assurer des avantages durables à l'Angleterre.

Quoique les démêlés de Philippe-le-Bel avec le pape Boniface VIII, soient à peu près étrangers au sujet que nous traitons, les événemens auxquels ils se rattachent nous forcent à nous y arrêter quelques instans. A peine élevé au souverain pontificat, Boniface avoit prétendu exercer dans toute sa plénitude la supré-

matie que ses prédécesseurs s'étoient arrogée, et achever de soumettre les trônes au saint Siége. Il s'étoit présenté comme juge, et non comme arbitre, entre les rois de France et d'Angleterre, et la déclaration de Philippe lui avoit paru un attentat fait à son autorité. Dans plusieurs circonstances, les souverains eux-mêmes avoient favorisé les prétentions des papes. Sans chercher d'autres exemples que ceux qui ont passé sous les yeux du lecteur, dans ce précis, on a vu Henri II s'adresser à Alexandre III, comme à son souverain seigneur, reconnoître que l'Angleterre est de la juridiction du saint Siége, en relève quant au droit féodal, et implorer les armes spirituelles contre ses ennemis. Eléonore de Guyenne, mère de Richard, écrit à Célestin III que l'épée de Charlemagne doit céder à celle de saint Pierre, l'Empire au sacerdoce, et qu'il n'y a ni Empereur ni Roi qui soit exempt de la juridiction des papes. Jean-Sans-Terre se déclare vassal de Innocent III ; Philippe-Auguste, après avoir lutté contre le même Pape, accepte de lui la couronne d'Angleterre, puis méprise les foudres de Rome lorsque le Pontife rend le trône au roi Jean. Les prétentions des papes étoient ainsi devenues une espèce de droit public, successivement contesté et reconnu, suivant les intérêts divers des souverains. Saint Louis, dont la politique ne s'écartoit jamais des règles de la justice, qui n'avoit besoin de recourir au saint Siége ni pour repousser ses ennemis, ni pour favoriser des usurpations, qui savoit concilier ce qu'il devoit au Pape comme chef de l'Eglise, avec la dignité et l'indépendance de sa Couronne, montra aux monarques la conduite qu'ils devoient tenir, et porta un coup mortel

aux prétentions des papes. Son petit-fils, Philippe-le-Bel, au lieu de suivre un tel exemple, se laissa emporter par la violence de son caractère; et la vengeance qu'il tira de Boniface fut poussée si loin, qu'il fit plaindre les malheurs du Pontife, dont on n'auroit eu qu'à condamner les excès.

Une partie de son règne fut troublée par ses différends avec la cour de Rome. En 1296, il avoit ordonné la levée du cinquantième sur tous les biens sans distinction, pour subvenir aux frais de la guerre contre l'Angleterre; aussitôt le Pape prétendant qu'on viole les droits de l'Eglise, défend, sous peine d'excommunication, toute levée d'impôt sur le clergé. Philippe défend alors, sous peine de confiscation, tout transport d'argent hors du royaume, dont il interdit l'entrée aux étrangers. Frappé de cet acte de rigueur, Boniface se disposoit à modifier sa bulle, lorsqu'il apprend qu'on a fait arrêter Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, envoyé comme légat en France, et soupçonné de machinations contre l'Etat; il ne voit plus dans le Roi qu'un ennemi acharné, fulmine bulles sur bulles contre lui, révoque les priviléges anciennement accordés au royaume; écrit au monarque : « Nous voulons que vous sachiez que vous nous êtes « soumis dans le temporel comme dans le spirituel, » et finit par convoquer le clergé de France à Rome, afin de réformer l'Etat et de corriger les excès du Roi. Philippe, au lieu d'agir avec la modération qui convenoit à la bonté de sa cause, écrit au Pape les lettres les plus injurieuses, chasse le nouveau légat que Boniface lui envoie, et, non content de faire brûler les bulles, il fait publier cette flétrissure au son de trompe

dans les rues de la capitale. Cependant il n'étoit pas sans inquiétude sur les suites de cette affaire ; il craignoit l'effet que pourroit produire sur l'esprit des peuples une excommunication et le royaume mis en interdit. Afin de s'assurer l'appui de ses sujets contre les entreprises ultérieures de la cour de Rome, il convoqua à Paris les grands du royaume, les prélats, les députés des villes, des communautés, des universités et des chapitres, ainsi que les supérieurs des maisons religieuses. Que l'on donne ou non le titre d'états-généraux à cette assemblée, il est certain que c'est la première où furent réunis tous les ordres de l'Etat. Sous la première race, les champs de mars, champs de mai ou parlemens, n'étoient composés que de la noblesse : sous la seconde, et depuis Hugues Capet, la noblesse et le clergé y avoient été seuls admis. A la vérité, les trois ordres ne furent consultés par Philippe-le-Bel que sur les prétentions du Pape ; il ne fut point question des besoins ni de l'administration du royaume ; mais les députés des villes ayant été une fois appelés à délibérer avec les deux premiers ordres, leur intervention fut en quelque sorte consacrée pour l'avenir.

Cette assemblée, qui se tint à Notre-Dame, le 10 avril 1302, forme donc une époque très-importante dans l'histoire de France. Le garde des sceaux, Pierre Flotte, après avoir exposé les prétentions du Pape, en avoir démontré les conséquences, dit aux députés que le Roi leur commande, comme leur maître, les prie comme leur ami, de lui donner leurs conseils et leurs secours pour la conservation de l'ancienne liberté et le rétablissement des bonnes coutumes dans le royaume. Toute l'assemblée protesta par acclamation qu'on ne

reconnoîtroit jamais en France que Dieu et le Roi pour supérieurs dans le temporel; et le Roi fut prié de protéger le royaume contre les entreprises des puissances étrangères. Non contens de cette première résolution, les trois ordres écrivirent séparément à Rome. Cette unanimité de sentimens, à laquelle Boniface ne s'attendoit pas, lui donna des craintes sur les résultats de la démarche où il s'étoit engagé; il tint un consistoire, nia l'existence de la bulle qui avoit le plus irrité le Roi, déclara qu'il ne vouloit rien usurper sur sa juridiction, et finit par menacer Philippe de lui ôter sa couronne. Cependant le Pape avoit convoqué un concile à Rome, et malgré les défenses expresses du Roi, plusieurs évêques français s'y étoient rendus; le Pontife y renouvela ses menaces sans les effectuer, et fit rendre la fameuse décrétale si connue sous le nom de *Unam sanctam* (parce qu'elle commence par ces deux mots), où l'on consacre en principe que la puissance temporelle est soumise à la puissance spirituelle, qui l'institue, qui la juge et qui a seule le privilége de n'être jugée que de Dieu. Boniface ne tarde pas à agir conformément à ces maximes : il publie une bulle par laquelle il déclare les rois et les empereurs soumis, comme les autres hommes, aux citations du saint Siége, obligés d'y comparoître, quand même l'ajournement ne leur auroit pas été notifié à personne ou à domicile. « Car telle est notre « volonté, ajoute le Pape; nous qui, par la permission « du Seigneur, commandons à tout l'univers. » Philippe convoque les barons et les prélats de son royaume; cette fois, les députés des villes ne furent point appelés. Guillaume de Nogent y présente requête contre le

Pape, l'accuse des plus grands crimes et demande que ce *malheureux* soit arrêté, mis en prison, et qu'en attendant le concile chargé de prononcer, on nomme un vicaire pour gouverner l'Eglise. Cependant un légat vient faire au Roi des propositions qui ne sont pas acceptées; le Pape fulmine la bulle d'excommunication; les messagers chargés de porter cette bulle sont arrêtés, et Boniface donne la couronne de France à l'Empereur. C'étoit le même Albert d'Autriche que le Pontife avoit excommunié deux ans auparavant, et qui étoit rentré dans les bonnes grâces du saint Père, en reconnoissant que le droit d'élire le roi des Romains, destiné à être Empereur, a été accordé par le saint Siége à quelques princes ecclésiastiques et séculiers; que les souverains reçoivent du saint Siége la puissance du glaive matériel, et prêtent serment de fidélité au Pape. Philippe convoque une seconde fois les états du royaume, qui se rassemblent au Louvre le 13 juin 1303; les accusations les plus violentes y sont portées contre le Pape; les états se réunissent au Roi pour en appeler au futur concile. Boniface, retiré à Agnani, se préparoit à lancer de nouvelles bulles contre la France, lorsque Nogaret, que nous avons vu présenter requête aux premiers états-généraux contre lui, et que le Roi avoit envoyé en Italie, le fait prisonnier dans son propre palais, qui est livré au pillage. Le Pape, délivré quelques jours après, ne put survivre aux outrages dont il avoit été abreuvé. Il mourut ainsi, victime de son opiniâtreté, de son ambition et des emportemens de son ennemi. Né avec les qualités nécessaires pour commander aux hommes, ayant de l'élévation dans l'ame et de la pénétration dans

l'esprit, habile aux affaires, ferme dans ses résolutions, son pontificat auroit pu être tranquille et brillant, s'il eût mieux connu son siècle; mais il crut pouvoir agir comme au temps de Grégoire IX, et ses talens ne servirent qu'à troubler la paix de l'Eglise et de l'Europe. Les malheurs dont il fut accablé à la fin de sa vie, excitèrent la pitié, mais ne justifièrent pas sa mémoire.

Pendant ses démêlés avec la cour de Rome, Philippe avoit éprouvé des revers en Flandre; les villes, fatiguées par de continuelles vexations, s'étoient révoltées: les Français avoient été massacrés; la funeste bataille de Courtrai acheva de ruiner ses affaires dans cette province. La victoire qu'il remporta à Mons-en-Puelle ne put les rétablir, parce que la population entière étoit décidée à périr les armes à la main, plutôt que de subir le joug. Désespérant enfin de réduire le comté, il se décida à reconnoître Robert, fils de Gui de Dampierre, et reçut son hommage. On a vu le zèle et le dévouement que tous les ordres de l'Etat lui témoignèrent lorsqu'il eut à lutter contre les prétentions de Boniface; les soins qu'il donnoit à l'administration du royaume lui avoient concilié l'amour des peuples. Il s'étoit sérieusement occupé de réformer les abus dans les différentes parties de l'administration, et pour en prévenir le retour, il publia la célèbre ordonnance du 18 mars 1303. C'est en vertu de cette ordonnance que le parlement de Paris, dont les assises se tenoient à des époques indéterminées, et qui n'étoit chargé que de juger les affaires en dernier ressort, fut rendu sédentaire pendant quatre mois de l'année. Le Roi fixa le nombre des prélats, des seigneurs laïques, des conseillers qui devoient y siéger, ainsi que le nombre des

chambres des enquêtes; mais le désordre de ses finances et les moyens auxquels il eut recours pour se procurer de l'argent, ne tardèrent pas à le rendre odieux; après avoir augmenté les impôts, il donna le funeste exemple d'altérer les monnoies, et fut flétri du surnom de faux-monnoyeur : des soulèvemens eurent lieu, même à Paris. Les Templiers, qui possédoient des biens immenses et qui, par conséquent, perdoient beaucoup au rabais des espèces, ne furent pas étrangers à ces séditions; ils donnèrent de sérieuses inquiétudes, et leur perte, dit-on, fut dès-lors résolue. Quelques historiens pensent que l'abolition de cet ordre avoit été secrètement décidée depuis long-temps, et que c'étoit une des conditions imposées par Philippe à Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux (1), avant de l'élever au saint Siége, lorsque, pendant le conclave de 1305, les intrigues du cardinal di Prato mirent à la disposition du Roi la nomination du successeur de Benoît XI. Mais il faut remarquer que la prétendue conférence de Philippe et de l'archevêque n'est rapportée que par Villani, historien dont la bonne foi trop crédule doit inspirer de la défiance; que les détails même dans lesquels il entre sur cette conférence, qui n'a eu et ne pouvoit avoir aucun témoin, suffisent seuls pour rendre sa relation très-suspecte; que dans son récit il n'est point fait mention des Templiers, et que, suivant lui, le Roi, après avoir exigé différentes choses, auroit fait

(1) Ce pape, qui prit le nom de Clément V, fixa, sur la demande de Philippe-le-Bel, sa résidence à Avignon, en 1309. Ses successeurs continuèrent de séjourner dans cette ville pendant soixante-huit ans. Les habitans de Rome, privés de leurs souverains et livrés aux dissentions civiles, appelèrent cet espace de temps la *captivité de Babylone*.

promettre au Pape de lui accorder une sixième demande qu'il déclareroit en temps et lieu; ainsi, en adoptant même la relation de Villani, cette sixième demande, sur laquelle le Roi ne s'expliquoit pas alors et ne s'est pas expliqué depuis, ne pourroit donner lieu qu'à de simples conjectures. Les uns ont cru qu'elle s'appliquoit aux Templiers; les autres, que Philippe avoit voulu s'assurer à l'avance l'appui du Pape pour élever à l'Empire son frère, Charles de Valois, après la mort d'Albert d'Autriche. Ne seroit-il pas plus naturel de penser, toujours en adoptant la relation suspecte de Villani, que si le Roi n'avoit pas fait connoître sa sixième demande, c'est qu'il se réservoit de la former telle que les circonstances pourroient la rendre nécessaire.

Quoi qu'il en soit, le 13 octobre 1307, tous les Templiers furent arrêtés à Paris et dans les différentes provinces du royaume. On les accusoit des crimes les plus abominables, et en même temps les plus absurdes, parce qu'il étoit impossible de les imputer indistinctement à tous les membres d'un ordre très-nombreux, composé, en grande partie, de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans les divers Etats de la Chrétienté. Cependant ces accusations monstrueuses furent d'abord généralement accueillies; et cela s'explique aisément. Les chevaliers du Temple n'étoient plus ce qu'ils avoient été autrefois; les richesses immenses qu'ils tenoient de la piété des fidèles, et qu'ils devoient employer à la défense de la Terre sainte, ne servoient plus qu'à alimenter un luxe effréné, qui insultoit à la misère publique. Le relâchement des mœurs dans le plus grand nombre des chevaliers, l'oubli des devoirs qu'ils s'é-

toient imposés, leur avoient fait perdre la considération publique; ils excitoient l'envie; on étoit disposé à les croire coupables. Philippe-le-Bel se décida-t-il à les perdre, comme on l'a dit, pour s'emparer de leurs biens? L'événement prouve le contraire; car tous les actes qui existent constatent qu'il n'éleva aucune prétention sur ces biens dont les Hospitaliers furent mis en possession par arrêt du parlement. Guidé par une politique cruelle, il profita des fautes des Templiers pour détruire un ordre qui lui paroissoit dangereux dans l'Etat, et dont il croyoit avoir à se plaindre. Trop implacable dans ses vengeances, il les poursuivit avec un acharnement que rien ne peut excuser, et justifia ses victimes par l'excès des rigueurs qu'il exerça contre elles.

Dans le concile qui avoit été convoqué pour prononcer sur l'ordre des chevaliers du Temple, on s'occupa du projet d'une nouvelle croisade, à laquelle devoient concourir tous les souverains. Le Roi s'étoit engagé à prendre la croix avec ses fils et ses frères. Mais avant de s'engager dans cette expédition lointaine, il voulut terminer quelques démêlés qui s'étoient élevés entre la France et l'Angleterre, relativement à la Guyenne. Edouard II occupoit alors le trône : ce prince n'avoit pas hérité des grandes qualités de son père; gouverné par des favoris, odieux aux grands et à la nation, il ne pouvoit être redoutable; il avoit épousé Isabelle, fille du Roi; on étoit loin de soupçonner alors que le fils né de ce mariage prétendroit un jour à la couronne de France, et réduiroit le royaume aux dernières extrémités. Edouard fut mandé, et se rendit à Poissy auprès du Roi : Philippe,

en considération de sa fille, reçut son hommage, et pardonna les *forfaitures* que les Anglais avoient commises dans l'Aquitaine. Les anciens traités furent renouvelés entre les deux nations. Les chroniques du temps donnent de grands détails sur les fêtes qui eurent lieu, et parmi lesquelles on remarque des représentations de mystères, spectacle dont quelques historiens ne font à tort remonter l'origine qu'au règne de Charles VI. A peine ces fêtes étoient-elles terminées, que le Roi, ses trois fils, ses deux frères, le roi d'Angleterre son gendre, et les plus grands seigneurs des deux cours reçurent la croix des mains du légat du Pape. Les dames prirent aussi la croix : elles étoient dispensées de leur vœu, si leurs maris ne remplissoient pas le leur. La croisade fut prêchée dans les provinces; mais elle n'excita que peu d'enthousiasme, et il n'y eut pas de réunion de troupes, pas même de plan arrêté pour l'expédition. Pendant les dernières années de son règne, Philippe fut obligé de porter la guerre en Flandre, dont les peuples ne laissoient échapper aucune occasion de manifester la haine qu'ils portoient aux Français, depuis que leur pays avoit été ravagé par nos armées. Cette guerre épuisa le royaume, et n'eut d'autre résultat que d'augmenter l'animosité des Flamands.

Philippe-le-Bel, dont le règne fut traversé par tant d'orages, réunissoit plusieurs des qualités qui caractérisent un grand prince. Vaillant, généreux, magnifique, il aima les lettres, les cultiva et les protégea; il fonda l'université d'Orléans, et la reine Jeanne sa femme fonda le collége de Navarre; mais trop jaloux de son pouvoir, trop emporté dans ses vengeances,

ses excès excusèrent ceux de ses ennemis; et ses profusions lui firent perdre l'amour des peuples qu'il surchargea d'impôts. On ne doit pas omettre ici que ce fut lui qui réunit la ville de Lyon à la Couronne. La ville et le comté de Lyon avoient été donnés en dot à Mathilde de France, fille de Louis-d'Outre-Mer, lorsqu'elle épousa Conrad, roi d'Arles. Le royaume d'Arles ayant été réuni à l'Empire, Frédéric I se considéra comme haut seigneur du comté qu'il abandonna à l'archevêque Héraclius de Montboissier, avec le titre d'exarque ou vicaire de l'Empire, pour lui et pour ses successeurs. Cependant les rois de France, malgré cette donation, n'avoient point renoncé au droit de suzeraineté; car on voit Philippe-Auguste ratifier un traité conclu entre l'archevêque et le comte de Forez. Saint Louis ayant été choisi pour arbitre entre le chapitre et les habitans, mit en sa main la justice séculière de la ville; Philippe-le-Hardi ne rendit la juridiction au nouvel archevêque qu'après lui avoir fait prêter serment de fidélité. Ainsi la ville de Lyon étoit sous la protection de la France, mais se gouvernoit elle-même en vertu de ses priviléges. Sous Philippe-le-Bel, ses habitans s'élevèrent contre les prétentions de leur archevêque; ils s'adressèrent au Roi, qui nomma un *gardiateur* de la ville; et, afin de se concilier le chapitre, il donna aux chanoines le titre de comtes de Lyon. Sur ces entrefaites, Pierre de Savoie ayant été promu au siége archiépiscopal, refusa de prêter serment de fidélité; il souleva les habitans, et s'empara de la forteresse de Saint-Just, qui dépendoit directement du royaume. Le Roi qui ne cherchoit qu'une occasion pour assurer sa souve-

raineté par le droit de conquête, fit avancer des troupes; l'archevêque se soumit, et renonça définitivement à toute la juridiction temporelle. Cette importante affaire fut terminée en 1313.

Louis-le-Hutin, en montant sur le trône [1314], trouvoit la France dans l'état le plus déplorable : les finances étoient épuisées; les peuples ruinés par les impôts, et par l'altération des monnoies, étoient ou révoltés ou disposés à la révolte. Des ligues inquiétantes se formoient dans les provinces. La conduite ferme et prudente du nouveau monarque, qui étoit dirigé par Charles-de-Valois, son oncle, avoit à peine dissipé les troubles, lorsqu'une famine vint désoler le royaume; et, au milieu de ces désastres, il fallut prendre les armes pour réduire les Flamands révoltés. Louis n'avoit point d'armée, et manquoit d'argent pour lever des troupes; il ne pouvoit augmenter les impôts, déjà insupportables pour le peuple. Dans la nécessité où il se trouvoit, il publia un édit portant qu'étant roi des Francs, il désiroit qu'il n'y eût plus d'esclaves dans son royaume; et il offrit l'affranchissement à tous ceux de ses sujets qui fourniroient une somme déterminée. A cette époque, il n'y avoit que les bourgeois des villes qui fussent libres; ils jouissoient de divers priviléges dans les communes où les rois avoient admis le régime municipal, et ces communes seules avoient envoyé des députés aux états-généraux, sous le dernier règne; les habitans des campagnes étoient serfs, gens de corps, de poueste, ou de main-morte. Il leur étoit permis de posséder quelques terres, mais ils ne pouvoient ni changer de lieu, ni même se marier sans le consentement de leur sei-

gneur. Quelques-uns s'empressèrent de profiter des offres du Roi, pour acquérir leur liberté : le plus grand nombre aima mieux garder son argent ; il fallut modérer la taxe d'affranchissement et ce moyen n'ayant point encore réussi, on força ces misérables à faire des sacrifices pour être libres malgré eux. Leur répugnance cesse d'étonner si l'on considère que lorsqu'ils étoient serfs, leurs seigneurs, qui avoient intérêt à leur conservation, les aidoient à soutenir leurs familles, leur donnoient asile quand la contrée étoit envahie, les nourrissoient quand elle étoit dévastée ; et qu'une fois affranchis, ils se trouvoient non-seulement privés de tout secours dans leur détresse, mais même de travail et de moyens d'existence. Devenus libres, ils furent donc, du moins pendant les premiers temps, et jusqu'à ce que les choses eussent pris un autre cours, plus malheureux encore qu'auparavant ; l'excès de leur misère les porta à la révolte, et telle paroît avoir été la cause première de la Jacquerie dont il sera parlé plus tard.

Cependant l'armée française étoit entrée en Flandre ; les rebelles effrayés n'osoient tenter le sort d'une bataille ; ils se retiroient en désordre, la province alloit être soumise ; la famine, et des pluies continuelles forcèrent Louis à accorder une paix qui fut bientôt rompue. Il se préparoit à recommencer la guerre, lorsqu'il mourut après avoir régné un peu moins de deux ans. Ce règne si court nous offre plusieurs monumens de son amour pour ses sujets. Il fit exécuter en France une constitution de l'empereur Frédéric, qui défendoit, sous aucun prétexte, de troubler les laboureurs dans leurs travaux, et de leur

enlever leurs bœufs, leurs charrues et leurs instrumens d'agriculture. Il rétablit l'ordre dans les monnoies, et leur rendit la valeur qu'elles avoient du temps de saint Louis; il ordonna les poursuites les plus rigoureuses contre les officiers qui exerçoient des exactions sur les peuples; il favorisa les lettres, augmenta les priviléges de l'Université, à laquelle, dit-il, dans son ordonnance, la foi doit sa conservation; la société, la politesse de ses mœurs; et le monde entier, ses lumières et ses connoissances. Par cette ordonnance, il accordoit à tous ceux qui tenoient au corps de l'Université, le droit d'envoyer des messagers et de faire librement transporter leurs effets dans tout le royaume: origine du privilége des messageries, dont l'Université a joui jusqu'à la minorité de Louis XV.

Louis ne laissoit point d'enfans mâles; il avoit eu de son premier mariage avec Marguerite, sœur d'Eudes IV, duc de Bourgogne, une fille, nommée Jeanne; et sa deuxième femme, Clémence de Hongrie, étoit enceinte quand il mourut. Ici commencent les premières discussions sur la loi salique, discussions qui, par la suite, furent le prétexte de guerres si funestes à la France. Cette loi salique, dont l'origine remonte à l'établissement des Francs dans les Gaules, réservoit aux seuls mâles la possession des fiefs saliques (1). Les rois avoient accordé des dispenses pour les fiefs particuliers; mais la loi avoit été religieusement conservée pour la Couronne, qui étoit le premier des fiefs dans le régime féodal. Sous la première et sous la deuxième race, les femmes avoient

(1) *De terrâ verò salicâ nulla portio hæreditatis mulierî veniat; sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas pervenit.*

toujours été exclues du trône lorsque leur naissance les y appeloit ; depuis Hugues Capet, les rois s'étoient succédé de père en fils, et ainsi, sous la troisième race, l'occasion ne s'étoit pas encore présentée d'examiner les droits que les femmes pouvoient avoir, en supposant que les dispositions de la loi salique ne fussent pas aussi précises qu'on l'avoit jugé jusqu'alors.

A l'époque de la mort de Louis-le-Hutin, Philippe-le-Long, son frère aîné, étoit à Lyon, où il avoit été envoyé afin d'obliger les cardinaux divisés à se réunir pour l'élection d'un Pape. Il les avoit enfermés en conclave, dans le couvent des Jacobins, et les y faisoit garder à vue, lorsqu'il apprit la mort du Roi. Il se rendit sur-le-champ à Paris, convoqua les pairs du royaume, qui décidèrent unanimement que si la Reine accouchoit d'un fils, Philippe auroit la régence pendant dix-huit ans, suivant quelques historiens, pendant vingt-quatre, suivant les autres ; et que, s'il naissoit une fille, il seroit roi. Les barons le reconnurent en conséquence comme *Gardien de l'Etat*, et lui rendirent hommage. La Reine mit au monde un fils, qui fut nommé *Jean*, qui ne vécut que cinq jours, et Philippe prit le titre de Roi. Pour la première fois, depuis Hugues Capet, la couronne passoit en ligne collatérale, et plusieurs seigneurs, à la tête desquels se trouvoit Eudes, duc de Bourgogne, oncle de Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, prétendoient faire valoir les droits de cette princesse aux trônes de France et de Navarre. Charles, comte de la Marche, frère de Philippe, s'étoit même réuni aux opposans. Doit-on en conclure, avec Rapin Thoyras, que la loi salique ne passoit point alors en France pour une loi incon-

testable? N'est-il pas plus juste de remarquer, avec les plus sages historiens, que le comte de la Marche, qui, plus tard, monta sur le trône en vertu de cette loi, mais qui ne pouvoit alors y prétendre, parce que son frère avoit un fils, vouloit profiter de la position du Roi pour faire augmenter son apanage?

Philippe n'avoit que vingt-trois ans, et néanmoins il se conduisit avec autant de prudence que d'habileté. Après s'être fait sacrer à Rheims, il réunit les prélats, les seigneurs et les bourgeois, qui confirmèrent la loi salique, déclarèrent qu'*au royaume de France les femmes ne succèdent point*; et prêtèrent serment au Roi comme à leur souverain légitime; puis employant à propos la force et les négociations, il parvint à dissiper les ligues qui s'étoient formées contre lui. Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, fut mariée au comte d'Evreux, petit-fils de Philippe-le-Hardi. La loi salique ne s'appliquoit pas à la couronne de Navarre, qui, dès-lors, devoit appartenir à la princesse Jeanne; cependant, au moyen de quelques concessions, le titre de roi de Navarre fut conservé par Philippe-le-Long et par Charles-le-Bel, son successeur, et le comte d'Evreux ne prit possession du royaume qu'après leur mort. Il le laissa à Charles-le-Mauvais, son fils, qui, sous les règnes de Jean II et de Charles V, fit tant de mal à la France. En vertu du traité conclu avec Eudes de Bourgogne, oncle de la princesse Jeanne, celle-ci céda au Roi, moyennant d'autres domaines, la Champagne et la Brie, qui furent définitivement réunies à la Couronne.

Philippe s'attacha les vassaux les plus redoutables en leur donnant ses filles en mariage. Eudes, duc de

Bourgogne, obtint l'aînée, et avec elle le comté de Bourgogne (1), qui appartenoit à la Reine. Marguerite, la deuxième, épousa Louis, comte de Nevers, petit-fils de Robert, comte de Flandre, et Isabelle, la cadette, fut donnée à Guignes XII, dauphin du Viennois. En s'alliant au comte de Nevers, le Roi avoit l'intention de faire une paix durable avec la Flandre, dont la soumission avoit été inutilement tentée sous les règnes précédens. L'animosité des Flamands prolongea encore la guerre, qui duroit depuis vingt-cinq ans, et le traité ne fut conclu qu'en 1320.

La paix étant ainsi rétablie partout, le Roi voulut exécuter le projet de croisade qui avoit été formé sous Philippe-le-Bel; mais le pape Jean XXII fut le premier à l'en détourner. Il lui représenta que les troubles qui agitoient presque tous les Etats chrétiens, ne permettoient pas de tenter une pareille entreprise, qui exigeoit la réunion de toutes les forces de l'Occident. En effet, Louis de Bavière, et Frédéric-*le-beau*, fils d'Albert d'Autriche, ayant été choisis en même temps par les électeurs divisés, avoient pris les armes pour soutenir leurs droits, et dévastoient le pays sur lequel ils prétendoient régner. L'ancienne haine des Guelfes et des Gibelins s'étoit réveillée en Italie. Les Guelfes, dévoués au saint Siége, avoient pris parti pour Frédéric, et les Gibelins s'étoient déclarés pour Louis de Bavière, que le Pape refusoit de reconnoître; on se battoit de toutes parts avec un incroyable acharnement, et les deux partis étant à peu près égaux en force, il étoit impossible de mettre fin à ces désordres. L'Angleterre, gouvernée par le foible Edouard II, ou

(1) Aujourd'hui la Franche-Comté; c'étoit alors un fief relevant de l'Empire.

plutôt par ses favoris, étoit déchirée par les factions et s'épuisoit en vain pour soumettre l'Ecosse. Le Pape avoit en outre appelé l'attention du Roi sur les frais énormes d'une croisade, et l'avoit engagé à examiner si la situation de son royaume lui permettoit d'y subvenir. Philippe fut frappé de ces observations, et le projet n'eut pas de suite. Il s'occupa du bonheur de ses peuples et mourut en 1322.

Le fils qu'il avoit eu, étoit mort au berceau, et Charles, comte de la Marche, son frère, qui avoit dans le temps soutenu les prétentions de la fille de Louis-le-Hutin, monta sur le trône en vertu de la loi salique; il n'éprouva aucune opposition. Le Pape Jean XXII, qui avoit dissuadé Philippe-le-Long d'entreprendre une croisade, sollicitoit vivement Charles-le-Bel d'envoyer une flotte au secours des Chrétiens d'Arménie. Le Roi fit de grands préparatifs, mais les événemens qui survinrent s'opposèrent à l'exécution de ses projets; il fut d'abord occupé par les Flamands, dont l'esprit inquiet étoit toujours disposé à la révolte. A peine libre de ce côté, il lui fallut porter la guerre en Guyenne, où les Anglais avoient commis des actes d'hostilité qui ne pouvoient rester impunis; après avoir en vain demandé et attendu satisfaction, il envoya dans cette province le comte Charles de Valois, son oncle, le plus grand capitaine du siècle. La Guyenne fut bientôt conquise, et Edmond, comte de Kent, qui y commandoit pour son frère, implora la générosité du vainqueur. Edouard n'étoit point en état de soutenir la guerre : les excès de ses favoris révoltoient ses sujets, et la reine Isabelle, sa femme, encourageoit les mécontens. Menacé d'une descente en Angleterre, il envoya des ambassadeurs qui ne purent rien obtenir,

et fut obligé de recourir au crédit qu'Isabelle pouvoit avoir conservé sur le Roi son frère. Il la fit passer en France; mais Charles exigeoit pour condition première du traité, qu'Edouard vînt en personne lui rendre l'hommage qu'il devoit à la couronne de France comme duc de Guyenne. Si le roi d'Angleterre refusoit, le fief étoit confisqué de droit. Spencer, son favori, avoit à craindre, s'il l'accompagnoit dans ce voyage, de tomber entre les mains d'Isabelle qu'il avoit outragée; d'un autre côté, il n'osoit le laisser partir seul, parce que, pendant l'absence du monarque, il eût été exposé sans appui à la vengeance des barons, et que d'ailleurs le foible Edouard, qui avoit besoin d'être dominé, pouvoit se laisser subjuguer par un autre favori. Pour sortir de cet embarras, il proposa de céder la Guyenne au jeune Edouard, héritier de la Couronne, certain que la Reine obtiendroit facilement de son frère l'investiture du duché pour son fils; en effet, Charles y consentit, et Edouard, âgé seulement de treize ans, fut admis à rendre hommage. La paix étant rétablie entre les deux nations, rien ne sembloit plus pouvoir dispenser la reine Isabelle de retourner en Angleterre, où elle étoit rappelée par son époux; mais soit qu'elle redoutât réellement les machinations du favori, soit, comme on l'a prétendu, qu'elle fût retenue par sa passion pour le jeune Mortimer, qui ne pouvoit la suivre à Londres, parce qu'il avoit été condamné à mort, elle refusa obstinément de partir. Le roi Charles eut la foiblesse de fermer les yeux sur une conduite qu'il étoit loin d'approuver; le séjour de la princesse à la cour de France, amena une nouvelle rupture. Le Pape intervint, et Charles étoit décidé à faire livrer Isabelle, lorsqu'elle se réfugia dans le Hainaut. Le

frère du comte régnant forma le projet chevaleresque de la conduire en Angleterre avec le peu de troupes dont il pouvoit disposer; elles ne s'élevoient pas à trois mille hommes. Le mécontentement des Anglais fait, contre toute apparence de probabilité, réussir cette entreprise téméraire. La Reine, en débarquant, publie qu'elle n'en veut qu'au favori, et qu'elle vient pour réformer le royaume; on accourt de toutes parts à sa rencontre, et bientôt elle se trouve à la tête d'une armée formidable. Edouard et son favori, abandonnés par leurs soldats, s'enferment dans Bristol, où la Reine les assiége; ils essaient de se sauver et sont arrêtés : Spencer est livré au supplice et le Roi déclaré indigne du trône par un bill du parlement, puis assassiné en prison peu de temps après. Edouard III, devenu Roi par la mort de son père, n'avoit que quinze ans. Une régence est nommée; mais la Reine, qui disposoit des troupes, s'empare du pouvoir, qu'elle abandonne à Mortimer, ne cachant plus une liaison qu'on n'avoit fait que soupçonner jusque-là, et les barons n'ont secoué le joug d'un favori que pour subir celui d'un autre. L'amant d'Isabelle ne tarda pas à faire regretter le malheureux Edouard II; aussi avide que cruel, il abusa de son autorité pour se venger de ses ennemis ou pour perdre ceux dont il redoutoit l'influence, et il s'enrichit de leurs dépouilles : il osa même faire condamner le comte de Kent, oncle du Roi; et les membres du parlement, aussi vils esclaves que sujets turbulens, prononcèrent la sentence. Edouard parvenu à l'âge de dix-huit ans [1330], montra dès-lors ce qu'il seroit un jour. Certain des dispositions des grands, il pénètre par surprise dans le château de Nottingham, que sa mère habitoit avec le favori, qu'il fait enlever

malgré les gémissemens de la princesse, qui s'écrioit : « Mon fils, mon chier fils, epargnez le gentil Mortimer. » Le parlement, toujours docile, condamna le favori à un supplice honteux, et Edouard relégua sa mère dans une prison où elle finit ses jours.

Pendant que ces événemens, dont nous n'avons pas dû interrompre le récit, se passoient en Angleterre, les affaires avoient changé de face en France. Charles-le-Bel étoit mort peu de temps après Edouard II; il avoit obéré l'Etat pour tenter de mettre sur sa tête la couronne impériale, et n'avoit pu réussir, malgré l'appui du pape Jean XXII, à se former un parti assez considérable en Allemagne, où les discordes civiles sembloient néanmoins devoir favoriser ses projets. Le Pape, profitant du besoin que ce prince avoit d'argent, s'étoit fait autoriser à lever en France des décimes dont le Roi percevoit la moitié; et cette funeste mesure, qui faisoit sortir des sommes considérables du royaume, augmentoit la misère et le mécontentement des peuples.

Charles n'avoit point d'enfans mâles; Jeanne, fille du comte d'Evreux, sa troisième femme, étoit enceinte. Se voyant sur le point de mourir [1328], il déclara régent du royaume Philippe de Valois, fils de ce comte Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, que nous avons vu se distinguer pendant les guerres des derniers règnes. Aussitôt que Charles fut mort, Edouard III prétendit que la régence lui appartenoit comme petit-fils de Philippe-le-Bel, dont son père avoit épousé la fille. Quoique Edouard fût encore sous la tutèle de sa mère, qui exerçoit toute l'autorité en Angleterre, il paroît que ce jeune

prince, chez lequel une ambition effrénée se manifestoit dès l'âge le plus tendre, éleva et soutint de son chef de pareilles prétentions. Peut-être Isabelle et Mortimer cherchoient-ils à diriger ailleurs son activité, afin de conserver plus long-temps la puissance qu'ils avoient usurpée; quoi qu'il en soit, le jeune Edouard envoya à Paris des ambassadeurs qui soutinrent ses droits à la cour des pairs et devant les barons de France. Intrigues, présens, promesses, rien ne fut négligé: ses ambassadeurs s'efforçoient de faire entendre aux seigneurs que plus le souverain est éloigné, moins le vassal est dans la dépendance; mais toutes les séductions furent inutiles, et l'assemblée adjugea la régence à Philippe, comme héritier présomptif de la Couronne. Robert d'Artois, comte de Beaumont, que nous verrons plus tard devenir son implacable ennemi, fut alors un de ceux qui embrassèrent le plus chaudement ses intérêts. Le jeune Edouard se plaignit de cette décision à son parlement, qui écouta ses plaintes avec indifférence, parce qu'il craignoit avec raison que l'Angleterre ne devînt une province française, si les deux couronnes se trouvoient réunies sur la même tête.

Bien qu'Edouard ait été obligé alors d'abandonner ses prétentions, comme il les fit revivre quelques années plus tard, et comme elles servirent de prétexte à la guerre la plus acharnée que l'on eût encore vue entre les deux nations, nous devons donner une idée des discussions qui eurent lieu à cette époque. Il ne s'agissoit plus d'attaquer la loi salique. Edouard reconnoissoit que les femmes, vu la foiblesse de leur sexe, étoient exclues de la Couronne; autrement le trône auroit appartenu à Jeanne, fille

de Louis-le-Hutin, et Philippe-le-Long ainsi que Charles-le-Bel eussent été des usurpateurs; mais il prétendoit que cette loi n'excluoit pas les mâles issus des femmes, et qu'étant, par sa mère, le plus proche héritier des trois derniers rois, c'est-à-dire leur neveu, il étoit appelé à la Couronne de préférence à Philippe de Valois, qui n'étoit que leur cousin.

Philippe et tous les grands du royaume donnoient à la loi salique sa véritable interprétation. Ils prouvoient, par nombre d'exemples, que depuis la fondation de la monarchie les femmes n'étoient point exclues du trône à cause de la foiblesse de leur sexe, puisque souvent on leur avoit déféré la régence; la loi, suivant eux, avoit pour objet d'empêcher que la Couronne ne tombât entre les mains d'un prince d'une autre nation. Ils faisoient remarquer que les fils des monarques étrangers et des filles de nos rois n'avoient jamais été qualifiés princes du sang de France, parce qu'une mère ne pouvoit transmettre à son fils un droit qu'elle n'avoit pas, qu'elle ne pouvoit jamais avoir. Enfin un dernier argument sans réplique, contre Edouard, étoit qu'à l'époque de la mort du Roi les filles de Philippe-le-Long avoient des enfans mâles vivans, et que celles de Louis-le-Hutin et de Charles-le-Bel pouvoient elles-mêmes en avoir par la suite.

Pour mieux faire juger d'un coup d'œil combien étoient folles les prétentions d'Edouard, prétentions qui, au témoignage de Hume, ne pouvoient être plus foibles et plus mal fondées, et qui néanmoins n'étonneroient pas dans un jeune prince emporté par la fougue de son âge, mais qu'il a sérieusement re-

nouvelées depuis, nous croyons devoir placer ici le tableau de la descendance de Philippe-le-Hardi et des quatre rois ses successeurs.

PHILIPPE-LE-HARDI, roi de France.

PHILIPPE-LE-BEL, roi de France.					Charles, comte d'Artois.
Louis-le-Hutin, roi de France.	Philippe-le-Long, roi de France.		Charles-le-Bel, roi de France.	Isabelle, qui épousa Edouard II, roi d'Angleterre.	Philippe de Valois, roi de France.
Jeanne, qui épousa Philippe, comte d'Evreux.	Jeanne, qui épousa Eudes X, duc de Bourgogne.	Marguerite, qui épousa le comte de Flandre.	Il ne laissa que des filles qui n'eurent point d'enfans.	Edouard III, roi d'Angleterre.	
Charles-le-Mauvais, roi de Navarre.	Philippe, comte d'Artois, né en 1325.	Louis de Male.			

Philippe de Valois étoit donc en possession de la régence lorsque la Reine accoucha d'une fille, et à l'instant il fut proclamé Roi, avec l'assentiment unanime de tous les ordres du royaume. En vertu du traité conclu sous Philippe-le-Long, la Navarre devoit, à défaut de postérité masculine de ce Roi, retourner à la princesse Jeanne, fille de Louis-le-Hutin. Charles-le-Bel avoit conservé cette Couronne en faisant de nouvelles concessions, mais toujours sous la condition du droit de retour en faveur de Jeanne. Edouard, non content d'élever des prétentions sur la France, en élevoit aussi sur la Navarre, comme étant fils de la sœur des deux derniers rois. Philippe assembla les principaux seigneurs navarrois, et de leur avis déclara que le trône de Navarre appartenoit à Jeanne et au comte d'Evreux, son mari. La princesse renonça solennellement à toutes prétentions sur la Champagne et sur la Brie, qui, sous Philippe-le-Long, avoient été réunies à la Couronne. Cet acte de justice et de désintéressement étoit de bon augure au commencement du règne de Philippe de Valois, et les succès qu'il obtint bientôt après en Flandre, semblèrent confirmer ces heureux présages. Les Flamands s'étoient révoltés et avoient chassé leur comte de ses Etats. Dans cette province ce n'étoient plus les nobles qui dominoient; les habitans, enrichis par le commerce, avoient secoué le joug du régime féodal. Ils s'étoient choisi un chef, « et commettoient, dit Hume, tous les désordres et toutes « les insolences dont une populace furieuse et insensée « est capable, lorsqu'elle a le malheur d'être livrée à « elle-même. » Philippe entra en Flandre avec son

armée ; les Flamands, commandés par un marchand de poissons, nommé *Colin Zannequin* ou *Dannequin*, montrèrent autant d'audace que de résolution ; ils pénétrèrent dans le camp français, et faillirent surprendre le Roi dans sa propre tente ; mais ils furent bientôt enveloppés et taillés en pièces. « Il n'en échappa nul, « dit Froissard ; aucun ne recula ; tous furent tués et « morts l'un sur l'autre, sans yssir de la place en la- « quelle la bataille commença. » Cet échec intimida le pays, qui fut obligé de se soumettre, et Philippe, lorsqu'il remit le comte en possession de ses Etats, lui adressa ces paroles remarquables : « Beau cousin, je « suis venu ici sur la priere que vous m'en avez faite. « Peut-être avez-vous donné occasion à la revolte par « votre négligence à rendre la justice que vous devez « à vos peuples : c'est ce que je ne veux point exa- « miner pour le présent. Il m'a fallu faire de grandes « dépenses pour une telle expédition : j'aurois droit « de prétendre à quelque dédommagement, mais je « vous tiens quitte de tout, et je vous rends vos Etats « soumis et pacifiés. Gardez-vous bien de nous faire re- « tourner une seconde fois pour un pareil sujet : si votre « mauvaise administration m'obligeoit de revenir, ce « seroit moins pour vos intérêts que pour les miens. »

Au retour de cette expédition [1329], Philippe fit sommer Edouard, qui n'avoit point paru à son sacre, ainsi qu'il le devoit, comme vassal, de venir lui rendre hommage pour la Guyenne. L'orgueilleux Anglais refusa de recevoir les ambassadeurs, et fit répondre par sa mère que le fils d'un Roi n'iroit point s'humilier devant le fils d'un comte. Philippe mit sur-le-champ la Guyenne en séquestre, et menaça d'une

confiscation définitive si Edouard ne remplissoit pas son devoir. Le jeune prince fut obligé de plier; il écrivit d'abord pour s'excuser du retard, puis s'embarqua pour la France. Le 6 juin 1329, il comparut devant le Roi, dans l'église cathédrale d'Amiens, vêtu avec la plus grande magnificence, ayant la couronne en tête, portant l'épée au côté et l'éperon doré; il étoit accompagné d'une suite nombreuse et brillante. Arrivé au pied du trône, le grand chambellan de France lui ordonna de quitter sa couronne, son épée et ses éperons, et de se mettre à genoux devant son souverain. Edouard s'aperçut alors que tout le faste qu'il avoit eu l'imprudence de déployer dans cette cérémonie, ne servoit qu'à relever la puissance du souverain qu'il avoit cru braver. Il obéit en frémissant; mais lorsque le chambellan lui dit : « Sire, vous de« venez, comme duc de Guyenne, homme lige du Roi « monseigneur, qui ci est, et lui promettez foy et « loyauté porter; » il prétendit qu'il ne devoit que l'hommage simple et non l'hommage-lige. Après de longues discussions, il promit de consulter ses archives, d'expédier des lettres scellées du grand sceau, par lesquelles il reconnoîtroit devoir l'hommage tel que ses prédécesseurs l'avoient rendu, et de revenir en France pour le prêter en personne. De retour dans ses Etats, il cherchoit à éluder; mais Philippe insistoit avec menaces, et les troupes françaises faisoient des progrès en Guyenne. Les lettres furent enfin expédiées (1).

(1) Ces lettres furent déposées à la chancellerie de France et au trésor des Chartes. On y voit la formule précise de l'hommage que les rois d'Angleterre rendoient aux rois de France, pour les fiefs qu'ils possédoient dans le royaume. Comme il est souvent fait mention de

Ce n'étoit pas tout : il falloit encore qu'Edouard allât rendre hommage en personne au roi de France ; et comme il s'étoit vanté hautement de ne jamais fléchir devant Philippe, il avoit peine à se résoudre à cet acte public de dépendance. Il venoit de prendre les rênes du gouvernement, après avoir fait arrêter sa mère Isabelle, et avoir envoyé Mortimer au supplice. Il craignoit avec raison que la démarche à laquelle il étoit réduit, et qu'il avoit rendue humiliante par ses forfanteries, ne le fît mépriser de ses sujets. Dans

cet hommage dans l'histoire, nous croyons devoir rapporter textuellement les lettres qu'Edouard fit alors expédier :

« Edward, par la grace de Dieu, roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine, astous ceux qi cestes presentes lettres « verront ou orront, salut; sçavoir faisons que come nous feissions à « Amiens hommage à excellent prince, notre cher frere et cosin Phelipe, roi de France, lors nous fut dit et requis de par li, que nous « recognoissions ledit hommage être lige, et que nous en faisant ledit hommage li promissions expressement foi et loiauté porter, « laquelle chose nous ne feismes pas lors, pour ce que nous n'estions « enformés ne certains que ainsi le deussions faire. Feimes audit roi « de France hommage par paroles générales en disant que nous entrions en son hommage par ainsi comme nous et nos prédecesseurs « ducs de Gyenne estoient jadis entrés en l'hommage des rois de « France, qui avoient été pour le tems, et depuis ença nous soions « bien informés et acertenés de la vérité, recognoissant par ces presentes lettres que ledit hommage que nous feimes à Amiens, au roi « de France, combien que nous le feimes par paroles générales, fut, « est, et doit être entendu lige, et que nous li devons foi et loiauté « porter comme duc d'Aquitaine et pier de France, et comme comte « de Ponthieu et de Montreuil, et li promettons doresnavant foi et « loiauté porter, et pour ce que au tems avenir de ce ne soit jamais « contens (contestation) ne descors à faire ledit hommage, nous promettons en bonne foi pour nous et nos successeurs ducs de Gyenne, qui « seront pour le tems, que toutesfois que nous et nos successeurs duc « de Gyenne entrerons en l'hommage du roi de France et de ses successeurs qui seront pour le tems, l'hommage se fera par cette ma-

l'espoir de leur en dérober la connoissance, il passa en France, sous prétexte de l'accomplissement d'un vœu, alla trouver le Roi à Saint-Christophe en Halate, et lui remit l'acte de son hommage-lige, dont la chancellerie française lui délivra des lettres d'acceptation et d'agrément. On a prétendu qu'il avoit protesté secrètement contre cet acte; mais les historiens anglais qui ont parlé de sa protestation, auroient dû s'apercevoir qu'elle avilissoit le monarque dont ils essayoient de justifier le manque de foi. Ce qui est incontestable, c'est que ne se sentant point encore assez fort pour

« niere. Le roi d'Angleterre, duc de Gyenne, tendra ses mains entre « les mains du roi de France, et cil qi parlera pour le roi de France « adressera ces paroles au roi d'Angleterre, duc de Gyenne, et dira « ainsi : Vous devenez homme-lige du roi de France, Monsieur, qi « ci est comme duc de Gyenne et pier de France, et li promettez « foi et loiauté porter : direz, voire, et ledit roi et duc et ses succes-« seurs ducs de Gyenne, diront, voire : et lors le roi de France recevra ledit roi d'Angleterre et duc audit hommage-lige à la foi et à la « bouche, sauf son droit et l'autrui (*les expressions sont les mêmes « pour l'hommage des comtés de Ponthieu et de Montreuil*). Et ainsi « sera fait et renouvellé toutes les fois que l'hommage se fera, et de ce « nous baillerons nous et nos successeurs ducs de Gyenne, faits les-« dits hommages, lettres patentes scellées de nos grands sceaux, si le « roi de France le requiert, et avecques ce, nous promettons en « bonne foi tenir et garder effectuellement les paix et accords faits « entre les rois de France, les rois d'Angleterre et ducs de Gyenne, « et tous prédécesseurs rois de France et ducs de Gyenne, et en cette « maniere sera faite et seront renouvellées lesdites lettres par lesdits « rois et ducs et leurs successeurs, ducs de Gyenne et comtes de « Penthieu et de Montreuil, toutes les fois que le roi d'Angleterre, « ducs de Gyenne et ses successeurs, entreront en l'hommage du roi « de France et de ses successeurs rois de France.

« En temoing desquelles choses, nous, avec lettres ouvertes, avons « fait mettre notre grand scel. Donné à Eltham, le trentiesme jour de « mars l'an de grace mil trois cens trente primer, et de notre regne « le quint. »

attaquer Philippe, il parvint à le tromper par de fausses apparences de soumission, obtint des modifications avantageuses aux derniers traités, et malgré son extrême jeunesse, triompha de l'expérience et de l'habileté de son rival.

Quoique ces détails aient peu d'importance en eux-mêmes, nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence, parce qu'ils peignent le caractère et le génie d'Edouard, qui, avant de quitter le Roi, et afin de mieux déguiser ses projets ultérieurs, demanda une fille de France en mariage pour son fils, le prince de Galles. Il profita de la paix, qui se prolongea jusqu'en 1336, pour aguerrir ses troupes en les conduisant contre les Ecossais, qu'il battit sans pouvoir les soumettre entièrement. Cependant il employoit tous ses soins à se faire des alliés, et à former une ligue contre la France. Le comte de Hainaut, son beau-père, étoit chargé de négocier avec les princes allemands, et de les attacher à tout prix aux intérêts de l'Angleterre. Le duc de Brabant, le duc d'Autriche, le marquis de Brandebourg, le comte Palatin du Rhin, Louis de Savoie, le comte de Genève, les archevêques de Cologne et de Trèves, et une foule d'autres princes ou seigneurs, séduits par ses présens, entrèrent dans la confédération. On vit jusqu'à un chanoine de Cambrai lui vendre son alliance moyennant cent florins. Ces nouveaux alliés ne se contentoient pas de vaines paroles; il falloit leur payer les sommes qu'on leur avoit promises; et comme Edouard manquoit d'argent, il fut obligé de donner la couronne du roi d'Angleterre en gage à l'archevêque de Trèves, et celle de la reine à l'archevêque de Cologne. Les desseins du

prince anglais avoient, dans l'origine, si peu inquiété Philippe, qu'il s'étoit occupé sérieusement des préparatifs d'une croisade. Cependant, instruit de ces nouvelles alliances, il s'unit, de son côté, avec les rois de Bohême et de Navarre, et avec le comte de Flandre. Mais ce dernier, qui n'avoit point suivi les sages conseils qu'il avoit reçus, lorsque Philippe l'avoit rétabli dans ses Etats, s'étoit rendu de plus en plus odieux aux Flamands, dont l'ancienne animosité se réveilla contre la France, parce qu'elle protégeoit celui qu'ils considéroient comme leur tyran. Tandis que Philippe de Valois contractoit cette alliance inutile, le fier Edouard mendioit l'appui de Jacques Artevelle, brasseur de bière à Gand, qui, s'étant rendu maître de l'esprit du peuple, força bientôt le comte à chercher de nouveau un asile en France. Ce bourgeois séditieux avoit, au nom de la liberté, soulevé les Flamands contre leur prince et contre la noblesse; il s'étoit emparé du pouvoir, gouvernoit despotiquement, disposoit à son gré des biens et de la vie des citoyens; et la populace avide et cruelle, étoit toujours prête à exécuter ses arrêts de mort et de confiscation. Artevelle ayant accueilli les avances du roi d'Angleterre, celui-ci en rendit compte au parlement, et obtint le don de vingt mille sacs de laine, que son nouvel allié lui fit vendre aux Flamands pour leurs manufactures. Ainsi Edouard étoit non-seulement sans inquiétude du côté de la Flandre, mais il avoit des fonds pour commencer la guerre; il se décida à rompre ouvertement avec Philippe et à faire revivre ses prétentions à la couronne de France, prétentions auxquelles il n'avoit jamais sincèrement renoncé.

Quelques historiens attribuent cette grande détermination à un banni français qui s'étoit réfugié en Angleterre. Ce banni étoit Robert d'Artois, comte de Beaumont. Après la mort de Robert II, il avoit voulu faire valoir ses droits à la possession du comté d'Artois, que Philippe-le-Bel avoit adjugé à Mahaud, sa tante. Au commencement du règne de Philippe-le-Long, il avoit inutilement essayé de faire revenir sur ce premier jugement, et lorsque Philippe de Valois avoit été appelé au trône, il avoit encore renouvelé ses réclamations. L'amitié du monarque, dont il avoit épousé la sœur, les services qu'il lui avoit rendus après la mort de Charles-le-Bel, les faveurs même qu'il en avoit reçues en obtenant que sa terre de Beaumont-le-Roger fût érigée en duché-pairie, tout sembloit devoir assurer le succès de sa demande. Philippe de Valois étoit favorablement disposé, mais pour déposséder Mahaud, il falloit que Robert justifiât de quelques titres. Ceux que le comte produisit furent déclarés faux par arrêt du parlement. Philippe auroit désiré ne pas en venir aux dernières extrémités avec son beau-frère qu'il aimoit, et auquel il avoit de grandes obligations. Il l'engagea à réparer sa faute, lui accorda plusieurs délais dont le prince ne profita que pour prendre la fuite et pour faire transporter ses trésors en Angleterre; Philippe essaya encore de le ramener, mais tous ses efforts étant inutiles, et le comte ayant aggravé ses torts par sa conduite à l'étranger, l'amitié fit place à la haine la plus implacable. Robert fut ajourné jusqu'à quatre fois au parlement; il ne comparut point; fut condamné au bannissement et tous ses biens confisqués. L'arrêt fut

prononcé par le Roi lui-même, qui siégeoit au parlement avec les pairs et les grands du royaume. Ce procès, dont tous les détails nous sont conservés, fait connoître les formes dans lesquelles étoient jugés les pairs de France, en matière criminelle. Philippe, dont la justice devoit être satisfaite, écouta trop son ressentiment; il poursuivit avec acharnement le comte dans tous les pays où il se retira, et le réduisit à ne trouver un asile qu'en Angleterre. Nul doute que Robert d'Artois ne fût animé d'un vif désir de vengeance contre Philippe; mais un historien français a remarqué avec raison qu'Edouard étoit trop habile pour se laisser conduire, dans une circonstance aussi importante, par les conseils violens d'un prince que le désespoir et la rage aveugloient.

Edouard, croyant avoir terminé ses préparatifs, publia un manifeste pour exposer les griefs qu'il prétendoit avoir contre Philippe, et sans déclaration de guerre ordonna de saisir tous les biens appartenant aux Français. Il excepta à dessein les sujets du duc de Bretagne, dans l'espoir que ce ménagement exciteroit des défiances sur sa fidélité. Philippe, à ces nouvelles, donna ordre d'occuper la Guyenne, et les vaisseaux qu'il avoit réunis pour entreprendre une croisade firent de grands ravages sur les côtes d'Angleterre. Cependant le Pape intervint, et il y eut suspension d'armes jusqu'au mois de mars suivant. On étoit alors au mois de décembre 1336. L'intervention du pape Benoît XII avoit tiré Edouard d'un grand embarras. Le comte de Hainaut, son beau-père, étoit mort, et le nouveau comte refusoit d'entrer dans la ligue contre la France. Cette ligue étoit

d'ailleurs prête à se dissoudre. Le duc de Brabant montroit de l'irrésolution, et presque tous les autres alliés, au moment d'agir, hésitoient à prendre part à une guerre, dont les succès ne pouvoient tourner qu'à l'avantage d'Edouard, et qui, en cas de revers, les livroit sans défense à la vengeance de Philippe. Edouard fit prolonger la trève jusqu'à la Saint-Jean, et en profita pour renouer la confédération, mais les princes allemands exigeoient que l'entreprise fût approuvée et autorisée par le chef de l'Empire.

Louis de Bavière, vainqueur de Frédéric-le-Beau, occupoit alors le siége impérial; excommunié par le pape Jean XXII, qui avoit pris parti pour son compétiteur, il s'étoit emparé de Rome, avoit, de sa propre autorité déposé le souverain pontife, et élevé au saint Siége Pierre Rainalucci, plus connu sous le nom de l'antipape Pierre de Corbière, parce qu'il étoit né à Corbière, petite ville de l'Abruzze. Il avoit couronné ce prétendu pape, et s'étoit fait ensuite couronner par lui; mais Louis de Bavière ne put se maintenir long-temps à Rome, d'où il fut chassé par le cardinal Jean des Ursins, et Pierre Corbière se soumit au Pape. Benoît XII, successeur de Jean XXII, étoit disposé à entrer en arrangement avec l'Empereur, afin de pouvoir transférer le saint Siége d'Avignon à Rome, et de se soustraire au joug de la France. Philippe de Valois rompit ses mesures en effrayant la plus grande partie des cardinaux, dont il fit saisir les revenus dans ses Etats. Louis de Bavière conservoit donc un vif ressentiment contre le Roi, et tout le portoit à favoriser les projets d'Edouard, lorsque ce monarque alla le trouver à Cologne. Les détails de

leur entrevue sont fort curieux, ils montrent à la fois les prétentions, l'orgueil et la foiblesse des princes qui étoient revêtus du vain titre de chef de l'Empire. On avoit dressé deux trônes sur la grande place de la ville; l'Empereur, au milieu d'une foule de noblesse, s'assit le premier, tenant à la main droite un sceptre et ayant la gauche appuyée sur un globe; un chevalier portoit sur sa tête une épée nue. Il déclara *la déloyauté, perfidie et lacheté du roi de France, le défia et prononça qu'il avoit forfait et perdu sa protection;* puis il établit Edouard vicaire-général de l'Empire, lui en délivra la charte impériale, et voulut l'obliger à se prosterner devant lui et à lui baiser les pieds. Edouard, qui achetoit son alliance au prix de cent mille florins, fut indigné qu'on osât lui faire une pareille proposition, et Louis de Bavière n'osa pas insister.

Les hostilités ne tardèrent pas à commencer [1337]. « Nous entrons, dit Bossuet en parlant de cette guerre « et de ses suites, dans les temps les plus périlleux « de la monarchie, où la France pensa être renversée « par les Anglais, qu'elle avoit jusque-là presque tou- « jours battus. On les vit alors forcer nos places, ra- « vager et envahir nos provinces, défaire plusieurs « armées royales, tuer nos chefs les plus vaillans, « prendre même des rois prisonniers, et enfin faire « couronner un de leurs rois dans Paris même; en- « suite tout d'un coup, et par une espèce de miracle, « ils furent chassés et renfermés dans leur île, ayant « à peine pu conserver une seule place dans toute la « France. »

Cependant les premières campagnes ne furent si-

gnalées par aucun désastre, et Edouard échoua dans toutes ses entreprises. Les alliés devoient commencer leurs opérations en Flandre par le siége de Cambrai. La ville étoit bien fortifiée, pourvue d'une bonne garnison; elle fut vaillamment défendue par le Galois de la Baume. Le siége traînoit en longueur; Robert d'Artois conseilla à Edouard d'y renoncer pour entrer en France, où ses soldats trouveroient mieux à vivre et s'enrichiroient par le pillage, mais le comte de Hainaut, qui avoit consenti à faire la guerre en Flandre, déclara qu'il ne vouloit point attaquer les Etats du roi de France, son oncle et son seigneur, et en effet, il alla rejoindre l'armée de Philippe avec ses troupes, sans qu'Edouard osât s'y opposer. Malgré cette défection, le roi d'Angleterre pénétra en Picardie, mettant tout à feu et à sang sur son passage. On remarque, dans cette expédition l'évêque de Lincoln, qui à la tête de cinq cents lances se distingua par ses dévastations. Du côté de la France, l'abbé du couvent de Honnecourt acquit une plus honorable célébrité, en défendant la ville contre les troupes anglaises.

Philippe avoit réuni toutes ses forces pour les opposer aux alliés; il s'étoit porté à Vironfosse, bourg distant de deux lieues de la Capelle, où les Anglais étoient campés. Edouard avoit sous ses ordres plus de cent vingt mille hommes; l'armée de Philippe étoit encore plus formidable. On voyoit à ses côtés les rois de Bohême, de Navarre et d'Ecosse, les ducs de Bourgogne, de Bretagne et de Lorraine, les comtes de Flandre, de Hainaut, et un nombre si prodigieux de comtes, de barons et de vicomtes, que ce seroit, dit

une ancienne chronique, une chose trop longue à raconter. Une bataille sanglante et décisive paroissoit inévitable; Edouard l'avoit fait demander à Philippe, qui l'avoit acceptée pour le surlendemain. Le jour fixé, les deux armées se trouvèrent en présence, y restèrent toute la journée, sans qu'il y eût d'attaque de part ni d'autre; le soir même Edouard effectua sa retraite sur la Flandre, où il licencia une partie de ses troupes. Les historiens anglais et français se sont épuisés en conjectures pour découvrir les motifs qui ont pu empêcher les deux rois d'en venir aux mains. Comme on n'a rien de positif à cet égard, il semble naturel de penser qu'Edouard craignit d'engager une action avec des forces inégales, et que Philippe, qui n'avoit d'autre objet que de faire évacuer les terres du royaume, vit avec plaisir la retraite de son ennemi sans être obligé de l'y contraindre, en s'exposant aux chances toujours incertaines d'une bataille.

Tel fut, pour le moment, le résultat inutile et presque ridicule des grands préparatifs d'Edouard. Pour entreprendre cette expédition, il avoit contracté près de trois cent mille livres sterlings de dettes, anticipé ses revenus, engagé ses bijoux et ceux de la Reine, et s'étoit en quelque sorte donné lui-même en nantissement à ses créanciers; mais loin d'être rebuté par le mauvais succès d'une première entreprise, il ne s'occupa que des moyens de recommencer la guerre l'année suivante. Les Flamands, malgré leurs bonnes dispositions pour l'Angleterre, étoient restés neutres; si l'on en croit quelques historiens, un scrupule les arrêtoit; ils s'étoient engagés, par serment, à ne pas faire la guerre

au roi de France, sous peine d'excommunication et de payer deux millions de florins à la chambre apostolique. Ce fut pour lever cette difficulté qu'Artevelle proposa, dit-on, à Edouard de prendre le titre et les armes de roi de France; mais les actes publics d'Angleterre constatent qu'il avoit déjà pris ce titre deux ans auparavant. Peut-être l'argent qu'il distribua aux Flamands, les promesses brillantes qu'il leur fit alors, servirent-elles à les convaincre de la justice de ses droits, qui leur avoient paru chimériques jusqu'alors. Quoi qu'il en soit, ils lui prêtèrent serment de fidélité comme roi de France et seigneur suzerain de la Flandre. Le Pape les ayant excommuniés et ayant interdit chez eux le service divin, ils eurent recours à leur nouveau seigneur, qui leur répondit de ne pas s'inquiéter, qu'il leur enverroit de son pays des prêtres qui leur chanteroient la messe, *voulsit le Pape ou non*.

Edouard passa en Angleterre, y obtint des subsides en sacrifiant quelques-unes des prérogatives royales, et disposa tout pour une nouvelle invasion. Philippe avoit aussi préparé ses moyens de défense. Une flotte française étoit chargée de s'opposer à tout transport de troupes : Edouard la défit complètement près du port de l'Ecluse [1340], et dut, dit-on, cet avantage à la mésintelligence des amiraux français. Il débarqua en Flandre avec ses troupes victorieuses, les réunit à celles de ses alliés, puis ouvrit sa campagne par le siége de Tournai, tandis que Robert d'Artois, auquel Artevelle avoit amené cinquante mille Flamands, attaquoit Saint-Omer. Le duc de Bourgogne, qui commandoit dans cette dernière place, surprit et tailla en

pièces ces troupes indisciplinées et dispersées pour pillage; non-seulement il fut impossible de les rallier mais elles voulurent massacrer Robert, qu'elles accusoient de les avoir trahies, soupçon qu'inspirent tous les transfuges, et qui devient leur première punition.

Philippe, à la tête de l'armée française, marchoit au secours de Tournai; il avoit passé le pont de Bovines, s'étoit campé à deux lieues de la ville, harceloit sans cesse les Anglais, qu'il tenoit en échec, attendant ainsi le moment favorable pour attaquer, et ne pouvant être forcé à recevoir la bataille. La ville, animée par sa présence, se défendoit avec vigueur; le siége duroit depuis dix semaines et n'avançoit point; la position d'Edouard devenoit inquiétante. Il essaya de piquer Philippe et de l'engager à une action décisive en lui envoyant un cartel; il lui proposoit de décider de leurs droits à la couronne de France ou par un combat singulier, ou par un combat de cent contre cent, ou par un combat général entre les deux armées; il l'appeloit, dans ses lettres, *Philippe de Valois*, sans lui donner le titre de Roi. Philippe ne fut point dupe de cet artifice; il répondit qu'il n'acceptoit pas le cartel d'un vassal qui lui avoit rendu hommage; que d'ailleurs les conditions proposées étoient trop inégales, puisqu'Edouard ne hasardoit que sa personne contre le royaume et le roi de France; mais que s'il vouloit soumettre à l'événement du combat la couronne d'Angleterre contre celle de France, il ne s'y refuseroit point, quoique ce ne fût pas un juste équivalent. Ce moyen n'ayant pas réussi, Edouard ne pouvoit continuer le siége sans exposer son armée, ni le lever sans porter atteinte à sa réputation, ni forcer l'ennemi à

la bataille. Son génie, toujours fertile en expédiens, ne l'abandonna point.

Jeanne de Valois, sa belle-mère, sœur de Philippe et veuve du comte de Hainaut, étoit retirée dans l'abbaye de Fontenelle, où elle se livroit aux exercices de la plus austère pénitence. Des agens habiles persuadèrent aisément à cette vertueuse princesse qu'elle ne pouvoit faire une œuvre plus agréable à Dieu que d'arrêter l'effusion du sang et de ménager un accommodement entre deux princes qui lui tenoient de si près. Jeanne sortit de sa retraite et proposa sa médiation, qui fut acceptée. Plusieurs conférences eurent lieu; les deux monarques désiroient également la suspension des hostilités; on tomboit d'accord sur presque tous les points, mais il y avoit une difficulté qui paroissoit insurmontable. Edouard prétendoit conserver le vain titre de roi de France, et Philippe exigeoit qu'il y renonçât : on convint que les plénipotentiaires seroient inscrits indistinctement à la suite de l'acte, avec la qualité de députés des rois de France et d'Angleterre. Edouard éludoit ainsi une renonciation formelle, mais Philippe faisoit reconnoître ses droits par son rival. La trève comprenoit tous les alliés et même le roi d'Ecosse, qui toutefois demeuroit libre de l'accepter ou de la refuser; elle devoit durer jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante 1341. Le Pape essaya de la convertir en une paix définitive, mais l'opiniâtreté d'Edouard ne le permit pas; elle fut seulement prolongée pour deux ans.

Les historiens ont encore examiné si cette trève étoit avantageuse ou nuisible à la France. Edouard n'y souscrivit à la vérité que pour se tirer d'une situa-

tion critique, et parce qu'il lui étoit impossible de poursuivre son entreprise. Loin d'abandonner ses projets, il gagnoit du temps pour préparer une nouvelle attaque. Mais Philippe avoit-il intérêt à continuer la guerre? des victoires n'auroient eu d'autre résultat que d'arrêter les prétentions d'Edouard, et de préserver son royaume de l'invasion. Une seule défaite compromettoit sa Couronne, et ouvroit à l'ennemi l'entrée de ses Etats. D'ailleurs la France ne pouvoit plus subvenir aux frais énormes de la guerre. Les peuples épuisés murmuroient; non-seulement il étoit difficile d'établir de nouveaux impôts, mais on avoit beaucoup de peine à percevoir ceux qui existoient déjà, et qui étoient insuffisans. La Normandie venoit de donner l'exemple de délibérer sur les subsides qu'elle avoit à fournir, et il étoit à craindre que les autres provinces ne suivissent cet exemple. Enfin Philippe n'ignoroit pas que la plupart des alliés de son rival étoient fatigués d'une guerre ruineuse pour eux, malgré les sommes qu'Edouard leur avoit remises, et qui, depuis quatre ans, n'avoit abouti qu'au pillage de quelques campagnes sur la frontière. Il espéroit profiter de la trève pour les détacher entièrement de la confédération. Déjà il avoit entamé des négociations avec l'Empereur, en le flattant de le réconcilier avec le saint Siége; et en effet, Louis de Bavière, aussitôt que la trève fut signée, écrivit à Edouard que, puisqu'il avoit traité sans le consulter, il renonçoit à son alliance, et lui retiroit le titre de vicaire de l'Empire. Les autres alliés auxquels le monarque anglais ne pouvoit plus fournir de subsides, ne tardèrent pas à l'abandonner également; lui-même fut obligé de s'embar-

quer furtivement pour se soustraire aux persécutions de ses créanciers, n'ayant obtenu dans cette seconde expédition, que le stérile honneur du combat naval de l'Ecluse, et sans avoir pu arriver jusqu'à la frontière du royaume qu'il s'étoit vanté de conquérir. De retour dans ses Etats, il eut à lutter contre les prétentions du clergé, et les grands abusèrent du besoin qu'il avoit de nouveaux subsides pour restreindre encore les prérogatives royales. La nécessité le réduisit à ratifier, en plein parlement, l'acte qui le dépouilloit, mais il protesta secrètement, et aussitôt qu'il eut obtenu les subsides, il cassa cet acte de sa propre autorité. Il déploya tant d'habileté dans cette circonstance, qu'il sut arrêter les murmures, et qu'il parvint même, quelque temps plus tard, à faire révoquer le bill par le parlement. Mais après avoir réussi à rétablir son autorité en Angleterre, il étoit loin de pouvoir renouveler ses entreprises contre la France; et peut-être eût-il été obligé d'y renoncer entièrement, si une circonstance imprévue n'eût favorisé l'exécution de ses projets ambitieux.

La Bretagne, gouvernée par Jean III, surnommé le Bon, avoit, pendant les dernières guerres, embrassé avec chaleur les intérêts de Philippe. Le duc n'ayant point d'enfans, avoit marié Jeanne-la-Boiteuse, sa nièce, qu'il considéroit comme son héritière, à Charles de Blois, neveu du roi de France, et les grands de la province avoient approuvé ce choix; mais le comte de Montfort prétendoit que le duché devoit lui appartenir après la mort de Jean. Voici sur quoi il fondoit ses prétentions : Artus II, duc de Bretagne, avoit laissé trois fils de sa première femme et un de la seconde;

Jean III, qui étoit l'aîné, succéda à son père et mourut sans enfans, ainsi qu'on vient de le dire. Guy, second fils d'Artus, mort avant le duc Jean III, n'avoit eu qu'une fille, c'étoit Jeanne-la-Boiteuse; Pierre, le troisième n'avoit point eu d'enfans; le quatrième étoit Jean, comte de Montfort, qui revendiquoit le duché. Il ne s'agissoit que de décider si les femmes étoient ou non exclues de la succession, et la question étoit jugée par la coutume de la province : une femme avoit apporté le duché dans la maison régnante. Charles de Blois, dont les droits étoient incontestables, qui avoit été reconnu par les barons et qui étoit soutenu par son oncle, le roi de France, sembloit devoir aisément l'emporter sur son compétiteur; mais pendant que Charles de Blois sollicitoit à Paris l'investiture du duché, Montfort s'empare des trésors de Jean III, se fait des partisans dans la province, se rend maître de Nantes, de Rennes, de Brest et des autres places fortes; puis, trop certain que Philippe s'opposera à son usurpation, il passe en Angleterre, réclame l'appui d'Edouard et offre de lui faire hommage du duché de Bretagne, en le reconnoissant roi de France. Une pareille offre ne pouvoit être refusée; ce nouvel allié étoit bien plus utile aux projets d'Edouard que les princes allemands, dont l'alliance, si chèrement achetée, ne lui avoit été d'aucun secours. Le traité fut bientôt conclu, et Edouard, qui ne pouvoit prétendre au trône de France qu'en rejetant la loi salique, n'hésita pas à appliquer cette loi à un des fiefs du royaume où elle étoit repoussée par l'usage. Il fut convenu que le traité resteroit secret jusqu'à ce qu'on fût en mesure pour se déclarer. Cependant Montfort fut mandé à la cour des

pairs de France, qui devoit prononcer sur ses droits et sur ceux de Charles de Blois. Il y vint, accompagné de quatre cents seigneurs bretons, espérant que Philippe n'auroit pas connoissance de la démarche qu'il avoit faite auprès d'Edouard; mais à peine arrivé, le Roi lui reprocha cette alliance avec sévérité et lui défendit de quitter Paris jusqu'à ce que la cour des pairs eût prononcé. Montfort vit trop tard qu'il s'étoit livré lui-même entre les mains de ses ennemis. Cependant il montra de l'assurance, puis supposant une maladie qui l'empêchoit de paroître en public pendant quelques jours, il partit si secrètement qu'il étoit déjà arrivé à Nantes avant qu'on se fût aperçu de son évasion. La cour des pairs adjugea le duché à Charles de Blois, et le duc de Normandie, fils aîné du Roi, qui régna depuis sous le nom de Jean II, entra immédiatement en Bretagne à la tête d'une armée. Il pénétra sans difficulté dans le pays et vint mettre le siége devant la ville de Nantes, où Montfort s'étoit enfermé. Le siége fut poussé avec vigueur; ses habitans ouvrirent les portes pour se soustraire au pillage, et le comte tomba entre les mains du duc de Normandie, qui l'envoya prisonnier à Paris.

Le parti, privé de son chef, sembloit abattu; la comtesse de Montfort, qui jusqu'alors avoit vécu concentrée dans les occupations domestiques, déploya tout-à-coup une habileté et un courage qui l'ont fait considérer avec raison comme la femme la plus extraordinaire de son siècle. A peine informée du malheur de son mari, elle parcourt les villes, tenant son fils entre ses bras, relève le courage des partisans de sa maison, fait passer dans tous les cœur l'ardeur qui l'anime, pourvoit à la subsis-

tance des places fortes, y met de bonnes garnisons, et se jette elle-même dans la forteresse d'Hennebon, où elle est bientôt assiégée par Charles de Blois. De la prise de cette place dépendoit le sort de la guerre; rien n'est négligé, ni pour l'attaque, ni pour la défense; la comtesse donne partout l'exemple à ses soldats : elle est avec eux sur les remparts, marche à leur tête dans les sorties. Malgré ses efforts inouis, la garnison étoit réduite à capituler, lorsqu'une flotte anglaise vient, fait lever le siége. Les troupes qu'Edouard envoyoit, étoient trop peu considérables pour tenir la campagne devant les armées françaises; il étoit lui-même obligé d'employer toutes ses forces contre l'Ecosse. Ne pouvant aider plus efficacement la comtesse, il lui conseille de consentir à une suspension d'armes qui étoit vivement désirée par les Bretons. L'épouse de Montfort suit cet avis, et va trouver Edouard à Londres; les circonstances devenoient plus favorables pour elle : la trève expiroit entre la France et l'Angleterre, et Edouard signoit la paix avec l'Ecosse, paix que Philippe avoit approuvée contre toutes les règles de la prudence et de la politique. Le monarque anglais pouvoit donc fournir de puissans secours à Montfort. Il envoie une armée en Bretagne sous le commandement de Robert d'Artois, toujours ennemi implacable de la France; mais ce prince ayant été blessé à mort presqu'à l'ouverture de la campagne, Edouard s'embarque lui-même avec douze mille hommes. Il entreprend à la fois les siéges de Rennes, de Nantes et de Vannes; mais partout on lui oppose une vive résistance, et lorsqu'il apprend l'arrivée du duc de Normandie, il est obligé de réunir toutes ses forces devant cette der-

nière place. Ici, comme auprès de Tournai et de Cambrai, il se trouve resserré et harcelé par l'armée française; les subsistances lui manquent : il ne peut ni forcer l'ennemi à la bataille, ni effectuer sa retraite. Il a, comme les années précédentes, recours aux négociations, et déploie toute la souplesse de son génie. Les légats du Pape essayoient de ménager, sinon une paix, du moins une trève entre les deux couronnes. Edouard prête l'oreille à leurs propositions, et malgré la situation critique dans laquelle il s'étoit mis imprudemment, il est assez heureux, ou plutôt assez habile, pour obtenir des conditions très-honorables. On s'étonne, avec raison, que le duc de Normandie ait signé cette trève au moment où l'armée d'Edouard, épuisée par la famine, ne sembloit pas pouvoir lui échapper. On convint d'envoyer des députés à Avignon pour traiter de la paix, mais on ne put encore signer qu'une prolongation de trève de trois ans. [1343.]

Edouard, toujours prêt à négocier lorsque les chances de la guerre lui étoient contraires, ne cherchoit qu'un prétexte pour reprendre les armes. Parmi les seigneurs bretons qui avoient embrassé ouvertement le parti de Charles de Blois, quelques-uns avoient pris des engagemens secrets avec l'Angleterre. Ces manœuvres furent découvertes; Philippe fit arrêter les coupables qui eurent la tête tranchée sans jugement préalable. La colère qu'Edouard manifesta, quand il apprit cette nouvelle, semble prouver leur crime; il prétendit que les Bretons mis à mort par ordre de Philippe étoient partisans de la maison de Montfort, par conséquent sous la protection de l'An-

gleterre, et que leur exécution rompoit la trève. Le parlement d'Angleterre partagea ses sentimens et lui accorda des subsides. La guerre commença en Guyenne où le comte de Derby remporta d'abord de grands avantages sur les armées françaises, mais l'arrivée du duc de Normandie rétablit les affaires. Edouard avoit équipé une flotte pour venir au secours de cette province; les vents contraires s'opposant à la traversée, un Français transfuge, plus funeste encore à sa patrie que ne l'avoit été Robert d'Artois, donna au monarque anglais le conseil de débarquer en Normandie. Geoffroi d'Harcourt, dont le frère avoit été exécuté comme complice des Bretons, et qui n'avoit échappé au même sort qu'en prenant la fuite, s'étoit réfugié en Angleterre, où il fut d'autant mieux accueilli qu'il ne respiroit que vengeance contre sa patrie. Il parvint aisément à faire entendre à Edouard que cette riche province, qui étoit dégarnie de troupes, et qui depuis Philippe-Auguste n'avoit point été le théâtre de la guerre, offroit des conquêtes faciles et un immense butin. L'armée anglaise débarqua à la Hogue le 12 juillet 1346; Edouard la partagea en trois corps, afin de jeter une terreur plus grande dans le pays, et permit aux soldats, suivant le témoignage de Hume, de piller, de dévaster et de brûler toutes les places dont ils pourroient se rendre maîtres. Ces ordres cruels ne furent que trop fidèlement exécutés, et il seroit impossible de peindre les excès auxquels se livra une soldatesque effrénée. Les villes qui ouvroient leurs portes n'étoient pas plus épargnées que celles qui essayoient de résister. Etrange manière pour Edouard

d'entrer dans un royaume dont il se prétendoit le souverain.

Il n'y eut pas moins d'étonnement que de consternation à la cour de France, lorsqu'on apprit l'invasion subite d'une province qui n'étoit point en état de défense et qu'il étoit impossible de secourir promptement. Toutes les troupes avoient été dirigées sur la Bretagne et sur la Guyenne, où sembloit devoir être le théâtre de la guerre. Philippe, afin d'arrêter la marche de l'ennemi et pour se donner le temps de réunir une armée, envoya en toute diligence le comte d'Eu, connétable de France, à Caen, avec ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité dans cette place, qui étoit protégée par une bonne forteresse ; mais le connétable, soit incapacité, soit trahison, se laissa forcer à la première attaque, et se rendit lui-même prisonnier. Aussitôt que Philippe put disposer de quelques troupes il se mit en campagne et arriva sous les murs de Rouen presque en même temps qu'Edouard, qui n'osa attaquer la ville. Les deux monarques marchèrent jusqu'à Poissy, en cotoyant la Seine qui les séparoit, et dont tous les ponts étoient rompus ou gardés par les Français. Edouard, trouvant tous les passages interceptés, et voyant l'armée française se grossir chaque jour, sans qu'on parût songer à lui livrer bataille, s'aperçut que l'intention de l'ennemi étoit de le cerner de toutes parts, et de l'accabler ensuite sous le nombre. Par une fausse marche il trompa Philippe, qui, pour le poursuivre, abandonna Poissy, sur lequel l'Anglais revint avec toutes ses forces, répara le pont, et fut libre de se diriger vers

la Flandre en traversant la Picardie. Cette manœuvre habile lui avoit fait gagner plusieurs journées de marche sur Philippe. N'ayant eu d'autre projet que de ravager nos provinces, satisfait d'y avoir réussi, il ne cherchoit qu'à effectuer promptement sa retraite, et ne vouloit point risquer le hasard d'une bataille, qui ne lui offroit nulle chance de salut, s'il étoit défait. Mais, arrivé sur les bords de la Somme, il trouva encore tous les passages fortifiés et garnis de troupes. Il essaya vainement d'en forcer quelques-uns. Ses troupes étoient harassées par une longue marche, embarrassées par le butin, et par une foule innombrable de prisonniers. Philippe avançoit avec une armée supérieure à la sienne et animée par la soif de la vengeance. Jamais Edouard n'avoit été dans une position aussi critique; on pouvoit, sans le combattre, le tenir bloqué, l'affamer, et le forcer de se rendre à discrétion. La fortune vint à son secours. Un misérable, dont l'histoire a conservé le nom, et il est à remarquer que, dans toute cette guerre, des Français seuls furent cause de nos plus grands désastres; un misérable, nommé Gobin Agace, séduit par l'appât de l'or, indiqua à Edouard, près de Blanquetade, un endroit où la Somme étoit guéable pendant la basse marée. L'Anglais en profita sans perdre un seul instant, et Godemar de Faye, qui étoit sur l'autre rive avec douze mille hommes, ne lui opposa aucune résistance. Philippe arriva au moment où l'arrière-garde achevoit de passer. Si Godemar eût fait son devoir, l'armée anglaise, arrêtée pendant quelques heures, étoit perdue sans ressource. Pour comble de malheur, le retour de la marée empêcha

Philippe de suivre l'armée anglaise par le même gué; il fut obligé de descendre jusqu'au pont d'Abbeville, et perdit ainsi un temps irréparable. Furieux de voir l'ennemi lui échapper, il étoit décidé à forcer de marché pour le poursuivre. Edouard n'avoit que peu d'avance, son armée étoit trois fois moins forte que celle de Philippe ; il craignit d'être enveloppé s'il s'engageoit dans les plaines de la Picardie ; il choisit donc un terrain avantageux près du village de Crécy, disposa ses troupes dans le meilleur ordre, mit le temps à profit pour élever de bons retranchemens, et attendit les Français, espérant, dit Hume, que leur pétulance les précipiteroit dans quelque démarche mal combinée.

Le samedi 25 août 1346, Philippe sortit d'Abbeville à la tête de ses troupes; après avoir fait trois lieues, il envoya reconnoître la position des Anglais sans arrêter la marche des corps avancés. Le rapport de ses coureurs le décidèrent à suspendre l'attaque; mais ses ordres ne furent écoutés que par une partie de l'armée, et l'on arriva dans le plus grand désordre en présence de l'ennemi. Alors le Roi lui-même, emporté par son ressentiment, fit commencer l'action. Quinze mille arbalétriers génois, qui formoient l'avant-garde, refusèrent d'abord de combattre, disant qu'ils étoient excédés par la fatigue de la marche; le comte d'Alençon, frère du Roi, menace de leur passer sur le corps avec ses hommes d'armes; ils attaquent mollement, sont repoussés par les archers anglais, puis foulés aux pieds par notre cavalerie, qui se rompt pour punir leur lâcheté, au lieu de tourner ses armes contre l'ennemi. Le fils du roi d'Angleterre, le jeune

prince de Galles, connu depuis sous le nom du Prince Noir, parce qu'il portoit des armes de cette couleur, profite habilement de cette faute pour conduire à la charge le corps qu'il commandoit, et bientôt l'action devient générale. Les Français se battent avec acharnement et sans ordre; les sages dispositions de l'ennemi l'emportent sur leur nombre et sur leur valeur, ils sont enfoncés de toutes parts. Philippe s'avance avec la réserve, mais une terreur panique s'empare de sa troupe. A peine soixante hommes d'armes restent autour de lui; il n'en continue pas moins de combattre; ne pouvant plus espérer de vaincre, il veut sauver la honte de sa défaite par une mort glorieuse; son cheval est tué, il en remonte un autre, reçoit deux blessures, et ne quitte le champ de bataille qu'entraîné malgré lui par le comte de Hainaut. Les Anglais n'accordent point de quartier et font un horrible carnage de nos soldats. Leur rage n'étant point encore assouvie, ils plantent le lendemain des drapeaux français sur les hauteurs afin d'attirer les fuyards qu'ils massacrent sans pitié. Ils surprennent les troupes des communes de Rouen et de Beauvais, qui arrivoient, ignorant la défaite de l'armée, et les passent au fil de l'épée. Cette épouvantable défaite, qui ne peut être attribuée qu'à un excès d'imprudence, telle qu'il est difficile de l'expliquer, coûta à la France plus de trente mille hommes. On a prétendu, mais sans preuve, que la noblesse, mécontente de Philippe, avoit volontairement contribué à la déroute, et que beaucoup de seigneurs avoient même des intelligences avec Edouard.

Suivant la plupart des historiens, ce fut à la ba-

taille de Crécy que l'on se servit pour la première fois d'artillerie ; ils prétendent que huit pièces de canons, employées à propos par Edouard, portèrent la terreur et le désordre dans nos rangs. Les canons étoient inventés depuis peu, mais on les connoissoit en France, car un ancien registre de la chambre des comptes prouve qu'on en avoit fait usage dès l'année 1338, c'est-à-dire huit ans auparavant, au siége d'une forteresse. On se demande alors pourquoi l'armée anglaise avoit de l'artillerie, tandis que l'armée française n'en avoit pas. Peut-être pensera-t-on avec Hume que Philippe, trop pressé de suivre son ennemi, avoit laissé ses canons, qui auroient gêné sa marche; peut-être Edouard eut-il le premier l'idée d'employer, dans une bataille, l'artillerie, dont on n'avoit encore usé que pour quelques siéges. Le silence des contemporains ne permet de faire que des conjectures. Nous remarquerons seulement que si l'artillerie d'Edouard a, comme on le prétend, produit un si grand effet à la bataille de Crécy, il est étonnant qu'on ne s'en soit pas servi dans les batailles qui furent livrées peu de temps après; les historiens n'en font point mention. Cette invention, qui devoit changer absolument la manière de combattre, fut négligée pendant plusieurs règnes.

Philippe ayant perdu par sa faute cette bataille décisive, et n'ayant plus d'armée, arriva presque sans suite vers le milieu de la nuit au château de Broye. Le châtelain lui demande qui il est. « Ouvrez, dit le « Roi, c'est la fortune de la France. » En effet, il ne perdit pas un instant pour essayer de rallier ses troupes éparses, décidé à venger son affront en livrant une

seconde bataille. Mais la terreur et le découragement étoient dans toutes les ames; il fut impossible d'arrêter les soldats, qui regagnèrent tous leurs foyers, et le Roi désespéré fut contraint de laisser son rival jouir paisiblement du fruit de sa victoire.

Après la déroute entière de l'armée française, Edouard n'avoit plus rien qui pût arrêter ni troubler sa marche; il étoit le maître de parcourir nos provinces et de les dévaster; mais il ne se laissa point éblouir par ses succès. Le danger qu'il avoit couru, et auquel il n'avoit échappé que par une sorte de miracle, le rendit prudent. Il avoit vu avec quelle rapidité une armée formidable s'étoit en peu de jours formée à la voix de Philippe. Connoissant bien les ressources immenses de la France, il fut assez sage pour ne point en entreprendre la conquête; il ne tenta pas même de soumettre une seule province. Son ambition se borna pour lors à s'assurer d'une des clefs du royaume, afin d'avoir toujours à sa disposition des moyens d'attaque et de retraite. Il avoit, par sa propre expérience, reconnu combien l'entrée de la France étoit difficile du côté de la Flandre, et d'ailleurs il avoit perdu presque toute son influence sur les Flamands, qui venoient de massacrer Artevelle, parce que ce chef de séditieux avoit proposé, dans une assemblée, de reconnoître le prince de Galles comme souverain du comté. La grande distance qui le séparoit de ses Etats de Guyenne, rendoit le transport des troupes difficile; il lui falloit une place forte, munie d'un bon port, et voisine des côtes d'Angleterre; la ville de Calais réunissant ces divers avantages, il l'investit au mois de septembre. Jean de Vienne, chevalier bourguignon,

qui étoit chargé de la défendre, ne fut ni intimidé par ses menaces, ni séduit par ses promesses. Les talens du gouverneur, la bravoure de la garnison et des habitans rendant toute attaque de vive force inutile, Edouard convertit le siége en blocus. Philippe, qui sentoit toute l'importance de cette place, tenta un dernier effort pour la délivrer; il avoit rappelé de Guyenne le duc de Normandie ; les troupes que ce prince lui avoit amenées, et celles qu'il put réunir lui-même, montoient à soixante mille hommes, suivant les uns, et jusqu'à cent cinquante mille, suivant les autres. Il s'avança à la tête de cette nouvelle armée; mais Edouard avoit rendu son camp inattaquable. Le roi de France lui ayant fait proposer le combat, il répondit qu'il étoit là pour prendre Calais; que si on vouloit une bataille, on n'avoit qu'à aviser aux moyens de l'y contraindre. Philippe, convaincu de l'impossibilité de l'entreprise, fut obligé de se retirer. Les habitans, après avoir souffert toutes les horreurs de la famine, n'ayant plus de secours à espérer de leur Roi, furent réduits à capituler. Le siége duroit depuis près d'un an. Edouard, au lieu d'honorer cette généreuse résistance, prétendit traiter les Calaisiens comme des sujets rebelles. Il exigea qu'ils se rendissent tous à discrétion, se réservant la liberté de les mettre à rançon ou de les faire mourir. Cependant, vaincu par les prières de ses capitaines, il ordonna qu'on lui envoyât six des principaux bourgeois, *les chefs tout nus et tout dechaussés*, les *harts* (les cordes) *au col, et les clefs de la ville entre les mains, dont il feroit à sa volonté.* Cette cruelle réponse jeta la consternation dans la ville. Les bourgeois assemblés gardent un

morne silence. Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais, se lève et déclare qu'il se sacrifie pour ses concitoyens; Jean Daire, son cousin, Jacques et Pierre Wisant, ses parens, deux autres dont l'histoire ne nous a malheureusement pas conservé les noms, imitent soudain ce noble exemple; ils partent au milieu des gémissemens et des bénédictions des habitans. Edouard n'est point touché de leur dévouement: il jette sur eux un regard sévère, et donne froidement l'ordre de les conduire au supplice. Ses officiers le sollicitent en vain, il est inexorable, et répète l'ordre cruel. Ces généreuses victimes alloient être livrées au bourreau, lorsque la reine Philippe, femme d'Edouard, vient se jeter à ses genoux et le supplie de ne pas souiller sa victoire par un acte inutile de barbarie. Le Roi, cédant à regret, lui remet les prisonniers, qu'elle fait reconduire dans la ville avec une honorable escorte. On a prétendu que l'intention du Roi n'étoit pas de les faire mourir. Mais les historiens anglais eux-mêmes avouent qu'Edouard prononça leur arrêt quand ils furent amenés devant lui. Cet acte de barbarie les étonne dans un prince magnanime; mais ils n'essaient ni de le nier, ni de le justifier.

Edouard pouvoit d'autant moins refuser la grâce des six Calaisiens à la Reine, que cette princesse venoit de lui rendre d'importans services en Angleterre. Pendant son absence, David Bruce, roi d'Ecosse, étoit entré dans le Northumberland à la tête de cinquante mille hommes. La Reine, à la première nouvelle de cette invasion, rassemble des troupes, les conduit elle-même au-devant de l'ennemi, le met en déroute complète, et ramène David Bruce prisonnier

à la tour de Londres. Après cette victoire, elle étoit venue rejoindre son époux devant Calais.

A peu près à la même époque une autre princesse se signaloit en Bretagne par ses exploits, et s'y montroit digne rivale de la comtesse de Montfort. A l'expiration de la trève, Charles de Blois étoit entré dans cette province avec une armée française, grossie de ses nombreux partisans. La comtesse de Montfort le surprit auprès de la Roche-Derien et le fit prisonnier. Sa femme se mit alors à la tête de son parti; et l'on vit deux princesses, dont chacune tenoit le mari de l'autre prisonnier, se combattre à outrance, et montrer autant de talens dans la guerre que dans les négociations.

Aussitôt qu'Edouard fut maître de Calais il en chassa tous les habitans, peupla entièrement la ville d'Anglais, qu'il y attira en leur accordant de grands priviléges; puis il se rendit enfin aux vives sollicitations des légats du Pape, et consentit à suspendre les hostilités jusqu'à la saint Jean de l'année suivante. Une seule ville étoit le fruit de son expédition, mais cette ville lui ouvroit le royaume. La trève fut à diverses reprises prolongée jusqu'en 1355, et ces prolongations semblent devoir être attribuées plutôt à la peste qui désola en même temps toute l'Europe, qu'à la modération des deux souverains, que l'ambition et la vengeance animoient également.

Ce terrible fléau se développa d'abord dans le nord de l'Asie, et parcourut ensuite toutes les parties de l'univers connu. Jamais contagion ne fut plus générale et plus meurtrière; dans plusieurs contrées elle laissa à peine la vingtième partie des habitans; presque

partout elle enleva au moins le quart de la population. Boccace a mis en tête de son Décaméron une description éloquente, mais fidèle, des effets de cette peste; bizarre introduction à des nouvelles aussi gaies que licencieuses.

La colère céleste sembloit s'appesantir plus particulièrement sur la France. Nos provinces, après avoir été dévastées par la guerre, furent en proie à la famine, et la peste vint mettre le comble aux maux du royaume. Philippe de Valois, qui avoit commencé son règne sous de si heureux auspices, voyoit sa gloire ternie, ses armes humiliées, et ses Etats en proie à tous les fléaux. Les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir l'avoient forcé à créer de nouveaux impôts, qui pesoient plus particulièrement sur le peuple et augmentoient sa misère. Ce fut lui qui établit la gabelle. Depuis long-temps déjà des droits avoient été mis sur le sel, mais le commerce en étoit libre; il cessa de l'être, et le sel ne fut plus vendu que pour le compte du Roi. Edouard nommoit assez plaisamment Philippe *l'auteur de la loi salique;* celui-ci l'appeloit *marchand de laines,* parce que les Anglais payoient leurs subsides en laines qu'Edouard vendoit aux Flamands. Ces plaisanteries couroient l'Europe et rendoient la haine des deux monarques plus implacable. Les impôts nouveaux et anciens étant encore insuffisans, il fallut recourir à d'autres moyens. On rechercha les financiers et tous les usuriers lombards et italiens qui avoient tenu à ferme les revenus publics. Les plus riches échappèrent, ainsi qu'on l'a toujours vu, en sacrifiant une foible partie de leurs gains illicites; Philippe lui-même leur accordoit des

lettres de remise, qui étoient quelquefois rejetées par la chambre des comptes. L'altération des monnoies acheva d'aliéner au Roi le cœur des peuples. Trahi par des sujets perfides, il devint soupçonneux et cruel; trop prompt à se venger, il ordonna plusieurs exécutions sans jugement préalable; en méprisant ainsi les formes de la justice, que les princes ne violent jamais impunément, il intéressa au sort des coupables, et irrita les grands qui craignirent de devenir à leur tour victimes de pareils actes arbitraires. Au moment où il mourut, il avoit perdu l'amour et l'estime de ses sujets. Cependant il avoit rendu d'importans services à la France; il s'étoit vu à la vérité réduit à abandonner Calais à l'Angleterre; mais pendant près de vingt années il avoit soutenu la lutte avec avantage contre Edouard, le prince le plus habile de son siècle. Les frais immenses d'une guerre longue et opiniâtre ne l'avoient pas empêché d'acquérir le Dauphiné, le Roussillon, la Cerdagne et la seigneurie de Montpellier. Le Dauphiné lui avoit été vendu par Humbert II, dauphin du Viennois, moyennant cent vingt mille florins d'or; le Roussillon, la Cerdagne et Montpellier, par Jacques, roi de Majorque, auquel dom Pèdre, roi d'Arragon, fit trancher la tête quelques années plus tard, après s'être emparé de ses Etats. Humbert, n'ayant point d'enfans, avoit pris la résolution de céder sa principauté à la France, par haine contre Amédée VI, comte de Savoie, auquel il vouloit laisser un voisinage redoutable.

Lorsque Jean II succéda à Philippe de Valois son père [1350], il étoit dans la force de l'âge; il avoit commandé les armées, et les avoit plus d'une fois

conduites à la victoire en Guyenne et en Bretagne. Initié de bonne heure aux affaires de l'Etat, il avoit pu acquérir cette connoissance des hommes, qui est si nécessaire pour gouverner; les fautes de son père, suivies de si grands désastres, lui servoient de leçon. Il lui étoit facile de ramener les grands que les rigueurs et les actes arbitraires du dernier règne avoient irrités, mais qui, malgré leur mécontentement, avoient en général fermé l'oreille aux propositions séduisantes d'Edouard. Il sembloit appelé à réparer les maux de la France, il ne fit que les aggraver. Les premiers actes de son autorité lui aliénèrent tous les cœurs. A peine étoit-il couronné, que le connétable comte d'Eu, que nous avons vu se rendre prisonnier en 1346, après avoir si mal défendu la ville de Caen, vint à Paris pour y traiter de sa rançon. Jean fait arrêter le comte, qui est décapité au bout de trois jours sans aucune forme de jugement. Ce fut en vain qu'on répandit le bruit, qu'avant de mourir, il avoit confessé sa trahison devant plusieurs grands du royaume. Le peuple et les seigneurs oublièrent la conduite qu'il avoit tenue en Normandie, rejetèrent les soupçons d'intelligence avec l'Angleterre, soupçons d'autant plus fondés, qu'il avoit reçu des présens considérables d'Edouard, et que la ville de Guines, petite place forte qui lui appartenoit dans le voisinage de Calais, étoit le prix convenu de sa rançon. Comme toutes les formes de la justice avoient été violées à son égard, il fut jugé innocent; on ne vit en lui qu'une victime sacrifiée à l'avidité d'un favori. La première dignité du royaume n'ayant pu le soustraire aux coups du pouvoir absolu, tous les ordres de l'Etat ne songèrent

plus qu'à se mettre en garde contre les abus de ce pouvoir. La nation alarmée sur ses intérêts les plus chers, sépara sa cause de celle du prince, que les grands cessèrent de soutenir, et lorsqu'on fut obligé de réclamer ses secours, elle dicta des lois au souverain. Nous aurons bientôt lieu de faire remarquer les suites funestes de cette exécution, aussi cruelle qu'impolitique, et que les historiens considèrent comme la source des désordres qui ne tardèrent pas à déchirer le royaume.

Edouard voulant récompenser les services de ses capitaines, les exciter à lui en rendre de nouveaux et resserrer les liens qui les attachoient à lui, avoit institué l'ordre de la Jarretière (1). Il avoit sagement fixé à vingt-quatre le nombre des chevaliers, afin de rendre cette distinction véritablement honorable pour ceux qui l'obtenoient. Jean II, à son exemple, institua l'ordre de l'Etoile, mais ne connoissant pas aussi bien qu'Edouard les mobiles qui font agir les hommes, il créa cinq cents chevaliers, et l'ordre fut avili dès son origine.

Aussitôt que le pape Clément VI avoit été informé

(1) On raconte que la comtesse de Salisbury, maîtresse du Roi, laissa tomber sa jarretière au bal; qu'Edouard s'empressa de la ramasser; qu'ayant aperçu quelques courtisans sourire, comme s'ils eussent cru que cette faveur n'étoit pas due au hasard, il dit à haute voix : *Honni soit qui mal y pense;* et que ce fut en mémoire de cet événement si frivole qu'Edouard institua l'ordre de la Jarretière, auquel il donna pour devise les mots qu'on vient de rapporter. Dans ce siècle de chevalerie, une espèce de culte religieux pour les dames se mêloit à l'esprit guerrier; et la galanterie s'empressoit de célébrer tout ce qui se rapportoit à elles. Cette origine de l'ordre de la Jarretière ne seroit donc point contraire à l'esprit du temps; mais elle n'est confirmée par aucune autorité ancienne.

de la mort de Philippe de Valois, il avoit écrit aux rois de France et d'Angleterre afin de les exhorter à la paix; et Edouard, qui n'avoit point renoncé à ses desseins, mais qui attendoit le moment favorable pour les exécuter, consentit à ce que la trève fût renouvelée. Cette trève ne s'étendoit pas à la Bretagne, et elle n'empêchoit pas les Français et les Anglais de s'y battre comme auxiliaires des comtesses de Blois et de Montfort. Il n'y avoit pas d'armées régulières; chaque baron disposoit à son gré des soldats qui suivoient sa bannière, portoit la guerre où bon lui sembloit, tâchoit de surprendre les villes ou les châteaux appartenant à l'ennemi, et avoit soin de s'assurer de quelque forteresse où il se retiroit s'il rencontroit des forces supérieures. Cette manière de faire la guerre avoit le double inconvénient de ne rien décider et de désoler une plus grande étendue de pays. Les Anglais surtout y commettoient d'horribles ravages.

La trève conclue l'année précédente entre la France et l'Angleterre expiroit au mois d'août 1351. Pendant que l'on négocioit pour une prolongation, il y eut en Saintonge quelques hostilités, et néanmoins on convint encore d'une suspension d'armes pour une année. Cette nouvelle trève n'empêcha pas Edouard de s'emparer de la ville de Guines, qui lui fut livrée par le gouverneur; et lorsque le roi de France se plaignit d'une pareille infraction, l'Anglais se contenta de répondre que les trèves étoient marchandes. Jean II fut obligé de dévorer cet affront; la situation du royaume ne lui permettoit pas d'en tirer vengeance. Ses finances étoient épuisées, la famine

désoloit ses Etats, le peuple étoit trop malheureux pour que le Roi pût lui imposer de nouvelles charges. Les discordes civiles vinrent mettre le comble à tant de maux.

Charles, fils de Jeanne d'Evreux et petit-fils de Louis-le-Hutin, avoit été couronné roi de Navarre après la mort de sa mère. Outre le royaume de Navarre, il possédoit en France un grand nombre de places, qui avoient été cédées à sa maison, en échange des comtés de Champagne et de Brie. Les unes étoient situées en Normandie et sur les côtes, d'autres jusque dans le voisinage de la capitale. Il étoit venu à Paris en 1351, et le Roi avoit cru s'attacher un allié puissant en lui donnant sa fille en mariage. Ce mariage devint une source inépuisable de maux pour la France. « Charles « avoit, dit Mézerai, toutes les bonnes qualités qu'une « méchante ame rend pernicieuses, l'esprit, l'élo« quence, l'adresse, la hardiesse et la libéralité. » Pendant toute sa vie, qui n'offre qu'une série fatigante de trahisons, de parjures et de crimes, il fit le mal avec une si inconcevable persévérance, que l'on ne peut citer de lui une seule action estimable, et l'histoire l'a justement flétri du surnom de *Mauvais*. A peine a-t-il épousé la fille du Roi, qu'il fait assassiner Charles de la Cerda, connétable de France, et favori de Jean II. Ce seigneur avoit, si l'on en croit d'anciennes chroniques, fait périr le connétable, comte d'Eu, afin d'avoir sa charge. Abusant de la foiblesse du Roi, il bravoit les grands et les princes; Charles de Navarre avoit personnellement à se plaindre de lui; il soudoie des assassins, et avoue hautement cet acte d'une vengeance aussi lâche que criminelle. Il étoit alors à

Evreux; prévoyant que le Roi ne laisseroit pas ce crime impuni, il profite du mécontentement général pour se faire un parti dans le royaume, entre en négociation avec l'Angleterre, fortifie ses places, se met en état de défense, puis envoie demander à Jean un pardon que celui-ci ne peut lui refuser. On traite; au lieu du châtiment qu'il méritoit, il obtient non-seulement une amnistie entière pour ses agens, mais encore la cession de plusieurs seigneuries. Il ne consent à venir faire un simulacre de réparation qu'après avoir reçu un fils de France en otage. Ce traité honteux, auquel le roi Jean étoit réduit par suite de sa mauvaise administration, achève d'avilir son gouvernement. Charles, enhardi par le succès d'un premier crime, forme de nouvelles ligues avec les grands et avec l'Angleterre, jure plusieurs fois la paix, qu'il rompt aussitôt après l'avoir signée, et remplit le royaume de troubles et de confusion.

Les trèves avoient été successivement prolongées jusqu'en 1355. On négocioit pour une paix définitive; Edouard affectoit de la désirer vivement, mais il étoit trop habile pour ne pas profiter des désordres qui régnoient en France; ses démonstrations pacifiques n'avoient d'autre objet que de tromper le roi Jean, et de l'attaquer avec plus d'avantage. Lorsqu'il avoit pris le titre de roi de France, et même après les désastres de la journée de Crécy, aucune province, aucune ville, aucun seigneur français n'avoient embrassé sa cause; il connoissoit le roi de Navarre, et comptoit peu sur son appui. Mais la guerre civile, prête à éclater dans le royaume, en paralysoit les forces, et suffisoit pour favoriser ses projets d'invasion. Aussitôt

nistration et de police. Ces états, qui font époque dans notre histoire, furent assemblés dans la grand'-chambre, le 2 décembre 1355; et le parlement, qui étoit devenu cour suprême de justice, n'y siégea point.

La position respective des trois ordres mérite d'être remarquée, parce qu'elle eut une grande influence sur les événemens de ce règne. La noblesse, dépouillée successivement de ses antiques droits, soumise malgré elle à l'autorité royale, qui s'étoit servi des communes pour l'abaisser, révoltée par les actes du pouvoir arbitraire, cherchoit, à son tour, l'appui des communes contre le souverain. Le clergé, également dépouillé de la plupart de ses priviléges, n'ayant pu conserver la juridiction qu'il avoit exercée jusqu'à Philippe de Valois, froissé entre l'autorité royale et la puissance des grands, désiroit l'agrandissement des communes, sur lesquelles il espéroit acquérir facilement une grande influence. Le troisième ordre, qu'on appeloit le tiers-état, ne se composoit encore que des députés des villes affranchies, parce que les villes seules avoient des droits et des intérêts à soutenir ou à défendre; après avoir aidé les rois à soumettre les grands, et à restreindre les prérogatives du clergé, il étoit naturel qu'il profitât des circonstances pour poser des limites à l'autorité royale, dont le poids pesoit plus particulièrement sur lui par les impôts qu'il supportoit presque seul. Ce troisième ordre avoit acquis des richesses par le commerce et par les emplois de finances; il étoit plus instruit que la noblesse, entièrement livrée au métier des armes; on comptoit des hommes habiles, ambitieux et hardis parmi ses députés; mais alors, comme

à toutes les époques, les hommes nés pour donner l'impulsion aux autres, s'occupèrent plus de leurs propres intérêts que de ceux du royaume.

Sans ces détails préliminaires, on auroit peine à s'expliquer comment, dès cette première assemblée, les députés des communes purent se placer sur le pied d'une égalité parfaite avec les deux autres ordres, et comment ils se rendirent maîtres des délibérations, qui furent toutes à leur avantage. Il fut d'abord convenu comme règle immuable, que les propositions des états n'auroient de force que lorsqu'elles auroient été approuvées par les trois ordres, et que deux ordres réunis ne pourroient forcer le consentement du troisième. On décida qu'il seroit levé trente mille hommes d'armes, c'est-à-dire plus de quatre-vingt-dix mille combattans; on y joignit au besoin les communes du royaume qui devoient former une immense infanterie, et l'on établit des impôts pour l'entretien de ces troupes pendant l'année. Mais les états décidèrent en même temps que ces impôts seroient supportés par tous sans distinction; que le Roi, la Reine, les princes y seroient soumis; et ils se réservèrent le droit de choisir eux-mêmes ceux qui devoient être chargés de percevoir et d'employer les fonds. Ils exigèrent que le Roi renonçât formellement à toute altération dans les monnoies, au droit de se faire défrayer, lui et sa suite, dans ses voyages; qu'il s'engageât à ne plus soustraire aucun Français à la juridiction des juges ordinaires, à interdire le commerce à tout juge et officier de justice, et à ne plus convoquer l'arrière-ban du royaume sans le consentement des états, à moins qu'il fût impossible de les assembler.

nistration et de police. Ces états, qui font époque dans notre histoire, furent assemblés dans la grand'-chambre, le 2 décembre 1355; et le parlement, qui étoit devenu cour suprême de justice, n'y siégea point.

La position respective des trois ordres mérite d'être remarquée, parce qu'elle eut une grande influence sur les événemens de ce règne. La noblesse, dépouillée successivement de ses antiques droits, soumise malgré elle à l'autorité royale, qui s'étoit servi des communes pour l'abaisser, révoltée par les actes du pouvoir arbitraire, cherchoit, à son tour, l'appui des communes contre le souverain. Le clergé, également dépouillé de la plupart de ses priviléges, n'ayant pu conserver la juridiction qu'il avoit exercée jusqu'à Philippe de Valois, froissé entre l'autorité royale et la puissance des grands, désiroit l'agrandissement des communes, sur lesquelles il espéroit acquérir facilement une grande influence. Le troisième ordre, qu'on appeloit le tiers-état, ne se composoit encore que des députés des villes affranchies, parce que les villes seules avoient des droits et des intérêts à soutenir ou à défendre; après avoir aidé les rois à soumettre les grands, et à restreindre les prérogatives du clergé, il étoit naturel qu'il profitât des circonstances pour poser des limites à l'autorité royale, dont le poids pesoit plus particulièrement sur lui par les impôts qu'il supportoit presque seul. Ce troisième ordre avoit acquis des richesses par le commerce et par les emplois de finances; il étoit plus instruit que la noblesse, entièrement livrée au métier des armes; on comptoit des hommes habiles, ambitieux et hardis parmi ses députés; mais alors, comme

à toutes les époques, les hommes nés pour donner l'impulsion aux autres, s'occupèrent plus de leurs propres intérêts que de ceux du royaume.

Sans ces détails préliminaires, on auroit peine à s'expliquer comment, dès cette première assemblée, les députés des communes purent se placer sur le pied d'une égalité parfaite avec les deux autres ordres, et comment ils se rendirent maîtres des délibérations, qui furent toutes à leur avantage. Il fut d'abord convenu comme règle immuable, que les propositions des états n'auroient de force que lorsqu'elles auroient été approuvées par les trois ordres, et que deux ordres réunis ne pourroient forcer le consentement du troisième. On décida qu'il seroit levé trente mille hommes d'armes, c'est-à-dire plus de quatre-vingt-dix mille combattans; on y joignit au besoin les communes du royaume qui devoient former une immense infanterie, et l'on établit des impôts pour l'entretien de ces troupes pendant l'année. Mais les états décidèrent en même temps que ces impôts seroient supportés par tous sans distinction; que le Roi, la Reine, les princes y seroient soumis; et ils se réservèrent le droit de choisir eux-mêmes ceux qui devoient être chargés de percevoir et d'employer les fonds. Ils exigèrent que le Roi renonçât formellement à toute altération dans les monnoies, au droit de se faire défrayer, lui et sa suite, dans ses voyages; qu'il s'engageât à ne plus soustraire aucun Français à la juridiction des juges ordinaires, à interdire le commerce à tout juge et officier de justice, et à ne plus convoquer l'arrière-ban du royaume sans le consentement des états, à moins qu'il fût impossible de les assembler.

Le Roi fut obligé de souscrire à ces conditions, quelque dures qu'elles lui parussent, et il leur donna force de loi par une ordonnance du 28 décembre.

Si les états avoient su pourvoir à la défense du royaume, et s'étoient bornés à provoquer des réformes utiles dans l'administration, ils ne mériteroient que de justes éloges. Mais les nouveaux impôts établis par eux, malgré les observations du Roi, étoient insuffisans, et d'une perception si difficile, qu'on fut obligé de recourir à d'autres moyens. Les factieux qui dominoient dans l'assemblée n'avoient pas l'intention de s'en tenir à la réforme des abus; ils vouloient prendre une part active au gouvernement, usurper la puissance royale, mettre le monarque en tutèle, et profiter des circonstances pour assouvir leur avidité et leur ambition. N'ayant pu obtenir qu'une foible partie de ce qu'ils désiroient, ils avoient fait ajourner les états à l'année suivante, sous prétexte de voter, s'il y avoit lieu, la continuation des subsides. Le Roi, trompé dans son attente, voyoit ainsi la monarchie menacée de nouveaux malheurs par ceux-là même qu'il avoit appelés pour la défendre. Les intrigues du roi de Navarre augmentoient encore son embarras. Il n'ignoroit pas que ce prince, qui soutenoit les factieux des communes, cherchoit en même temps à soulever les deux autres ordres, en leur représentant que par les derniers impôts auxquels ils étoient assujettis, on violoit leurs priviléges, et qu'on les assimiloit aux vilains. Jean se repentit alors de la clémence qu'il avoit déployée l'année précédente, et, résolu de se venger, il se livra à toute la violence de son caractère. Le Dauphin, d'après ses ordres, n'avoit point

rompu avec Charles-le-Mauvais ; il le charge d'attirer ce prince à Rouen, s'y rend lui-même à l'improviste, accompagné de cent hommes d'armes, l'arrête de sa propre main, fait décapiter quatre seigneurs de sa suite, et l'envoie prisonnier au château du Louvre. Cette action, sans être excusable, pouvoit au moins, si elle eût été habilement soutenue, frapper de terreur les factieux; Jean auroit dû avoir des troupes prêtes pour s'emparer sur-le-champ de toutes les places du roi de Navarre, et pour prévenir les soulèvemens. Rien n'étoit disposé; il n'avoit pas même de soldats en Normandie. Philippe de Navarre, frère de Charles-le-Mauvais, profite de cette faute, réunit tous les partisans de sa maison, fait un appel à la noblesse, met de bonnes garnisons dans les places, et traite ouvertement avec le roi d'Angleterre, qui se trouve enfin avoir un parti déclaré en France.

Édouard ne perd pas un instant pour envoyer des secours à son nouvel allié. Le duc de Lancastre débarque en Normandie; ses troupes, réunies à celles du prince navarrois, s'emparent de plusieurs villes qu'elles livrent au pillage, et commettent d'horribles dégâts dans les campagnes. Jean II s'avance pour les combattre; mais il ne peut les forcer à la bataille, et ses exploits se bornent à la prise du château de Tilliers. La saison étoit avancée; déjà il avoit licencié ses troupes, lorsqu'il apprend que le prince de Galles dévaste les provinces méridionales, et qu'après avoir traversé l'Auvergne et le Limousin, il va pénétrer dans le Berry. A cette nouvelle, le Roi convoque toute la noblesse du royaume, et jure de combattre l'ennemi partout où il le rencontrera : serment fu-

neste, qu'il n'accomplit que trop fidèlement. Pendant que l'armée française se rassemble, le prince de Galles force de marche pour aller se réunir au duc de Lancastre. Arrêté par la Loire, dont tous les passages étoient garnis de soldats, il revient sur ses pas dans l'espoir de pouvoir rentrer en Guyenne avant d'être attaqué; mais le Roi arriva près de Poitiers avant lui, et il se trouva entièrement coupé, ne pouvant ni avancer ni reculer sans combattre. Il avoit à peine douze mille hommes; l'armée française s'élevoit à plus de soixante mille. Si le roi Jean eût voulu profiter de ses avantages, il pouvoit le réduire à mettre bas les armes sans tirer l'épée; il suffisoit de garder les passages pour affamer l'ennemi, qui déjà manquoit de vivres : mais les Français brûloient d'en venir aux mains, et aussitôt qu'ils furent en présence, ils se disposèrent au combat. Au moment où l'action alloit s'engager, le cardinal de Périgord se présenta comme médiateur. Le prince de Galles qui ne se dissimuloit pas le danger de sa position, offrit d'abandonner toutes ses conquêtes, de rendre tous les prisonniers, et de ne pas servir pendant sept ans contre la France. Mais Jean exigeoit, en outre, que le prince se rendît lui-même prisonnier avec cent des principaux de son armée, espérant qu'Edouard seroit forcé de lui céder Calais pour délivrer son fils. Tout le jour se passa en négociations iuutiles, et le prince de Galles ayant déclaré que jamais l'Angleterre n'auroit à payer sa rançon, on se prépara à la bataille pour le lendemain [19 septembre 1356]. Ce délai fut on ne peut plus funeste aux Français; il donna le temps au prince de rendre presque inexpugnable le poste qu'il occupoit,

et de profiter, pour se défendre, de tous les avantages d'un terrain coupé de bois et de broussailles. Les Français, pour commencer l'attaque, étoient obligés de traverser un défilé étroit, bordé des deux côtés de fortes haies, derrière lesquelles le prince de Galles avoit placé ses meilleurs archers. A peine les hommes d'armes sont-ils engagés dans le défilé, qu'on fait pleuvoir sur eux une grêle de traits; ils ne sont plus les maîtres de leurs chevaux blessés, qui vont porter le désordre dans les rangs du premier corps, que commandoit le Dauphin. Une terreur panique s'empare des seigneurs qui accompagnent le jeune prince; ils l'entraînent, et vingt mille hommes prennent la fuite sans avoir combattu. Le duc d'Orléans, frère du Roi, auquel on avoit confié un second corps, également de vingt mille hommes, saisi de la même terreur, quitte aussi le champ de bataille, et ses troupes fuient avec lui. L'ennemi s'est à peine ébranlé, et déjà les deux tiers de l'armée française sont en pleine déroute. Si le troisième corps, que le Roi commandoit en personne, avoit suivi l'exemple que lui donnoit le monarque, la victoire seroit néanmoins restée aux Français : mais la plupart des siens l'abandonnent lâchement. En vain fait-il des prodiges de valeur; resté presque seul, accablé sous le nombre, il est obligé de se rendre prisonnier avec le jeune Philippe, son fils, qui, n'ayant pas encore atteint sa quinzième année, combattit à côté de son père jusqu'au dernier moment, et mérita le surnom de *Hardi* par sa précoce intrépidité.

Le prince de Galles sut rehausser l'éclat de son triomphe par la manière dont il traita ses prisonniers. Il eut pour Jean et pour Philippe tous les égards

qu'un vainqueur généreux doit à la valeur malheureuse ; et ses officiers en agirent de même avec les prisonniers que le sort des armes avoit mis entre leurs mains. La foiblesse de son armée ne lui permettoit pas de profiter de cette victoire inespérée, plus étonnante encore que celle de Crécy, et obtenue, comme elle, au moment où les Anglais, imprudemment engagés en pays ennemi, ne pouvoient plus être sauvés que par l'imprudence des Français ; il prit la route de Bordeaux dès le lendemain de la bataille ; et quelque temps après signa une trève de deux ans.

On auroit peine à décrire la consternation de Paris lorsqu'on y apporta la nouvelle de la défaite de Poitiers. Le royaume envahi de toutes parts, désolé en même temps par la guerre civile et par la guerre étrangère, n'avoit plus ni armée, ni souverain pour le défendre. Si l'expérience, l'activité et le courage du roi Jean n'avoient pu sauver l'Etat, quelle espérance y avoit-il à fonder sur le dauphin Charles, duc de Normandie, âgé de dix-huit ans, dont la conduite avec le roi de Navarre et à la journée de Poitiers, ne sembloit annoncer qu'un caractère foible et pusillanime.

Le duc de Normandie arriva dans la capitale dix jours après la déroute, et convoqua sur-le-champ les états-généraux, qui s'assemblèrent le 17 octobre. Comme héritier présomptif de la Couronne, il fut sans difficulté reconnu lieutenant-général du royaume, titre que son père lui avoit conféré dès le mois de juin précédent. Il ne prit pas le titre de régent, parce qu'il ne pouvoit être déclaré majeur qu'à

l'âge de vingt-un ans, d'après les lois de la monarchie.

La France ne s'étoit point encore trouvée dans une position aussi critique ; jamais la réunion de toutes les volontés n'avoit été plus nécessaire pour la préserver d'une ruine totale, et cependant jamais il n'y eut plus d'indifférence pour les malheurs publics, dont les factieux cherchèrent à profiter, au lieu d'y porter remède. Les députés des communes avoient exercé une influence remarquable aux derniers états-généraux. Ils se rendirent maîtres absolus dans les assemblées qui eurent lieu pendant la captivité du Roi. Les plus grandes maisons avoient perdu leurs chefs à la bataille de Poitiers ; les nobles, qui n'avoient pas été tués ou faits prisonniers, s'étoient déshonorés par une fuite honteuse, ou en ne répondant pas à l'appel du monarque. La noblesse n'avoit plus ni influence ni crédit, et d'ailleurs, elle eût été peu disposée à soutenir l'autorité royale. Le clergé favorisoit les entreprises des députés des communes, dont les premières délibérations dévoilèrent les projets. Avant d'accorder des subsides, ils sommèrent le Dauphin de renvoyer les principaux magistrats du royaume, de former un conseil composé des membres des états, sans l'avis desquels aucune affaire importante ne pourroit être décidée, et enfin de rendre la liberté au roi de Navarre. Le Dauphin, n'osant pas leur résister ouvertement, prétendit qu'avant de répondre il devoit prendre les ordres de son père ; il fut même assez habile pour séduire quelques députés, et cette fois les états se séparèrent sans résistance. Il profita du temps qu'il avoit gagné pour demander

directement aux villes les secours que les états-généraux prétendoient lui faire payer, par l'avilissement de l'autorité royale. Cette tentative ayant échoué, il essaya de se procurer des fonds en altérant les monnoies; mais les Parisiens se révoltèrent, et il se trouva livré à la merci des factieux. Les états assemblés de nouveau élevèrent plus haut leurs prétentions; non-seulement ils exigèrent la formation du conseil dont on a déjà parlé, mais ils s'arrogèrent le droit de se réunir, par la suite, sans que le monarque les convoquât, se firent donner des gardes (chaque membre en eut six), et ce qui leur importoit le plus, ils s'emparèrent du maniement des finances. Les factieux étoient dirigés par Etienne Marcel et par Robert Le Coq. Le premier, prévôt des marchands de la ville de Paris, disposoit à son gré du petit peuple, dont il paroissoit défendre avec chaleur les intérêts; il étoit fourbe, audacieux et cruel, tous les moyens lui étoient également bons pour parvenir à ses fins. Le deuxième, élevé, par le Roi, de la profession d'avocat à la charge d'avocat-général, puis au siége épiscopal de Laon, qui lui donnoit le titre de duc, ne reconnoissoit de si grands bienfaits que par la plus noire ingratitude, et se montroit l'ennemi le plus acharné du souverain.

Cependant la trève venoit d'être signée entre la France et l'Angleterre [13 mars 1356]. Edouard y avoit consenti, espérant tirer, par la rançon du Roi, autant d'avantages que par la force des armes; d'ailleurs il vouloit laisser déchirer le royaume par des factions qu'une guerre, poussée à outrance, auroit pu réunir contre lui. Cette trève, qui rendoit les

subsides inutiles, sembloit devoir abattre la puissance des états. Le Roi avoit annulé leurs décisions, et défendu qu'on levât les nouveaux impôts; mais les factieux parvinrent à égarer tellement les esprits, qu'il y eût un soulèvement général contre cet ordre du monarque, qui étoit si favorable au peuple. Le Dauphin fut obligé de céder, et les subsides furent maintenus. Dès-lors il n'y a plus que confusion et anarchie dans la capitale; les émeutes se renouvellent sans motif même apparent; on barricade les rues, on fortifie la ville, les séditieux exercent un pouvoir absolu et se livrent à de si épouvantables excès qu'ils perdent une partie de leur crédit parmi le peuple. Le Dauphin essaie de ressaisir l'autorité; une circonstance le favorise. Philippe de Navarre, maître d'Evreux et de plusieurs places fortes sur les confins de la Normandie, faisoit des courses jusqu'aux portes de la capitale, et les factieux, qui avoient dissipé les fonds destinés à l'entretien des troupes, n'avoient point de soldats à lui opposer. Charles profite habilement des dispositions et des alarmes du peuple, intimide par une fermeté inattendue l'audacieux Marcel et ses complices, auxquels il défend de se mêler des affaires du royaume; mais au lieu d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, il quitte Paris, leur laisse le temps de détruire son ouvrage, et, trompé par de fausses apparences de soumissions, revient se mettre entre leurs mains. Il commençoit à reconnoître l'imprudence de sa conduite, quand il apprit que le roi de Navarre venoit d'être mis en liberté. Marcel et ses partisans lèvent tout-à-fait le masque; Le Coq s'établit de son autorité chef du conseil, et gouverne au nom

du prince qui est forcé de recevoir Charles-le-Mauvais, de lui accorder toutes ses demandes, et de faire mettre en liberté tous les prisonniers, même les voleurs et les assassins. Aidés de ce renfort, Le Coq et Marcel immolent tous ceux qui leur portent ombrage; ils font massacrer, en présence même du Dauphin, les maréchaux de Champagne et de Normandie, dont le sang rejaillit jusque sur ses vêtemens, couvrent la tête de ce malheureux prince, du chaperon rouge et pers (couleur bleue tirant sur le vert) qui étoit leur signe de ralliement, et exigent qu'il approuve leur conduite par une déclaration solennelle. Pendant que ces scènes d'horreur se passoient à Paris, les provinces étoient livrées à tous les genres de dévastation. Les soldats anglais et français, qui avoient été licenciés depuis la trève, s'étoient réunis par bandes, avoient choisi des chefs, pilloient les campagnes et même les villes peu fortifiées. Les paysans, réduits au désespoir, tournèrent leur rage contre les seigneurs, dont ils réclamoient en vain les secours depuis leur affranchissement, et dont ils éprouvoient toutes les vexations que les puissans se croient permises avec les foibles. Ce qui paroît extraordinaire c'est que ce soulèvement, auquel on donna le nom de Jacquerie, eut lieu presque partout en même temps, qu'il eut partout le même but, sans qu'on ait jamais pu découvrir aucun dessein prémédité, ni aucun concert entre les différentes troupes de paysans qui abandonnèrent leurs villages dévastés pour piller les châteaux. Ils avoient juré d'exterminer tous les nobles, sans distinction d'âge ni de sexe; et, non contens de les massacrer, ils exerçoient sur eux des actes de

barbarie tels que, suivant l'expression de Froissard, nulle créature humaine ne devroit et n'oseroit les penser.

La noblesse, abandonnée à leurs fureurs, sentit trop tard la faute qu'elle avoit faite en laissant avilir le pouvoir royal, où elle puisoit toute sa force; elle reconnut qu'en s'isolant, elle avoit elle-même causé tous ses maux, et elle chercha franchement à se rapprocher du Dauphin. Tous les hommes honnêtes et paisibles qui appartenoient aux ordres du clergé et du tiers-état, étoient également fatigués des désordres. A Paris même, d'où le Dauphin étoit parvenu à s'échapper, Marcel et Le Coq ne se soutenoient plus qu'avec peine. Ceux de leurs complices qui s'étoient rendus moins coupables qu'eux et qui croyoient encore pouvoir espérer un pardon, songeoient aux moyens de l'obtenir. Voulant rester maîtres des événemens, au moment décisif ils avoient fait chasser les troupes anglaises et navarroises que le prévôt des marchands avoit introduites; ils étoient parvenus à rendre le roi de Navarre suspect au peuple dont naguères il avoit été l'idole. La crise approchoit, le pouvoir alloit échapper aux factieux, le glaive de la justice menaçoit leurs têtes; il falloit se livrer à la merci du régent ou s'abandonner sans réserve au roi de Navarre, qui occupoit Saint-Denis avec une armée d'Anglais et de Navarrois. Marcel résolut de lui livrer la ville, de faire massacrer par ses soldats tous les partisans du Dauphin, et de le proclamer roi de France. Le Coq devoit faire le couronnement. Tout étoit disposé pour cet horrible projet, mais au moment de l'exécution, Marcel reçut lui-même la

juste punition de ses crimes (1). Sa mort mit fin aux troubles ; le Dauphin rentra dans la capitale, et de

(1) Presque tous nos historiens, le président Hénault lui-même, racontent que Marcel fut tué par Jean Maillard, capitaine de l'un des quartiers de Paris, au moment où il alloit livrer la bastille Saint-Antoine aux Navarrois. M. Dacier, dans un mémoire lu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1778, a prouvé que les choses ne s'étoient point passées ainsi. Nous croyons devoir offrir à nos lecteurs une nouvelle relation où les faits sont rectifiés d'après le mémoire du savant académicien.

« La nuit fixée pour l'exécution du complot étant venue, le roi de « Navarre, avec sa troupe, s'approcha en silence des bastilles qu'on « devoit lui livrer. Marcel, accompagné de quelques bourgeois de la « faction, les uns armés, les autres sans armes, se rendit à la porte « Saint-Denis, dont il voulut renvoyer la garde pour la remplacer « par ses gens. Les bourgeois qui veilloient à cette porte, étonnés de « cet ordre nouveau, commencèrent à soupçonner les intentions de « Marcel, et lui demandèrent raison de sa conduite. La dispute s'é- « chauffoit : Jean Maillard, compère du prévôt, et qui avoit été un de « ses plus intimes affidés, mais qui rompit ouvertement avec lui toute « amitié ce jour-là même, commandoit en ce moment le quartier de « la ville où s'étoit émue la querelle. Il arrive au bruit, avec Simon « Maillard, son frère, et plusieurs de leurs amis : *Etienne*, lui dit-il, « *que faites-vous ici à cette heure? — Que vous importe de le savoir?* « lui répondit le prévôt; *je suis ici pour prendre garde à la ville dont* « *j'ai le gouvernement. — Par Dieu! il n'en va pas ainsi; mais vous* « *n'êtes ici à cette heure pour nul bien; et je vous montrerai* (en s'a- « dressant à ceux qui étoient auprès de lui), *comment il trahit sa* « *ville.* — Le prévôt, l'interrompant : *Jean, vous mentez. — C'est* « *vous, Etienne, qui mentez.* Aussitôt Maillard, suivi des siens, monte « à cheval, fait flotter une bannière royale, et parcourt les rues, en « criant : *Monjoye Saint-Denis au Roi et au Duc;* et il s'arrête quel- « que temps aux halles, et donne l'alarme au peuple. Le prévôt ne se « déconcerte pas, et, trompant par une ruse ceux qui auroient pu « l'arrêter, il fait, ainsi que ses gens, le même cri : *Monjoye Saint-* « *Denis au Roi et au Duc;* et ils vont en toute hâte à la porte Saint- « Antoine.

« Pendant cette altercation de Maillard et de Marcel, le sire Pepin

nouveaux états, éclairés par une fatale expérience, ne s'occupèrent que des moyens de réparer les maux de la France.

Cependant Edouard en traitant son prisonnier avec une générosité apparente, n'en mettoit que des condi-

« Desessarts, et le sire Jean de Charni, avoient eu, dit Froissard, « par inspiration divine, quelque révélation du coup qu'on prépa- « roit. Sans être d'intelligence avec Maillard, ils s'arment; et Martin « Desessarts, frère du chevalier, Jacques de Pontoise, huissier d'ar- « mes, se joignent à ces braves. Leur premier appel a rassemblé un « grand nombre de leurs amis et de bourgeois restés fidèles au Roi et « au Dauphin. D'abord ils se précipitent dans la maison de Joseran « de Mascon, tresorier du roi de Navarre, agent de ce prince à Pa- « Paris, et l'un des principaux conspirateurs. Leur vengeance est « trompée; déjà il étoit auprès de Marcel. Ils courent soudain à l'hôtel « de ville. Le chevalier Desessarts y saisit une bannière royale, et se « met à la poursuite du prévôt et de ses complices, en criant avec ses « amis : *Monjoye Saint-Denis au Roi et au Duc : Meurent les traitres.* « En un moment ils sont à la porte Saint-Antoine; ils surprennent « Marcel, tenant dans ses mains les clefs de Paris, et l'interpellent « brusquement. Là, comme à la bastille de Saint-Denis, commencent « de violens débats : les esprits s'aigrissent par de mutuelles injures. « Maillard étoit déjà venu, et partageoit avec ces fidèles les périls et « l'honneur. Les amis de Marcel se mettent en défense. On se mêle, « on se frappe en tumulte. Le peuple attroupé poussoit des cris con- « fus : *A mort, à mort; tuez, tuez le prévôt et ses alliés; car ils sont « traitres.* Philippe Giffart, échevin, étoit bien armé et le casque sur « front; il vendit chèrement sa vie. Au moment où Marcel, qui étoit « monté sur les degrés de la Bastille, alloit s'enfuir, le sire de Charny « lui décharge un coup de hache sur la tête, et le renverse mourant. « Pierre Fouace, et d'autres bourgeois, irrités par la chaleur du com- « bat, et pleins d'animosité contre le perfide, se jettent sur lui, et « l'achèvent à coups d'épées et de hallebardes. Simon le Paumier, et « beaucoup de ses satellites, percés de mille blessures en même « temps, expirent autour de son corps, plus noblement qu'il n'ap- « partenoit à de tels hommes. On se saisit des autres, et on les envoye « en différentes prisons. » (*Histoire des états-généraux de la France, depuis* 1355 *jusqu'à* 1358, *par M.* NAUDET.

tions plus dures à sa délivrance. Jean, fatigué de sa captivité, avoit consenti à restituer toutes les provinces conquises sur l'Angleterre depuis Henri II, et à dispenser le monarque anglais de l'hommage pour ses diverses possessions en France. Le traité fut envoyé à Paris, mais les états-généraux refusèrent de le ratifier. Aussitôt Edouard, qui, pendant la trève avoit fait d'immenses préparatifs, descend à Calais avec cent mille hommes. Le Dauphin ne pouvant arrêter sa marche, avoit pourvu à la défense des places, y avoit fait transporter les vivres, les fourrages et les effets précieux : les campagnes restoient abandonnées à l'ennemi. Le roi d'Angleterre parcourt les provinces sans rencontrer d'obstacles, et achève de détruire ce qui avoit échappé à la fureur des bandes et des paysans. Il attaque Rheims, où il veut se faire sacrer roi de France; mais les habitans, animés par leur archevêque, lui opposent une résistance si vigoureuse qu'il est obligé de lever le siége. Il se venge de ce mauvais succès en pillant la Champagne, en rançonnant la Bourgogne, en ravageant le Nivernois, la Brie et le Gatinois; puis il se présente devant Paris, où le Dauphin s'étoit enfermé. Il essaie en vain de l'exciter à une bataille, ne peut lui faire changer son plan de défense, et va porter le ravage dans le Maine, dans la Beauce et dans les environs de Chartres. Sa position commençoit néanmoins à l'inquiéter; il n'avoit pu s'emparer encore d'aucune ville importante; le pays, ruiné par ses troupes ne lui fournissoit plus de vivres; il n'étoit pas plus avancé que lorsqu'il étoit entré en France, et il craignoit de perdre son armée en prolongeant cette expédition, mais son orgueil avoit peine à y re-

noncer. Un orage affreux qui épouvante ses troupes lui sert de prétexte; il suppose en avoir été effrayé lui-même et avoir fait vœu de consentir à la paix. Nous l'avons déjà vu supposer un vœu au commencement de son règne, lorsqu'il voulut dérober à la connoissance de ses sujets l'hommage qu'il alloit rendre à Philippe de Valois. Il retourne en Angleterre et signe le traité de Bretigny, qui est approuvé par les états-généraux.

Par ce traité, on lui cédoit le Poitou, la Saintonge, le Limousin, le Périgord, l'Agénois, le Quercy, Calais, Guines et Montreuil, qu'il devoit posséder en toute souveraineté; on renonçoit à l'hommage qu'il avoit rendu jusqu'alors pour la Guyenne et pour le comté de Ponthieu; enfin, on s'engageoit à lui payer trois millions d'écus d'or (1). De son côté, Edouard renonçoit à toute prétention sur la couronne de France, et sur la principauté de la Normandie, de la Touraine, du Maine, de l'Anjou, de la Flandre et de la Bretagne. Les renonciations formelles devoient être confirmées plus tard par les deux monarques, et le roi de France devoit livrer en otages trois de ses fils, son frère et trente-six autres princes ou seigneurs. Charles-le-Mauvais craignant que le roi de France, débarrassé de toute inquiétude du côté de l'Angleterre, ne le punît de ses perfidies, s'empressa de signer la paix avant que le Roi eût été rendu à la liberté. Jean rentra en France le 25 octobre 1360, après quatre ans un mois et six jours de captivité.

Quelque onéreuses que fussent les conditions du traité de Bretigny, le Roi les exécuta avec la plus

(1) Monnoie d'or fin de soixante-quatre au marc, suivant l'ordonnance de Philippe de Valois, de 1349.

scrupuleuse exactitude. En vain les habitans des provinces cédées à l'Angleterre vinrent le supplier de ne pas les priver de leur patrie; esclave de sa parole, il gémit de perdre des sujets aussi fidèles, mais il les engagea lui-même à se soumettre à leur nouveau souverain, et fit livrer aux Anglais toutes les places comprises dans le traité. Il s'en falloit beaucoup qu'Edouard agît avec la même bonne foi. Lorsque le Roi envoya les renonciations convenues, il différa, sous divers prétextes, de remettre les siennes. Maître de plusieurs provinces françaises, ne croyant avoir rien à redouter d'un ennemi vaincu, il lui importoit fort peu que Jean renonçât au droit de suzeraineté sur ces provinces, et il ne vouloit pas se désister de ses prétentions à la couronne de France, espérant de pouvoir les faire valoir un jour. Ceux de ses capitaines qui tenoient les places que la France devoit recouvrer, refusèrent de les rendre, et ses soldats, qu'il s'étoit obligé à retirer du royaume, se formèrent en troupes indépendantes. Ces nouvelles bandes, qui prirent le nom de *Tard-venus*, parce qu'elles avoient commencé plus tard leurs brigandages, se réunirent aux anciennes, et devinrent des corps redoutables, qu'on appela les grandes compagnies. Composées de brigands de toutes les nations, qui étoient habitués à la guerre (*guerratores de variis nationibus*, suivant l'expression du continuateur de Nangis), commandées par d'habiles capitaines, elles inondèrent les campagnes, qui croyoient pouvoir respirer enfin à l'abri de la paix, et surpassèrent les excès de la Jacquerie. Une armée française qu'on envoya contre eux, ayant été défaite à Brignais, cet avantage augmenta leur nombre et leur audace. Il

devenoit impossible de les réduire par la force; on tenta d'autres moyens pour s'en délivrer. Le pape Innocent VI qu'elles menaçoient dans Avignon, fournit de l'argent au marquis de Monferrat, qui décida une partie de ces brigands à le suivre en Italie où il faisoit la guerre aux Visconti. A peu près à la même époque, Jean traita avec Henri Transtamare, frère naturel de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et lui fit prendre l'engagement d'emmener le reste de ces compagnies pour soutenir les droits qu'il prétendoit avoir au trône. Mais ce dernier traité, conclu le 23 juillet 1362, ne put être exécuté que sous le règne suivant.

Malgré la misère des provinces, il falloit lever d'énormes subsides pour acquitter la rançon du Roi. Les impôts ne suffisant pas, on altéra les monnoies; on vendit aux Juifs le droit de rentrer en France; Jean se décida même à marier sa fille Isabelle avec Jean Galeas, usurpateur du duché de Milan, et, suivant plusieurs historiens, se fit donner une somme d'argent considérable pour consentir à ce mariage. Le Roi, instruit par l'adversité, s'efforçoit, à l'aide d'une bonne administration, de réparer les maux que ses imprudences avoient causés à l'Etat; il réformoit les abus, publioit des réglemens utiles, et veilloit à ce que la justice fût rendue à ses sujets. Les revenus de la Couronne ayant subi une grande diminution par le dernier traité, il révoqua toutes les concessions de domaines qui avoient été arrachées, sous les derniers règnes, par l'intrigue ou par l'importunité, et déclara les comtés de Toulouse, de Champagne et de Brie, et le duché de Normandie inaliénables. Malheureusement il s'écarta bientôt lui-même de ces sages dispo-

sitions. Le duché de Bourgogne se trouvoit réuni à la Couronne par la mort de Philippe de Rouvres, dernier rejeton des anciens ducs. Le duché revenoit à Jean II en vertu du testament de Philippe, et parce que, étant fils de Jeanne de Bourgogne, sœur du duc Eude IV, grand-père de ce prince, il étoit son plus proche héritier. Le roi de Navarre avoit réclamé l'héritage comme petit-fils de Marguerite, sœur aînée du même duc Eude; la cour des pairs adjugea le duché au roi Jean, qui, au lieu de le conserver pour compenser les pertes récentes du royaume, le donna à son fils, Philippe-le-Hardi (1), en récompense du dévouement qu'il avoit montré à la bataille de Poitiers. Ainsi cette fatale journée devoit encore, long-temps après, devenir une nouvelle source de maux pour le royaume.

Le Roi, fidèle à ses engagemens, ne vouloit point rompre la paix qu'il avoit signée avec l'Angleterre; mais il brûloit de relever sa gloire par quelque grande entreprise. Tel fut le motif qui lui fit projeter une croisade, espérant peut-être, d'ailleurs, que les grandes compagnies seroient tentées par cette expédition lointaine, et qu'il en délivreroit ses Etats. Ce dessein l'occupoit entièrement, lorsqu'il apprit que le duc d'Anjou, son second fils, qui étoit otage en Angleterre, avoit faussé sa parole en s'évadant. Il prit sur-le-champ la généreuse résolution d'aller lui-même à

(1) Philippe-le-Hardi fut le chef de la deuxième race des ducs de Bourgogne, dont la puissance s'accrut avec une telle rapidité, qu'ils furent bientôt en état de balancer, d'éclipser même celle des rois de France. Cette race s'éteignit après avoir donné pendant un siècle des ducs à la Bourgogne, qui fut réunie à la Couronne sous Louis XI.

Londres. Il disoit souvent que *si la bonne foi et la vérité étoient bannies du reste de la terre, elles devroient se retrouver dans la bouche des rois*, et sa conduite prouva que ces mémorables paroles étoient la règle de ses actions. Aussi, malgré les maux effroyables qui ont désolé la France pendant la plus grande partie de son règne, malgré ses fautes, ce prince fut-il surnommé *le Bon*, surnom que l'histoire lui a conservé. Après avoir mis ordre aux affaires de son royaume, il passa en Angleterre, où il mourut le 8 avril 1364. On remarque que les rois d'Ecosse et de Chypre se trouvoient alors auprès d'Edouard, et que le maire de Londres, qui étoit marchand de vin, donna à ses frais un repas splendide aux quatre monarques. Cette circonstance, peu importante en elle-même, montre à quel degré d'opulence les Anglais s'étoient déjà élevés par le commerce.

Le Dauphin gouvernoit l'Etat depuis le départ de son père ; ainsi la mort de Jean II ne fit que consolider entre ses mains l'autorité royale qu'il exerçoit déjà. Dans ce siècle de barbarie on étoit habitué à voir les princes déployer à la tête de leurs troupes cette valeur fougueuse, et trop souvent aveugle, qui doit distinguer plutôt un soldat qu'un souverain. On ne soupçonnoit pas qu'un monarque pût défendre son royaume, et encore moins faire des conquêtes sans commander lui-même ses armées. La santé du nouveau Roi, naturellement délicate, affoiblie encore par le poison (1), ne lui permettoit pas de supporter

(1) Les historiens s'accordent à dire que le roi de Navarre avoit fait donner au Dauphin un poison dont on eut beaucoup de peine à arrêter l'effet, et dont il ne fut jamais entièrement rétabli. Cependant on

les fatigues de la guerre. Sa retraite précipitée à la bataille de Poitiers, les affronts sanglans que les factieux lui avoient fait essuyer, et qu'il avoit supportés avec patience, laissoient même des doutes sur son courage. Quoiqu'il fût parvenu à appaiser les troubles pendant la captivité du Roi, on n'avoit su apprécier ni son habileté, ni sa prudence, et l'on étoit loin de considérer son règne comme pouvant être glorieux pour la monarchie.

Lorsque Jean II avoit pris la résolution de retourner en Angleterre, les provinces, depuis si long-temps en proie à tant de fléaux, n'étoient point encore délivrées des grandes compagnies, qui continuoient de les ravager, et le royaume étoit menacé d'une nouvelle guerre. Le roi de Navarre que nous avons perdu de vue, parce qu'il eût été fastidieux et inutile de le suivre au milieu d'une foule d'entreprises non moins folles que criminelles, abandonnées aussitôt que conçues, et toujours sans résultat, levoit des soldats en Navarre, traitoit avec plusieurs chefs des compagnies et se disposoit à exciter des troubles; il commençoit même ouvertement à prendre le titre de roi de France. Le Dauphin jugea que le plus sûr moyen de faire avorter ses projets, étoit de les prévenir, et il envoya des troupes en Normandie, avec ordre de s'emparer des places du Navarrois. Ces troupes étoient sous les ordres de Bertrand Du Guesclin, qui, né sujet du duc de Bretagne, avoit pris parti pour Charles de Blois, s'étoit déjà rendu célèbre par ses faits d'armes, et que Jean II avoit attiré au service de France depuis la dernière trève conclue

ne trouve nulle trace de ce crime dans l'instruction qui fut commencée contre lui pendant sa captivité.

entre les comtes de Blois et de Montfort (1). Comme le récit détaillé de ses exploits se trouve dans les Mémoires que nous réimprimons, nous nous bornerons à faire remarquer qu'après avoir battu et fait prisonnier, à Cocherel, le captal de Buch, qui commandoit les troupes navarroises [le 6 mai 1364, trois jours avant le sacre de Charles V], il achevoit de soumettre les places de Charles-le-Mauvais, lorsqu'il reçut ordre de se rendre en Bretagne, où la guerre s'étoit rallumée entre les deux prétendans. A la même époque, le comte de Montbéliard avoit attaqué la Bourgogne, et Philippe avoit été également obligé de quitter la Normandie pour voler à la défense de son duché. Cette double diversion sauva le Navarrois; mais il étoit trop affoibli par ses défaites pour pouvoir être encore redoutable. Tandis que Philippe repoussoit le comte de Montbéliard, la chance des armes étoit contraire en Bretagne. Le comte de Blois ayant imprudemment livré bataille à Aurai, y perdit la vie; Du Guesclin tomba au pouvoir du vainqueur, et Montfort n'ayant plus de rival, demeura seul maître du duché. Ainsi finit une guerre qui duroit depuis plus de vingt-trois

(1) Lorsque Du Guesclin prit du service en France, son noble caractère n'étoit point encore connu, et l'on ne devoit guère le considérer que comme un habile et intrépide chef de partisans. On pouvoit craindre qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, il ne portât ailleurs ses services, s'il y trouvoit plus d'avantages. Charles V voulut se l'attacher en lui donnant pour récompense de ses premiers exploits, le comté de Longueville, confisqué sur le roi de Navarre, et dont ce prince étoit encore en possession. Par là il s'attachoit son nouveau capitaine, et le rendoit irréconciliable avec le Navarrois. De pareilles précautions étoient inutiles avec Du Guesclin; mais elles montroient la profonde politique de Charles V.

ans, et qui avoit désolé la province. Charles V, dont la politique étoit toujours dirigée par la plus profonde sagesse, n'hésita pas à recevoir l'hommage de Montfort pour la Bretagne, afin de rompre ou d'affoiblir au moins ses liaisons avec l'Angleterre, et le Duc, mal affermi dans ses Etats, s'estima heureux de n'avoir plus à lutter contre toutes les forces de la France. Aussitôt que le roi de Navarre eut connoissance de ces arrangemens, qui le laissoient seul exposé à la vengeance du Roi, il entra en négociation, et obtint la paix, dont il ne profita, suivant sa coutume, que pour ourdir de nouvelles trames.

La France alloit enfin respirer : elle étoit en paix avec tous ses voisins, les factieux avoient oublié leurs fureurs, la tranquillité régnoit partout, l'ordre se rétablissoit, et l'autorité royale, qui n'étoit employée qu'à assurer le bonheur de tous, n'éprouvoit plus d'obstacles; mais les grandes compagnies, qui avoient pris parti dans les guerres de Normandie et de Bretagne, se trouvant licenciées par la paix générale, ne tardèrent pas à recommencer leurs ravages. Le Roi ne trouva d'autres moyens, pour en délivrer la France, que de faire exécuter le traité conclu en 1362 avec Henri Transtamare. La grande difficulté étoit de décider les compagnies à passer en Castille. Charles jeta les yeux sur Du Guesclin, qui étoit encore prisonnier, et dont il fit acquitter la rançon Les Mémoires racontent avec une naïveté originale la manière dont le héros breton s'y prit pour entraîner les chefs et les soldats; ils donnent tout le détail de l'expédition de Castille, qui, après des succès divers, se termina par la mort de dom Pèdre

et par l'affermissement de Henri sur le trône. Nous y renvoyons le lecteur.

Le prince de Galles, touché des malheurs de dom Pèdre, et peut-être jaloux des succès de Du Guesclin, avoit épuisé la Guyenne pour remettre en possession de son royaume un prince qui ne sut pas s'y maintenir. Il voulut établir de nouveaux impôts : les nobles lui firent d'inutiles remontrances ; trop fier pour reculer, il brava leur mécontentement, et ceux-ci eurent recours au roi de France. Charles accueillit leurs députés, mais il fit attendre pendant plusieurs mois sa réponse, afin de laisser croître leur animosité et de bien s'assurer des dispositions du pays. Dès long-temps il avoit résolu de venger les affronts que la France avoit reçus pendant les deux derniers règnes, et de chasser les Anglais du royaume. Pour assurer le succès de cette grande entreprise, il falloit que tout fût disposé à l'avance, et surtout que l'ennemi n'eût aucune connoissance des préparatifs jusqu'à l'époque de leur exécution. Le moment d'agir arrivoit ; cinq ans de paix et de bonne administration avoient rendu le royaume plus fort et plus florissant que jamais. Charles venoit de faire épouser la princesse Marguerite, héritière de la Flandre, de l'Artois, de la Franche-Comté, etc., et veuve de Philippe de Rouvres, à son frère, Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui se trouva ainsi posséder la femme et les Etats du dernier Duc. Edouard avoit en vain demandé la princesse pour un de ses fils ; cette alliance, qui fut très-funeste par la suite, en rendant les ducs de Bourgogne trop puissans, avoit alors l'avantage d'ôter l'appui des Flamands à l'Angleterre.

Le prince de Galles, instruit des démarches que les seigneurs de Guyenne faisoient auprès de Charles, et prévoyant les desseins de ce monarque, en avertit son père; mais Edouard, aveuglé par une longue prospérité, et croyant la France abattue par ses derniers revers, eut d'autant moins d'égards à ces avis, que Charles, à la même époque, lui faisoit des observations amicales sur les troubles qui menaçoient le duché.

Tous les préparatifs étant terminés, le roi de France admet les plaintes des seigneurs et fait sommer le prince de Galles de venir se justifier devant les pairs du royaume. « Nous irons à Paris, puisqu'on nous y mande, « répond le prince, mais le casque en tête et avec « soixante mille hommes en notre compagnie. » Il falloit des victoires pour soutenir la fierté d'une pareille réponse, et le prince de Galles, miné par une longue maladie, n'étoit plus même en état de marcher à la tête de ses troupes. Charles, aussi actif qu'il avoit été prudent, fait confisquer la Guyenne par un jugement de la cour des pairs, envoie déclarer la guerre à Edouard par un simple valet de pied, afin de montrer à ses sujets que l'Angleterre n'est plus redoutable, puis il met sur-le-champ ses troupes en campagne. En faisant citer le prince de Galles à la cour des pairs, le Roi violoit-il le traité de Bretigny, ou usoit-il des droits de la Couronne? Cette question a été longuement discutée par les historiens des deux nations. Jean II s'étoit en effet engagé à renoncer à toute suzeraineté sur la Guyenne, mais en même temps Edouard s'étoit engagé à renoncer formellement à toutes prétentions au trône de France. Nous avons déjà fait remarquer que le roi d'Angleterre

avoit toujours éludé cette renonciation; il avoit donc annullé celle du roi Jean, qui n'étoit que conditionnelle. Il avoit voulu se réserver les moyens de faire revivre plus tard ses prétentions chimériques; il se trouvoit dupe de ses propres artifices, et une juste vengeance excusoit dans Charles ce qui n'eût été chez lui que l'effet d'une insatiable ambition.

Le Roi, dès l'ouverture de la campagne [1369], s'étoit emparé du comté de Ponthieu, où il s'étoit ménagé des intelligences, et dont les habitans, fatigués de la domination anglaise, avoient été au-devant des Français. Il avoit confié à ses trois frères le commandement de ses armées, qu'il dirigeoit lui-même sans quitter Paris. Le duc de Berry étoit entré dans le Limousin, le duc d'Anjou attaquoit la Guyenne du côté de Toulouse, et une flotte française ravageoit les côtes de Portsmouth. Edouard, furieux d'être pris au dépourvu, se donne de nouveau le vain titre de roi de France; il lève des soldats en toute hâte, fait armer jusqu'aux moines des couvens, et une armée anglaise débarque à Calais, au moment même où le duc de Bourgogne se disposoit à passer en Angleterre avec quatre mille hommes d'armes. L'expédition est contremandée; le Duc reçoit l'ordre de surveiller l'ennemi et de le harceler sans cesse, en évitant tout engagement décisif; l'impétuosité française se soumet à cette nouvelle manière de faire la guerre, si peu conforme aux goûts et au caractère de la nation, et les Anglais sont obligés de regagner leurs vaisseaux.

D'après les instigations d'Edouard, les comtes de Gueldres et de Juliers avoient déclaré la guerre à la

France. La diversion qu'ils pouvoient faire étoit peu inquiétante, mais elle auroit occupé quelques troupes, si le Roi ne leur eût opposé le duc de Brabant ; et les Allemands se battirent entre eux pour des intérêts auxquels ils étoient tout-à-fait étrangers.

Cependant le duc de Berry avoit soumis une partie du Limousin, et le duc d'Anjou s'étoit rendu maître de plusieurs places importantes en Guyenne. A la fin de l'automne, le Roi les rappela à Paris pour concerter les opérations de la campagne suivante. Une guerre qui commençoit sous de si heureux auspices, qui étoit conduite avec autant de sagesse, et qui n'avoit d'autre objet que de délivrer le royaume du joug de l'étranger, devoit nécessairement exciter l'enthousiasme de la nation, et provoquer de sa part les plus généreux efforts; aussi les états-généraux, assemblés pendant l'hiver, accordèrent-ils tous les subsides qui lui furent demandés, et le peuple, qui connoissoit la sévère économie du Roi, acquitta sans murmures les nouveaux impôts.

Aussitôt que la saison le permit, le duc de Berry et le duc d'Anjou entrèrent en même temps en Guyenne par le Limousin et par la Réole; ils devoient se rejoindre pour faire le siége d'Angoulême, où résidoit le prince de Galles, dont la santé dépérissoit chaque jour; mais l'homme qui devoit exécuter les grands desseins du Roi et accomplir la délivrance du royaume n'étoit point encore de retour en France. Du Guesclin avoit prolongé son séjour auprès de Henri Transtamare, qui lui devoit le trône de Castille, et qui le combloit de biens et d'honneurs. Au premier ordre de son souverain, qui l'appelle à la défense de la

patrie, il part. A peine arrivé sur les frontières de la France ses anciens compagnons volent à sa rencontre, et il se trouve à la tête de quinze cents hommes d'armes. Il visite les armées du duc de Berry et du duc d'Anjou; sa présence redouble l'ardeur du soldat, qui se croit invincible, et jette la terreur chez l'ennemi. Les villes n'osent attendre ses attaques et ouvrent leurs portes; le prince de Galles ne se croit plus en sûreté à Angoulême, il se retire à Cognac où il réunit toutes ses troupes. Mais Du Guesclin ne pouvoit prolonger son séjour en Guyenne; le Roi lui avoit mandé de se rendre à Paris, où il vouloit lui remettre l'épée de connétable et le commandement de toutes les forces du royaume.

Robert Knolles, l'un des plus habiles généraux d'Edouard, étoit descendu à Calais avec une forte armée; déjà il avoit parcouru plusieurs provinces, et Charles, toujours fidèle à son plan de défense, le faisoit harceler sans permettre qu'on le combattît. Son intention étoit de lui opposer le nouveau connétable, et pour être plus assuré que Du Guesclin ne hasarderoit aucune action, il ne lui donna que cinq cents hommes d'armes; mais le généreux Breton vendit ses meubles, sa vaisselle, et jusqu'aux joyaux de sa femme pour lever des gens de guerre. La noblesse accourut auprès de lui, et bientôt il eut assez de troupes pour aller à la rencontre de l'ennemi, qui s'étoit répandu dans le Maine et dans l'Anjou. Il surprend les Anglais par la rapidité de sa marche, les enfonce, les disperse, les poursuit partout où ils se réfugient; en peu de jours leur armée a cessé d'exister,

et Knolles lui-même s'estime heureux de pouvoir se sauver en Bretagne.

Les jours de gloire et de prospérité étoient passés pour l'Angleterre, et il sembloit, comme dit Mézeray, que la sagesse de Charles V eût attaché la fortune à son service. Chaque jour Edouard éprouvoit de nouvelles pertes, tandis que la France acquéroit de nouvelles forces. Le prince de Galles, affoibli de plus en plus par une maladie cruelle, et à laquelle l'art ne trouvoit point de remède, avoit été obligé de quitter la Guyenne, où ses talens, son activité et son génie eussent été si nécessaires. Chandos, l'un de ses meilleurs capitaines, avoit été tué l'année précédente; Knolles étoit abattu, et le Roi lui-même, cassé par l'âge, n'osoit compromettre sa gloire en prenant le commandement de ses armées. Charles V avoit attiré à son service presque toute la noblesse de Bretagne, quoique le duc de Montfort fût gendre d'Edouard et entièrement dévoué à ses intérêts. Les seigneurs de Guyenne, qui n'avoient point encore osé se déclarer, prenoient parti pour la France, et Yvain de Galles, dont Edouard avoit fait décapiter le père, étoit devenu le plus redoutable de nos amiraux.

La victoire du connétable avoit dégagé le Berry, l'Anjou et la Tourraine; le Limousin et le Rouergue étoient soumis. Pendant les années 1371 et 1372, Du Guesclin poursuivit ses conquêtes dans le Poitou, dans l'Aunis et dans la Saintonge. Edouard avoit équippé une première flotte qui fut battue par celle que le roi de Castille avoit envoyée au secours de la France; il part lui-même avec une deuxième expé-

dition, est repoussé par les vents contraires, et après avoir vainement attendu, pendant neuf semaines, un changement favorable, il se voit forcé de rentrer dans ses ports. Une nouvelle victoire du connétable achève la délivrance des trois provinces.

Le roi d'Angleterre s'attache alors à susciter de nouveaux ennemis à la France et à la faire abandonner de ses alliés. Ses tentatives ne peuvent ébranler la fidélité du roi de Castille; elles réussissent auprès du duc de Bretagne, mais Montfort ne peut changer les dispositions de la noblesse bretonne qui avoit embrassé avec chaleur les intérêts de Charles V. Les principaux barons le redoutent assez peu pour lui déclarer avec franchise leurs sentimens. « Chier Sire, « lui disent-ils, sitôt que nous pourrons appercevoir « que vous ferés partie pour le roi d'Angleterre, nous « vous relinquerons, et mettrons hors de Bretagne, » et ils tiennent parole. Le Duc ayant voulu faire occuper quelques-unes de ses places par les Anglais, les seigneurs réclament les secours de la France, soulèvent le pays; Montfort est obligé de se retirer en Angleterre; la plupart des villes ouvrent leurs portes à Du Guesclin; il soumet celles qui opposent quelque résistance. Le Duc, dépouillé de ses Etats sollicitoit les secours d'Edouard pour y rentrer, mais le monarque anglais, qui manquoit de moyens pour réparer ses propres pertes, prenoit peu de part au malheur d'un allié qui s'étoit sacrifié pour lui. Il envoyoit trente mille hommes à Calais sous les ordres du duc de Lancastre; il les destinoit à faire la guerre en Guyenne; et Montfort n'ayant pu obtenir qu'il les dirigeât sur la Bretagne, fut réduit à suivre

cette armée, sans autre commandement que celui de soixante hommes d'armes, seule troupe qu'il fût en état d'entretenir.

Charles V, informé à l'avance de ce débarquement, avoit fait retirer les habitans des campagnes dans des lieux fortifiés, avec tout ce qu'ils pouvoient avoir de précieux. L'ennemi traversa le Boulonnois, l'Artois, la Picardie, la Champagne, l'Auvergne et le Limousin, sans rencontrer d'obstacles, mais attaqué sans cesse par des petits corps de troupes légères, qui l'empêchoient de faire des vivres et des fourrages, qui enlevoient les traînards et tout ce qui s'écartoit du gros de l'armée, il éprouva plus de pertes que par la bataille la plus meurtrière. Le duc de Lancastre étoit parti de Calais avec trente mille hommes, il n'en avoit pas six mille quand il arriva près de Bordeaux; et, grâces aux sages précautions du Roi, les campagnes n'avoient presque éprouvé aucun dommage dans le cours de cette singulière expédition; pendant laquelle le duc d'Anjou achevoit la conquête de la Guyenne.

Depuis long-temps le pape Grégoire XI faisoit de vains efforts pour ménager un accommodement entre les deux monarques. Ils consentirent enfin à entrer en négociation; il y eut d'abord suspension d'armes, mais il fut impossible de s'accorder sur les conditions d'une paix définitive. On convint seulement qu'il y auroit trêve depuis le mois de juin 1373 jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante, et la trêve fut successivement prolongée jusqu'au mois d'avril 1377. Pendant ces trêves, l'Angleterre perdit le prince de Galles; après de longues souffrances, il succomba à

la maladie dont il étoit depuis long-temps attaqué. Ses qualités brillantes avoient excité l'admiration des Anglais, sa modération lui mérita l'estime des Français. Son père ne lui survécut que peu de temps. Ce n'étoit plus cet Edouard, vainqueur à Crécy, dont le nom seul faisoit trembler la France. Abattu par ses derniers revers, il n'avoit cherché qu'à prolonger des trèves, se sentant hors d'état de reconquérir ce qu'il avoit perdu, et ne pouvant se décider à en faire le sacrifice. Il survivoit à sa gloire; ses peuples avoient vu évanouir l'éclat passager dont il avoit environné l'Angleterre; on oublioit les années brillantes de son règne pour n'en considérer que la fin déplorable. Dépouillé non-seulement des provinces qu'il s'étoit fait céder par le traité de Bretigny, mais encore de la presque totalité de ses anciennes possessions en France, il avoit entraîné le duc de Bretagne dans sa ruine, et sa foiblesse pour une favorite acheva d'attirer sur lui le mépris de la nation. Abandonné de tout le monde dans ses derniers instans, et même par cette vile créature, qui lui enleva ses bijoux et jusqu'à la bague qu'il portoit au doigt, à peine resta-t-il près de lui un simple prêtre pour lui offrir les consolations de la religion. Ainsi finit le grand Edouard, que ses sujets avoient d'abord trop exalté dans ses succès, et qu'ils ont ensuite trop avili dans son abaissement. L'histoire impartiale a célébré ses talens et son génie sans dissimuler ses fautes, qui ne l'empêchent pas d'être placé à côté des plus illustres souverains dont s'honore l'Angleterre. Son petit-fils Richard II, fils du prince de Galles, lui succédoit; il n'avoit que onze ans.

Au moment où Edouard mourut la trève expiroit.

Charles avoit offert de sacrifier une partie de ses conquêtes pour établir une paix durable entre les deux nations, mais il s'étoit en même temps préparé à la guerre. Ses propositions n'ayant pas été acceptées, il profita des avantages qu'il s'étoit ménagés par sa prévoyance, et commença les hostilités. Cinq armées sont mises à la fois sur pied, tandis qu'une flotte menace les côtes d'Angleterre. On enlève aux Anglais presque tout ce qu'ils possèdent en France. Lorsqu'on avoit négocié pour la paix, le Roi avoit consenti à leur céder, dans la seule Aquitaine, quatorze cents villes fermées et trois mille forteresses; ainsi l'on peut juger des difficultés qu'on avoit eu à surmonter pour délivrer entièrement des provinces hérissées de châteaux, qui tous étoient en état d'opposer une certaine résistance.

Le roi de Navarre avoit continué de violer ses traités avec la France aussitôt après les avoir conclus. Charles V résolut enfin de le punir, et de lui ôter les moyens de se rendre dangereux par de nouvelles perfidies. Le duc de Bourgogne et Du Guesclin eurent ordre de se rendre en Normandie et de s'emparer de toutes ses places; en même temps le duc d'Anjou lui enlevoit Montpellier, et le roi de Castille entroit en Navarre. Charles-le-Mauvais, attaqué ainsi de tous côtés, alla implorer la protection de l'Angleterre, qui lui fournit cinq cents hommes d'armes et cinq cents archers, et lui fit payer ce foible renfort par la remise de la Rochelle. A peu près à la même époque, les Anglais obligèrent le duc de Bretagne, qui s'étoit réfugié chez eux, et qui ne pouvoit espérer de recouvrer ses Etats que par leur secours, à leur livrer Brest,

la seule ville qu'il possédât encore dans le duché. Ces deux acquisitions étoient importantes; elles montroient l'habileté de la régence qui gouvernoit pendant la minorité de Richard II, et qui, ne pouvant réparer les pertes de l'Angleterre, lui assuroit des moyens d'attaque pour l'avenir.

Cependant le pape Grégoire XI [mars 1378] venoit de mourir au moment où il se disposoit à quitter Rome. Les habitans de cette ville, qui craignoient de voir encore le saint Siége transféré à Avignon, demandèrent avec menaces que son successeur fût italien. Les cardinaux effrayés nommèrent Barthélemi Prignano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Mais bientôt ils prétendirent que l'élection, qui n'avoit pas été libre, étoit nulle, et que Barthélemi lui-même avoit pris l'engagement d'abdiquer. Ils quittèrent Rome, se réunirent à Agnani, puis à Fondi, sommèrent Urbain de remplir sa promesse, et, sur son refus, nommèrent un autre pape. Ce fut Robert, frère du comte de Genève, qui se fit appeler Clément VII. Tous les Etats chrétiens se partagèrent entre les deux papes. Charles V, après avoir fait examiner les droits de chacun d'eux par une assemblée d'évêques et de docteurs, se déclara pour Clément VII. Ses alliés y adhérèrent; ses ennemis prirent parti pour Urbain. Le schisme se prolongea pendant quarante ans, entraîna de grands scandales et de grands désordres; il ne finit qu'au concile de Constance. Plusieurs historiens prétendent que les cardinaux, avant d'élire Clément, avoient fait proposer le souverain pontificat au roi de France, qui étoit veuf, et que ce prince refusa, parce que, étant estropié du bras droit, il n'auroit pu célébrer la messe.

Charles V ayant chassé les Anglais de ses provinces, pouvant disposer d'armées aguerries et victorieuses, crut que les circonstances étoient favorables pour enlever la Bretagne à Montfort, qui avoit montré tant de haine contre la France, et qui venoit récemment encore de livrer à l'Angleterre la seule ville qu'il possédât dans le duché. Ce prince avoit été chassé de ses Etats par ses propres sujets; les seigneurs bretons avoient eux-mêmes réclamé contre lui les secours du Roi; ils s'étoient réunis aux troupes françaises, les avoient aidées à occuper toutes les places fortes. Charles croyoit pouvoir compter autant sur leur dévouement pour lui, que sur leur animosité contre le Duc, dont ils devoient redouter la vengeance. Tout sembloit donc assurer le succès de l'entreprise. Montfort s'étoit réuni aux ennemis de l'Etat; il avoit pénétré avec eux dans le royaume, il étoit réfugié en Angleterre; il y avoit eu moins de griefs contre le prince de Galles, lorsque la cour des pairs avoit prononcé la confiscation de la Guyenne. Mais le Roi avoit mal jugé les dispositions des seigneurs bretons; aussitôt qu'ils s'aperçurent, comme dit Mézeray, qu'on en vouloit au duché et non pas au duc, et que Charles se préparoit à réunir la Bretagne à la Couronne, ils résolurent de défendre leur indépendance. Ce fut en vain que le Roi essaya de les ramener; tous ses efforts furent inutiles; au moment où la confiscation fut prononcée, ils prirent les armes et rappelèrent leur Duc, qui ne put d'abord croire à un changement aussi subit qu'imprévu. Charles, irrité de leur conduite, chassa de ses armées tous les Bretons qui, jusqu'alors, lui avoient rendu de si grands services. Il

paroît même qu'il eut quelques soupçons sur la fidélité de Du Guesclin, auquel il ne donna qu'un foible commandement, lorsqu'il fit avancer ses troupes contre la Bretagne. La première campagne fut insignifiante; on fit peu de progrès; partout on rencontroit une vigoureuse résistance. Au commencement de 1380, le connétable, qui ne faisoit qu'à regret la guerre contre ses anciens compatriotes, fut envoyé en Guyenne pour y soumettre quelques places que les Anglais occupoient encore. Une maladie enleva à la France son libérateur devant les murs de Châteauneuf-de-Randon; et, suivant la plupart des historiens, le commandant anglais ne voulant reconnoître d'autre vainqueur que le héros même, après sa mort, vint déposer les clefs de la place sur son cercueil (1). Charles, qui savoit hono-

(1) La capitulation de Châteauneuf-de-Randon, et la mort de Du Guesclin, sont racontées différemment dans une chronique qui finit en 1383, et qui est citée par D. Vaissette (Histoire du Languedoc, tome 4, p. 372.) « Quant gens-d'armes furent rentrés de l'assault, dit « cette chronique, Berteran fut moult malades, et se fist couchier « et aquemunier (communier), et gens-d'armes moult courchiés « (affectés) pour le doulx regrés qu'il faisoit en son lit, et ni avoit si « grant qui ne fesit plourer, et là appella le marissal de Sansoire, et li « pria qu'il alist parler au capitaine, affin qu'il vaulsist rendre le chastel, « et li desist moult bien que messire Berteran avoit juré le siége; (et lui « dit bien que Du Guesclin avoit juré de ne pas lever le siége sans être « maître du château), et qu'il ne parlast en rien qu'il fust malade. Le « marissal ala parler à eulx, et tant fist le marissal, que Englés dirent, « que Berteran veist parler à eulx et qui se renderoient. Non fera, « dist le marissal: mais apportés les clés en son tref (dans sa tente), « et il les rechevra. Il furent d'acord, et aporterent les clés à Ber- « teran, et se rendirent. Après che, Berteran bailla à Olivier de Cli- « chon l'espée (de connétable) à garder, et les gens-d'armes que le Roi « lui avoit baillié, et les commanda à Dieu et trespassa. Hellas que « grant domaige, et que la couronne de Franche y perdi. »

rer convenablement la mémoire d'un grand homme, ordonna que le corps du connétable fût transporté à Saint-Denis, et placé dans le tombeau des rois.

La perte que la France venoit d'éprouver étoit d'autant plus sensible que d'après un nouveau traité conclu entre la cour de Londres et le duc de Bretagne, une armée anglaise débarquoit à Calais, sous les ordres du duc de Bukingham. Le système de défense que le Roi avoit suivi jusqu'alors, lui avoit trop bien réussi pour qu'il s'en écartât, et il devoit y tenir plus que jamais depuis la mort du connétable. Il donna donc à ses généraux les mêmes ordres que lorsque le duc de Lancastre étoit entré dans le royaume en 1373. En vain, ses troupes, animées d'une incroyable ardeur, sollicitoient avec instance la permission de combattre. Il fut inébranlable : « Laissés les Anglois faire leur che« min, répondoit-il, ils se dégasteront par eux-mêmes. » Le Roi avoit en outre des motifs particuliers pour ne pas risquer une bataille. Les Bretons s'étoient montrés peu disposés à devenir sujets de la France, mais ils détestoient les Anglais ; ils avoient hautement manifesté leur mécontentement, lorsqu'ils avoient appris que Montfort, rappelé par eux, sollicitoit des secours chez leurs ennemis. Charles, habile à profiter de leurs dispositions, avoit déjà fait prononcer plusieurs villes contre le duc ; l'arrivée d'une armée anglaise, épuisée par une longue marche et par des combats continuels, trop foible pour contenir le pays, devoit nécessairement opérer en Bretagne une révolution favorable à la France. Le Roi étoit peut-être à la veille de voir enfin cette province réunie à la Couronne, et de terminer glorieusement la seule de ses entreprises qui

n'eût point été couronnée du succès. Il tombe malade et meurt sans avoir pu consolider ses travaux; il emporte au tombeau la triste certitude des malheurs qui vont pleuvoir sur la France, et ne peut ni les empêcher ni les prévenir.

Lorsqu'il étoit monté sur le trône en 1364, le royaume, dépouillé de plusieurs provinces importantes, ouvert de toutes parts, n'avoit à opposer à l'ennemi que des troupes découragées. Les peuples étoient ruinés, les campagnes dévastées et sans culture, le trésor obéré, l'autorité royale avilie. Le roi de Navarre, maître de diverses places sur la Seine et dans les environs de Paris, pouvoit insulter impunément et affamer la capitale : enfin le royaume se trouvoit réduit à un tel état, qu'Edouard lui-même n'avoit pas jugé qu'il fût nécessaire de l'abaisser davantage. Charles, en cinq années de paix, avoit fait renaître l'abondance dans ses Etats, rétabli ses finances, créé des armées. Six campagnes lui avoient suffi, non-seulement pour recouvrer ce qui avoit été cédé par le traité de Bretigny, mais encore pour conquérir les anciennes possessions des Anglais en France. Son entreprise sur la Bretagne, que les historiens ont blâmée parce qu'elle n'a pas réussi, étoit justifiée par la conduite ennemie du duc de Montfort et par l'intérêt de l'Etat. Rarement les souverains ont des prétextes aussi plausibles quand ils font la guerre, et jamais le succès d'une expédition ne parut mieux assuré d'après tous les calculs de la prudence humaine; mais Charles n'avoit pu mettre la dernière main à ses travaux; les Anglais possédoient encore Bordeaux, Bayonne, Calais, Brest et La Rochelle; ils tenoient ainsi les clefs de la France, où ils

pouvoient pénétrer sans obstacle. Le Roi, qui n'avoit que quarante-quatre ans, pouvoit espérer qu'il vivroit assez long-temps pour achever la délivrance du royaume. La foiblesse de sa santé n'arrêtoit point l'activité de son esprit; une sage économie lui avoit ménagé des ressources pour continuer la guerre sans fouler ses peuples par de nouveaux impôts. Encore quelques années, et ce grand monarque établissoit sur des bases inébranlables la prospérité et la splendeur de la France; mais l'édifice, encore imparfait, devoit s'écrouler s'il n'étoit soutenu par des mains fermes et habiles.

La Couronne tomboit sur la tête d'un enfant de douze ans; les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, étoient appelés, par leur naissance, à la direction des affaires pendant la minorité du jeune Charles VI. Le Roi, qui avoit su contenir leur ambition et réprimer leur avidité, prévoyant ce qui arriveroit après sa mort, leur avoit adjoint pour la régence le duc de Bourbon, son beau-frère, dont il connoissoit les talens et l'austère probité; mais ce prince ne put ni empêcher le mal ni en arrêter les progrès. Les trésors amassés pour la défense du royaume, furent employés à de folles entreprises, et la France, livrée aux factions, ne fut plus en état de résister à l'ennemi qu'elle avoit vaincu sous le règne précédent: un seul homme l'avoit sauvée, sa mort la replongea dans l'abîme.

ANCIENS MEMOIRES

SUR

DU GUESCLIN.

CHAPITRE PREMIER,

Où le lecteur admirera le penchant que Bertrand avoit pour la guerre dans son enfance même.

Un auteur espagnol a fort judicieusement pensé qu'il étoit de l'interest public d'étudier l'inclination des enfans avec beaucoup de soin, pour découvrir au juste à quel employ la Providence les a destiné, et qu'il n'en est point à qui le ciel n'ait donné quelque talent particulier, dans lequel ils reüssiroient si on leur laissoit suivre leur pente naturelle. Il pretend que la plûpart des parens, pour n'avoir pas voulu garder une précaution si necessaire, ont fait prendre de fausses routes à leurs enfans, et les ont engagé dans une condition, qui, ne s'accordant point avec leur genie, les a fait vivre sans honneur et sans reputation dans le monde. En effet, un pere peche contre le bon sens, quand il fait embrasser à son fils une profession pour laquelle il témoigne une aversion naturelle ; quand il destine à l'epée celuy qui n'est né que pour

le bareau ; quand il veut employer dans le commerce et dans le negoce celuy qui n'a du penchant que pour l'eloquence, et jetter dans les intrigues et les negociations celuy qui n'aime que la retraite et la solitude. Ce choix inconsideré fait qu'on voit peu de gens exceller dans le party qu'on leur a fait prendre, parce que leur naturel étant forcé, n'agit point de source, et ne fait que de languissans efforts ; au lieu que s'il se laissoit aller à cette rapide inclination qu'il sent d'origine, il éclateroit avec un succés admirable; et feroit un progrés merveilleux dans l'art, ou dans l'état auquel il se seroit volontairement appliqué.

Bertrand Du Guesclin, dont j'entreprens d'écrire la vie, fut un genie de ce caractere : la guerre fut tout son penchant ; il aima les armes en naissant ; et, cultivant toûjours cette inclination martiale, il devint enfin le plus fameux capitaine de son siecle, et se procura par sa valeur et son experience la dignité de connétable de France, au delà de laquelle l'ambition d'un homme de guerre ne peut plus rien pretendre. Il y vint par degrez ; et, dans le cours d'une vie de soixante six ans, il donna chaque année de nouvelles preuves de son courage et de sa bravoure ; et rendit de si grands services à l'Etat, que pour en rendre la memoire immortelle, Charles le Sage, son maître et son roy, voulut qu'une lampe fût toûjours allumée sur le tombeau de ce heros, de peur que la posterité ne perdît le souvenir des memorables actions qu'il avoit faites sous son regne : il le fit même enterrer à Saint-Denis, pour donner une sepulture royale à celuy qui par ses victoires avoit conservé la couronne de France dans son lustre et dans sa splendeur.

Ce grand homme, qui devoit être dans le quatorziéme siecle la terreur des Anglois et des Espagnols, et le conservateur de la couronne de France, reçut le jour au château de la Mothe, à six lieües de Rennes en Bretagne. Son pere avoit plus de noblesse que de biens; et quoy que personne ne luy pût disputer la qualité de gentilhomme, la fortune ne luy avoit pas donné suffisamment de quoy la soûtenir. La mere de Bertrand étoit parfaitement belle; et comme elle avoit le cœur grand et des sentimens proportionnez à sa haute naissance, elle ne se sçavoit pas bon gré d'avoir mis au monde un enfant si difforme et si laid, que l'étoit Guesclin, pour lequel elle n'avoit que du mépris et de l'aversion, luy voyant des airs si grossiers et si mal agreables. En effet, il n'avoit rien de revenant: toutes les actions de cét enfant avoient quelque chose de farouche et de brutal; son humeur taciturne et revêche ne promettoit à ses parens que des suites indignes du nom qu'il portoit; et plus ils étudioient ses inclinations, et moins ils avoient d'esperance de s'en rien promettre d'avantageux à leur famille. Un exterieur si ingrat leur donnoit contre luy des mouvemens de colere; car toutes les fois qu'il paroissoit en leur presence, ils ne le voyïoient qu'avec peine, comme s'ils avoient un mutuel chagrin d'avoir donné la naissance à un monstre, dont ils ne devoient attendre que des actions qui leur attireroient des reproches et de la honte dans leur maison.

Ce peu de predilection qu'ils avoient pour luy, faisoit qu'ils le postposoient à ses freres, quoy qu'il en fût l'aîné, le méprisant et le rebutant, jusques-là qu'ils ne luy permettoient pas de manger à table avec eux,

comme s'ils avoient de la repugnance à le reconnoître pour leur fils. Tous ces mauvais traitemens rendoient cet enfant encore plus sombre et plus melancolique; et quand les domestiques s'en approchoient pour luy dire quelque chose de fâcheux et le tourmenter, il leur témoignoit son ressentiment en levant contre eux un bâton qu'il avoit toûjours en sa main. Cependant il fit bien voir un jour à sa mere qu'il n'etoit pas insensible aux outrages qu'on luy faisoit : car cette dame faisant asseoir à sa table les cadets de Bertrand, sans luy vouloir permettre d'y prendre sa place avec eux, cet enfant, quoy qu'il n'eût encore que six ans, ne put digerer un affront si sanglant, et, sans se soucier s'il perdoit le respect à sa mere (1), il menaça ses freres de tout renverser s'ils pretendoient l'empêcher de prendre au dessus d'eux le rang qui luy appartenoit comme à leur aîné. Des paroles il vint aux effets, et l'indignation qu'il avoit de se voir negligé de la sorte, le fit aussitôt partir de la main, se mettant brusquement à table sans en attendre l'ordre de sa mere, et, mangeant tout en colere, mal proprement, et de mauvaise grace. Cette saillie, qui venoit pourtant d'un bon fonds, déplut fort à sa mere, qui lui commanda de sortir au plûtôt, et le menaça que s'il n'obeïssoit sur l'heure, elle le feroit foüetter jusqu'au sang. Ce

(1) Lors se leva, et vint à ses freres, que il moult aimoit, et leur demanda de haulte voix : « se ilz se devoient là asseoir des premiers « au mengier, et il deust jeûner, et attendre aussi comme un garçon. « Et en outre leur dist, que il iroyt seoir à leur table, voulzissent ou « non, et se ilz en parloient, il abatroit tout par terre. » (*Histoire manuscrite de Du Guesclin, publiée par Ménard*, p. 4. Dans les notes subséquentes, cet ouvrage sera désigné seulement par le nom de *Ménard*.)

petit garçon se le tint pour dit, il se leva de la place qu'il avoit prise ; mais ce fut avec tant de rage, qu'il jetta par terre et la table et toutes les viandes qu'on avoit servy devant cette dame, qui, surprise de son audace, luy donna mille maledictions, luy dit les paroles du monde les plus indignes, et luy témoigna qu'elle étoit au desespoir de se voir la mere d'un bouvier, qui ne feroit jamais que du deshonneur au sang dont il étoit sorty.

Tandis que cette dame se déchaînoit ainsi sur son fils, une juifve entra dans sa chambre, et comme elle avoit assez d'habitude et d'accés auprés d'elle, elle prit la liberté de luy demander le sujet de son emportement et de son chagrin. Le voila, luy dit-elle en luy montrant le petit Guesclin, qui se tenoit tapy dans un coin, soûpirant et pleurant sur toutes les duretez qu'il luy falloit tous les jours essuyer. La juifve, qui se piquoit d'être habile physionomiste, approcha de Bertrand, et regardant avec attention les traits de son visage et les lineamens de ses mains, elle essaya de l'appaiser en luy disant quelque chose d'obligeant, et le conjurant de ne se point décourager, parce qu'elle prevoyoit qu'il ne seroit pas toûjours malheureux. L'enfant, qui croyoit que cette femme vouloit se divertir à ses dépens, la repoussa rudement et luy dit qu'elle le laissât en paix, qu'elle allât porter plus loin ses railleries, et qu'autrement il luy donneroit du bâton qu'il avoit dans sa main. La juifve ne se rebuta point, et ne se contentant pas d'avoir si bien cajolé le petit Bertrand qu'elle l'appaisa tout à fait, elle se tourna du côté de sa mere, et l'assûra que cet enfant étoit né pour de grandes choses, qu'il se feroit un jour

distinguer par des actions heroïques, et que son étoile vouloit qu'il se procurât par ses merites personnels, les dignitez les plus eminentes, particulierement en France, où l'appelleroit la defense et la gloire des lys, dont il soûtiendroit les interests avec une valeur extraordinaire. Elle la conjura de ne point negliger l'education d'un enfant dont sa maison devoit tirer son plus grand éclat, quoy que son visage et sa taille fussent fort disgraciez. La dame fut peu credule à tout ce qu'on luy promettoit de son fils, disant que toutes ses inclinations ne quadroient gueres à de si belles esperances. Cependant elle revint un peu de la mauvaise opinion qu'elle avoit de Bertrand, par l'action qu'elle luy vit faire à l'instant : car ayant fait asseoir la juifve à sa table, ce petit garçon se souvenant de tout ce qu'elle avoit dit en sa faveur, caressa cette femme de son mieux, luy donna d'un paon que le maître d'hôtel venoit de servir, et voulut luy même luy verser à boire, remplissant le verre avec tant d'empressement et de si bon cœur, que le vin surnageant les bords, se répandit un peu sur la nappe, l'enfant luy disant qu'il en usoit ainsi pour faire la paix avec elle et luy donner quelque satisfaction sur le peu d'honnêteté qu'il avoit eu d'abord pour elle. Cette petite generosité surprit agreablement sa mere, qui ne put se defendre d'avoüer qu'elle ne luy croyoit pas un si grand fonds de reconnoissance (1). Cependant elle eut pour luy plus de consideration dans la suite, le faisant habiller plus honnêtement, et defen-

(1) Bertrand respondi lors à sadite mere : « que mauvais estoit le « fruit, et riens ne valoit, qui meurir ne povoit. » (*Du Guesclin, par Ménard*, p. 6.)

dant à ses domestiques de prendre plus avec luy des airs de privauté qui ne s'accommodoient pas avec le respect qu'ils devoient au fils de leur maîtresse.

Cette premiere estime qu'elle eut pour son fils, ne fut pas de longue durée; car quand il eut atteint l'âge de neuf ans, elle eut beaucoup de peine à contenir cette humeur bouillante qui le mettoit aux mains avec tout le monde. Il se déroboit souvent de la maison sans prendre congé d'elle, et se faisoit un plaisir d'assembler auprés de luy tous les enfans de son âge qu'il rencontroit, pour se battre contre eux, prêtant le colet à tous ceux qui vouloient mesurer leurs forces avec luy, jettant les uns par terre et s'éprouvant tout seul contre plusieurs, et sortant toûjours avec avantage de tous ces petits combats qu'il donnoit, si bien qu'il étoit redouté de tous les enfans de son voisinage; et l'on voyoit déja par avance des preliminaires certains de ce qu'il devoit devenir un jour. Il se battoit avec tant d'acharnement qu'il sortoit quelquefois de la mêlée la bouche et le nez tout en sang; ses habits étoient tout déchirez des coups qu'il recevoit, ce qu'il s'attiroit pour ne vouloir jamais lâcher prise; et quand il revenoit à la maison tout meurtry des gourmades qu'on luy donnoit, sa mere, le voyant ainsi défiguré, luy reprochoit cette basse inclination qu'il avoit à se mêler avec de petits païsans, ne frequentant que de la canaille et ne se plaisant qu'à se battre avec des gueux, sans se souvenir de la noblesse de son extraction, ny de ce qu'avoit predit la Juifve en sa faveur, qui témoignoit n'avoir pas rencontré juste sur son chapitre, puisque, bien loin de soûtenir en gentilhomme tout ce qu'elle s'étoit promise de sa conduite, il s'en éloignoit tout à

fait en menant la vie d'un goujat et d'un miserable, en ne s'exerçant qu'avec des coquins.

Tous ces reproches ne furent point capables de luy donner des sentimens plus nobles. L'amour du combat l'emporta sur l'obeïssance que Bertrand devoit à ses parens : il mouroit d'envie de se battre, sans considerer la naissance de ceux avec lesquels il étoit toûjours aux prises. On avoit beau le veiller pour l'empêcher de sortir, il se deroboit si secrettement qu'on le trouvoit aux mains en pleine campagne, quand on le pensoit encore à la maison; c'étoit là qu'il faisoit son apprentissage de guerre, s'atroupant avec tous les petits villageois, se mettant à leur tête, donnant le signal du combat, et se jettant au travers de ces pretendus ennemis avec tant de courage et de force, qu'il remportoit toujours la victoire. Son pere ne pouvant luy faire perdre cet acharnement qu'il avoit à se battre, fut obligé de faire publier par les villages voisins que les peres seroient condamnez à de grosses amendes, dont les enfans se trouveroient à l'avenir dans la compagnie de son fils Bertrand, pour recommencer avec luy leurs premiers jeux de main qui le détournoient de tous les autres plus nobles exercices, qui doivent faire l'occupation d'un jeune gentilhomme; mais il ne fit que blanchir avec toute cette precaution, qui luy fut tout à fait inutile. Il luy falut s'assûrer de la personne de Guesclin, l'enfermant dans une chambre de son château, de peur qu'il ne prît encore la clef des champs pour reprendre son premier train de vie.

Quatre mois de prison ne furent point capables de diminuer en luy la demangeaison qu'il avoit pour ces exercices; le repos luy fut ennuyeux; il se devint à

charge à soy même, se voyant tout seul sans avoir plus aucuns ennemis à combattre : il s'avisa d'un stratagême pour rompre ses liens. Une fille de chambre avoit ordre de luy porter à manger deux fois tous les jours ; il eut l'adresse de l'enfermer dans sa même chambre, et d'en emporter la clef, de peur quelle ne revelât l'evasion qu'il meditoit de faire ; il courut aussitôt à la campagne, et détacha d'une des charruës de son pere une jument sur laquelle il monta, se moquant du chartier, qui courut aprés luy pour l'en faire descendre, et galopa jusqu'à Rennes sans selle et sans bride, pour se refugier chez une de ses tantes, qui luy fit un fort méchant accueil, ayant appris toutes les jeunesses qu'il avoit faites auprés de ses parens, et toute la mauvaise satisfaction qu'il leur avoit donnée dans sa conduite. Le mary de cette dame n'aprouva pas cette vesperie, luy representant que les jeunes gens avoient toûjours une gourme à jetter, que ces sortes de saillies se rectifioient avec l'âge, et que tous ces mouvemens, quoyque dereglez dans le commencement, venans à se temperer dans la suite, rendoient l'homme capable des plus grandes choses ; il ajoûta qu'il ne trouveroit point mauvais qu'il demeurât auprés d'eux pour en faire leur éleve, et qu'il se promettoit que cet enfant ayant tant de feu, pourroit devenir un jour un grand capitaine, si l'on luy laissoit suivre le penchant qu'il avoit pour les armes.

Ce fut dans cet esprit que pour cultiver en luy ce naturel guerrier, il le faisoit souvent monter à cheval avec luy, luy faisoit faire de longues traites tout exprés pour l'endurcir davantage au travail ; et Bertrand encherissoit encore sur ce que son oncle desiroit de

luy, souffrant des fatigues au delà de son âge, et témoignant par tout un plaisir incroyable quand on luy faisoit faire tous ses exercices, par ce qu'il répondoient à cette inclination vehemente qu'il avoit pour les armes. Une conjoncture fit bientôt connoître ce naturel ardent et heureux qu'il avoit pour la guerre. On proposa dans Rennes, un certain dimanche, un prix pour celuy qui sçauroit le mieux s'exercer à la lute. Bertrand brûloit d'impatience de se mettre sur les rangs avec les autres, n'ayant point de passion plus violente que celle d'être aux prises avec quelqu'un. Sa tante, qui craignoit que ce jeune homme ne voulût être de la partie, s'avisa de le mener au sermon pour l'en détourner; mais aussitôt que Bertrand, qui n'avoit alors que seize à dix-sept ans, vit le predicateur en chaire, il se déroba secrettement de l'église et se rendit sur la place où se faisoit la lute. Il y fut bientôt reconnu par quelques-uns de ceux avec lesquels il avoit fait là dessus son apprentissage dans son enfance. Ils le prierent d'entrer en lice avec les autres, il en avoit plus de demangeaison qu'eux; mais avant que de s'y engager, il leur fit promettre que jamais ils n'en parleroient à sa tante, dont il avoit interest de ménager la bienveillance, aprés avoir eu le malheur de perdre celle de ses parens pour de semblables choses. Aprés avoir reçu leur parole, il se mit en devoir de prêter le colet au premier qui se presenteroit devant luy. L'occasion ne lui manqua pas; il apperçut un jeune Breton dont la contenance étoit tout à fait fiere, et qui s'applaudissoit sur le succés qu'il avoit eu dans la lute, ayant déja terrassé douze de ses compagnons; Bertrand voulut mesurer ses forces avec luy. La lute

fut longtemps opiniâtrée de part et d'autre; mais à la fin, Guesclin fit de si grands efforts qu'il jetta son homme par terre. Il arriva par malheur qu'en se tiraillant l'un et l'autre, Bertrand tomba sur son adversaire, et dans sa chûte, il se froissa le genou contre un caillou dont le coup fut si rude et si violent qu'il luy fit une large ouverture, et luy causa tant de douleur, qu'à peine pouvoit-il se tenir sur ses pieds; et le sang qui couloit de sa playe luy faisant apprehender que la nouvelle de cet accident ne vint jusqu'aux oreilles de sa tante, il pria ses camarades de le mener chez un chirurgien, pour panser sa blessûre. Ils luy rendirent ce bon office, et luy presenterent le prix qu'il avoit remporté dans la lute; c'étoit un chapeau tout couvert de plumes et garny d'argent sur les bords; mais il n'osa pas l'accepter, de peur que sa tante, découvrant par là qu'il avoit eu la temérité de s'engager à la lute à son insçû, contre sa defense absoluë, ne lui fît ressentir son indignation. Il ne put pourtant pas empêcher que toute l'affaire ne vint ensuite à sa connoissance; car cette dame, aprés que le sermon, qu'elle avoit attentivement écouté, fut finy, venant à s'appercevoir que son neveu luy manquoit auprés d'elle, le fit chercher par tout. Un de ses compagnons la tira de peine en la felicitant sur le bonheur qu'il avoit eu de remporter le prix de la lice, et l'assûrant que cet avantage ne luy avoit coûté qu'une blessûre legere au genou, dont elle devoit esperer qu'il gueriroit bientôt, puis qu'on avoit eu grand soin d'appliquer aussitôt l'appareil necessaire à la playe que luy avoit causé la rencontre d'une pierre qui luy avoit fait quelque contusion.

La dame n'étant pas moins irritée de la désobeïssance de son neveu, que fâchée de sa blessûre, se rendit incessamment dans son logis, où trouvant Bertrand au lit, elle lui fit une reprimande fort seche sur le méchant ply qu'il prenoit de se commettre tous les jours avec des canailles, et de n'avoir point devant les yeux la noblesse du sang dont il étoit sorty.

Guesclin tâcha de la radouçir de son mieux, en luy representant que sa blessure n'étoit pas dangereuse, ayant plus fait de bruit dans le monde que de mal à luy même, et qu'il esperoit d'en guerir au premier jour. En effet il se vit sur pied au neuviême jour, et quelque temps aprés ayant fait sa paix avec son pere, par le canal de sa tante et de ses amis, il en obtint un petit roussin, sur lequel il montoit ordinairement pour contenter la curiosité qu'il avoit d'aller voir les tournois qui se faisoient dans la province de Bretagne. Il eût bien voulu se mettre sur les rangs avec les autres; mais comme il étoit trop jeune et trop mal monté, ces deux obstacles ne luy permettoient pas de satisfaire le désir qu'il avoit de se signaler dans cet exercice, sous les yeux d'une foule de spectateurs dont la presence l'auroit encouragé de faire de son mieux pour surmonter son adversaire. Il se contentoit de faire à son pere un recit fort exact et fort agreable de toutes les circonstances qui s'étoient passées dans ces sortes de combats; et ce jeune homme témoignoit en les racontant prendre tant de goût à ces exercices, que ceux qui l'écoutoient là dessus, et particulierement son pere, jugerent dés lors que Bertrand feroit un jour un grand fracas dans l'Europe

dans la profession des armes, et quoy qu'il eût l'humeur tout à fait guerriere, cependant ses parens admirerent la bonté de son naturel, qui s'attendrissoit sur les pauvres, qui ne sortoient jamais d'auprés de luy sans en recevoir quelque aumône.

CHAPITRE II.

Bertrand remporta le prix dans un tournoy qui se fit au milieu de Rennes, aprés avoir toûjours eu l'avantage dans tous les combats de lance qu'il donna.

C'ÉTOIT autrefois une coûtume fort loüable d'instruire la jeunesse à coure la lance, et de proposer un prix à celuy qui reüssiroit le mieux dans ce noble exercice, afin que cette lice luy servît d'apprentissage pour faire un jour la guerre avec succés. C'est sur ce pied qu'on marqua dans Rennes le jour, le temps et la place où se devoient donner ces sortes d'assauts. Chacun courut avec empressement pour les voir; les dames paroissoient aux fenêtres fort magnifiquement parées, pour s'attirer les yeux de tout le monde, et pour être les spectatrices de ces combats. La presence de tant de témoins et d'arbitres excitoit dans le cœur de chaque écuyer un desir ardent de bien faire, et de sortir avec honneur d'une si glorieuse carriere. Bertrand se mit sur les rangs avec les autres, mais il devint la raillerie de ce beau sexe, qui le voyant si laid et si mal monté, ne manqua pas d'éclater de rire

à ses dépens, en disant qu'il avoit plus l'air d'un bouvier que d'un gentilhomme, et qu'il avoit apparemment emprunté le cheval d'un meunier pour faire une course de cette importance. D'autres, qui connoissoient sa naissance, sa bravoure et son cœur, prenoient son party, soûtenans qu'il étoit le plus intrepide et le plus hardy chevalier de toute la province, et qu'il alloit bientôt donner publiquement des preuves de son adresse et de sa force.

Bertrand qui prêtoit l'oreille à tout ce qu'on disoit de luy, se reprochoit interieurement son méchant air et sa mauvaise mine, et desesperoit de pouvoir jamais plaire aux dames étant si mal fait : il pestoit aussi dans son ame contre la dureté de son pere qui le negligeoit si fort, qu'il souffroit qu'il eût une si méchante monture dans une occasion de cet éclat. C'est ce qui l'engagea de prier un de ses cousins, qui se trouva là, de luy faire l'amitié de luy prêter son cheval, afin qu'il pût se démêler avec succés de l'action qu'il alloit entreprendre, l'assûrant qu'il reconnoîtroit dans son temps ce bon office qu'il attendoit de son honnêteté. Ce parent ne balança point à luy faire ce petit plaisir, l'accommodant sur l'heure de ses armes et de son cheval. Bertrand se voyant dans un équipage assez leste et monté fort avantageusement, se presenta pour rompre une lance, tendant les mains au premier écuyer qui voudroit entrer en lice avec luy. L'un des plus braves de la troupe luy répondit par le même signe. La carriere étant ainsi reciproquement ouverte, Guesclin poussa son cheval avec tant de force et pointa sa lance avec tant d'adresse, qu'il donna juste dans la visiere de son adversaire et

luy fit sauter le casque à bas. Il frappa ce coup avec tant de roideur qu'il jetta par terre le cheval et le chevalier. Le premier en mourut à l'instant; et l'homme demeura longtemps pâmé sur la place sans pouvoir reprendre ses sens, et quand il fut revenu de ce grand étourdissement, il demanda le nom de son vainqueur: mais on ne luy pût donner là dessus aucun éclaircissement, parce que le casque qui couvroit la tête de Guesclin ne permettoit pas à personne de le reconnoître. Il arriva pour lors une conjoncture fort heureuse pour Bertrand, et qui fit voir à tout le monde la bonté de son naturel, car son pere, qui ne le connoissoit point au travers de son armûre de tête, voulant vanger l'affront de celuy qui venoit d'être terrassé, se presenta pour faire un coup de lance contre luy, mais Bertrand, qui reconnut les armes de sa maison sur l'écu de son pere, jetta aussitôt par respect la sienne par terre.

Tous les spectateurs furent également surpris d'une contenance si contraire à celle qu'il venoit de faire éclater. Son pere, qui s'imaginoit que sa seule crainte avoit toute la part à cette action, fut bien détrompé quand il le vit aussitôt mesurer ses forces avec un autre, auquel il fit perdre les étriers, et qu'il atteignit sur la tête avec tant de roideur, qu'il luy fit voler son casque à plus de dix pieds de là. Toute l'assemblée battit aussitôt des mains, applaudissant à ce genereux avanturier, dont ils ne connoissoient ny le nom, ny la personne; mais ce fut un redoublement de joye, particulierement pour son pere, quand Guesclin leva la visiere devant tout le monde pour se donner à connoître. Il courut pour embrasser ce cher enfant qui luy faisoit

tant d'honneur, et dont tous les assistans admirerent la grande jeunesse et la grande adresse, et la surprenante hardiesse. Il luy promit qu'à l'avenir il l'assisteroit de tout ce qu'il auroit besoin, de chevaux et d'argent, pour busquer fortune dans la guerre, pour laquelle il avoit des dispositions si heureuses; et sa mere et sa tante qui se trouverent là ne se pouvoient tenir de joye, de voir dans ce jeune homme les glorieux premices de ce qu'on leur avoit dit qu'il devoit devenir un jour.

CHAPITRE III,

Où l'on verra l'artifice et le courage avec lequel Bertrand s'empara de la citadelle de Fougeray pour Charles de Blois contre Simon de Monfort, lors que ces deux princes se faisoient la guerre, pour soûtenir l'un contre l'autre leurs droits prétendus sur le duché de Bretagne.

L'HISTOIRE de France nous apprend la fameuse concurrence qu'il y eut entre Charles de Blois et Jean de Monfort pour la souveraineté de Bretagne. Philippe de Valois épousa la querelle du premier de ces princes, et le roy d'Angleterre celle du second. Toute l'Europe sembla se vouloir partager là dessus. En effet une si belle province meritoit bien que ceux qui pretendoient y avoir plus de droit, en achetassent la possession par des combats et par des victoires. Comme elle étoit la patrie de Bertrand et qu'il avoit

le cœur tout françois, il ne balança point à se declarer pour celuy qui s'étoit mis sous la protection des lys. Il prit donc le party de Charles de Blois, et se mit en tête d'enlever par surprise un château qu'on appelloit Fougeray, qui dans ce temps étoit une place importante, et dont la prise pouvoit donner un grand poids aux pretentions du prince dont il avoit entrepris de soûtenir les intérêts. Il s'avisa, pour y reüssir, de se travestir en bucheron, pour se rendre moins suspect à ceux qui gardoient ce château. Soixante hommes qu'il avoit apposté pour seconder son dessein, luy furent d'un tres-grand secours pour l'executer à coup sûr.

Il partagea ce petit corps en quatre parties comme si c'étoient autant de bucherons qui venoient les uns aprés les autres indifferemment pour vendre du bois dans la place. Il épia le temps que le gouverneur venoit d'en sortir avec une partie de sa garnison pour faire la tentative qu'il avoit meditée. Tout son monde avoit comme luy des armes cachées sous leur juste au corps. Ils sortirent séparément d'une forêt voisine, dans laquelle ils avoient passé fort secrettement la derniere nuit; ils parurent de grand matin chargez, qui çà, qui là, de bourées et de fagots sur leurs épaules. Comme on ne voyoit cette troupe que fort confusement de loin, le guet ne manqua pas de sonner, mais à mesure qu'ils approcherent la défiance commença de cesser. Bertrand se presenta le premier dans ce bel équipage, et parut auprés du pont levis, couvert d'une robe blanche jusqu'aux genoux et chargé de bois par dessus. Le portier, qui ne se défioit de rien, vint luy quatriéme abaisser le pont. Bertrand

debuta par se décharger de son fardeau pour embarrasser le pont, et tira de dessous ses habits une bayonnette dont il poignarda le portier, et cria tout aussitôt *Guesclin*, pour donner le signal à ses gens de le joindre et de le seconder. Ils partirent aussitôt de la main, se jettans sur le pont, et gaignerent la porte dont ils se saisirent en attendant que le reste pût entrer avec eux : mais comme il y avoit bien deux cens Anglois dans la place, et que Bertrand n'avoit que soixante hommes, la partie n'étoit pas égale : il y eut grande boucherie de part et d'autre ; les Bretons étoient attaquez de tous côtez ; ils n'avoient pas seulement à soûtenir les efforts des soldats anglois, il leur falloit encore essuyer une grêle de pierres, qui leur étoient jettées par les femmes et les enfans de Fougeray.

Le fracas fut grand ; il y eut un Anglois qui d'un coup de coignée fendit la tête d'un des compagnons de Bertrand ; celuy-cy le perça de son épée pour vanger la mort de son compatriote, et s'emparant de la même coignée, charpentoit tous les Anglois qui se presentoient devant luy, les menant battans jusqu'au pied d'une bergerie, contre laquelle il s'adossa pour reprendre haleine, et parer les coups qu'on luy pouvoit porter par derriere, en attendant qu'il luy vint du secours, dont il avoit un tres-grand besoin (car il avoit déja reçu beaucoup de blessures, et le sang qui couloit de dessus sa tête sur ses yeux, luy ôtoit l'usage de la veüe, sans laquelle il ne pouvoit pas se defendre), quand il arriva par bonheur qu'un party de cavalerie qui tenoit pour Charles de Blois, passant là tout auprés, et sçachant que Bertrand étoit aux mains avec les Anglois pour le même sujet, vint le

dégager fort à propos, écarta d'autour de luy tous ses ennemis qui s'acharnoient à le massacrer, et contre lesquels il tint tête jusqu'à ce que ces cavaliers arriverent heureusement, et chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils en tuerent la meilleure partie. Le reste fut contraint de prendre la fuite. Ils trouverent Bertrand dans un grand danger, car il étoit tout seul aux prises avec dix Anglois; et comme sa coignée lui avoit échappé des mains, il étoit obligé de se defendre à coups de poing. Cependant il disputa si bien le terrain que, secondé de ce secours, il se rendit le maître de la place dont il s'empara pour Charles de Blois; et s'aquit par cette bravoure une si grande reputation par tout, qu'il passoit pour le plus intrepide et le plus hardy chevalier de son siecle.

CHAPITRE IV.

Où l'on admirera le stratagême dont se servit Bertrand pour faire lever le siege de Rennes assiegé par le duc de Lancastre, et comme il se jetta dans la place pour la secourir.

Le roy d'Angleterre s'étant declaré pour Jean de Monfort contre Charles de Blois, envoya le duc de Lancastre en Bretagne, à la tête d'un gros corps de troupes, pour mettre le siege devant la capitale de cette province. Il fit accompagner ce prince des seigneurs les plus distinguez de sa Cour : pour faciliter une si considerable expedition, le comte de Pembroc,

Jean de Chandos, Robert Knole, Jean d'Andelette, tous fameux capitaines, étoient de la partie. Il y avoit même dans l'armée du Duc beaucoup de gentilshommes bretons, qui s'étoient engagez au service de Jean de Monfort, et qui prirent party dans l'armée angloise, pour luy donner des preuves de leur zele et de leur fidelité. Le duc fit serment qu'il ne desempareroit point du poste qu'il avoit occupé qu'aprés la prise de la ville, et qu'il pretendoit planter son enseigne sur le haut des murailles de Rennes.

Bertrand, qui tenoit pour Charles de Blois, étoit aux écoutes, caché dans un bois avec ses gens, cherchant l'occasion de se jetter dans la place, et faisant toûjours quelques efforts pour ce sujet. Il harceloit l'armée des ennemis, leur donnant toutes les nuits de nouvelles alarmes, ce qui fatiguoit fort les *Anglois*, qui devoient être toûjours sur leurs gardes, et ne pouvoient ainsi reposer, ny dormir à loisir. Le duc fut curieux d'apprendre le nom du cavalier qui donnoit tant d'exercice à ses troupes. Un gentilhomme breton le lui declina par de fort beaux endroits, luy marquant sa naissance, sa bravoure et son intrepidité dans les occasions les plus dangereuses, et l'adresse et la resolution qu'il avoit depuis peu fait paroître, quand il s'étoit saisy du château de Fougeray, dont il avoit surpris et tué toute la garnison. Ce prince, sur ce recit, conçut beaucoup d'estime pour Bertrand, mais il eût fort souhaité qu'il allât exercer son courage dans un autre païs, parce qu'il apprehendoit qu'un homme de cette trempe ne fût capable de troubler beaucoup le cours de son siege.

Guesclin, suivant toujours sa pointe, faisoit souvent

des courses aux environs du camp des Anglois. Un officier de cette armée (1) tomba par bonheur dans ses mains, qui luy dit que le duc de Lancastre esperoit de faire bientôt joüer une mine pour ouvrir une breche, à la faveur de laquelle il comptoit de prendre Rennes d'assaut. Bertrand, pour détourner le coup, se mit en tête de donner le change aux Anglois, et de leur faire perdre l'envie de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé : se glissant avec ses Bretons, dans une nuit bien sombre, au milieu du camp du Duc, lors que les Anglois étoient endormis, et pour encourager ses gens, et dans le même temps intimider ses ennemis, il mit le feu dans leurs tentes et cria *Guesclin*. L'alarme fut si grande, que les Anglois à leur reveil croyoient que Charles de Blois leur venoit tomber sur le corps avec une armée fort nombreuse ; mais aprés s'être un peu reconnus ils se rassûrerent et donnerent mille maledictions à Bertrand, qui leur avoit brûlé leur équipage avec une poignée de ses gens, et s'étoit ensuite tiré d'affaire en faisant une fort honorable retraite. Le Duc, indigné de toutes les algarades que luy faisoit cet avanturier, jura que s'il tomboit une fois dans ses mains, il ne le relâcheroit

(1) Ce prisonnier étoit le baron de la Poule, chevalier anglois fort estimé : par rapport à cette prise et par allusion aux armes de Du Guesclin, ses soldats disoient que l'aigle de Bretagne avoit plumé la poule d'Angleterre. Bertrand renvoia ce chevalier à condition qu'il prieroit le duc de Lancastre de sa part de lui permettre d'entrer dans Rennes avec ses amis qui y étoient, et qu'au cas qu'il obtint cette permission il ne payeroit point de rançon. Le duc de Lancastre répondit qu'il se gardoit bien de donner un tel secours aux assiégés, et qu'il aimeroit mieux y voir entrer cinq cens archers que le seul Bertrand. (*Hist. de Du Guesclin*, par *Du Chastelet*, p. 16.)

jamais, quelque rançon qu'on luy voulût offrir pour sa liberté; mais un chevalier breton prit celle de dire à ce prince que Bertrand ne luy donneroit jamais de repos jusqu'à ce qu'il fût entré dans Rennes pour la secourir. C'est ce qui l'obligea de presser ce siege et de faire hâter la mine qu'il avoit commencée.

Le gouverneur de Rennes, que Charles de Blois avoit étably dans la place, et qu'on nommoit le *Tertboiteux* (1), étoit fort en peine de découvrir en quel endroit on faisoit miner, et pour en avoir quelque éclaircissement, il avoit ordonné que dans toutes les maisons qui tenoient aux rempars on y pendît de petits bassins, afin que par le tressaillement que le mouvement des mineurs y causeroit necessairement, on sçût l'endroit où ils travailloient. Cette invention fit deterrer le lieu de la mine, contre laquelle le gouverneur prit ses precautions en contreminant; et, par cet artifice, il rendit les travaux des mineurs anglois inutils et sans aucun effet, ce qui chagrina beaucoup le duc de Lancastre, qui, voyant qu'il luy falloit changer de batterie, fit vivement attaquer la place par des beliers et d'autres instrumens de guerre. Mais les assiegez se defendans toûjours fort vaillamment, il fut obligé d'avoir recours à d'autres stratagêmes. Il sçavoit que les assiegez avoient peu de vivres, et que la faim les forceroit bientôt à se rendre.

Il crut que pour les engager à sortir de leurs mu-

(1) Son véritable nom étoit le chevalier de Penhoët : c'étoit un des meilleurs capitaines de Charles de Blois; il se jeta dans Rennes avec Bertrand de Saint-Pern et d'autres gentilshommes bretons. (*Du Chastelet*, p. 16.)

railles et luy donner beau jeu pour les défaire, il leur devoit presenter quelque amorce qui les attirât au dehors. Il s'avisa de faire approcher de Rennes grand nombre de pourceaux, s'imaginant que la famine qui les pressoit leur feroit exposer leur vie, dans la veüe de faire un butin qui leur donneroit de quoy la soûtenir longtemps, en attendant qu'il leur vint quelque secours de Charles de Blois.

Mais le gouverneur (1), bien loin de donner dans ce piege, en sçut tirer un fort grand avantage, en profitant de la proye que le Duc luy presentoit. Il s'avisa de faire attacher à la porte de Rennes une truye la tête en bas et les pieds en haut, qui, se tourmentant et se demenant dans cette situation renversée, fit de grands cris et de grands efforts pour se détacher; mais, n'en pouvant venir à bout, elle fit tant de bruit, que les porcs coururent en foule de ce côté-là. Quand les assiegez s'apperçurent que la troupe grossissoit auprés des fossez, ils abbatirent le pont levis et couperent la corde qui tenoit la truye suspenduë, qui se voyant en liberté rentra dans la ville criant toûjours. Elle y fut aussitôt suivie par tout le troupeau, qui ne manqua point, par une sympathie naturelle, de se ranger tout autour d'elle. Les assiegez releverent aussitôt le pont, et se presenterent aux crenaux des murailles pour faire des huées contre les Anglois, disant qu'ils alloient faire grand chere à leurs dépens, et qu'ils remercioient le duc de Lancastre de leur avoir donné

(1) Du Chastelet (p. 20) attribue cette ruse à Bertrand Du Guesclin, et la place après son entrée dans la ville de Rennes : il paroît que cet historien a confondu les époques; car tous les mémoires sur la vie du Du Guesclin, contredisent formellement son récit.

de quoy soûtenir plus longtemps contre luy le siege de la ville, et qu'ils esperoient le luy faire lever au plûtôt par le secours qu'ils attendoient.

Cette favorable avanture les ravitailla pendant quelque temps; mais à la fin les vivres commençans à leur manquer, le Tortboiteux assembla non seulement tous les officiers de sa garnison, mais aussi tous les plus notables bourgeois de la ville, pour leur representer qu'ils étoient à bout, et qu'ils ne pourroient pas encore tenir beaucoup de jours, s'il ne leur venoit un prompt secours; qu'il étoit donc d'avis que quelqu'un de la compagnie prit la resolution de passer tout au travers du camp des ennemis, pour aller trouver le duc Charles, qui faisoit son sejour à Nantes, et luy témoigner que sa capitale étoit aux abois et ne pourroit pas se defendre de capituler, s'il ne faisoit les derniers efforts pour la secourir. Il y eut un bourgeois qui s'offrit de tenter le peril, pourveu que durant son absence, on voulût avoir soin de trois filles et de cinq garçons qu'il avoit, et qui manquoient de pain. La condition fut bientôt acceptée : cet homme qui n'étoit point mal embouché joüa son rôle fort adroitement; car on ne l'eut pas plûtôt mis hors des portes, que, tournant ses pas du côté du camp des Anglois pour se faire arrêter, il pria les ennemis de ne luy faire aucune violence, et d'avoir la bonté seulement de le mener à la tente du Duc, auquel il avoit une affaire tres-importante à communiquer, et dont il pourroit beaucoup profiter.

Les gardes le conduisirent auprés de ce prince; il ne manqua point de fléchir le genou devant luy, contrefaisant le triste et le desolé, comme s'il n'étoit sorty

de la ville que pour l'attendrir sur sa misere. Il luy representa que le gouverneur de Rennes avoit fait mourir sept de ses enfans, et qu'au lieu de mettre dehors toutes les bouches inutiles, comme les vieillards, les petits enfans, et les pauvres, il les avoit fait tous passer au fil de l'épée, de peur que venans à sortir, on ne découvrît le deplorable état où la famine avoit reduit la place. Le personnage s'appercevant que le Duc prêtoit l'oreille à son discours, feignit, pour tirer avantage de sa credulité, d'avoir un avis très-important à luy donner. Ce prince le carressa de son mieux pour l'engager à luy reveler ce secret. Il luy dit que les assiegez attendoient un secours de quatre mille Allemands qui devoient forcer ses lignes, et jetter dans la place tous les vivres et toutes les munitions qui luy manquoient; que ce corps de troupes se devoit partager en deux bandes, afin que si l'une ne reüssissoit pas, l'autre pût entrer dans la ville à coup sûr.

Ce rusé circonstancia si bien tous les faits qu'il eut la hardiesse d'avancer, que le Duc ordonna qu'on luy fît apporter à boire et à manger, et monta tout aussitôt à cheval à la tête de ses plus belles troupes, pour aller au devant de ce secours imaginaire, laissant peu de gens dans les lignes pour la continuation du siege. Le galant ayant fait son coup, ne songea plus qu'à se dérober secrettement du camp des Anglois, tandis que le Duc, qu'il avoit joüé, seroit occupé dans la vaine expedition qu'il venoit de luy conseiller. Il se glissa donc à la faveur de la nuit hors des lignes, et marchant à perte d'haleine, il alla reposer dans un vieux château qu'il rencontra sur son chemin sans y trouver personne, parce que le seigneur du lieu, craignant les

courses des partis, avoit été contraint de l'abandonner. Il poursuivit sa route à la pointe du jour dés le lendemain ; mais il tomba dans l'embuscade de Bertrand, qui étoit toûjours aux aguets. Il le prit d'abord pour un espion que les Anglois avoient envoyé pour observer sa marche et sa contenance, et luy dit dans le langage de ce temps là : *Fausse espie, que le corps Dieu te cravante si tu ne me dis moulte verité.*

Le pauvre messager tout épouvanté, se mit à genoux et luy fit tout au long le recit du stratagême dont il venoit de se servir pour duper le duc de Lancastre : il luy offrit même de l'accompagner s'il entreprenoit de donner sur le peu d'Anglois qui restoient dans les lignes. Quand Bertrand s'apperçut que cet homme luy parloit fort sincerement, il se tourna du côté de ses gens, et leur representa qu'il y avoit un beau coup à faire, et que s'ils avoient assez de courage et de resolution pour le suivre, il pourroit avec eux delivrer Rennes des mains des Anglois. Ils luy promirent tous de ne jamais l'abandonner quand même il les voudroit mener à une mort certaine. Le duc de Lancastre ayant quité son camp avec ce qu'il avoit de troupes choisies, envoya des espions de tous côtez pour apprendre des nouvelles de ces pretendus Allemands qui devoient le venir forcer dans ses lignes ; mais ses emissaires n'ayant rien appris, ny rien découvert, il luy tomba dans l'esprit que le bourgeois de Rennes pourroit bien l'avoir joüé, pour le faire décamper de son siege et donner cependant à Guesclin beau jeu pour venir insulter le peu de gens qu'il avoit laissé auprès de la place. Son pressentiment ne se trouva que trop veritable ; car Bertrand fit une si grande diligence, qu'il surprit les

assiegeans à l'aube du jour, comme ils étoient encore endormis, chargea tout ce qui se rencontra devant luy, fit une cruelle boucherie de ceux qui se mirent en devoir de luy resister. L'épouvante des Anglois fut si grande, qu'ils croyoient avoir sur les bras une armée de François toute entiere.

Guesclin ne se contenta pas de ce premier succés; il apperçut plus de cent charrettes chargées de chairs salées, de farines et de vins, que les Anglois vouloient sauver à la faveur du trouble et du tumulte; mais Bertrand y courut pour s'en saisir, et fit tant battre les chartiers pour les obliger à marcher du côté de Rennes, qu'il vouloit ravitailler, qu'il les fit tourner de ce côté là, les menaçant qu'il les feroit pendre, et les frappant toûjours durant tout le cours de leur marche pour les hâter d'aller. Quand il fut arrivé jusqu'à la barriere de Rennes avec ses troupes victorieuses et cet agreable attirail, il cria de toute sa force *Guesclin*, faisant signe de la main qu'il venoit au secours des assiegez, et qu'ils ne balançassent point à luy faire l'ouverture de leurs portes. Le gouverneur et les principaux officiers de sa garnison firent baisser le pont, et coururent à luy pour l'embrasser et le feliciter d'un si grand succés, l'appellans leur liberateur, et reconnoissans que non seulement il avoit sauvé la ville, mais leurs propres vies, puis que la famine les avoit tous mis sur les dents. Il fit son entrée dans Rennes au bruit des acclamations; toutes les rües ne retentissoient que du nom de *Guesclin;* chacun s'empressoit de le voir. Toutes les dames et les bourgeoises étoient aux fenêtres pour le regarder, si bien que ce jour heureux en fut un de triomphe pour luy.

Bertrand ne s'entêta point de toutes ces loüanges : et comme au travers de sa bravoure et de toute son humeur guerriere il conservoit toûjours un esprit d'équité, ce genereux capitaine envoya querir les chartiers qu'il avoit forcé de mener le convoy du camp dans la ville, et leur demanda si les denrées dont leurs charrettes étoient chargées leur appartenoient en propre, et sur le serment qu'il leur en fit faire, il leur donna sa parole qu'ils seroient dédommagez de tout, et leur ayant fait compter leur argent sur l'heure, il leur commanda de retourner au camp des Anglois, et de dire de sa part au duc de Lancastre qu'ayant à present des vivres et des munitions pour longtemps, il defendroit la place jusqu'au dernier soûpir de sa vie : mais il leur recommanda (1) sur tout de ne plus à l'avenir charier de vivres au camp des Anglois, ajoûtant que s'ils étoient assez hardis pour entreprendre de le faire une seconde fois, il n'y auroit aucun quartier pour eux.

Cependant le duc de Lancastre étant de retour de son équipée, fut bien consterné quand il apprit l'expedition que Bertrand avoit faite dans Rennes avec le convoy qu'il venoit d'enlever aux Anglois. Il donna

(1) « Adonc, leur dist Bertran, seigneurs, or entendez, ja n'y per« drez qui vaille un seul denier, ne cheval, ne jument aussi. Mais « serez paiez de ce que vos denrées vous ont cousté, puis vous en « retournerez en l'ost. Car je le vous commande ainsi. Et me recom« mandez au duc de Lenclastre, et lui dites, que je me suis mis ceans « à garant : et que nous avons des biens assez pour vivre, au plaisir de « Dieu, tant que secours nous soit venu. Et vous deffens aussi à tres« tous, que en l'ost vous ne revenez jamais en vostre vie. Et se je vous « y truys, vous me lairrez ce que vous emporterez, et se perdrez la « vie. » (*Ménard*, p. 31).

mille maledictions au bourgeois qui l'avoit joüé de la sorte, et jura que si jamais il tomboit dans ses mains, il luy feroit souffrir les plus cruels tourmens qu'il pouroit inventer. Tandis que ce prince s'abandonnoit à ses saillies, les chartiers se presenterent devant luy pour s'aquiter de la commission dont Bertrand les avoit chargé, luy disant que ce genereux capitaine en avoit usé de la maniere du monde la plus honnête à leur égard, les faisant rembourser au juste du prix de leurs marchandises, et leur faisant rendre leurs voitures et leurs chevaux. Ils l'assûrerent aussi, de sa part, qu'il étoit resolu de luy disputer le terrain pied à pied, et qu'il se feroit ensevelir sous les ruines de la ville, avant que les Anglois y pûssent entrer. Le Duc à ce recit conçut une estime toute particuliere pour Bertrand, se souvenant de toute la conduite qu'il avoit tenuë durant tout le cours de ce siege, du courage et de l'adresse avec laquelle il avoit forcé ses lignes, et de l'honnêteté qu'il avoit faite à ces chartiers : il témoigna même quelque curiosité de voir un si brave soldat. Le comte de Pembroc, qui connoissoit Bertrand, ne laissa point tomber ce discours à terre. Il assûra ce prince, qu'il luy seroit aisé de satisfaire l'envie qu'il avoit là dessus, et que s'il luy vouloit envoyer un passeport, il devoit compter que Guesclin ne balanceroit point à se rendre aussitôt à sa tente. Le Duc fit expedier un saufconduit qu'il signa de sa propre main, le mit dans celle d'un heraut d'armes qui portoit ses livrées, et luy recommanda d'aller à toutes jambes à Rennes, pour prier Bertrand de sa part de le venir trouver.

Ce cavalier s'alla presenter aux portes de la ville, et faisant signe de la main qu'il avoit quelque chose à

dire de la part de son maître le duc de Lancastre, le gouverneur vint aux creneaux des murailles. Il luy montra de loin les depêches du Duc; les portes luy furent aussitôt ouvertes; beaucoup d'officiers se rangerent autour de luy, dans un grand empressement d'apprendre ce qu'il y avoit de nouveau. Cet Anglois les regardant (1) tous les uns aprés les autres, dit qu'il ne voyïoit point là celuy qu'il cherchoit, et que c'étoit à Bertrand auquel il avoit ordre de parler. On le fit entrer plus avant dans la ville, et comme on le luy montra de loin qui se promenoit sur la place; ce heraut étudiant sa taille et son visage, dit indiscrettement à ceux qui l'environnoient, que cet homme avoit plus l'air d'un brigand que d'un gentilhomme. On l'avertit qu'il se donnât bien de garde de s'émanciper de la sorte

(1) Mais le Herault, qui regardoit de toutes pars dist que il ne veoit pas celui, pourquoy il estoit là venuz. Et lui demanda le capitaine, qu'il demandoit. Et il dist, que c'estoit Bertran Du Guesclin à la chiere hardie, qui leurs gens avoit ainsi esveillié au matin. Lors le capitaine venant contreval la chaussiée, lui dist que c'estoit celui au jaques noir. Et six escuyers avoit en sa compaignie. Et quant il les vit, il dist que ce sembloyent bien brigants, qui marchans espiassent. Et lors ledit capitaine pria au herault qu'il ne deïst à Bertran, fors que courtoisie. Et se il lui avoit dit aucune villenie, il lui auroit tost donné de sa hache parmy la teste. Et il dist, que Dieu et la vierge Marie l'en voulsissent garder. Adonc le capitaine vint à Bertran, et lui dist qu'il parlast à ce herault. Et Bertran lui demanda, qu'il vouloit sermonner. Lors s'enclina le herault devant lui. Et Bertran le fist relever, et le salua : et demanda, quelles nouvelles il vouloit raconter. Et le herault respondi, que le duc de Lenclastre lui prioit, que à lui venist, et ses gens aussi : et bon sauf-conduit lui apportoit, de venir et retourner, sauf allant, et sauf venant, s'il y voulsist aler. Car pas ne le devoit refuser. Et Bertran lui repondi, qu'il estoit prés de l'aler. Adonq prist le sauf-conduit, et le bailla à lire. Car riens ne savoit de lettres, ne oncques n'avoit trouvé maistre, de qui il se laissast doctriner : mais les vouloit tousjours ferir et fraper. (*Ménard*, p. 38.)

quand il luy parleroit, s'il vouloit retourner en vie dans le camp des Anglois. Le cavalier se le tint pour dit; il approcha de Bertrand avec beaucoup de crainte et de respect, qui, fronçant le sourcil, luy demanda ce qu'il avoit à dire : le heraut, tout tremblant, le cajola de son mieux, luy marquant que le duc de Lancastre, son maître, admirant sa bravoure et sa valeur, et la grande action qu'il venoit de faire pour le service de Charles de Blois et les bourgeois de Rennes, avoit une merveilleuse envie de le voir, et qu'il luy feroit un plaisir extreme s'il vouloit bien se rendre à son camp, pour contenter non seulement sa curiosité, mais aussi celle de toute son armée, qui brûloit du desir de regarder en face un si courageux capitaine, quoy que leur ennemy; qu'il ne devoit point hesiter à prendre ce party, puis qu'il y pouvoit venir sûrement à la faveur d'un passeport bien conditionné, que le Duc luy avoit commandé de luy mettre en main, pour le guerir de tout le soupçon qu'il pourroit avoir, qu'il eût envie de luy tendre un piege pour s'assûrer de sa personne.

Bertrand qui ne savoit pas lire (parce qu'il avoit toûjours eu tant d'indocilité pour ses maîtres, qu'au lieu d'écouter leurs instructions, il les vouloit battre et maltraiter), mit le passeport entre les mains d'un de ses compagnons pour en apprendre la teneur, et quand il en eut entendu la lecture, il ne se contenta pas de dire au heraut qu'il s'alloit preparer pour aller avec luy jusqu'au camp du duc; mais il voulut, avant que de se mettre en chemin, le regaler dans son appartement et le gracieuser d'une belle veste et d'une bourse de cent florins qu'il luy donna fort genereusement, dont le cavalier, qui ne s'attendoit pas à cette honnê-

teté, fut si satisfait qu'il la prôna dans toute l'armée des Anglois. Guesclin partit donc avec luy dans un équipage fort leste, monté sur un fort beau cheval et dans une contenance intrepide. L'empressement qu'on avoit de le voir, fit que tous les soldats s'amasserent en foule pour le regarder à l'envy, tant la reputation fait d'impression sur l'esprit des gens. On l'étudia depuis la tête jusqu'aux pieds; on s'etonna de le voir si gros et si noir, on observa même jusqu'à la grosseur de ses poings, et l'on s'en faisoit une idée d'un fort redoutable ennemy. Bertrand passa fierement au travers de tous ces spectateurs, et mit pied à terre auprés de la tente du Duc, devant lequel il fléchit fort respectueusement un genou.

Ce prince ne le voulant pas souffrir dans cette posture, le releva, le prenant par la main, disant qu'il luy sçavoit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu faire ce pas et cette demarche en sa consideration. Bertrand l'assûra qu'il auroit toûjours le dernier respect pour sa personne; mais qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il ne faisoit avec luy ny paix ny treve, jusqu'à ce qu'il eût mis les armes bas par un accommodement avec son seigneur. Le Duc luy demanda le nom de celuy qu'il reconnoissoit pour son seigneur: « C'est, lui répondit-il, Charles de Blois, à qui la Bretagne appartient du côté de la Duchesse, sa femme. Il est bien « éloigné de son compte, luy repartit le Duc: il faut « qu'il fasse perir plus de cent mille hommes, avant « qu'il puisse parvenir à son but. Seigneur, luy dit « Bertrand, s'il en doit coûter la vie à tant de gens, « ceux qui leur survivront auront au moins la conso- « lation de succeder à leurs heritages. » Le Duc admi-

rant l'assûrance et l'intrepidité de Guesclin, ne put pas s'abstenir de rire. Bertrand le regardant encore plus fierement et sans se déferrer, engagea ce prince à redoubler son ris, et ne pouvant assez admirer la resolution de ce capitaine, il luy dit : « Bertrand, si tu « veux prendre party dans mon armée, je t'y promets « un rang fort distingué. » Mais il acheva de charmer ce prince, en luy répondant que rien ne seroit jamais capable d'ébranler en luy la fidelité qu'il devoit à Charles de Blois.

CHAPITRE V.

De l'avantage que Bertrand remporta dans le combat qu'il eut avec Guillaume de Brambroc, chevalier anglois, en presence du duc de Lancastre; et de plusieurs artifices qu'il mit en usage pour faire lever à ce prince le siege de Rennes.

QUAND le Duc eut étudié tout à loisir la taille, le visage, les airs, les manieres et les reparties de Bertrand, il le fit regaler de son mieux, pour témoigner publiquement l'estime qu'il faisoit d'un gentilhomme de cette trempe. Il y en eut un autre qui, jaloux de toutes les caresses dont ce prince faisoit gloire de l'honorer, essaya d'effacer de son esprit cette haute idée qu'il en avoit concuë, par un cartel qu'il luy fit, en le défiant de combattre contre luy seul à seul, à la veüe du Duc et de toutes ses troupes. Cet anglois s'appelloit Guillaume Brambroc : il portoit une dent à Guesclin depuis qu'il

avoit enlevé le château de Fougeray sur Robert de Brambroc, son proche parent; et d'ailleurs ne pouvant souffrir qu'avec peine toutes les loüanges qu'on donnoit à cet étranger, il voulut desabuser tout le monde de sa pretenduë bravoure, en mesurant ses forces avec luy dans un combat singulier, dont il esperoit de sortir avec tout le succés et tout l'avantage. Bertrand, se sentant piqué jusqu'au vif de l'arrogance de ce fanfaron, se promit bien de le faire repentir de sa temerité, luy declarant qu'il acceptoit volontiers le party qu'il luy presentoit, et que bien loin de craindre d'entrer en lice avec luy, jamais il n'auroit un plus beau champ de faire sentir à ses ennemis jusqu'où pouvoit aller le courage et l'adresse d'un gentilhomme breton contre un chevalier anglois; et que quand on luy compteroit tout autant d'argent que toute la masse de son corps en pourroit peser, il ne voudroit pas renoncer au duel qu'il venoit de luy proposer. Le Duc ayant entendu la fiere repartie que Bertrand venoit de faire à ce chevalier, dit à ce dernier qu'il avoit fait une entreprise bien hardie de se vouloir commettre avec un si rude joüeur, et voyant que l'un et l'autre témoignoient une égale chaleur pour en venir aux mains ensemble, il leur marqua le jour du combat pour le lendemain.

Ce prince n'eut pas plûtôt achevé ces paroles que le heraut que Bertrand avoit gratieusé, se vint prosterner à ses pieds et luy faire un recit exact de toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites. Il exagera de son mieux le present qu'il luy avoit fait d'une bourse de cent florins d'or et d'une fort belle veste, quand il l'avoit été trouver de sa part, pour l'engager à se rendre

auprés de sa personne. Le Duc fut si touché de la courtoisie de Bertrand, qu'il commanda sur l'heure qu'on tirât le plus beau coursier de son écurie, dont il le gratifia fort genereusement. Guesclin, tout transporté de joye, luy dit dans son patois : *Sire, Dieu vous gard d'encombrier : car oncques ne trouvay comte, ne prince qui me donnât vaillant un seul denier ; le cheval est bel, si le chevaucheray demain devant vous pour aquiter mon convenant.* Aussitôt qu'il fut de retour à Rennes, le gouverneur et les principaux officiers de la garnison vinrent au devant de luy pour apprendre tout le détail de la conference qu'il venoit d'avoir avec le Duc. Bertrand leur donna toute la satisfaction qu'ils pouvoient attendre de luy là dessus, en leur exposant toutes les honnêtetez qu'il avoit reçuës de ce prince, qui luy avoit fait don du plus beau cheval de son écurie, sur lequel il devoit remonter le lendemain pour combattre corps à corps, en pleine carriere, contre Guillaume de Brambroc, chevalier anglois, dont il n'avoit pas pu refuser le défy qu'il luy avoit fait en presence de ce prince. Cette nouvelle ne fut pas goûtée du gouverneur de Rennes, encore moins des parens de Bertrand, qui tâcherent, par toutes les raisons les plus specieuses, de le détourner de cette entreprise, luy representans le peril qui le menaçoit et le peu d'assûrance qu'il y avoit à la parole des Anglois, sur laquelle il ne devoit faire aucun fonds. Bertrand les assûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour luy, puis qu'il avoit pour garant un prince trop religieux, pour trahir le serment qu'il avoit fait, qu'il n'auroit aucune acception de personne, et qu'il ne permettroit pas que rien s'y passât au préjudice des deux combattans, qui

devoient tout attendre de leur courage et de leur seule adresse, sans esperer aucun secours qui pût tourner au desavantage de l'un ny l'autre. Le gouverneur parut satisfait de ses raisons; mais il ne sortit pas de la crainte qu'il avoit qu'on ne luy fit quelque supercherie.

Le lendemain Bertrand s'arma le plus lestement qu'il luy fut possible et refusa de prendre une cuirasse, pour combattre avec plus de liberté, se contentant d'un casque, d'une lance et d'un bouclier. Il se rendit, dans cet équipage, à l'église la plus prochaine, pour entendre la messe avant son depart, et recommander à Dieu la justice de sa cause et la conservation de sa vie, le priant, de toute l'étenduë de son cœur, de benir la droiture de ses intentions, et de donner un heureux succés à ses armes. Il voulut même aller à l'offrande pour y faire une espece de vœu, dans lequel il se consacra tout entier à la defense de la religion chrétienne contre les payens et les infidelles, si le ciel luy faisoit remporter l'avantage avec lequel il esperoit sortir de ce combat. Aprés qu'il se fut aquité de ce devoir de pieté, son premier soin fut de prendre une soupe au vin, pour avoir plus de force dans l'action qu'il alloit faire; et comme il se disposoit à monter à cheval, sa tante le vint arréter par le bras et s'éfforça, par ses larmes et par ses soûpirs, de le détourner de cette entreprise, luy representant qu'il alloit combattre contre le plus redoutable chevalier de toute l'Angleterre, et qu'elle avoit toutes les raisons du monde d'apprehender que sa vie ne fût dans un extreme danger, ou du moins qu'on ne lui joüât quelque mauvais tour. Mais Bertrand ne se laissa point intimider

pour toutes les remontrances que luy fit cette dame, qui, voyant qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, luy demanda par grace qu'il voulût bien ôter son casque, afin qu'elle le pût embrasser, peut être pour la derniere fois; mais Guesclin ne voulant point répondre à tous ces mouvemens de tendresse, qu'il croyoit être hors de saison, luy dit : « Ma tante, vous « ferez mieux de retourner à la maison baiser vôtre « mary (1) que de m'empêcher de courir où la gloire « et mon honneur m'appellent. Defaites vous de toutes « ces terreurs pueriles; songez seulement à faire pre- « parer le dîner, et comptez que je seray de retour « avant qu'il soit prêt. »

Aprés qu'il se fut tiré de cette importunité, qu'il regardoit comme un grand contretemps, il partit avec une resolution qui étonna tous les bourgeois de Rennes, qui coururent sur les remparts pour admirer la fierté de sa marche et de sa contenance. Il ne fut pas plûtôt arrivé prés du camp des Anglois, que le duc de Lancastre fit publier une defense par toute son armée d'approcher de plus de vingt lances aucun des deux écuyers, sur peine de la vie, ny de se presenter pour aller au secours de celuy qui seroit terrassé pour le relever. Le champ fut donc ouvert, afin que ces deux genereux combattans pûssent entrer en lice en presence du Duc et de toute son armée, qui mouroit d'envie de les voir aux mains. Bertrand faisoit une si belle contenance qu'elle fut un augure certain de l'avantage qu'il alloit remporter. Il ouvrit le combat

(1) Alez vous en à l'ostel baisier vostre mary, et ne me syevez plus : et à Dieu vous comment. (*Ménard*, p. 40.)

par un coup de lance si violent, qu'il perça la cuirasse de son adversaire et penetra même le coton de son pourpoint, si bien que peu s'en falut qu'il n'allât jusqu'à la chair.

Brambroc, indigné de cette premiere disgrace qu'il venoit d'essuyer, en voulut reparer l'affront en déchargeant un coup de sabre avec tant de force et de furie sur la tête de son ennemy, que le fer entra bien avant dans le casque de Bertrand, qui, se tenant ferme sur ses étriers, ne fut aucunement ébranlé de la rude atteinte qu'il venoit de recevoir. Enfin, aprés avoir bien chamaillé l'un contre l'autre avec un succés égal, Bertrand fit un dernier effort, et ramassant tout ce qu'il avoit de vigueur et de force, remporta la gloire de la lice et de la carriere, en portant un coup à son ennemy, qui, non seulement luy perça la chair, mais le coucha par terre sur le sable, et, sans la consideration du Duc, pour lequel il protestoit d'avoir les derniers égards, il l'auroit achevé; mais il se contenta de se saisir de son cheval, pour marque de la victoire qu'il avoit remportée, criant tout haut qu'il n'étoit sorti de Rennes qu'avec un cheval, et qu'il s'en retournoit avec deux. Le Duc, qui fut le témoin de la bravoure de Guesclin, l'en felicita par l'organe d'un de ses herauts, et luy fit dire qu'il pouroit reprendre le chemin de Rennes en toute sûreté, sans apprehender qu'on luy fît aucune insulte sur sa route. Bertrand reçut ce compliment avec tant de generosité, qu'il donna de fort bonne grace à ce même heraut le cheval qu'il venoit de gagner dans ce dernier combat. Cette honnêteté ne luy attira pas seulement la reputation d'un brave chevalier, mais

aussi celle d'un fort galant homme qui sçavoit faire les choses à coup porté, soûtenant par de fort beaux endroits, la gloire de sa nation.

Son retour à Rennes fut accompagné de tous les applaudissemens imaginables : le gouverneur, les officiers de la garnison, les plus notables bourgeois de la ville coururent à l'envy pour l'embrasser, et ne pouvoient tarir sur les loüanges qu'ils donnoient à une si genereuse action. Ses parens encherirent encore sur les autres, et luy preparerent un fort magnifique repas, afin qu'il se pût agreablement delasser de toutes les nobles fatigues qu'il venoit d'essuyer. Ce fut avec un extreme plaisir qu'ils entendirent le recit qu'il leur fit de toutes les circonstances qui étoient entrées dans ce celebre combat, qu'il avoit donné sous les yeux du duc de Lancastre, du comte de Pembroc et de toute l'armée angloise, qui venoit de voire avec un œil jaloux la défaite d'un de leurs braves, qui reconnoissoit qu'il devoit la vie à Guesclin, son vainqueur, qui avoit droit de la luy ôter, si la clemence et la generosité ne l'eussent emporté dans son cœur, au dessus de la vengeance et du ressentiment, que les ames aussi bien nées que celle de Bertrand ont coûtume de mépriser.

Cependant le duc de Lancastre n'oublia pas le soin de son siege. Il avoit fait preparer une grande machine de guerre, qu'il fit approcher des murailles de Rennes, étant appuyée sur des roües qui en facilitoient le mouvement. C'étoit une espece de tour de bois, dont la hauteur égaloit celle des murs de la ville, et dans laquelle il avoit fait entrer grand nombre d'arbalestriers, qui tiroient à coup sûr sur les assieges

au travers des ouvertures dont elle étoit percée. Cette tour étoit fort meurtriere; Bertrand s'avisa d'un stratagême pour en rendre les efforts inutils: il se mit à la tête des plus braves de sa garnison pour faire une sortie sur les Anglois. Il passa sur le ventre à tout ce qui se presenta pour luy resister, et s'étant ouvert le passage à grands coups de sabre jusqu'à cette tour, il y mit le feu malgré les assiegeans; la flamme avoit tant d'activité qu'il n'étoit pas possible de l'éteindre, parce que c'étoit un feu gregeois, que l'eau même ne peut pas empêcher de brûler. Comme la matiere de la machine étoit combustible, la flamme gagna bientôt les hauteurs de la tour, dont la charpente venant à croûler fit tomber les Anglois qu'elle renfermoit, à demy brûlez et étouffez. C'étoit un fort pitoyable spectacle de les voir sauter de haut en bas les uns sur les autres au travers des flammes, qui recevans toûjours un nouvel aliment, faisoient un fracas d'autant plus horrible; si bien que toute la machine venant à se déboiter fit une chûte qui étonna tous ses spectateurs.

Bertrand ayant fait une si grande execution, fit une retraite aussi glorieuse que l'avoit été sa sortie, car il rentra dans la ville à la tête de ses Bretons, se faisant jour au travers de tous les assiegeans qui le vouloient envelopper. Le duc de Lancastre, dont toutes les ressources étoient épuisées, étoit au desespoir d'avoir jusqu'à lors si peu reüssy dans le siege qu'il avoit entrepris; la famine ne travailloit pas moins son camp que la ville; la saison s'avançoit, et cependant il n'avoit encore fait aucun progrés considerable. Il eût bien voulu lever le piquet de devant

Rennes, mais il ne le pouvoit faire sans honte, et d'ailleurs il avoit fait serment de ne point décamper de là qu'il n'eût arboré les leopards d'Angleterre sur les rempars de Rennes. Il falut donc chercher quelque expedient pour luy faire lever le siege sans trahir son serment. Bertrand le trouva sur l'heure, en luy representant qu'il pouvoit entrer luy dixiême dans Rennes, et monter sur les murs de la ville pour y planter son étendard, et que les assiegez luy ouvriroient volontiers leurs portes, pour luy donner lieu d'accomplir son serment.

Le Duc entra volontiers dans la pensée de Guesclin, ne demandant qu'à se tirer d'affaire. Le jour fut marqué pour l'execution de cette belle ceremonie. Bertrand et le gouverneur firent publier par toute la ville que chacun se tint prêt pour recevoir le duc de Lancastre, et comme ils apprehendoient qu'il ne découvrît leurs besoins et le peu de vivres qui leur restoit pour soûtenir encore le siege long temps, il fut ordonné soûs de grosses peines, que chaque bourgeois étaleroit à sa porte tout ce qu'il avoit de viande, de bled, de poisson et d'autres denrées, à la pointe du jour, et que si quelqu'un d'entr'eux étoit assez hardy pour en receler la moindre chose, on luy confisqueroit tous ses biens, et l'on s'assûreroit de sa personne. Cet ordre fut si ponctuellement executé, que quand le Duc entra dans Rennes avec son petit cortege, il fut surpris de voir tant de vivres dans cette place, et perdit l'envie de rester devant plus long temps. Le gouverneur de Rennes, Bertrand et les officiers les plus distinguez de la garnison reçûrent ce prince avec tout le respect dont ils furent capables,

et luy firent tout l'acueil qu'un seigneur de sa condition pouvoit attendre de leur honnêteté.

Le Duc monta donc sur les murs; on luy presenta l'étendard d'Angleterre, pour s'aquiter de la ridicule ceremonie qui devoit le dégager de son serment. Il mit son enseigne sur le haut de la porte de Rennes avec autant de front et d'assûrance que s'il en avoit fait la conquête. Bertrand luy voulut verser à boire luy même, et prit la liberté de luy demander où la guerre se devoit continuer dans la suite, car ce brave, qui ne cherchoit que les occasions de se signaler, apprehendoit de se voir hors d'œuvre aprés la levée de ce siege. Le Duc, ne pouvant se defendre d'admirer cette inclination martiale qu'il voyoit en luy, se mit à luy soûrire, en disant qu'il l'apprendroit bientôt et qu'il trouveroit un champ assez large pour exercer son courage et sa valeur. Mais ce prince eut un grand déboire, quand il apperçut qu'on jetta son enseigne par terre, avant même qu'il eût sorty la barriere, et que les assiegez faisoient de grandes huées sur luy. Ce luy fut une mortification qu'il eut beaucoup de peine à digerer, et qui le fit bien repentir de la démarche honteuse qu'il venoit de faire.

Comme il avoit donné sa parole de lever le siege, il fut religieux à la tenir; il fit plier bagage à ses troupes, et décampa tout aussitôt de la place, pour aller passer son hyver dans Auray, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de Jean de Monfort, avec lequel il devoit s'aboucher pour prendre de nouvelles mesures pour la prochaine campagne. Charles de Blois ayant appris le peu de succés que le duc de Lancastre avoit eu devant Rennes, et le courage avec lequel Ber-

trand l'avoit defenduë, se rendit incessamment dans cette capitale, pour remercier les bourgeois du zele et de la fidelité qu'ils avoient eu pour son service, et pour témoigner à Bertrand combien il étoit sensible aux grands efforts qu'il avoit fait pour sa querelle avec tant de succés. Il luy fit don d'un beau château qu'on appelloit *la Roche d'Arien*, le conjura de toûjours épouser son party dans la suite, et de vouloir en sa faveur couronner l'œuvre qu'il avoit commencé si genereusement. Bertrand luy promit de se devoüer tout entier à luy, l'assûrant qu'il ne manieroit jamais l'épée que pour sa querelle, et qu'il tâcheroit à l'avenir de luy conserver la souveraineté qu'un usurpateur luy disputoit avec tant d'injustice.

En effet toute la Bretagne étoit partagée pour ces deux princes, les uns tenans pour l'un, et les autres pour l'autre. Le roy d'Angleterre entrant avec chaleur dans le party de Jean de Monfort, remplit toute la Bretagne d'Anglois, qu'il fit débarquer à Brest, dont il donna le commandement au duc de Lancastre, et le chargea de mettre tout en usage contre les partisans de Charles de Blois. Ceux de Dinan, qui tenoient pour ce dernier, écrivirent à ce prince que leur ville étoit fort menacée, qu'elle avoit besoin d'un fort prompt secours pour se mettre en état de soûtenir le siege que les Anglois alloient former contre eux.

Ce fut la raison pour laquelle Charles mit Bertrand à la tête de cinq ou six cens combattants, et luy donna l'ordre de se jetter incessamment dans la place (1). Il y courut à perte d'haleine, et fit une si

(1) Dans l'intervalle qui s'écoula entre la levée du siége de Rennes et le siége que le duc de Lancastre mit devant Dinan, Du Chastelet

grande diligence, qu'il eut le bonheur d'y entrer avec tout son monde, auparavant que les ennemis investissent la ville. Chacun se fit un merite d'y partager le peril avec Bertrand. Olivier de Guesclin, son frere, et le Torboiteux, auparavant gouverneur de Rennes, voulurent être de la partie, dans l'esperance qu'ils pourroient defendre Dinan avec le même courage et le même succés qu'ils avoient defendu la capitale de toute la Bretagne.

fait aller Du Guesclin en Normandie où il possédoit, auprès de Pont-Orson, une terre provenant de la succession de Jeanne de Malemains, sa mere. Là il le fait combattre en champ clos contre un chevalier anglois nommé Troussel. Quoique presque tous les historiens de Du Guesclin gardent le silence sur ce combat, la description que Du Chastelet en a puisée dans une ancienne chronique, nous a paru assez curieuse pour que nous croyions devoir l'insérer ici. Elle fait bien connoître les usages du tems.

Le jour étant venu le maréchal d'Andreghem, suivant la coutume de ces temps-là, se trouva dans le champ qu'il avoit fait préparer avec les cérémonies usitées. Deux anciens gentilshommes furent choisis pour être les juges du combat. Le maréchal avoit établi deux héraults. Chacun des combattants avoit deux parrains, deux écuyers, deux coustilliers et deux trompettes. Il y avoit une tente dressée à chaque bout du champ, dans chacune desquelles entrèrent les champions. On apporta les armes au milieu de la place. Un prêtre les bénit, et les combattants parurent. On leur lut les faits sur lesquels ils devoient combattre. Ils les approuvèrent et les ratifièrent. Ensuite leurs mains entrelacées les unes dans les autres, ils jurèrent sur les saints évangiles que la cause qu'ils soutenoient étoit juste, que leurs armes n'étoient point enchantées, qu'ils n'avoient sur eux ni charme, ni sorcellerie, et qu'ils se comporteroient en cette action comme preux et loyaux chevaliers. Après cela on les arma. Les parrains leurs ceignirent leurs épées. Les écuyers leurs donnèrent les chevaux et les boucliers. Ils reçurent des coustilliers la lance et la dague. Chacun des deux champions se plaça seul auprès de sa tente. Leurs assistans se retirerent aux quatre coins; et les héraults défendirent de favoriser ni l'un ni l'autre, soit de l'œil, soit de la main, par signe ou par parole. Ils

CHAPITRE VI.

De l'avantage que Bertrand remporta dans un combat singulier qu'il fit contre Thomas de Cantorbie, durant le siege que le duc de Lancastre mit devant Dinan.

Le duc de Lancastre étant devenu sage à ses dépens, et voulant profiter du malheur qu'il avoit essuyé devant Rennes, serra Dinan de si prés, et prit des mesures si justes, que les assiegez se voyant aux abois, furent contraints de mander à ce prince qu'ils luy rendroient la place, si dans quinze jours Charles de Blois ne leur envoyoit pas du secours, et qu'ils le supplioient de leur accorder ce terme pour leur donner le loisir de faire sçavoir de leurs nouvelles à ce comte, pour se disculper auprés de luy, si dans la suite il leur reprochoit d'avoir capitulé trop tôt. Le duc de Lancastre et Jean de Monfort ne les voulans pas

ordonnèrent ensuite le plus profond silence. Les trompettes sonnèrent, et les combattans coururent. Les assistants de Bertrand Du Guesclin étoient Olivier de Mauny, son cousin, le maréchal de Beaumanoir, Bertrand de Saint-Pern, son parrain, le vicomte de la Bellière et d'autres.

La première course fut désavantageuse pour Du Guesclin. Ses amis tremblèrent un moment. Une fièvre quarte qui le tourmentoit, l'avoit affoibli. A la seconde course, Du Guesclin ramasse son courage et ses forces. Il renverse son adversaire mortellement blessé; et, pour punir la forfanterie du chevalier anglois, il alloit lui couper la tête, sans le maréchal d'Andreghem qui jetta entre les combattants sa baguette dorée; à ce signal le combat finissoit. (*Du Chastelet*, p. 28).

aigrir, ny jetter dans le desespoir, trouverent bon de deferer à leur demande, en leur donnant cette surséance. Il arriva durant cette treve qu'Olivier de Guesclin, frere de Bertrand, croyant qu'il pouvoit en toute sûreté sortir de la ville, sans craindre aucun danger du côté des ennemis, et se divertir à la campagne sous la bonne foy de ce dernier traité, rencontra par hasard (1) le chevalier Thomas de Cantorbie, frere de l'archevêque de cette ville, qui luy fit toutes les hostilitez et les avanies imaginables, l'arrêtant tout court, et luy demandant imperieusement son nom, le menaçant que s'il le luy taisoit il luy en coûteroit aussitôt la vie.

Ce jeune cavalier luy dit nettement qu'il s'appelloit Olivier de Guesclin, frere du fameux Bertrand, dont la reputation luy devoit être assez connuë par les grandes actions dont il se signaloit tous les jours. Cette reponse ne fit qu'échaufer la bile de Thomas, dont la

(1) Mais ledit Olivier fu rencontré sur les champs d'un chevalier engloiz, que on appelloit Thomas de Cantorbie, lequel estoit frere de l'archevesque. Lequel chevalier estoit moult orgueilleux, et moult desmesuré. Et s'en vint à Olivier moult fierement, et le prist par le giron ; et puis lui demanda moult orgueilleusement, qui il estoit, qui ainsi aloit. Et Olivier lui dist, que on l'appelloit Olivier Du Guesclin, quant savoir le vouloit, et frere de Bertran : mais il estoit le mainsné. Lors dist le faulx Engloiz : « par Saint Thomas vous ne m'eschapperez, « vous estes mon prisonnier, vous en vendrez avecques moy. Et se « vous ne vous rendez, tantost je vous tondray la teste, et morrez « tout maintenant en despit de Bertran..... Le Deable out tant fait, « qu'il est monté si haut..... Sire, dist Olivier, vous avez grant tort, « c'est un povre chevalier, et povrement herité. Et se il s'est avancié « pour avoir richesse, et estre honnourrez, vous ne l'en devez blasmer. » Dont dit l'Engloiz, que ja respit n'y auroit. Et vint à l'espée traite. (*Ménard*, p. 48.)

jalousie ne luy permettoit pas d'entendre parler de Bertrand qu'avec peine, et bien loin de s'adoucir sur Olivier dans la crainte de s'attirer son frere, il s'acharna davantage à le maltraiter, et dit mille indignitez de Bertrand, le mettant au rang des brigands, des scelerats et des incendiaires, et que c'étoit pour le braver qu'il le vouloit faire son prisonnier; qu'il eût donc à le suivre sans se le faire dire deux fois, et que s'il n'obeïssoit sur l'heure, il luy donneroit de son épée tout au travers du corps.

Olivier de Guesclin voyant que Thomas parloit fort indignement de son frere, ne put pas se defendre de prendre son party, luy disant qu'il avoit grand tort de se déchaîner ainsi contre la reputation de Bertrand, qui n'ayant eu qu'un petit patrimoine et beaucoup de naissance, tâchoit à se pousser dans la guerre par sa valeur et par son courage. Le chevalier anglois, que ce discours aigrissoit encore davantage, mit l'épée à la main, le menaçant de le faire taire et luy commandant de le suivre. Olivier fut contraint d'obeïr, parce qu'il étoit seul et desarmé, contre un autre à qui rien ne manquoit, et qui d'ailleurs étoit, luy quatriême, contre Olivier, qui ne put pas pourtant s'empêcher de luy dire qu'il n'étoit pas de bonne prise, et qu'il ne croyoit pas qu'il en eut jamais aucune rançon. Thomas luy coupa la parole en luy défendant de plus raisonner, et le faisant marcher devant luy, l'assûra qu'il ne sortiroit jamais de ses mains qu'il ne luy eût payé mille bons florins, et que la bourse de son frere n'étoit que trop suffisante pour le racheter, et le conduisit ainsi jusques dans sa tente et luy donna des gardes.

Il y eut là par hasard un chevalier breton, qui,

s'appercevant qu'Olivier étoit arrété prisonnier, partit de la main pour en aller avertir Bertrand. Il le trouva dans la grand'place de Dinan où il se desennuyoit à regarder des gens qui joüoient à la longue paume. Ce chevalier, le demêlant au travers de la foule, luy vint dire à l'oreille que Thomas de Cantorbie venoit d'arréter son frere, et l'avoit mené prisonnier dans sa tente sans avoir égard à la securité que le benefice de la treve donnoit à tout le monde. Bertrand reçut cette nouvelle fort impatiemment, et regardant ce messager, il luy demanda s'il ne s'étoit point mépris, et s'il connoissoit bien son frere. Il luy répondit qu'ayant eu l'honneur de servir d'écuyer à son propre pere, le visage de son frere Olivier luy devoit être bien familier. Bertrand voulut apprendre le nom de l'Anglois qui avoit fait le coup; il le luy declina fort juste, en luy disant qu'il s'appelloit le chevalier Thomas de Cantorbie, propre frere de l'archevêque de cette fameuse Eglise d'Angleterre: *Et par saint Yves il me le rendra,* dit Bertrand, *ne oncques si mauvais prisonnier n'a pris*. Il se jetta tout aussitôt sur son cheval et vint à toute jambe au camp des Anglois. La plûpart de ceux de l'armée qui le connoissoient, luy firent mille amitiez, luy demandans le sujet de sa venuë. Guesclin, sans s'ouvrir davantage, les pria de luy vouloir bien enseigner où étoit la tente du Duc, auquel il avoit envie de parler. On se fit un merite de l'y conduire. Il y trouva ce prince joüant aux échets avec Jean de Chandos, et qui avoit pour spectateurs Jean de Monfort, le comte de Pembroc et Robert Knole. Tous ces seigneurs firent mille caresses à Bertrand et luy ouvrirent le passage pour le laisser parler à son aise au

duc de Lancastre. Guesclin luy fit une profonde reverence et fléchit un genou devant luy. Ce prince quita tout aussitôt son jeu, releva Bertrand avec beaucoup d'honnêteté, luy demandant quelles affaires l'avoient appellé dans son camp. Chandos ajoûta qu'il ne souffriroit pas qu'il s'en retournât à Dinan sans avoir auparavant beu de son vin. Bertrand répondit qu'il n'auroit point cet honneur, qu'auparavant on ne luy eût fait justice sur l'outrage qu'il avoit reçu. S'il y a, dit Chandos, quelqu'un dans l'armée qui vous ait fait le moindre tort, on vous le fera reparer sur l'heure.

Guesclin ne manqua pas d'entrer aussitôt en matiere, en representant au duc de Lancastre et à toute sa cour, qu'au préjudice de la treve le chevalier Thomas de Cantorbie s'étoit saisy de la personne de son jeune frere, qu'il avoit surpris à la sortie des portes de Dinan, comme il ne songeoit qu'à prendre l'air et se divertir en exerçant son cheval tout seul dans les champs, et que ne s'étant pas contenté de luy faire insulte, il l'avoit forcé de le suivre jusques dans sa tente, où il le faisoit garder à veüe comme un prisonnier; qu'il les supplioit donc de donner incessamment les ordres necessaires pour sa liberté. Jean de Chandos prenant la parole, l'assûra que ce ne seroit pas une affaire, et qu'il comptât que non seulement son frere luy seroit rendu, mais aussi que le chevalier Thomas se repentiroit de sa temerité. Le Duc commanda sur l'heure qu'on fît venir le chevalier Thomas devant luy, pour luy rendre compte de sa conduite, et qu'en attendant on apportât du vin pour regaler Bertrand et le faire boire avec eux. Les deux ordres furent promptement executez. Bertrand bût à la santé du Prince

et de tous ces seigneurs, et chacun luy rendit la pareille à l'instant. Le chevalier Thomas de Cantorbie fut bien deconcerté, quand il vit Bertrand dans la tente du Duc, à qui toute la Cour faisoit des honnêtetez, et qui se plaignoit hautement du violent procedé qu'il venoit de tenir à l'égard de son frere, contre la bonne foy de la treve et le droit des gens. Le Duc, sans donner le loisir au chevalier Thomas de répondre, luy commanda de remettre entre les mains de Bertrand son frere Olivier sans aucune rançon, parce qu'il n'avoit pas été de prise durant la surséance d'armes.

Le chevalier, tout à fait indigné des grosses paroles que Bertrand luy avoit attiré de son general, répondit fierement qu'il étoit homme d'honneur et gentilhomme sans reproche, et qu'il le soûtiendroit au peril de sa vie contre ce Guesclin, qui luy venoit de faire cette affaire : et pour preuve de ce qu'il assûroit, il jetta son gant par terre, comme un gage du combat qu'il étoit prêt de faire avec celuy qui seroit assez hardy pour le relever. Bertrand voyant que celuycy le vouloit braver, ramassa le gant aussitôt, et prenant tout en colere Thomas par la main, luy dit qu'il vouloit se couper la gorge avec luy, pretendant prouver par le succés du combat qu'il étoit un lâche et un malhonnête homme d'en avoir usé si mal avec son frere Olivier, qu'il n'avoit pas pris de bonne guerre. Le chevalier, sans s'étonner, luy répondit qu'il ne se coucheroit point qu'ils n'eussent auparavant mesuré leurs épées ensemble, et moy, luy dit Bertrand, *oncques ne mangeray que trois soupes en vin au nom de la Trinité, jusqu'a tant qu'aye fait et accomply le gage.* Jean de Chandos offrit là dessus à

Guesclin le meilleur cheval de son écurie et tout l'équipage convenable pour une si grande action, ce qu'il accepta volontiers.

Cette nouvelle, aprés s'être répanduë dans le camp des Anglois, passa bientôt jusques dans la ville de Dinan, dont tous les bourgeois et les officiers de la garnison furent fort desolez, apprehendans que Bertrand, dont ils avoient un extreme besoin pour soûtenir le siege, ne se commit trop souvent, et ne perdît à la fin la vie, qu'il avoit déja tant de fois risquée contre les Anglois, qui se promettoient qu'à force de le faire combattre, ils pouroient à la fin se delivrer d'un si dangereux ennemy. Mais une jeune demoiselle (1) leur remit l'esprit en les assûrant que Bertrand sortiroit de cette affaire avec tout l'honneur et toute la gloire qu'il pouroit remporter avant le soleil couché. Cette fille, dont la naissance étoit illustre et l'éducation bien conditionnée, s'étoit aquise un tres grand credit dans toute la Bretagne, par les predictions heureuses qu'elle avoit faites en d'autres rencontres, et le peuple, ignorant et grossier, imputoit à sortilege le talent qu'elle avoit dans la speculation des astres, dans laquelle elle étoit fort experimentée : quoyque dans le fonds toutes ces predictions ne soyent pas toûjours un coup sûr, puisque les astrologues se mécomptent souvent en nous donnant des mensonges pour des veritez.

Cependant on avoit tant de foy pour tout ce qu'elle

(1) Cette jeune demoiselle se nommoit Tiphaine de Raguenel, fille de Robert Raguenel, vicomte de la Bellière, et de Jeanne de Dinan. Elle étoit belle, pleine d'esprit; Bertrand Du Guesclin l'épousa par la suite.

disoit, que chacun se promît un heureux succés de l'avanture de Bertrand. Il y eut même un cavalier qui se déroba de Dinan, pour venir à bride abbattuë faire part de cette nouvelle à Guesclin, se persuadant qu'il s'en feroit un gros merite auprés de luy, parce qu'elle luy seroit un infaillible préjugé de l'avantage qu'il alloit remporter sur son ennemy; mais Bertrand ne le voulut presque pas écouter, luy témoignant qu'il attendoit tout de son courage et de la justice de sa cause, et comptoit fort peu sur la prediction de *Tifaine* (c'étoit le nom de cette demoiselle sçavante et fameuse dans tout le païs). Un autre messager luy vint donner avis, de la part du gouverneur de la ville et de tous les bourgeois, qu'il se donnât de garde des Anglois, qui en vouloient à sa propre vie, qu'il ne pouvoit mettre à couvert du danger qui la menaçoit qu'en faisant le combat dont il s'agissoit au milieu de Dinan, sous le bon plaisir du duc de Lancastre, qui pouroit s'y rendre luy vingtiême, en cas qu'il voulût en être spectateur, et qu'on le pouroit assûrer qu'on luy donneroit de fort bons ôtages pour sa sûreté. Bertrand leur manda qu'il étoit trop persuadé de la candeur et de la sincerité du duc de Lancastre pour avoir rien à craindre de sa part, mais que, pour les satisfaire, il alloit proposer à ce prince le party qu'ils luy suggeroient.

Ce fut dans cet esprit qu'il prît la liberté de luy témoigner le desir extrême qu'avoient ceux de Dinan que le champ du combat fut marqué dans le grand marché de leur ville. Le Duc y donna tout aussitôt les mains, et demanda seulement des ôtages pour sa personne et pour tous les seigneurs qui le devoient

accompagner, quand il se transporteroit à Dinan le lendemain, pour voir ces deux chevaliers aux prises dans une si belle carriere. Ce prince ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure avec tout son monde. Il y eut quelques personnes qui s'entremirent de part et d'autre pour ménager quelque accommodement entre ces deux ennemis, qui s'en alloient entrer en lice; mais Bertrand, qui vouloit assouvir son ressentiment contre son adversaire, n'en voulut jamais entendre parler; si bien que le Duc, qui le connoissoit, voyant bien que toutes ces tentatives seroient inutiles, imposa silence là dessus à tous ceux qui les avoient voulu reconcilier, et tout se disposa de part et d'autre pour en venir aux mains.

Guesclin se fit armer à l'avantage et de pied en cap, et s'étant mis à cheval, il parut au milieu de la place dans une fort belle contenance. Le duc de Lancastre avec sa Cour, le Tortboiteux et tous les officiers de la garnison, les bourgeois de la ville et tout le menu peuple se rangerent au tour des barrieres pour être les spectateurs d'une lice si importante. Les dames et les bourgeoises étoient toutes aux fenêtres pour étudier à loisir la bravoure des deux chevaliers et s'en rendre aussi les arbitres. Le gouverneur de la place posta des gardes aux endroits necessaires, non seulement pour empêcher le trouble et la confusion, mais aussi de peur que quelqu'un n'entrât dans le champ pour favoriser l'un ou l'autre des combattants. Il fit aussi publier, avant que la carriere fut ouverte, que si quelqu'un s'ingeroit de nuire au chevalier anglois, sous quelque pretexte que ce fût, il luy en coûteroit la vie. On prit enfin toutes les precautions

necessaires afin que Bertrand et Thomas combatissent tous deux avec un avantage égal. Quand le dernier vit tout cet appareil et le peril prochain qui le menaçoit, le cœur luy manqua tout d'un coup. Il eût souhaité volontiers en être quite pour rendre à Guesclins on frere Olivier sans rançon; mais comme il falloit soûtenir avec quelque honneur la temeraire démarche qu'il venoit de faire, il engagea secrettement Robert Knole et Thomas de Granson pour faire quelque proposition d'accommodement, sans toutefois qu'il parût qu'il y eût aucune part, afin de ne point commettre sa reputation. Ces deux mediateurs, de concert avec luy, approcherent doucement de Bertrand, faisant semblant de luy parler de leur propre mouvement, luy representerent qu'il étoit à craindre que s'il luy mesarrivoit dans ce combat, on ne crût dans les païs étrangers que les Anglois luy auroient fait quelque supercherie, se prevalans de sa grande jeunesse, pour le mettre aux mains avec un chevalier qui non seulement étoit dans un âge viril, mais s'étoit aquis une grande experience dans ces sortes de combats; qu'il étoit donc plus à propos qu'on luy rendît son frere sans rançon pour accommoder tout ce different, que de risquer tous deux leur vie pour une bagatelle. Bertrand leur répondit qu'il n'étoit plus temps, que les choses étoient trop engagées pour en demeurer là, que le duc de Lancastre, Jean de Chandos et le comte de Pembroc s'étant transportez dans Dinan sous de bons ôtages, pour voir decider cette querelle dans cette lice, il ne falloit pas les renvoyer sans avoir rien fait. *Je jure*, dit-il, *à Dieu tout puissant que le faux chevalier qui m'a fait*

vilenie n'èchappera jusqu'à tant que son tort luy ay montré, ou il me détruira ce voyant la baronnie. Mais pour ne pas tout à fait rebuter ces seigneurs qui s'interessoient pour la paix, il leur promit d'y donner les mains, pourveu que Thomas de Cantorbie luy rendît publiquement son épée, tenant la pointe à guise de pommeau, luy disant qu'il se mettoit à sa discretion. Robert Knole luy répondit que la condition étoit trop inique, et qu'il ne conseilleroit jamais à Thomas de commettre une si grande lâcheté.

Les Anglois qui se trouverent presens à toute cette ceremonie, ne pouvoient assez admirer l'intrepide resolution de Bertrand, et conjurerent Thomas de ne se point décourager, et de tenter hardiment le sort du combat, pour soûtenir l'honneur de leur nation, qui seroit extremement fletry par sa crainte et par sa défaite. Le chevalier, cherchant du courage dans son desespoir, les assûra qu'il étoit resolu de vendre cherement sa vie, les priant que, s'il avoit l'avantage sur Bertrand, ils ne l'empêchassent point, par une fausse indulgence, de lui donner le coup de la mort, et qu'au contraire, s'il étoit terrassé par son ennemy, ils courussent aussitôt pour engager Bertrand à ne pas achever sa victoire aux dépens de sa vie. Ces Anglois luy promirent qu'en ce cas ils feroient de leur mieux pour le tirer d'affaire. Les deux chevaliers ouvrirent donc la carriere, et se choquerent l'un l'autre avec tant de furie le sabre à la main, que la force redoublée des coups qu'ils se donnoient fit voler en l'air des éclats d'acier tout entiers, sans que ny l'un ny l'autre en perdissent les étriers. Cette premiere charge s'étant faite avec un succés égal, ils

dégainerent leurs épées et se chamaillerent longtemps; sans pouvoir se percer. Il arriva que l'Anglois, aprés avoir fait les derniers efforts, laissa tomber la sienne. Bertrand voulant profiter de la disgrace de son ennemy, prit le large pour caracoler, et fit tant de tours et de détours pour amuser Thomas de Cantorbie, qu'il eût le loisir de descendre de son cheval et de se saisir de l'épée de l'Anglois qu'il ramassa par terre, et la jetta de toute sa force hors du champ du combat, afin de triompher plus à son aise d'un ennemy tout à fait désarmé.

Celuy-cy se trouvant hors d'œuvre, aprés avoir perdu son épée, couroit tout autour de la barriere pour éluder les approches de Bertrand, qui ne pouvoit courir, parce qu'il avoit les genoux armez. Il eut la presence d'esprit de s'asseoir à terre pour détacher l'armure dont sa jambe étoit embarrassée pour pouvoir marcher ou courir avec une liberté toute entiere. L'Anglois, le voyant en cet état, revint à toute jambe sur luy pour luy passer sur le ventre avec son cheval, mais Bertrand, qui se tenoit toûjours sur ses gardes, para ce coup en perçant de son épée le flanc du cheval de son ennemy. L'animal se tentant blessé, la douleur le fit cabrer et regimber aussitôt avec tant de secousse et de violence, qu'il tomba par terre avec son écuyer. Bertrand, sans perdre de temps se jetta sur luy, se contentant seulement de le balaffrer, et pour luy faire porter de ses marques, il luy donna quelques coups du trenchant de son épée sur le nez, et tant de gourmades de son gantelet de fer, que Thomas étoit tout en sang, qui couloit sur ses yeux et sur son visage avec tant d'abondance, qu'il ne pou-

voit pas voir celuy qui le frappoit. Dix chevaliers anglois se détacherent aussitôt de la foule des spectateurs pour mettre les hola, disans à Bertrand qu'ayant remporté tout l'avantage de cette action, il ne luy seroit pas glorieux de pousser plus loin son ressentiment. Bertrand leur répondit qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils entrassent dans une querelle à laquelle ils n'avoient aucune part, et que tout leur discours ne retarderoit point la perte de Thomas de Cantorbie, si le Tortboiteux, son commandant et son general, ne luy donnoit un ordre exprés de mettre bas les armes. Celuy-cy vint aussitôt le prendre par la main pour luy faire cesser le combat, luy disant qu'il s'en devoit tenir à l'avantage qu'il avoit remporté; le duc de Lancastre, encherissant encore sur le Tortboiteux, avoüa qu'il ne croyoit pas que jamais Alexandre eût été plus hardy ny plus intrepide que l'étoit Bertrand. Toutes ces loüanges ne le flaterent point assez pour luy faire perdre toute la haine qui luy restoit dans le cœur contre son ennemy, sur lequel il s'acharnoit toûjours, quoyque les bourgeois et les officiers se missent entre deux (1) pour luy faire lâcher prise, et ne le vouloit point quitter qu'il ne se rendît son prisonnier, de même qu'il avoit obligé son frere Olivier de s'abandonner à sa discretion; mais enfin le Tortboiteux, son commandant, l'ayant assûré que tous ses

(1) Adonc entrerent ou champ engloiz, et ceulx de Dinant, qui se mirent entre deux, pour faire laissier le champ. Mais Bertran leur dist: « Seigneurs, laissiez moy ma bataille achever. Car par la foy « que je doy à Dieu, ou il se rendra à moy comme mon prisonnier, « ainsi comme il a fait faire mon frere, ou je le tueray tout mort. » (*Ménard*, p. 60.)

droits luy seroient consèrvez, et qu'il ne devoit point balancer à se rendre à la priere que luy faisoit Robert Knole là dessus, ny à l'ordre qu'il luy donnoit luy même de finir le combat, Bertrand leur abandonna Thomas de Cantorbie, mais dans un état si pitoyable qu'à peine le pouvoit-on reconnoître.

Quand toute cette scene eut pris fin, tout le monde vint en foule feliciter Bertrand sur l'avantage qu'il venoit de remporter, et sur la gloire qu'il avoit aquise dans une si genereuse action. Sa tante, qui l'avoit élevé, ne se pouvant tenir de joye, le vint embrasser en luy donnant mille benedictions et luy disant qu'il seroit à jamais tout l'honneur et toute la gloire de leur famille, à laquelle il venoit de donner un lustre nouveau, par la bravoure tout extraordinaire qu'il avoit fait éclater à la veüe d'un million d'hommes. Bertrand, qui se possedoit au milieu de tant d'applaudissemens, se souvint d'aller rendre ses respects au duc de Lancastre, devant lequel il fléchit le genou à son ordinaire, lui témoignant que c'étoit en sa consideration qu'il avoit épargné Thomas de Cantorbie, auquel il pouvoit ôter la vie de plein droit, aprés l'affront et le défy qu'il luy avoit fait. Le Duc luy marqua qu'il avoit un surcroît d'estime pour luy, depuis qu'il venoit de se signaler avec tant de succés contre un mal honnête homme qui avoit violé la treve qu'il avoit accordée; que bien loin d'avoir mille florins qu'il pretendoit pour la rançon de son frere Olivier, il le condamnoit à lui payer la même somme pour le châtiment de sa felonnie; qu'à l'égard du cheval et des armes du chevalier dont il avoit triomphé si glorieusement, il luy en faisoit un pur don, puis qu'aussi bien Thomas de Can-

torbie ne meritoit pas de mettre jamais le pied dans sa cour, ny qu'on le regardât de bon œil en Angleterre, où l'on avoit horreur de tous ces lâches procedez, et dans le même temps, ce prince ordonna qu'on luy remît entre les mains son frere Olivier, et fit revenir à Dinan les ôtages qu'on luy avoit donné pour sa sûreté.

Bertrand le reconduisit hors des portes avec toute sa troupe, et luy témoigna sa reconnoissance pour toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites, et particulierement pour la peine qu'il avoit bien voulu prendre de se transporter à Dinan, pour honorer de sa presence le combat qu'il venoit de faire. En suite il rentra dans la ville pour s'aller delasser avec ses amis dans un grand repas qu'on avoit preparé pour le regaler, où les dames et les bourgeoises de la ville assisterent pour le feliciter sur sa victoire, et donnerent des preuves de la part qu'elles y prenoient, en dansant et chantant aprés ce souper. Cependant le siege que le duc de Lancastre avoit mis devant Dinan, fut levé par ordre d'Edoüard, roy d'Angleterre, qui, tenant le roy Jean prisonnier dans Londres, vouloit profiter de la disgrace de ce prince et faire des conquêtes en France; et comme il avoit besoin de toutes ses troupes pour une expedition de cette importance, il envoya des ordres pressans au duc de Lancastre de se rembarquer incessamment à Brest, avec tout son monde, pour repasser la mer aussitôt.

Ce prince fit goûter de son mieux sa retraite à Jean de Monfort, qui se vit contraint de condescendre à quelque accommodement avec Charles de Blois, par le canal et le ministere de quelques évêques qui se presenterent d'eux mêmes par un mouvement de charité,

pour pacifier les choses entre ces deux princes, au moins pendant quelque temps, sans pourtant donner aucune atteinte à leurs pretentions reciproques. L'armée angloise descendit en Angleterre, et monta bientôt aprés sur les vaisseaux destinez pour son embarquement; mais toute cette expedition demeura sans succés. La flotte anglaise fut battuë d'une tempête si violente, qu'il sembloit que la mer et les élemens, et le ciel même s'étoient armez contre elle; car il tomboit d'enhaut des pierres si pesantes et si dures, qu'elles blessoient et mettoient tout en sang ceux qu'elles frappoient, si bien que les Anglois ne se pouvans pas garantir de leurs coups, se disoient les uns aux autres que ce fleau de Dieu marquoit l'injustice de leur entreprise. L'evenement le fit bien connoître dans la suite; car Edouard n'ayant qu'une armée toute delabrée, sur laquelle il ne falloit aucunement compter, se vit contraint de reprendre le chemin d'Angleterre, et de remettre la partie à une autre fois. Il s'y vit d'autant plus obligé qu'une maladie dangereuse avoit mis hors d'œuvre le duc de Lancastre.

Bertrand n'abandonna point le party de Charles de Blois : il épousa plus que jamais la querelle de ce bon prince, et depuis la levée du siege de Dinan, ce fut luy qui prit le soin de ses intérêts, commanda ses troupes, s'assûra de toutes les places qu'il put pour soûtenir une seconde guerre qui ne devoit pas manquer d'éclater bientôt; et bien que Jean de Monfort eût beaucoup plus de forces que Charles, cependant Guesclin ménagea si bien les choses, qu'elles alloient de pair entre les deux partis, et la balance étoit là dessus si égale qu'on ne pouvoit pas presumer en faveur de qui la fortune se devoit declarer dans la suite.

CHAPITRE VII.

Siege mis devant Becherel par le comte de Monfort, et levé dans la suite par composition. L'on y verra l'adresse avec laquelle Bertrand se tira des prisons de ce prince, et les conquêtes qu'il fit depuis.

Quand les treves accordées entre Jean de Monfort et Charles de Blois vinrent à cesser, chacun de ces princes fit ses preparatifs pour renouveller la guerre avec plus de chaleur que jamais. Le roy d'Angleterre fit repasser en Bretagne, en faveur du comte de Monfort, un fort grand secours, conduit par Jean de Chandos, Robert Knole et Gautier Huët. Ce renfort fut assez considerable pour porter le comte de Monfort à tourner toutes ses pensées du côté de la citadelle de Becherel, place pour lors tres-importante, et dont la prise ou la defense seroit d'un grand poids aux affaires de ces deux concurrens. Monfort apprehendant qu'elle ne fût beaucoup meurtriere, s'il entreprenoit de l'attaquer dans les formes ordinaires de la guerre, essaya de s'en rendre le maître par composition. Ce fut dans cet esprit que quelques officiers qui servoient dans ses troupes, s'avancerent aux barrieres de ce château pour s'aboucher avec le gouverneur, et luy promettre une recompense fort considerable s'il vouloit remettre la place entre les mains du comte de Monfort, dont le droit legitime qu'il avoit sur elle étoit incontestable. Ils le cajolerent si bien qu'ils le

firent condescendre à la rendre, en cas que Charles de Blois, auquel il vouloit donner avis de ce siege, ne le vint pas secourir en personne dans un certain temps. Il envoya donc un homme affidé pour presser ce prince à faire les derniers efforts, pour forcer les lignes de Jean de Monfort, qui n'omettoit rien pour hâter la prise de Becherel, qui n'étoit pas en état de pouvoir se défendre longtemps.

Charles de Blois comprit la consequence qu'il y avoit à mettre tout en œuvre pour la secourir. Il ramassa tout ce qu'il avoit de troupes, et pria tout ce qu'il avoit d'amis en Bretagne, de se vouloir joindre au plûtôt à luy. Bertrand, le seigneur de la Val, le vicomte de Rohan, Olivier de Mauny, furent des premiers à luy offrir leurs services avec tout ce qu'ils pûrent assembler de gendarmes, d'archers et d'arbalestriers, dont ils firent un corps assez considerable pour tenter le secours de Becherel. Bertrand se mit à leur tête dans la resolution de se signaler en faveur du party de Charles de Blois, qu'il avoit embrassé. La diligence qu'il fit fut si grande, que les deux armées n'étant plus separées que par un ruisseau, l'on étoit prêt d'en venir aux mains; Guesclin se mettoit en devoir de tenter le passage, lors qu'un saint évêque, pour empêcher le carnage et la boucherie qui s'alloit faire de tant de chrétiens, s'entremit pour accommoder le different de ces deux princes, et proposa des temperamens si judicieux, allant et venant tantôt dans une armée et tantôt dans une autre, qu'il obtint une suspension d'armes, pendant laquelle il ménagea les choses avec tant de conduite et d'esprit, qu'il fut accordé que Jean de Monfort, et Charles de

Blois porteroient tous deux la qualité de duc de Bretagne, qu'ils en partageroient les villes et les places à des conditions égales, et que pour sûreté de ce mutuel accord ils se donneroient reciproquement des ôtages. Bertrand et quatre autres chevaliers furent choisis par Charles de Blois pour être les garans de ce dernier traité. Le comte de Monfort donna de son côté quatre seigneurs anglois pour l'assûrance de sa parole, en attendant que les choses fussent terminées de part et d'autre au goût des deux princes.

Les conditions étant arrétées, il ne s'agissoit plus que de mettre les ôtages en liberté. Charles de Blois executa là dessus tout ce qu'il devoit de fort bonne foy : mais le comte de Monfort n'en usa pas de même : car comme il avoit une envie secrette de recommencer la guerre, et qu'il savoit que Bertrand luy seroit un grand obstacle pour reüssir dans son dessein, il fut assez infidele pour le retenir, et chargea Guillaume Felleton, sa creature et son affidé, de le garder fort étroitement sans se soucier de violer la parole qu'il avoit donnée de le relâcher de même que les autres. Bertrand ne pouvant comprendre pourquoy l'on avoit fait sa condition pire que celle des autres ôtages, à qui l'on avoit donné la liberté, et s'ennuyant un jour d'un si long retardement, il s'ouvrit au chevalier Felleton, sur le chagrin qu'il avoit de se voir si longtemps en arrêt, et le conjura fort confidemment de luy donner la clef de ce mystere, l'assûrant si le comte de Monfort exigeoit de luy de l'argent pour sa rançon, qu'il se mettroit en devoir de le satisfaire, et qu'il chercheroit dans la bourse de ses amis de quoy se racheter : quoy que dans le fonds

15.

ce fût une injustice de mettre à ce prix la liberté d'un chevalier, qui ne s'étoit livré comme ôtage, que sous la bonne foy d'être delivré sans rançon de même que les autres.

Felleton tâcha de luy remettre l'esprit là dessus, en le suppliant de ne point gâter son affaire par quelque discours indiscret, et luy promit qu'il partiroit incessamment pour se rendre à la Cour de Jean de Monfort, et ménager sa delivrance. Mais ayant laissé passer un mois tout entier sans se mettre en chemin, Güesclin le pressa tant là dessus qu'enfin Felleton se rendant à ses sollicitations alla trouver le comte son maître pour le pressentir sur ce qu'il avoit envie de faire de Bertrand. Il n'eut pas là dessus toute la satisfaction qu'il en attendoit; car au lieu de luy donner de bonnes paroles en faveur de son prisonnier, il luy declara nettement que bien loin de penser à luy donner la clef des champs, il avoit dessein de luy faire passer la mer, et de l'envoyer en Angleterre, pour l'y tenir sous sûre garde, ne voulant pas déchaîner un lion, qui seroit capable de le devorer si ses liens étoient une fois rompus. Felleton de retour ne voulut point dissimuler à Bertrand une nouvelle si fâcheuse, et tâcha de le consoler de son mieux en luy representant que peut-être les choses tourneroient mieux à l'avenir, et que son maître faisant un retour d'esprit sur l'iniquité de sa conduite à son égard, luy rendroit peut-être justice plûtôt qu'il ne pensoit.

Bertrand ne se paya point de cette monnoye, mais songea deslors à tenter toutes les voyes imaginables pour recouvrer sa liberté, se persuadant qu'il étoit permis, sans blesser son honneur et sa conscience,

de sortir d'une captivité qu'on luy faisoit injustement souffrir. Il appella donc secrettement son écuyer, et luy donna l'ordre de se rendre à telle heure dans un certain lieu qu'il luy marqua pour l'attendre là, luy commandant qu'il y vint avec les deux meilleurs chevaux de son écurie, pour mieux faciliter l'evasion qu'il meditoit, et pour joüer son rôle avec moins de soupçon. Bertrand fit signe au jeune fils de Felleton de se venir promener avec luy, luy disant qu'il avoit besoin de prendre l'air, afin qu'il pût dîner avec plus d'appetit. Le jeune homme qui ne sçavoit pas son dessein, le suivit volontiers, et quand ils eurent tous deux assez tracé de chemin pour arriver à l'endroit où l'écuyer attendoit son maître, Guesclin se jetta sur le meilleur cheval et dit au jeune homme, *beau fils pensez de retourner et me salüez vôtre Pere, et luy dites que je m'en vois en France aidier au duc de Normandie à guerroyer, et ne vous esmayez : car se vôtre pere vous fait ennuy, ou détourbier, venez à moy pour avoir armûres et chevaux et ja ne vous faudray.*

Quand Bertrand se fut tiré de ce pas; il poussa son cheval, et fit une si grande diligence, qu'il arriva le soir même à Guingan, dont les bourgeois eurent une extreme joie, parce qu'ils avoient besoin d'un si grand capitaine pour les defendre des incursions des Anglois, qui se nichoient dans des châteaux voisins, et de là faisoient des courses sur ceux qui sortoient de la ville, et leur enlevoient leur bétail et leurs marchandises, et mettoient à de grosses rançons tous les malheureux qui tomboient dans leurs mains. Ils representerent toutes ces miseres à Bertrand, qui parut

fort touché de leurs plaintes. Il luy dirent que de tous ces châteaux, il n'en étoit point qui leur fût plus incommode que celui de *Pestien*, qui les desoloit, et le conjurerent de vouloir rester quelque temps avec eux pour leur tirer cette épine du pied. Guesclin leur fit entendre qu'il étoit pressé d'aller à Paris pour s'aboucher avec le duc de Normandie qui l'avoit appellé pour le seconder dans la guerre qu'il avoit à soûtenir contre les Anglois et les Navarrois, et qu'il n'avoit point de temps à perdre; mais s'étant mis en devoir de sortir de leurs portes, il les trouva fermées et le pont levé. Guesclin fut fort étonné de se voir enfermé de la sorte, et ne sçavoit à quelle cause imputer cet empêchement. Il leur demanda quel étoit le motif qui les avoit obligé d'en user de la sorte avec luy, s'il y avoit quelqu'un d'entr'eux qui se pût plaindre qu'il luy deût un denier. Ils luy répondirent que bien loin de luy demander de l'argent, ils en avoient à son service, et qu'ils ne plaindroient pas même la somme de soixante mille livres, s'il étoit question de le retenir chez eux à ce prix ; qu'ils le conjuroient de ne les point abandonner dans l'accablement où il les voyoit, et qu'il voulût bien se mettre à leur tête pour aller attaquer avec luy ce château de Pestien, dont la garnison venoit tous les jours jusqu'à leur barriere pour les harceler.

Ils luy firent enfin de si grandes instances, et luy parlerent là dessus avec tant d'empressement qu'ils l'appellerent plusieurs fois *Homme de Dieu*, se jettans à genoux, et le suppliant de vouloir être leur liberateur. Bertrand, dont le cœur étoit tout à fait bien placé, ne put pas se defendre d'entrer dans leurs

peines, et prit le party de s'en retourner avec ses gens à son hôtelerie, dans laquelle il fut reconduit par une foule de bourgeois et de menu peuple qui se tuoient de crier dans les ruës, *vive Bertrand, Dieu benisse Guesclin, qui ne nous a point abandonné.* Il commença donc par netoyer tous les environs de Guingan de tous les coureurs anglois, qui faisoient le dégât jusqu'aux portes de cette ville, et les ayant recoigné dans leurs châteaux, il y mit le siege avec tant de succés, qu'il se rendit bientôt maître de trois places, dont il fit denîcher ces incommodes garnisons, qui ravageoient tout le païs, et ne donnoient pas le loisir de respirer à ceux de Guingan, qui se voyans liberez de ce voisinage fâcheux, témoignerent à Bertrand qu'ils luy devoient la conservation de leurs vies, de leurs biens et de leurs libertés.

Aprés avoir pris congé d'eux, il alla, de ce pas, trouver Charles de Blois (1) qui, pour l'attacher davantage à ses interêts dans la suite, luy fit épouser une fort riche heritiere, dont la naissance et la beauté n'étoient pas communes; c'étoit cette même demoiselle dont nous avons déjà parlé, qui fit au juste une si heureuse prediction de l'avantage que Bertrand devoit remporter dans le combat qu'il fit au milieu du camp des Anglois devant Rennes, en presence du duc de Lancastre et de toute l'armée angloise. Cette

(1) Charles de Blois le présenta à la duchesse de Bretagne, sa femme, en lui disant..... « Madame, voici le vaillant Bertrand.... » La princesse, à ce nom fameux, quitte une écharpe de broderie qu'elle faisoit, et court embrasser Du Guesclin. Cette faveur étoit d'autant plus remarquable, qu'elle ne saluoit que les plus grands seigueurs et ceux qui lui étoient alliés. (*Du Chastelet*, p. 41.)

dame, par ce mariage, entrant encore davantage dans tout ce qui toûchoit Guesclin, son époux, le pria d'être un peu plus credule aux avis qu'elle luy donnoit sur les jours dont l'étoile étoit heureuse ou malheureuse, l'assûrant qu'il sortiroit toûjours avec gloire de toutes les occasions les plus dangereuses, s'il observoit regulierement de ne se jamais commettre dans les jours qui renfermoient en eux quelque fatalité. Bertrand traita de vision tout ce qu'elle luy disoit; mais il remarqua depuis que les avis de sa femme n'étoient point à mépriser, quand il fut pris à la journée d'Auray; car ce fut justement dans un jour qu'elle avoit mis au rang de ceux qui luy devoient être malheureux. Mais il faut croire que le ciel permet que ces disgraces nous arrivent, pour punir la credulité superstitieuse que nous avons pour ces sortes de predictions, parce que ces jours pretendus heureux ou funestes n'ont aucune connexion naturelle avec la liberté de l'homme, et si l'on mettoit sur son compte tout ce qui n'est point arrivé de fâcheux dans ces jours, on decouvriroit que quand les predictions sont suivies de leurs evenemens, c'est un pur effet du hasard, qui pourtant fait une si grande impression sur nos esprits, que nous n'en pouvons revenir, quand une fois nous avons veu quelque chose arriver sur les principes de l'astrologie judiciaire, dont cette dame se piquoit.

Durant les treves qui s'étoient faites entre Charles de Blois et Jean de Monfort, Bertrand ne pouvant demeurer oisif, se rendit auprés de Charles, duc de Normandie, pour luy faire offre de son bras et de son épée, contre une foule d'Anglois et de Navarrois qui ravageoient le royaume de France et s'emparoient de

ses meilleures places durant la prison du roy Jean, son pere, que les Anglois retenoient à Londres; si bien que tout le poids des affaires tomboit sur Charles, qui, se voyant attaqué de tous côtez, avoit beaucoup de peine à se soûtenir contre tant d'ennemis. Le roy de Navarre tenoit Evreux, Breval, Nogent, Raineville, Tinchebray, le Moulin, Mortain, Breteüil, Conches, le Ponteau de mer, Cherbourg et plusieurs autres places dont les fortifications n'étoient point à mépriser pour lors; Meulan, Mante et Rouleboise étoient aussy dans le party des Anglois et des Navarrois, qui s'étoient presque rendu maîtres de toute la Normandie. Le captal de Buc, le baron de Mareüil, Pierre de Squanville et Jean Joüel, tous generaux anglois, s'étoient emparez de toutes les places situées sur la Seine, et personne ne pouvoit ny monter, ny descendre cette riviere sans payer aux Anglois des droits exorbitans, ce qui ruinoit tout à fait le commerce des marchands de Paris et de Roüen.

Le fort de Rouleboise, que tenoient les Anglois, les arrêtoit tout court, si bien que la France étoit en proye aux étrangers qui y faisoient des dégâts incroyables et se permettoient tout ce que la licence de la guerre fait faire impunément au milieu des troubles et des divisions. Les Anglois avoient aussi penetré jusques dans le Beauvoisis, et rien n'étoit à couvert de leurs incursions et de leurs incendies. Charles, regent du royaume durant la prison de son pere, essaya de relever la France de son accablement. Il fit voir, par sa sage conduite, que son genie étoit assez fort pour apporter le remede necessaire à tant de disgraces. Il tira tout le secours qu'il put des villes fidelles

qui s'étoient conservées dans l'obeïssance. Arras, Amiens, Tournay, Noyon furent des premieres à ne luy pas manquer au besoin : ce fut d'elles qu'il tira beaucoup de soldats et d'argent pour faire et pour entretenir un corps de troupes assez considerable, pour tenir tête à ses ennemis. Il en marqua le rendez-vous dans un certain château que l'on nommoit *Mauconseil*, où Bertrand vint luy faire offre de ses services et s'embarquer dans son party.

CHAPITRE VIII.

De l'attaque que Bertrand fit du château de Melun, qu'il enleva d'assaut et sous les yeux de Charles, Dauphin, regent de France.

Les Anglois s'étant emparez de Melun, situé sur la Seine, incommodoient extremement la ville de Paris, qui commençoit à crier famine, parce que les ennemis s'étans rendus maîtres de la riviere arrétoient et confisquoient tous les bâteaux qui y portoient des vivres et des marchandises. Le regent apprehendant que s'il ne levoit cet obstacle, les Parisiens se pouroient soûlever contre luy, prit la resolution d'aller forcer cette place à la tête de tout ce qu'il pouroit ramasser de gens choisis et determinez. Il partit de Paris avec un corps de troupes fort considerable. Bertrand l'y suivit, accompagné de tous les braves dont il avoit éprouvé la valeur dans toutes les expeditions qu'ils avoient faites en Bretagne avec luy. Le baron de Mareüil étoit gou-

verneur de la forteresse que les François vouloient attaquer. Il avoit fait entrer dans la place beaucoup d'archers et d'arbalestriers anglois, dans la resolution de se bien defendre et de disputer au dauphin de France le terrain pied à pied. Il étoit d'autant plus engagé de soûtenir ce siege avec vigueur, que la reine Blanche, femme de Charles le Mauvais, roy de Navarre, y faisoit son sejour et n'avoit pas manqué de prendre toutes les precautions necessaires, afin que cette place ne fût pas insultée.

Le Dauphin voulant garder quelques mesures de bienséance avec cette princesse, avant que d'en venir à l'assaut, luy depêcha quelqu'un de ses courtisans pour la porter à luy livrer la ville et le château, sous offre de la dédommager par le don de quelqu'autre domaine qui vaudroit encore davantage que ce qu'elle luy cederoit. La princesse fit appeller là dessus son conseil, pour apprendre de luy le party qu'elle avoit à prendre dans une occasion pareille. On ne luy conseilla pas de donner les mains à la proposition que luy fit faire le Dauphin, qui fut reçuë d'une maniere également incivile et fiere, puis qu'elle luy fit dire que jamais cette place ne tomberoit dans ses mains, à moins qu'il ne la prît d'assaut et par la brêche qu'il luy falloit ouvrir par le sang de tous les soldats qu'il avoit amené de Paris pour cette expedition, qui lui coûteroit plus qu'il ne pensoit.

Le Dauphin voyant que l'honnêteté ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de cette princesse, eut recours à la force et prit le party d'attaquer vivement le château. Le gouverneur avoit eu le soin de se pourvoir de tous les vivres et de toutes les munitions necessaires, outre

une bonne garnison qu'il avoit fait entrer dedans. Il comptoit bien de faire perir l'armée du Dauphin devant cette place. Le duc de Normandie fit publier dans tout son camp qu'on eût à se tenir prêt pour en venir à l'assaut le lendemain. Bertrand, dont la bravoure n'étoit pas si connuë des François que des Bretons, fut ravy de trouver une si favorable occasion de se signaler. A l'aube du jour, on donna le signal à toutes les troupes pour s'approcher du pied des murailles du château. Tandis que les uns plantoient des échelles pour monter, les archers et les arbalestriers françois tiroient une grêle de flêches dessus les rempars, pour en écarter les assiegez, qui se defendoient de dessus les murs avec beaucoup de courage et d'intrepidité. Le baron de Mareüil, gouverneur du château, s'y signaloit entre tous les autres; il y faisoit tous les devoirs de soldat et de capitaine, et les coups qu'il portoit étoient tirez si juste, que personne n'en échappoit, ce qui le faisoit beaucoup apprehender des assiegeans.

Bertrand voyant que les François commençoient à douter du succés de cette action, leur remit le cœur en disant qu'il falloit s'acharner sur la personne du baron de Mareüil, et que si l'on pouvoit le jetter par terre, il répondoit de la reddition de la place. L'on recommença donc de plus belle; on appuya de nouveau les échelles contre les murailles, on fit des efforts incroyables pour monter; mais les assiegez faisoient culbuter les François les uns sur les autres, et tomber dans les fossez en jettant sur eux des pieces de bois et des pierres d'une grosseur et d'une pesanteur prodigieuse. Le Dauphin regent, qui regardoit tout ce fracas, vouloit partager ce peril avec ses soldats : on luy

representa que la conservation de sa personne étoit si necessaire à l'Etat, que la France couroit risque de perir avec luy, s'il venoit à perdre la vie dans cette occasion. Ce prince étoit appuyé sur une fenêtre, observant tout ce qui se passoit pour et contre, plaignant le malheureux sort des lys, que tant d'ennemis tâchoient de flétrir, se souvenant de la triste condition du roy Jean, son pere, que les Anglois retenoient prisonnier à Londres, et du pitoyable état de la France, qui se voyoit ravagée par tant d'étrangers, qui venoient porter le fer et le feu jusqu'aux portes de Paris. Il rappelloit dans sa memoire ces temps heureux où cette belle Couronne florissoit sous le regne de Charlemagne, avec tant de lustre que toute l'Europe recevoit la loy de la France.

Tandis que ce desolé prince faisoit cette triste reflexion sur l'état present des affaires, le Besque de Vilaines, un des plus braves de son armée, luy répondit qu'il ne devoit point tomber dans le découragement ny se laisser abbattre de la sorte; que Charlemagne, dont il envioit le bonheur, n'avoit pas eu moins d'ennemis que luy, qu'il en avoit triomphé par son courage et sa patience, et que Dieu, dans lequel il avoit eu une confiance entiere, avoit répandu sa benediction sur ses armes; qu'il falloit donc esperer que sa cause, n'étant pas moins juste, elle auroit un même succés. Ce discours enfla si fort le cœur du Dauphin, qu'il commanda tout aussitôt qu'on revint à la charge. Les François firent de nouveaux efforts, mais ils étoient toûjours repoussez par les assiegez, qui les renversoient les uns sur les autres, en faisant tomber leurs échelles à force de machines et d'instrumens pour cet effet.

Bertrand voyant du pied de la muraille, le peu d'execution que faisoient les assiegeans, sonda si l'on ne pouroit point entamer les murs du château pour y ouvrir une brêche; mais s'appercevant que la tentative en seroit inutile, et que ce baron de Mareüil se rendoit extremement redoutable aux François par la defense opiniâtrée qu'il faisoit, jura dans son patois, *que par Dieu qui peina en croix, et au tiers jour ressuscita il iroit aux creneaux parler à sa barette.*

Il se saisit donc d'une échelle qu'il mit sur sa tête, et l'appuyant à la muraille, il se mit en devoir de monter l'épée à la main, se couvrant toûjours de son bouclier. Le Dauphin, qui s'apperçut de cette intrepide action, demanda le nom de ce cavalier; on luy dit que c'étoit le brave Bertrand, qui s'étoit aquis en Bretagne une grande reputation par les beaux faits d'armes qu'il avoit faits en faveur de Charles de Blois, contre Jean de Monfort. Ce prince, admirant la resolution de cet homme, témoigna qu'il n'en perdroit jamais le souvenir. La presence du Duc animant encore Guesclin davantage, le fit monter jusqu'aux derniers échelons, bravant le baron de Mareüil et le menaçant qu'il alloit luy faire sentir la force de son bras et l'injustice de la cause qu'il soûtenoit contre le dauphin de France. Mais le Baron, qui le vouloit faire taire (1)

(1) Mais le bascon n'acoutoit riens à son dit; mais demanda une pierre à ses gens toute la plus pesaute que l'en pourroit trouver. Et ilz lui dirent: « vous avez devaut vous ce que vous demandez, et grans bans « traverssains, et queuës plaines des caillous. Vous ne povez faillir, « boutez à tous costez sur ce villain, qui ainsi monte. Mais comme il « est gros et quarré, et court et tout enflé pour ses armeures, qui le « tumberoit ou fossé, il aroit tantost le cuer crevé. Et sembloit estre « un porteur d'affeutrures, qui soit nez de Paris. Car il estoit tout

en le renversant de l'échelle, jetta sur elle une grande caque de pierres qui la mit en pieces, et fit tomber Bertrand tout armé, la tête en bas et les pieds en haut dans les fossez, qui étoient pleins d'eau et l'alloient noyer infailliblement, si le Dauphin, qui le vouloit sauver, n'eût crié qu'on le secourût incessamment, et qu'on le tirât au plûtôt de là. L'un des gardes de ce prince courut à luy, le prit par les pieds, et fit tant d'efforts qu'il l'arracha du fonds de l'eau, qui l'alloit suffoquer sans ce prompt secours.

Bertrand, après avoir bien bû, secoüa la tête et paroissoit plus mort que vif. On le porta dans un fumier chaud qui luy fit revenir les esprits en le rechaufant, et quand il eut repris connoissance, il dit à ceux qui l'environnoient *quels diables l'avoient là apporté, et se l'assaut étoit jà failly*. On luy répondit qu'il avoit assez bien employé sa journée, qu'il devoit se contenter de ce qu'il avoit fait. La disgrace qu'il venoit d'essuyer, au lieu de refroidir son courage, sembla luy donner un nouveau feu pour aller à l'assaut; mais voyant qu'il étoit trop tard, et que tout étoit fait, il se transporta tout en colere jusqu'auprés des barrieres des ennemis, le sabre à la main, dont il fit une si grande execution, qu'il en abbattit plusieurs à ses pieds, et donna tant de terreur aux autres, qu'il les fit rentrer en desordre, et lever le pont dessus eux pour se garantir de la fureur d'un si redoutable ennemy. L'attaque des François avoit été si vigoureuse et si meurtriere, que la reine Blanche et le baron de Ma-

« boursouflé. » Ainsi se mocquoient de Bertran ceulx qui mal le cognoissoient. Et le bascon deschargea sur lui et sur son eschielle un grant quaque tout plain de cailloux, etc. (*Ménard*, p. 79.)

reüil sçachans que le Dauphin la devoit faire plus vivement recommencer le lendemain, que Bertrand se devoit mettre à la tête de ceux qu'on avoit destinez pour cette seconde expedition, qu'on étoit enfin resolu de faire main basse sur tout ce qui se trouveroit dans la place, ils demanderent à capituler avec le Dauphin, qui voulut bien épargner le sang des assiegez, et recevoir à composition la ville et le château de Melun, qui luy furent rendus et remis dans ses mains.

Ce prince, aprés y avoir étably garnison, s'en revint triomphant à Paris, dont les bourgeois le reçûrent avec des acclamations extraordinaires, et le feliciterent sur la grande action qu'il venoit de faire, et sur la liberté qu'il leur avoit renduë, parce qu'ils n'osoient pas auparavant sortir de leurs portes en sûreté, tant ils aprehendoient de tomber dans les partis des Anglois et des Navarrois, qui faisoient des courses jusques sous leurs murailles. La bravoure et l'avanture de Bertrand devant Melun, firent tant de bruit dans cette grande ville, que chacun s'étudioit de regarder ce brave Breton, qui s'étoit fait déja un si grand nom dans la guerre. On couroit en foule pour le voir. Le Dauphin ne se contenta pas de luy donner des loüanges pour recompenser sa valeur, il la voulut reconnoître par de plus solides effets, en luy donnant le gouvernement de Pontorson, place pour lors tout à fait importante. Guesclin ne resta pas longtemps à Paris, et comme les mains lui démangeoient, il en sortit bientôt pour aller attaquer trois forts situez sur la Seine, qui boûchoient les approches et les avenuës de la capitale de tout le royaume.

CHAPITRE IX.

Du siege, assaut, prise et destruction du fort de Rouleboise, et de la prise de Mante et de Meulan, dont les murailles furent abbattuës.

La prise de Rouleboise, de Mante et de Meulan, paroissoit d'une si grande consequence aux affaires du Dauphin, qu'il fut resolu de mettre tout en œuvre pour les enlever sur les Anglois et les Navarrois, qui s'en étoient emparez, et les Parisiens ne recevoient plus tous les secours que la Seine avoit accoûtumé de leur donner par les bateaux qu'elle portoit chargez de vivres et de provisions qu'elle amenoit au pied de leurs murailles, tout étant arrété par les garnisons ennemies, qui s'étoient saisies de ces places situées sur le même fleuve. Dix mille bourgeois de Roüen choisirent entr'eux un nommé le Lievre pour leur capitaine, et marcherent à sa suite au siege de Rouleboise, qu'ils investirent d'un côté, tandis que Bertrand vint se camper de l'autre avec ce qu'il put ramasser de gens lestes et determinez pour une prompte expedition. L'attaque fut fort chaude des deux côtez; mais la resistance ne fut pas moins opiniâtre, et le gouverneur de la place se promettoit bien que les assiegeans s'en retourneroient sans rien faire.

Bertrand et les principaux officiers de son armée voyans bien que la prise de Rouleboise n'étoit pas une affaire d'un jour, se persuaderent que celle de

Mante n'étant pas si difficile, il falloit tenter la conquête de celle-cy pour venir ensuite à bout de la premiere. Guillaume de Launoy, capitaine fort estimé dans les troupes de France, ouvrit cet avis le premier dans le conseil de guerre; il ne fut pas d'abord suivy dans son sentiment. On luy fit entendre qu'il falloit debuter par la prise de Rouleboise et qu'en suite on songeroit à Mante, et que ce seroit decrediter les armes du Dauphin, que de se presenter devant une place, et de l'abandonner aprés pour entreprendre le siege d'une autre. De Launoy leur persuada que sans quiter le dessein qu'ils avoient sur Rouleboise, ils pouvoient tourner leurs pensées sur Mante, qu'il se faisoit fort de prendre en trois jours, si l'on vouloit exactement suivre et pratiquer ce qu'il avoit medité là dessus. Tout le monde entra dans son sentiment, et l'on se reposa sur luy de toute la conduite de cette entreprise.

De Launoy se servit d'un stratagême fort ingenieux pour executer le dessein qu'il avoit dans l'esprit. Il choisit vingt de ses soldats, qu'il fit habiller en vignerons, et les déguisa si bien, qu'ils avoient tout à fait l'air de gens de ce métier. Il leur donna de bonnes armes, qu'ils cacherent sous leurs vestes de toile, et les instruisit fort exactement de tout ce qu'ils devoient faire. Il avoit fait loger auparavant trente soldats qui çà, qui là, dans les cabarets de Mante, qui, pour devenir moins suspects, demeuroient separez et faisoient semblant de ne se point connoître; ils avoient grand soin de témoigner leur zele pour le roy de Navarre, et leur aversion pour le Dauphin, duc de Normandie, publians dans toutes les tavernes, que si ce prince

faisoit attaquer Mante, ils se feroient ensevelir sous les ruines de la ville, avant qu'il s'en rendît le maître.

Toutes les choses étant ainsi disposées, Guillaume partit avec ses gens dans une nuit bien obscure, et quand il se vit prés de Mante, il mit pied à terre et fit descendre de cheval ceux qui l'accompagnoient, apprehendant que le hannissement des chevaux et le bruit de leur marche ne les fît découvrir, et ne reveillât les bourgeois de la ville. Ils se presenterent aux barrieres à la petite pointe du jour, lors qu'on faisoit l'ouverture des portes pour envoyer les bêtes aux pâturages. Quand quatre bourgeois, qui gardoient les clefs de la ville, eurent ouvert le guichet et la moitié de la barriere, ils apperçurent ces pretendus vignerons un peu éloignez les uns des autres, qui faisoient mine de vouloir entrer pour travailler aux vignes et gagner leur journée. Leur contenance leur paroissoit si simple et si naïve, qu'ils ne balancerent point à leur ouvrir toute la barriere, et se retirerent en suite à leur corps de garde pour y mettre bas leurs armes, et faire sortir les bestiaux; quatre de ces vignerons travestis passerent la porte, dont six autres qui les suivoient se saisirent aussitôt, et mirent tous ensemble l'épée à la main. L'un d'eux sonna d'un cors qu'il avoit dans sa poche, pour avertir Guillaume de Launoy qui se tenoit là tout auprés dans une embuscade, et n'attendoit que l'heure du signal pour entrer dans la ville avec le reste de ses gens. Il eut l'adresse d'embarrasser le pont avec une charette pour empêcher les bourgeois de le lever sur ceux qui le devoient joindre. De Launoy se jetta dans Mante lors que la plûpart des habitans étoient encore au lit.

Ces trente soldats qu'il avoit auparavant apostez dans la ville, se declarerent en sa faveur et se joignirent à luy crians *Launoy, Launoy.* Bertrand, le comte d'Auxerre, et d'autres chevaliers, accompagnez de beaucoup de troupes, se jetterent à corps perdu dans la place. Les habitans se voyans surpris firent mine de courir aux armes; mais Bertrand se saisit de tous les postes et de toutes les avenuës pour les tenir dans le devoir. Il y en eut quelques-uns qui se mirent en état de se defendre en jettant des pierres par les fenêtres; mais on les en faisoit retirer à grands coups d'arbalêtes. La plûpart coururent en foule dans la grande église pour s'y mettre à couvert de la fureur du soldat, et faire leur condition bonne. Les femmes s'y jettoient aussi chargeans leurs enfans sur leur cou. Bertrand marcha contre cette église à la tête de cinq cens arbalêtriers, en força les portes, et menaça tous ceux qu'il y trouva de les faire passer au fil de l'épée s'ils ne se rendoient à sa discretion. La crainte de la mort les obligea de subir la loy du vainqueur. Ce general les assûra qu'en se soûmettant à l'obeïssance du dauphin de France, on leur conserveroit leurs biens et leurs vies, et que s'il ne luy rendoient réponse sur l'heure, il alloit faire un sac de leur ville, en abandonnant tout au pillage et à la licence du soldat. Les bourgeois de Mante ne se le firent pas dire deux fois; ils donnerent les mains à tout ce qu'on voulut, et firent serment de reconnoître le duc de Normandie pour leur souverain durant l'absence et la prison du roy Jean, son pere, et demanderent par grace à Bertrand qu'il voulut au plûtôt attaquer aussi la ville de Meulan, parce que cette place leur seroit une épine

au pied, tandis qu'elle tiendroit pour le roy de Navarre, et pour les Anglois, qui feroient sans cesse des courses sur eux et les recoigneroient dans leurs portes.

Bertrand leur promit qu'on alloit mettre incessamment les fers au feu pour cet effet, mais il leur dit qu'il falloit auparavant s'assûrer de la tour de Rouleboise, qui ôtoit à Paris la communication de la Seine, et le secours qu'il avoit accoûtumé de tirer de cette riviere. C'est ce qui fut aussitôt arrêté dans le conseil de guerre. Le gouverneur de cette tour étoit au desespoir de ce que Mante avoit été surprise, et reprochoit par les creneaux aux François qu'ils ne s'en étoient rendus les maîtres que par trahison; qu'ils n'auroient pas si bon marché du poste qu'il occupoit (1), et qu'il se defendroit au peril de sa vie. Des paroles l'on en vint aux coups. Bertrand se mit à la tête des milices de Roüen pour attaquer la tour. On fit des efforts incroyables pour l'emporter, mais les assiegez, qui s'étoient preparez à soûtenir l'assaut se defendirent en gens de cœur, et jetterent tant de dards, tant de pierres, et tant de cailloux sur les assiegeans, qu'ils les obligerent à se retirer.

Bertrand, qui ne se rebutoit jamais pour un mauvais succés et dont les ressources étoient inépuisables, fit amener par charroy des beliers et d'autres machines de guerre pour battre la tour. Cet appareil

(1) Fist (Bertrand) appeller le Chastellain pour parlementer à lui.... Et adonc lui dist : « Je vous signifie et commande de par nostre Re- « gent de France, que vous nous rendez la tour. Ou par la foy que je « doy à Dieu, ja decy ne partiray, si l'auray prise avant. » Et le chastellain lui respondi : « Sire je croy que ainçois que vous peussiez en- « trer en ceste tour, il vous convendra aprendre à voler hault. » (*Ménard*, p. 91.)

épouventa le gouverneur, qui s'appercevant qu'on ne luy feroit aucun quartier, s'il s'opiniâtroit à ne se pas rendre, prit le party de capituler, et demanda quelque argent pour être dédommagé de ses pertes. Bertrand, avec lequel il s'aboucha, luy voulut bien donner cette petite satisfaction, pourveu qu'il sortît aussitôt de la tour. Ce qui fut executé sur l'heure; et Guesclin s'étant assûré de ce poste, y voulut regaler le soir même les principaux officiers de l'armée, qui tenans conseil de guerre avec ce general, furent d'avis de depêcher au plûtôt auprés du Dauphin, pour luy faire part de cette nouvelle, et pour sçavoir de luy si tel étoit son plaisir qu'on rasât cette tour en la faisant sauter par une mine, afin de se delivrer du soin d'y mettre garnison, dont on auroit ailleurs assez de besoin. Le duc de Normandie leur envoya là dessus tous les ordres necessaires pour demolir la tour, qui fut aussitôt abbattuë, si bien qu'il ne restoit plus, pour achever de debarrasser entierement la Seine, que de prendre Meulan, dont les Parisiens souffroient de fort grandes incommoditez. Bertrand assembla tous les officiers de l'armée pour leur representer qu'il falloit achever par la prise de cette place, ce qu'ils avoient déja si genereusement commencé, que c'étoit l'intention de Charles, Dauphin, dont ils avoient épousé la querelle contre le roy de Navarre et les Anglois, qu'on ne la marchandât pas davantage, afin que les environs de Paris pûssent devenir entierement libres. Le comte d'Auxerre fit aussi de son côté toutes les instances possibles, afin que toute l'armée prit la même resolution; chacun témoigna beaucoup d'empressement pour le siege de Meulan,

dont le retardement pouvoit beaucoup nuire aux affaires de la Couronne.

Toutes les troupes firent donc un mouvement de ce côté là, dans la resolution d'emporter la place ou d'y laisser la vie. Ceux de Meulan furent bientôt avertis du dessein qu'on avoit sur eux par un cavalier, qui fut à toute jambe leur donner cette triste nouvelle, dont ils furent fort alarmez; ce qui les obligea de veiller à leur defense et de se tenir sur leurs gardes plus que jamais. Ils étoient déjà fort consternez de la prise de Mante et de Rouleboise; mais ils ne tomberent pas tout à fait dans le desespoir de disputer à leurs ennemis le terrain pied à pied. Chacun fut commandé de travailler aux fortifications de la ville, sans en excepter les femmes et les enfans. Il y avoit au dessus une citadelle assez forte et bien pourvûë de vivres et de munitions; le gouverneur se vantoit de tenir longtemps, parce qu'il avoit des farines, des vins et des chairs salées pour plus de quinze mois. Bertrand fit charger une partie des troupes sur des bateaux, tandis que les archers et les gendarmes côtoyoient la riviere. Quand tout fut arrivé devant Meulan, Bertrand et le comte d'Auxerre caracollerent tout autour pour étudier l'assiette de la place et la reconoître; ils observerent la situation de la tour, qui commandoit beaucoup à la ville, étant bâtie sur une haute eminence, et remarquerent que le pont avoit été nouvellement fortifié par les Anglois et les Navarrois, qui paroissoit à Bertrand fort difficile à prendre.

Il pria le comte d'Auxerre de lui dire ce qu'il en pensoit, mais le Comte luy fit connoître que la prise de la citadelle et de la ville étoit bien d'une autre

importance que celle du pont, que c'étoit à cela qu'il falloit particulierement s'attacher, et que si l'on pouvoit emporter les deux premieres, l'attaque et la prise du pont ne seroit pas dans la suite une affaire. Qu'il étoit donc de la derniere consequence de debuter par la tour de Meulan, qu'il falloit assieger dans les formes; et comme les troupes destinées pour ce siege, qui pouroit peut-être durer longtemps, auroient beaucoup de fatigues à essuyer, il fut d'avis qu'on les logeât autour de Paris, dans de fort commodes endroits, afin qu'elles se pûssent délasser et refaire de leurs peines et de leurs travaux, et recouvrer de nouvelles forces, pour revenir à la charge quand il en seroit temps. Bertrand goûta fort le conseil du comte d'Auxerre, et luy témoigna qu'il étoit dans la resolution d'y entrer. On prepara donc toutes choses pour l'attaque de la ville. Bertrand fit sonner la trompette par tout le camp, afin que chacun fût alerte pour cette expedition. Tandis qu'il se donnoit du mouvement pour encourager ses troupes, et leur inspirer la resolution de bien payer de leurs personnes, les assiegez, qui le voyoient et le redoutoient, tirerent sur luy de dessus leurs murailles, un grand carreau de pierre, qui vint tomber aux pieds de son cheval, et qui l'auroit infailliblement tué s'il eût porté juste. Les arbalêtriers eurent ordre aussitôt d'ouvrir l'action, tirans sans cesse contre les assiegez, qui paroissoient sur les rempars pour les amuser et faciliter le dessein de Bertrand, qui se mit à la tête des gendarmes, et s'en alla tout droit se presenter aux barrieres de la ville, qu'il abbatit à grands coups de hache, avec tant de bravoure et d'intrepidité, que

les bourgeois n'osans pas tenir tête, se retirerent en grand desordre dans la tour, où ils avoient mis à couvert tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent et de meubles. Il y en eut quelques autres qui s'enfuirent du côté du pont, y croyans trouver plus de sûreté.

Bertrand, poursuivant sa pointe aprés avoir renversé les barrieres, alla s'attacher à la porte de la ville, qu'il fendit et mit en éclats et en pieces avec la même hache, et s'étant ouvert par là l'entrée de Meulan, tout son monde se répandit aussitôt avec luy dans les ruës. L'alarme fut extreme. Les habitans qui ne s'étoient pas refugiez dans la tour, se tenoient cachez dans leurs maisons, n'attendans plus que l'heure de la mort. Bertrand et le comte d'Auxerre, croyans n'avoir encore rien fait s'ils ne se rendoient maîtres de la tour et du pont, tournerent toutes leurs pensées de ce côté là, mais pour y reüssir avec plus de succés, ils crurent qu'il falloit commencer par jetter l'epouvente par tout. Ils abandonnerent donc la ville au pillage de leurs soldats, qui se jetterent avec tant de furie dans les maisons, que les bourgeois s'estimoient trop heureux d'avoir la vie sauve et de se mettre à rançon, si bien que la soldatesque s'enrichit non seulement de leurs dépoüilles, mais du prix qu'elle leur faisoit payer pour leur liberté.

Les habitans qui gardoient le pont, craignans la fureur de Bertrand, ne balancerent point à le rendre, de peur qu'à la chaude, on ne les fit passer au fil de l'épée s'ils entreprenoient de faire une plus longue resistance. Il ne s'agissoit donc plus pour achever toute la conquête, que d'enlever la tour. Bertrand s'avisa devant que d'en venir aux mains, de tenter s'il ne

pouroit point engager le gouverneur à la luy rendre, en l'intimidant. Il le fit donc appeller, pretextant qu'il avoit quelque chose d'important à luy communiquer. Le gouverneur parut aux creneaux de la tour, pour apprendre de luy tout ce qu'il avoit à luy dire. Bertrand le somma de la part de Charles, dauphin de France, regent du royaume et duc de Normandie, de luy rendre incessamment la place, et que s'il refusoit d'obeïr, il luy en coûteroit la tête, jurant qu'il ne sortiroit point de là ny luy, ny ses gens, qu'il n'en fût le maître de gré ou de force.

Le gouverneur ne témoigna point d'être ébranlé de ces menaces, et se mettant à plaisanter, il luy demanda s'il avoit appris à voler, et si le ciel luy avoit donné des aîles pour monter si haut. Bertrand se retirant tout en colere, luy dit qu'il le feroit bientôt repentir de sa pretenduë raillerie. L'attaque fut aussitôt commencée : mais comme elle faisoit plus de bruit que d'effet, on ne l'employa seulement que pour empêcher les assiegez de découvrir au pied de la tour le travail des mineurs, qui pousserent leur ouvrage avec tant de secret et de diligence, qu'ils s'avancerent jusques sous le fondement des murailles, qu'ils étançonnerent ensuite de leur mieux. Quand l'ouvrage fut achevé, les mineurs en donnerent incessamment avis à Bertrand, luy disans que quand il lui plairoit, il auroit la satisfaction de voir croûler cette tour par terre. Guesclin leur commanda de la faire sauter, ajoutant que puisque les ennemis avoient refusé de se rendre, ils ne devoient pas trouver mauvais s'il en venoit contre eux aux dernieres extremitez. Les mineurs mirent aussitôt le feu au bois et aux poutres,

dont ils avoient étançonné cette tour, qu'ils tenoient ainsi suspenduë.

Les flammes venant à brûler les pieces de bois qui servoient d'appuy aux murailles, en firent tomber un grand pan. Cette chûte alarma si fort les assiegez, qui s'apperçurent bien que le reste alloit croûler, qu'ils demanderent quartier : crians aux creneaux qu'ils se rendoient à la discretion de Bertrand, s'offrans de payer rançon pour leur personnes, et ne demandans qu'à sortir au plûtôt de ce même lieu, dans lequel ils se croyoient auparavant si fort en sûreté. Bertrand les envoya tous prisonniers à Paris avec leur gouverneur, fit achever la demolition de la tour, et raser les murailles de la ville, se contentant de s'assûrer du pont, et d'y laisser une fort bonne garnison. Les milices de Roüen furent renvoyées en leur païs, chargées de dépouilles. Bertrand et le comte d'Auxerre prirent le chemin de Paris, pour rendre compte au Dauphin de la derniere expedition qu'ils venoient de faire.

Ce prince les combla tous deux de bienfaits, et les conjura de se reserver pour la premiere campagne, où la Couronne auroit encore besoin de leur service. Ils prirent tous deux congé de ce Duc, aprés l'avoir assûré qu'ils n'épargneroient point leur sang, ny leur vie, pour luy conserver le sceptre que ses ennemis vouloient arracher de ses mains. Bertrand alla se délasser pour quelque temps de toutes ses fatigues en son château de Pontorson, jusqu'à ce que le retour du printemps luy donnât lieu de reprendre les armes en faveur du Dauphin, qui monta sur le trône bientôt après; car le roi Jean, son pere, ayant été deli-

vré de sa prison par le secours d'une grosse rançon, ne survécut pas long temps à sa liberté. Le retour qu'il fit en Angleterre lui coûta la vie. Cette perte tira des larmes des yeux de tous les François, qui regretterent avec une douleur extreme un si brave et si genereux souverain, dont le sort avoit été si deplorable.

Les Anglois et les Navarrois voulans tirer avantage de la consternation dans laquelle cette mort avoit jetté toute la France, renouvellerent leurs alliances ensemble, et firent une nouvelle confederation, dont tout le but étoit la ruine de ce beau royaume. Ce fut dans cet esprit qu'ils se répandirent dans la Normandie, dont ils desolerent et pillerent toutes les campagnes, et s'acharnerent plus particulierement sur les environs de Roüen et de Vernon, dont ils affectoient de desoler tout le voisinage. Bertrand les veilloit de fort prés, et lors qu'ils y pensoient le moins, il leur tomboit souvent sur le corps, et leur donnoit la chasse avec le peu de troupes qu'il commandoit. Mais il étoit tellement redouté, que ses ennemis tâchoient toûjours d'éviter sa rencontre, et refusoient d'en venir au mains avec luy.

Le Dauphin se reposoit entierement sur luy, tandis qu'il n'étoit que duc de Normandie : mais depuis qu'il fut Roy, il luy donna le commandement de ses troupes, avec un pouvoir absolu de tout entreprendre, quand il en trouveroit une favorable occasion. Guesclin *jura Dieu qu'il feroit les Anglois couroucier, ou qu'il seroit occis par eux en bataille.* Il donna le rendez-vous à ses troupes à Roüen, qui fut le lieu qu'il marqua pour y assembler les generaux et les

officiers qui devoient servir dans l'armée qu'il alloit commander. Grand nombre de Normans, Bourguignons, Champenois et Picards, se rangerent sous ses enseignes, pour témoigner le zele et l'affection qu'ils avoient pour leur souverain, et c'est la loüable passion dont les François se sont toûjours piqué entre les autres nations (*ny en ayant aucune au monde qui prenne plus de part à la gloire de son Roy, ny qui s'expose plus volontiers à tous les perils pour l'honneur de sa patrie que la françoise.*) Cela s'est remarqué de tout temps.

Bertrand en fit pour lors une tres heureuse experience, quand il vit une si grande foule de gens qui se presenterent pour marcher sous ses étendars, il se promit un tres grand succés des operations de la guerre qu'il alloit entreprendre. Le comte d'Auxerre, messire Baudoin d'Ennequin, grand maître des arbalêtriers de France, le vicomte de Beaumont, Loüis de Havenquerque, flamand, Thierry de Bournonville, Jean des Cayeux, Guillaume Trenchant de Granville, messire Enguerrand d'Eudin, le sire de Ramburre, le sire de Sempy, Robert de Villequier, le sire de Betancour, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, et plusieurs autres chevaliers (1), avec ce qu'ils pûrent amasser de gens les plus determinez, se joignirent tous à Bertrand, et firent en-

(1) Parmi ces chevaliers on remarquoit Jean de Châlons, dit le Chevalier Vert, frère du comte d'Auxerre, Pierre de Vilaines, dit le Bègue, Odard de Renty, le sire de Beaujeu, le sire de Vienne, Aimart de Poitiers, Petiton de Courton, le Souldich de l'Estrade, Aymon de Pommiers, Perdaccas d'Albret, Olivier Du Guesclin, Guillaume Bouestel, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Roland du Bois, etc.

semble un corps de troupes fort considerable. Le grand maître des arbalêtriers demanda quelle route il falloit prendre pour aller à la rencontre des Anglois et des Navarrois. Le comte de Beaumont dit qu'il étoit d'avis qu'on envoyât auparavant des coureurs pour les reconnoître. Bertrand fit marcher droit au pont de l'Arche, et dépêcha quelques cavaliers du côté de Cocherel et de la Croix Saint Leufroy, pour observer la contenance des ennemis, et pour aller par tout à la découverte. C'étoit un agreable spectacle de voir la belle ordonnance de l'armée françoise, dont les bataillons et les escadrons étant tous de fer, jettoient une grande lueur par toute la campagne : parce que le soleil dardant sur leurs casques, excitoit une reverberation qui répandoit par tout un fort grand éclat. Les drapeaux et les enseignes que le vent agitoit exposoient les lys aux yeux des spectateurs, et les faisoient souvenir qu'ils en devoient soûtenir la gloire au dépens de leur sang et de leur vie.

Toute la belle jeunesse de Roüen voulut être de la partie, sans se laisser attendrir des larmes de leurs meres et de leurs sœurs, qui tâchoient de les détourner d'un si genereux dessein, dans la crainte qu'elles avoient de ne les jamais plus revoir. Rien ne les put ébranler là dessus. Toute l'armée se mit en marche aussitôt et s'alla reposer la premiere nuit au pont de l'Arche, où les soldats trouverent des artisans, qui leur avoient apporté de Paris des haches, des dagues, et des épées qui furent achetées comptant, pour en fournir à ceux qui pouvoient en manquer. Ils se disoient les uns aux autres qu'ils n'avoient qu'à se bien tenir, que Bertrand ne demeureroit pas longtemps

sans rien faire, et qu'infailliblement trois jours ne se passeroient pas, sans qu'il y eût bataille. Guesclin fit la reveüe de ses gens à la sortie du pont de l'Arche, et trouva que ses troupes ne montoient qu'à seize cens hommes : il les encouragea de son mieux, en leur representant que le ciel répandoit toûjours sa benediction sur les armées qui soûtenoient la plus juste cause, et qu'ils devoient se promettre qu'ils battroient les Anglois, quand même ils seroient deux contre un.

Il détacha sur l'heure quelques coureurs pour découvrir où pouvoit être le *captal de Buc* (1), et les Anglois qu'il commandoit, et leur donna l'ordre de le venir trouver à Cocherel pour luy en rendre compte. Ce fut où l'armée demeura campée jusqu'au retour des cavaliers qu'il avoit dépêché pour reconnoître les ennemis; et comme Bertrand avoit envie de joüer des mains, il tenoit toûjours ses gens en haleine, allant de rang en rang pour les disposer au combat, leur disant qu'ils devoient avoir devant les yeux la gloire des lys, et l'honneur de leur patrie, qui leur tendoit les bras pour leur demander du secours contre des étrangers qui la vouloient soûmettre à leur joug; que le ciel, au reste, se declareroit en leur faveur, puis qu'ils alloient entrer en lice pour la querelle de leur legitime souverain; que s'il y avoit entr'eux quelqu'un dont la conscience luy reprochoit quelques pechez, il luy conseilloit d'aller incessamment aux Cordeliers pour s'y confesser, de peur que le déreglement des uns n'attirât la malediction de Dieu sur les autres.

Ces paroles assûrerent davantage toute l'armée qu'on

(1) Jean de Grailly, captal (seigneur) de Buch, étoit gascon.

joüeroit bientôt des coûteaux, ce qui fit prendre à plusieurs le party de se mettre en bon état, et d'aller faire leur bon jour, pour s'exposer ensuite avec plus de courage à tous les evenemens du combat. Les cordeliers furent remplis de penitens que la presence du peril rendit plus contrits sur les desordres de leur vie passée. Quand ils eurent ainsi déchargé leur conscience du poids de leurs crimes, ils se mirent en campagne avec plus d'assûrance, et vinrent rabattre à la Croix Saint Leufroy, faisans alte à l'abbaye pour s'y raffraichir, eux et leurs chevaux, tandis que leurs valets iroient au fourrage, et quand ils pouvoient trouver dans les maisons des haches ou des coignées propres à couper du bois, il s'en saisissoient aussitôt, pretendans qu'avec ces gros instrumens, ils feroient bien plus d'execution dans une mêlée qu'avec des épées, et c'est ce qui leur fit aussi dans la suite gagner *la bataille de Cocherel* contre les Anglois, qu'ils hacherent et charpenterent avec tant de rage et de furie, qu'ils faisoient voler têtes, bras et jambes sur le champ du combat.

Bertrand demeuroit toûjours avec ses troupes dans cette abbaye, dans une impatience extreme du retour de ses coureurs, qu'il avoit envoyé battre l'estrade par tout. Ils revinrent lui dire qu'ils n'avoient rencontré personne à la campagne, ny homme, ny femme, ny berger, ny laboureur, qui leur pût dire où pouvoit être à present le captal de Buc et ses Anglois; que tout ce qu'ils en avoient pû tirer de certain, c'étoit que ce general étoit sorty d'Evreux avec bien treize cens combattans, gens fort determinez et fort lestes; mais qu'on ne sçavoit pas positivement quelle route il

avoit pris. Guesclin, mal satisfait d'une réponse si vague, les renvoya sur leurs pas, leur commandant de faire un tric trac dans les bois, dans la pensée qu'il avoit qu'ils y pouvoient être dans une embuscade, pour faire la guerre à l'œil et le surprendre à leur avantage. Il leur donna l'ordre de le revenir trouver à Cocherel, pour luy rapporter des nouvelles. Il sortit aussitôt de cette abbaye; faisant plus loin quelque mouvement, il disoit sur la route aux officiers qui l'environnoient, qu'il n'auroit ny paix ny repos qu'il n'eût vû de prés les Anglois. Il ajoûta *que ces Gars y laisseroient la pel, et fussent ores trois contre un.* Cet intrepide general jura que s'il y en avoit quelqu'un dans son armée qui fût assez lâche pour prendre la fuite, il le feroit aussitôt brancher au premier arbre, et que s'il y en avoit qui ne se sentissent pas assez de cœur pour bien payer de leurs personnes, qu'ils eussent à le declarer avant le combat et qu'il leur donneroit volontiers congé, de peur que, dans l'occasion, leur crainte ne fût contagieuse aux autres, et ne fît perdre la journée. Tous luy répondirent qu'il n'avoit rien à craindre là dessus et qu'ils étoient bien resolus de le seconder, et de vendre avec luy bien cherement leurs vies aux Anglois qu'ils esperoient de combattre et de vaincre. Ils hâterent donc leur marche avec tant de diligence qu'ils arriverent le soir même à Cocherel, dans un temps bien chaud. Le succés de la bataille qui s'alloit donner, étoit d'une tres-grande importance aux affaires du roy Charles, parce que le captal de Buc avoit affecté d'entrer dans le royaume pour troubler la ceremonie de son couronnement, qui se devoit faire à Rheims le jour de la Trinité, se vantant qu'il feroit

tant de conquêtes en France, en faveur du roy d'Angleterre, son maître, qu'il ne laisseroit à Charles qu'un vain titre de souverain, sans villes et sans sujets.

Il marchoit avec une fierté toute extraordinaire, ayant avec soy les plus braves et les plus aguerris de sa nation. Bertrand avoit déja passé la riviere d'Evre, et s'étoit posté tout auprés de Cocherel (petit hameau devenu fameux par la celebre victoire que Guesclin remporta prés de ses murailles) : il attendit là des nouvelles de ses espions et de ses coureurs, qui, se rendans auprés de luy, ne luy donnerent pas plus de satisfaction que la premiere fois, luy disans qu'ils avoient fait toutes les recherches possibles pour apprendre des nouvelles de la marche du general anglois, et qu'ils n'en avoient pû faire aucune découverte. Bertrand (1) leur reprocha leur peu de vigilance et d'adresse, les accusant de craindre les ennemis, et les traitant de lâches et de gens plus capables de piller la campagne, que de faire aucune action digne d'honneur et de recompense. Il ajoûta que s'il avoit eu cet ordre, il s'en seroit mieux aquité qu'eux, et qu'il falloit absolument que les Anglois ne fussent pas loin d'eux ; qu'il étoit donc dans la resolution de ne pas décamper de là, qu'il n'en eût des nouvelles certaines, parce qu'il étoit bien

(1) « Adonc, dist Bertran : je ne sçay que dire, mais se j'eusse « couru, je ne doubte point que je n'eusse trouvé le captal et ses « gens. Mais je croy que vous doubtez les Engloiz. Vous sçauriez « mieulx trouver une grant huche, ou un coffre bien rempli, pour « piller les joyaulx qui dedens seroient, qui vostres ne sont pas, que « de trouver les Engloiz. Car je oseroie bien jurer pour vray, que ilz « ne sont pas loing decy ; ne me partiray, si en auray nouvelles. Car « vecy le chemin qui doit aler envers nos adversaires. » Et il disoit verité. (*Ménard*, p. 100.)

trompé si les ennemis n'étoient pas à leurs côtez. Son pressentiment se trouva veritable, parce que les Anglois marchoient dans les bois joignant la montagne de Cocherel.

Bertrand, ravy de les avoir deterrez, fit aussitôt tout preparer (1) pour le combat. Le comte d'Auxerre et le vicomte de Beaumont, qui commandoient sous luy, firent armer leurs gens qui brûloient d'envie de combattre et n'attendoient que le moment qu'on en viendroit aux mains. Un heraut vint tout à propos leur dire qu'ils se tinssent sur leurs gardes, puisque les Anglois n'étoient éloignez d'eux que de trois ou quatre traits d'arbalête. Bertrand leur renouvella le discours qu'il leur avoit fait auparavant, pour les encourager au combat. Il n'eût pas plutôt achevé de parler qu'il apperçut sur la montagne l'étendart d'Angleterre qui flottoit au vent, ce qui luy servit de signal pour ranger ses gens en bataille, et qui faisoient fort bonne contenance. Le vicomte de Beaumont luy representa qu'il devoit demeurer dans le vallon qu'il occupoit, et que s'il faisoit quelque mouvement pour changer de poste et monter la montagne pour aller aux ennemis, il courroit grand risque de se faire battre. Bertrand luy répondit que c'étoit bien aussi son intention de ne pas quitter le terrain sur lequel il étoit,

(1) Ce fut là qu'Engorrant de Hédin vint joindre l'armée françoise.... Messire Engorrant de Hédin qui sur son corcier armé, le bassinet à son harson, passa la riviere de Sayne à noe (à la nage) au dessouz de Vernon, pour estre à la journée: car la royne Blanche suer du roi de Navarre, qui dedens Vernon se tenoit le jour de la bataille, fit fermer les ponts que nul ne peut secourir Bertrand. (*Extrait des faiz de Du Guesclin*, p. 33, colonn. 1 et 2.)

et d'attendre là les Anglois de pied ferme (1), et qu'il se promettoit de donner pour étrene au nouveau roy de France le captal de Buc en personne, en qualité de prisonnier de guerre. Tandis qu'il tenoit ce discours, les Anglois étoient postez sur la montagne en fort belle ordonnance, et faisoient montre de leurs drapeaux et de leurs enseignes avec beaucoup de faste et de fierté.

Le captal ne sçavoit quel party prendre; il s'imaginoit que les François, ne bougeans de leurs places, apprehendoient de risquer le combat. Ce fut dans cette pensée qu'il voulut pressentir les officiers de son armée, pour sçavoir s'il n'étoit point à propos de descendre pour aller aux François et les attaquer, tandis qu'ils étoient tous saisis de crainte et de peur. Mais Pierre de Squanville le fit revenir de ce sentiment, en luy témoignant qu'il étoit dangereux de faire descendre ses troupes, qui, ne pouvans faire ce mouvement sans beaucoup fatiguer, donneroient beaucoup de prise sur elles, quand il faudroit en venir aux mains; qu'il valoit donc bien mieux ne pas abandonner la montagne, jusqu'à ce que les François eussent pris un autre party. Jean Joüel goûta fort la pensée de ce chevalier, soûtenant que s'ils gardoient encore ce poste trois jours, les François seroient affamez dans le leur et seroient obligez de décamper dans peu. Cet avis étoit si judicieux que Bertrand s'appercevant que c'étoit là le but des Anglois, assembla le conseil de

(1) « Attendons icy, dist Bertran, noz ennemiz à pié, jusques à tant « qu'ilz soient à nous venuz. Je donne au Roy nostre sire à son estraine « de sa noble royaulté celui que on appelle le captal. » (*Ménard*, p. 101.)

guerre, composé du comte d'Auxerre, du Besque de Vilaines, du vicomte de Beaumont, du grand maître des arbalêtriers, et de tous les autres chevaliers et seigneurs de l'armée, ausquels il témoigna qu'il étoit tout visible que les Anglois n'avoient pas envie de descendre de la montagne qu'ils occupoient, dans l'esperance qu'ils avoient que les François seroient bientôt obligez de desemparer, de peur de se voir affamez dans leur camp; qu'il étoit donc d'avis qu'on leur envoyât un trompette pour les inviter au combat et leur marquer un champ de bataille où les deux armées pouroient mesurer leurs forces sur un egal terrain, sans que le poste de l'une fût plus avantageux que celuy de l'autre. Tout le monde donna les mains à la proposition de Bertrand, qui depêcha sur l'heure, un heraut au captal de Buc, pour sçavoir s'il vouloit accepter le party; mais ce general, qui ne brûloit pas du desir de se battre comme Guesclin, luy répondit avec beaucoup de flegme qu'il ne consulteroit pas Bertrand sur ce qu'il avoit à faire en ce rencontre; qu'il sçauroit choisir son temps à propos, et qu'il n'avoit garde de rien hasarder, sçachant qu'il luy venoit un secours fort considerable.

Bertrand voyant par cette réponse que le captal de Buc reculoit, pretendant tirer avantage du peu de vivres qui restoit dans le camp des François, que la faim pressoit beaucoup, tandis que les Anglois en avoient une fort grande abondance, s'avisa de suggerer d'autres moyens à son armée, pour engager les ennemis au combat. Il fit connoître à tous les officiers qu'il falloit plier bagage devant les Anglois, et faire semblant de fuir, pour les porter à descendre de la mon-

tagne, et que, quand on les tiendroit dans la vallée, l'on rebrousseroit aussitôt chemin, pour les venir charger de front en flanc, et par derriere. La chose fut ponctuellement executée comme Bertrand l'avoit projettée. Il donna l'ordre qu'on chargeât tous les équipages sur leurs mulets, et qu'on les fit marcher devant, afin que la gendarmerie, qui les suivoit, les pût tout à fait couvrir.

Quand les Anglois aperçurent de dessus leur montagne cette démarche des François, ils la prirent plûtôt pour une fuite que pour une retraite. Ils en allerent aussitôt donner avis au captal, qui, voyant aussi ce mouvement, ne pouvoit se tenir de joye, croyant que Bertrand n'avoit point d'autre dessein que celui de se tirer d'affaire, et du mauvais pas dans lequel il s'étoit embarqué; mais Pierre de Squanville, qui connoissoit le caractere de Bertrand, essaya de le détromper de l'opinion dont il paroissoit prevenu, luy disant qu'il étoit à craindre que la contenance de Bertrand ne fût une feinte et un stratagême, pour retourner sur ses pas contre eux, et qu'on avoit beaucoup manqué quand on avoit quité la montagne, où l'on étoit si bien posté. Le chevalier Bambroc encherit encore sur ce qu'avoit dit Pierre de Squanville, et fit toutes les instances imaginables pour engager le captal de Buc à reprendre le chemin de la montagne; mais Jean Joüel leur reprochant leur crainte, jura qu'ils feroient mieux de quiter l'armée que d'y jetter l'alarme de la sorte. Il ajoûta que Bertrand n'étoit point un homme si fort à redouter; que s'il s'étoit jusqu'alors signalé dans la guerre, il ne s'ensuivoit pas qu'il fût également heureux par tout; que les armes étoient journalieres, que

tel étoit aujourd'huy vainqueur qui, le lendemain, pouvoit être battu; qu'enfin il seroit honteux aux Anglois de faire un arrierepied devant une armée qui fuyoit.

Tandis que ces generaux se prenoient ainsi de paroles, Bertrand fit volteface, et, faisant sonner toutes les trompettes, il marcha droit aux Anglois qui furent bien surpris de ce changement. Le Captal et ses gens eussent bien souhaité de se revoir sur la montagne, mais il n'étoit plus temps, car les François étoient trop prés d'eux, et les auroient chargé par derriere en leur marchant sur les talons; si bien qu'il ny avoit point d'autre party à prendre pour le Captal que celuy de se preparer au combat, et d'exhorter ses Anglois à bien faire, en leur representant qu'ils étoient en plus grand nombre que leurs ennemis, dont ils auroient fort bon marché, parce que la famine qui les avoit attenüez leur laissoit à peine la force de soûtenir leurs armes; que les François n'en pouvans plus, quelque bonne contenance qu'ils fissent, seroient fort aisement défaits; que chacun se disposât donc à joüer des mains en gens de cœur, et pour le faire avec plus de succés, il fit publier dans toute l'armée qu'on fit alte pour prendre tous une soupe au vin, pour avoir plus de force à combattre.

Le captal et Jean Joüel tâchoient de les encourager, en les assûrant qu'ils leur donneroient les premiers de beaux exemples de bravoure et de valeur, et qu'on ne les verroit pas fuir comme des lievres devant les François. Bertrand se servit de cette pose des Anglois pour faire toûjours avancer ses troupes et les ranger en bataille. Il donna tout à loisir tous

les ordres necessaires afin que la journée luy fût glorieuse, et que le nouveau roy de France remportât une victoire sur ses ennemis, aussitôt qu'il auroit été couronné dans Rheims, dont il pût faire part à tous ceux de la Cour.

CHAPITRE X.

De la celebre victoire que Bertrand remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le captal de Buc, leur general, fut pris et toute son armée défaite.

Tandis que les deux armées étoient en presence, campées entre la riviere d'Evre et la montagne de Cocherel, située prés d'un bois, le captal de Buc s'apperçut que le cœur manquoit à ses Anglois, qui voyans une montagne à leur dos, comprirent bien qu'en cas qu'il leur mesarrivât, ils n'auroient pas la liberté de gagner au pied. Cette tiedeur luy fit naître la pensée de reculer le combat et d'amuser Bertrand, en attendant qu'il luy vint un secours de six cens hommes, que luy devoit amener un chevalier anglois. Il envoya donc un heraut dans l'armée des François pour dire à Bertrand, en presence de tous les officiers qui servoient sous luy, que les Anglois touchez de la langueur où la famine avoit reduit les François, leur vouloient bien faire l'amitié de les accommoder de leurs vivres et de leurs vins, et ne pas profiter de l'avantage qu'ils pouroient remporter sur eux, en l'état

où leur longue disette les avoit plongé; qu'ils leur donneroient donc la liberté de s'en retourner où bon leur sembleroit, sans aucunement les troubler dans leur marche. Mais Bertrand qui vouloit joüer des mains, luy répondit dans le langage de ce temps-là : *Gentil herault vous sçavez moult bien preschier, vous direz à vôtre retour par de là, que se Dieu plaît je mangeray aujourd'huy du captal un quartier, et ne pense aujourd'huy à manger d'autre char.*

Cette fiere réponse fit comprendre au captal qu'il ny avoit plus rien à ménager avec Guesclin. Ce fut la raison pour laquelle il commanda sur l'heure qu'on se mît sous les armes et que l'on commençât l'attaque. Les valets et les enfans perdus des deux camps en vinrent les premiers aux mains, et s'acharnerent les uns sur les autres avec tant de rage et de furie, que le sang en couloit de toutes parts. Cependant les goujats françois eurent de l'avantage sur ceux des Anglois; ce qui fut un heureux augure pour Bertrand, qui se flatta de la victoire, voyant de si beaux preliminaires. Aprés que les enfans perdus se furent separez, il y eut un chevalier anglois qui se détacha de son gros, pour demander à faire un coup de lance contre celuy des François qui seroit assez brave pour vouloir entrer en lice avec luy. Roulant du Bois se presenta pour luy prêter le colet, sous le bon plaisir de Bertrand. Le François eut encore de l'ascendant sur l'Anglois, car non seulement il perça les armes et la cuirasse de celuy-cy, mais le coup ayant porté bien avant dans la chair, le chevalier anglois fut renversé de son cheval à la veüe des deux camps, ce qui fut une grande confusion pour ceux de son party, qui de

tous ces sinistres evenemens ne devoient rien presumer que de fatal pour eux.

Cependant le captal voulant toûjours faire bonne mine, s'avisa, pour braver les François, de faire apporter sa table au milieu du pré toute chargée de viande et de vin, comme voulant se moquer de Bertrand, qui jeunoit depuis longtemps avec ses troupes. Les archers et les arbalêtriers commencerent la journée par une grêle de flêches, qu'ils se tirerent les uns aux autres, mais qui ne firent pas grand effet des deux côtez. Il en fallut venir aux approches; les gendarmes se mêlerent et combattirent à grands coups de haches, de sabres et d'épées. L'action fut fort meurtriere de part et d'autre. Guesclin s'y faisoit distinguer par les Anglois, qui tomboient à ses pieds et qu'il couchoit par terre, par tout où il paroissoit. Ce foudre de guerre éclaircissoit les rangs des ennemis par le fracas qu'il y faisoit. Il fut fort bien secondé du vicomte de Beaumont, de messire Baudoin d'Ennequin et de Thibaut du Pont, qui se signalerent beaucoup dans cette bataille.

Ce dernier frappoit (1) sur les Anglois avec tant

(1) Thibaut du Pont tenoit à deux mains une épée, et frappoit sur les ennemis comme un forcené. Son épée se rompit. Mais un Breton, son serviteur, qui étoit auprès de lui, lui ayant donné une hache grande, pesante et dure, il en donna un si furieux coup à un chevalier anglois, qu'il lui coupa et abbatit la tête *jus*. Du Guesclin animoit ses gens par son exemple et par ses discours, en criant : *Guesclin.* Il leur disoit : *Or avant, mes amis, la journée est à nous : pour Dieu souviegne-vous que nous avons un nouveau Roi en France; que aujourd'hui sa couronne soit honnorée par nous.*

De l'autre côté combattoient avec un pareil courage le bascon de Mareul, Joüel, Saquainville, et sur tout le captal. Les Navarrois eurent d'abord quelque avantage, et tuerent plusieurs chevaliers

de rage et de violence que son sabre ayant rompu de la force des coups, il se seroit trouvé tout à fait hors de combat, si l'un de ses gens ne se fût heureusement rencontré là pour luy mettre une hache à la main, dont il fit une si grande execution, que d'un seul coup il enleva la tête d'un chevalier et la fit tomber à ses pieds. Guesclin couroit par tout, les bras nuds et le sabre tout ensanglanté, criant aux François que la journée étoit à eux, et qu'ils l'achevassent aussi courageusement qu'ils l'avoient commencée; qu'il étoit important pour la gloire de la nation de gagner cette victoire en faveur du nouveau roy de France, sur les ennemis qui vouloient luy ravir la Couronne que ses bons et fideles sujets venoient de luy mettre sur la tête. Ce peu de paroles, prononcées par ce fameux general dans la plus grande chaleur de la mêlée, fit un si grand effet, que les François revinrent aussitôt à la charge avec un plus grand acharnement, et reprirent de nouvelles forces pour achever la defaite des Anglois.

Le captal de Buc, general des Anglois, paya fort bien de sa personne, et donna dans cette journée des marques d'une bravoure extraordinaire; mais du côté des François, ceux qui se signalerent davantage aprés Bertrand, ce furent le comte d'Auxerre, et le Vert Chevalier seigneur françois, qu'on nommoit ainsi pour la force et la vigueur avec laquelle il avoit

françois..... Le bascon de Mareul crioit, comme tout enragé : *Ou étes-vous, Du Guesclin?* Du Guesclin, qui l'entendit, se jetta sur lui *comme lion crété*, et lui porta un coup si rude, qu'il le renversa. (*Mémoires hist. de Secousse, sur la vie de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre*, t. 1, 2.e part., p. 45.)

accoûtumé de combattre. Le vicomte de Beaumont, le sire d'Ennequin grand maître des arbalêtriers de France, le Besque de Vilaines, le sire de Sempy, le sire de Ramabure et messire Enguerrant d'Eudin s'y distinguerent aussi par leur courage et par leur valeur. Les Anglois, aussi de leur côté, disputerent longtemps le champ de bataille et tuerent beaucoup de chevaliers françois, entre lesquels le sire de Betancour, Regnaut de Bournonville, Jean de Senarpont, Jean des Cayeux et Pierre de l'Epine, tous gens d'une illustre naissance, y laisserent la vie. L'on dit que le baron de Mareüil, qui tenoit pour les Anglois, tout fier de ce petit succés, crioit à pleine tête aprés Guesclin, comme le voulant affronter, et luy faire sentir que les choses prenoient un autre train qu'il ne s'étoit imaginé. Mais Bertrand, pour luy faire rentrer ces paroles en la bouche et le punir de sa *temerité*, revint sur luy tout en colere, et luy déchargea sur la tête un coup si violent, qu'il l'abbatit à ses pieds, et Guesclin l'alloit achever, s'il n'eût été promptement relevé par les siens, qui coururent à luy pour le secourir. La mêlée recommença pour lors avec plus de chaleur; mais les Anglois succomberent à la fin, quelques efforts que fissent le captal de Buc et le baron de Mareüil pour leur inspirer du courage et leur faire reprendre leurs rangs, leurs disans toûjours qu'il leur venoit un fort grand secours. Bertrand, de son côté, ne manquoit pas d'animer les siens, et de les exhorter à si bien combattre, qu'on pût donner au nouveau Roy, pour son joyeux avenement à la Couronne, la nouvelle d'une victoire bien complette.

Ces paroles inspiroient une nouvelle chaleur aux

François, et les faisoient revenir à la charge avec plus de furie. Toute cette grande action ne se passa point sans qu'il y eût aussi du côté de Bertrand quelques personnes distinguées qui perdirent la vie : le vicomte de Beaumont, et le grand maître des arbalêtriers furent de ceux là. Ce dernier fut tué de la propre main du baron de Mareüil, qui n'eut pas le loisir de se réjoüir de cet avantage ; car le comte d'Auxerre et le Vert Chevalier luy firent payer sur le champ cette mort aux dépens de sa propre vie, s'étant acharnez avec tant de rage et d'opiniâtreté sur luy, qu'ils ne le laisserent point qu'aprés luy avoir donné le coup de la mort. Le même sort tomba sur Jean Joüel, qui, s'étant trop avant engagé dans la mêlée, n'en put sortir qu'aprés avoir reçu beaucoup de blessures qui luy furent mortelles peu de temps aprés. Il arrive souvent dans les combats des avantures si bizarres, ausquelles on ne s'attendoit pas, qu'elles font souvent toute la decision de la journée : celle de Cocherel en est un exemple ; car comme on étoit aux mains, deux coureurs vinrent à toute jambe avertir les Français qu'ils combatissent toujours sans relâche, parce qu'il leur venoit un fort grand renfort qui les alloit rendre victorieux, et cependant les deux hommes s'étoient mépris, car ce secours étoit pour les Anglois.

Cette esperance dont se flatterent les François, leur fit redoubler leurs coups avec plus de vigueur, se jettans comme des lions au milieu des rangs de leurs ennemis, et ne doutant plus que la victoire n'allât se declarer en leur faveur. Cette seule opinion leur donna tant de cœur et tant de succés, qu'ils firent une grande boucherie des Anglois, et tuerent, entr'autres, Robert du Sart, chevalier, l'un des plus braves du party con-

traire, et Pierre de Londres, neveu de Chandos, qui s'étoit fait un grand nom dans l'armée angloise par plusieurs belles actions qui luy avoient aquis beaucoup de reputation. L'on ajoûte que Bertrand se servit encore d'un autre stratagême qui luy procura la victoire. C'est qu'il s'avisa, dans la plus grande chaleur du combat, de détacher de son armée deux cens lances, sous la conduite d'Eustache de la Houssaye, auquel il donna ordre de s'aller poster avec ses gens derriere une haye que plusieurs grands buissons couvroient, au dessous de laquelle il y avoit une piece de terre où l'on avoit planté des vignes qu'on avoit laissées tout en friche. Ils se coulerent là dedans, et couvrirent leur marche si à propos, que s'étant emparez de ce terrain, les Anglois furent bien surpris de se sentir attaquez par derriere, et d'avoir à leur dos une partie de leurs ennemis, tandis qu'ils étoient occupez à se defendre de front contre les autres : si bien que se voyans frappez devant et derriere, il leur fut impossible de soûtenir le choc plus longtemps, au milieu d'un carnage qui leur faisoit horreur, et les jettoit dans le découragement et le desespoir.

Le captal appercevant tout ce desordre, et voyant qu'il ny pouvoit pas apporter de remede, prit la resolution de vendre bien cherement sa vie. Bertrand et Thibaut du Pont, fort intrepide chevalier, luy tomberent sur le corps. Ce dernier le prit à deux mains par le casque, et le serra tellement, qu'il ne se pouvoit dégager, et quelque effort qu'il fit pour le percer de sa dague, du Pont le tenoit toûjours luy criant qu'il se rendît sur l'heure s'il lui restoit quelque desir de vivre. Bertrand, qui ne s'accommodoit pas de toutes ces façons, luy dit : *Jay à Dieu en convenant que se ne*

vous rendez, je vous bouteray mon épée dans le corps. Le captal, sçachant qu'il étoit homme à faire le coup, ne se le fit pas dire deux fois. Il se rendit à luy sur l'heure. Pierre de Squanville suivit aussi son exemple, et luy tendit la main : si bien que tout le combat cessa dans l'instant. La plûpart des Anglois furent tuez ou pris, et la victoire étoit tout à fait complette pour Guesclin, quand un espion luy vint dire que tout n'étoit pas encore achevé, qu'il avoit veu six vingt chevaux qui couroient à toute bride pour venir au secours des Anglois.

Bertrand voulant profiter de cet avis, fit aussitôt desarmer tous les prisonniers qu'il avoit dans les mains, pour les mettre hors de combat, et rangea ses gens en bataille, pour défaire ces recruës, qui venoient appuyer les Anglois. Il eut l'adresse de les envelopper, et de les tailler en pieces sans qu'il en pût échapper un seul, que le capitaine qui conduisoit ce secours, et qui, voyant que tout étoit perdu, se déroba de la mêlée pour s'en retourner au château de Nonencour, d'où il étoit sorty devant, à la tête de tout son monde; et comme il avoit peur d'être dépoüillé sur sa route d'un habit tout en broderie, dont il étoit couvert, il alla chercher un sac dans un moulin, qu'il mit par dessus pour se déguiser, et sauver ainsi sa riche veste et sa propre vie. Quand le gouverneur le vit retourner tout seul dans ce bel équipage, il luy demanda la raison de tout ce changement. Ce capitaine luy fit le triste recit de tout ce qui s'étoit passé, luy disant que le captal et Pierre de Squanville étoient pris, que le baron de Mareüil, Jean Joüel et tous les autres chevaliers étoient morts, pris ou blessez à mort, qu'enfin la defaite des Anglois

étoit si entiere, qu'on n'y voyoit aucune ressourc

Le gouverneur avoit de la peine à deferer à cet nouvelle, et se seroit déchaîné sur celuy qui la lu raportoit, si d'autres gens ne fussent venus aussitô qui la luy confirmerent. Le champ de bataille étai couvert de morts, tous les villageois d'alentour s'y re dirent pour les dépoüiller, tandis que les Françoi achevoient de défaire le secours qui venoit aux An glois; mais aprés cette derniere execution, les gen de Bertrand revinrent sur leur pas. Leur presenc épouventa si fort ces canailles, qu'elles prirent aussitô la fuite. Les soldats de Guesclin chercherent ave grand soin les cadavres du vicomte de Beaumont et d seigneur d'Ennequin, grand maître des arbalêtrier qu'ils demêlerent entre les autres, et les firent tran porter de là pour leur donner une sepulture propo tionnée à leur rang et à leur naissance. Ils trouveren aussi Jean Joüel, du party anglois, qui tiroit à la fin mais qui n'étoit pas encore mort des blessures qu' avoit reçuës. Ils le firent charger sur une charett dont l'ébranlement acheva de le faire mourir.

Bertrand commanda qu'on ôtât de là tous les prin cipaux officiers françois qui venoient de perdre la vi dans cette bataille, afin qu'on les fît inhumer hono rablement, comme gens qui venoient d'expirer pou la gloire de leur nation. Guesclin fit monter aussit à cheval ses plus illustres prisonniers, cômme le cap tal, Guillaume de Granville (1), et Pierre de Squa ville, et leur fit faire une si longue traite, qu'il l

(1) Là furent prins..... *Guillaume de Graville, qui de Messire G de Bayeulz, fut prisonnier, et son compere étoit de son enfant....* C lui-cy le delivra moiennant mille florins. Le Roi en fut mécontent, prit une telle *malveillance* contre Bayeux et ses enfans, qu'ils fure

mena le soir même à Vernon, d'où il les fit passer le lendemain jusqu'à Roüen, d'où Bertrand écrivit au Roy tout le succés de cette bataille, et le nombre et la qualité des prisonniers qu'il avoit dans ses mains, pour sçavoir de Sa Majesté ce qu'elle vouloit qu'on en fît. Ce fut avec bien de la joye que Charles reçut une si agreable nouvelle à Rheims, où ce Prince s'étoit rendu pour la ceremonie de son sacre.

La conjoncture étoit la plus favorable du monde, parce que cette victoire donnoit un grand poids aux affaires de Sa Majesté contre les Anglois, dont le party s'affoiblit à veüe d'œil depuis cette journée. Le Roy donna l'ordre qu'on resserât fort étroitement les prisonniers dans le château de Roüen, et fit decapiter Pierre de Squanville, parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son souverain. Ce Prince revint en suite dans sa capitale, où les Parisiens le reçurent avec de grandes demonstrations de joye pour la victoire de Cocherel; et pour recompenser Bertrand qui l'avoit remportée, il luy fit don de la comté de Longueville, et gratifia tous les autres officiers à proportion des services qu'ils luy avoient rendus dans cette glorieuse journée.

obligés de sortir du royaume. Charles V leur pardonna par la suite. (*Mémoires de Secousse*, t. 1, 2.e part. p. 48.)

Ce Graville, seigneur normand et rebelle à son Roi, auroit eu la tête tranchée comme Pierre de Saquainville. Du Chastelet, dans son Hist. de Du Guesclin, rapporte autrement sa délivrance Suivant lui, le fils de Graville, qui tenoit prisonnier Brémor de Laval, manda qu'il useroit de represailles. Pour ne pas compromettre la vie de Brémor de Laval, fidèle serviteur du Roi, on rendit la liberté à Guillaume de Graville. (*Ibid*, p. 70.)

CHAPITRE XI.

De la prise de Valognes et de Carentan par Bertrand, et de la victoire qu'il remporta sur les Anglois dans le même païs.

Guesclin ne voulant pas demeurer oisif aprés la journée de Cocherel, et pretendant rendre encore de plus grands services à son maître, assembla le plus de troupes qu'il pût à Roüen, pour entreprendre de nouvelles expeditions. Tous les generaux françois qui se faisoient un mérite de soûtenir la gloire des lys, se rendirent auprés de luy. Le comte d'Auxerre, le Vert Chevalier, le Besque de Vilaines, Alain de Beaumont, qui mouroit d'envie de venger la mort de son frere le vicomte, qui venoit d'être tué dans la derniere occasion, Olivier de Mauny et Alain son frere, Eustache de la Houssaye, lui menerent le plus de gens qu'ils pûrent attrouper pour grossir son armée. Quand toutes choses furent prêtes, Guesclin partit de Roüen dans une fort belle ordonnance. Il mit à la tête de l'avantgarde Guillaume Boitel, fort brave et fort experimenté capitaine, qui tomba d'abord dans une embuscade et fut vivement attaqué par les Anglois, qui le pensoient surprendre, mais il les repoussa si vigoureusement qu'il les mena battant jusqu'à Valognes, aprés en avoir couché plus de six vingt par terre. Les fuyards alarmerent toute la ville et y jetterent l'épouvente, en disant qu'il falloit que cha-

cun se sauvât, parce que *le Diable de Bertrand* étoit à leurs trousses, et qu'il ne feroit aucun quartier à pas un de ceux qui tomberoient par malheur dans ses mains.

Valognes n'étant pas fermée, tous les habitans se refugierent en foule dans la tour du château, pour s'y mettre à couvert de l'invasion des François, et dépêcherent des courriers pour avertir les Anglois, qui s'étoient saisis de Saint Sauveur et de Carentan, qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes, parce que Bertrand étoit en campagne, qui faisoit mine de les attaquer. Ce general étant arrivé devant Valognes avec tout son monde, il investit le château; mais avant que de l'attaquer, il voulut sonder s'il n'en pouroit point intimider le gouverneur, et l'obliger à rendre la place dans la crainte de toutes les executions militaires. Il s'approcha donc du fossé pour s'aboucher avec luy là dessus, et luy dit que s'il pretendoit arréter une armée royale devant une bicoque, il devoit compter qu'il le feroit pendre aux creneaux des murailles de la tour, aussitôt qu'il l'auroit emportée, sans faire aucun quartier à tous les Anglois qui tenoient garnison là dedans sous son commandement.

Le gouverneur ne fut point alarmé de cette menace; il luy répondit fierement qu'il se defendroit en homme de cœur et qu'il se soucioit fort peu ny du roy de France ny de luy. Bertrand sortit de là tout en colere en luy montrant les poings, et luy disant *que voulsit ou non il auroit le chastel*. Le gouverneur, Anglois de nation, mit tout en œuvre pour luy tenir tête, et disposa ses arbalêtriers pour écarter les assiegeans à force de traits. Les François les attaquerent vivement,

mais comme ils ne pouvoient pas entamer les murailles de la tour, tous leurs efforts furent sans effet. Cette vaine tentative chagrinoit fort Bertrand. Il assembla là dessus son conseil de guerre. Le comte d'Auxerre fut d'avis que, puis qu'on ne pouvoit pas emporter ce château d'assaut, il falloit ou le battre avec des machines ou le miner. Tout le monde entra dans ce sentiment ; on envoya tirer de Saint Lo six batteries propres à lancer de gros carreaux de pierre ; mais les assiegez en évitoient les atteintes et les coups en les amortissant par des peaux de beuf fraîchement tuez qu'ils leur opposoient et par des gros ballots de laine et de coton qu'ils faisoient couler le long des murailles, aussitôt qu'ils voyoient la machine en action ; si bien que la violence de la pierre jettée venoit à se ralentir dans ces mous instrumens qui la recevoient.

Bertrand étoit au desespoir de ce que les assiegez rendoient ses efforts inutils, et se moquoient de ces grossiers stratagêmes qu'il employoit contr'eux : il ne luy restoit donc plus que celuy de la mine pour faire sauter cette tour ; mais comme elle étoit située sur un rocher, elle ny pouvoit mordre. Ces difficultez rebuterent la plûpart des generaux qui vouloient laisser là toute l'entreprise. Le vicomte de Rohan et le seigneur de Beaumanoir étoient d'avis qu'on levât le piquet de devant ce château, dont le siege leur paroissoit impratiquable, pour aller secourir celuy d'Auray que le comte de Monfort, secondé de Robert Knole et de Chandos, avoit commencé d'attaquer en Bretagne. Ils soûtinrent que cette affaire étant de la derniere importance aux intérêts de Charles de Blois,

on devoit, toutes choses cessantes, tourner toutes ses pensées du côté de ce secours, plûtôt que de s'acharner à une bicoque dont la prise étant incertaine coûteroit beaucoup de gens aux François, dont on auroit assez de besoin pour d'autres expeditions. Mais Bertrand, qui ne vouloit jamais rien faire à demy, les fit revenir de cette opinion, leur representant que s'ils décampoient de devant cette tour, ils alloient beaucoup commettre la reputation de leurs armes, qu'ils avoient rendu redoutables jusqu'alors; qu'il valloit donc bien mieux achever ce qu'ils avoient commencé, que de demeurer en si beau chemin.

L'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits les fit tous condescendre à ce qu'il voulut; on continua donc le siege. On livra deux assauts avec tant d'impetuosité, que le gouverneur se souvenant que Bertrand avoit juré que s'il prenoit ce fort, il le feroit pendre avec toute la garnison qu'il commandoit, prit le party de capituler pour sauver ses biens et sa vie. L'on vint dire à Guesclin que quelqu'un faisoit signe de la main comme desirant luy parler. Il poussa son cheval de ce côté-là pour prêter l'oreille à ce que le gouverneur vouloit dire. Celuy-cy luy fit offre de rendre le château s'il luy faisoit compter trente mille livres; mais Bertrand, qui ne pretendoit jamais acheter ses conquêtes qu'à la pointe de son épée, luy remontra qu'il ne faisoit que traîner son lien par toutes ces chicanes; qu'il ne desampareroit point de là qu'il n'eût emporté cette place, quand il y devroit rester tout l'hyver, et qu'il épuiseroit toute la Normandie de toutes les machines de guerre qu'elle possedoit, s'il en étoit besoin, pour reduire en poudre cette tour

et les en dénicher pour les faire tous pendre ; qu'il ne luy donnoit enfin que trois jours pour luy remettre la place entre les mains, et que si dans ce temps il n'obeïssoit, il ny auroit plus aucun quartier pour luy ny pour les siens.

Le gouverneur voyant la resolution de Bertrand, qui luy paroissoit homme à luy tenir parole, le pria de trouver bon qu'il assemblât sa garnison pour deliberer là dessus. Le gouverneur fit entendre à ses gens que c'étoit en vain qu'ils entreprendroient de faire une plus longue resistance, et que s'ils s'opiniâtroient à ne se pas rendre, ils couroient tous risque de perdre non seulement leurs biens, mais leurs vies ; que s'ils vouloient conserver l'un et l'autre, il falloit incessamment ouvrir les portes à Bertrand, de peur qu'un plus long retardement ne rendît leur capitulation plus rigoureuse et plus difficile. La crainte de perdre leurs biens, qu'ils avoient enfermez dans ce château, les fit consentir à le rendre. Ils stipulerent donc, que non seulement ils en sortiroient la vie sauve, mais aussi qu'il leur seroit permis d'emporter avec eux tout l'or, l'argent et les meubles qui leur appartenoient. Guesclin donna les mains à ces deux conditions, et dés le lendemain les assiegez ouvrirent leurs portes et baisserent le pont pour y laisser entrer Bertrand avec tout son monde, et qui fut religieux à garder la parole qu'il leur avoit donnée, ne souffrant pas qu'on fit aucune hostilité contre eux, et les renvoyant en toute liberté les uns à Saint Sauveur et les autres à Cherbourg, chargez de leur bagage, auquel aucun soldat n'osa pas toucher de crainte de s'attirer l'indignation de Bertrand.

Il arriva pour lors une avanture qui pensa tout gâter, et qui nous apprend qu'il ne faut jamais insulter les vaincus; car comme les assiegez se retiroient fort paisiblement, les François voyans qu'on leur apportoit les clefs avec tant de soûmission, firent de si grandes huées sur les Anglois, de ce qu'ils s'étoient sitôt rendus, que huit chevaliers de ce party là, tout couverts de honte et tout confus du reproche qu'on leur faisoit, rentrerent dans la tour avec le plus de gens qu'ils purent ramasser de la garnison, se bricaderent dedans et resolurent de s'y bien defendre, ayant encore suffisamment des vivres pour tenir longtemps. Cette nouvelle obligea Bertrand de remonter aussitôt à cheval et de courir aux barrieres pour leur commander d'ouvrir leurs portes sans delay; mais ils vinrent aux creneaux luy dire qu'aprés l'insulte qu'on leur avoit faite et les railleries dont on les avoit baffoüez en sortant, ils étoient resolus, pour se garantir de l'opprobre et de l'ignominie qu'on leur avoit reproché, de se defendre jusqu'à la mort, et qu'ils combattroient avec tant de courage, qu'ils feroient ensorte qu'il ne mettroit jamais le pied dans la tour. *Certes, Gars, vous mentirez,* répondit Guesclin, *car j'y souperay en cette nuit et vous jeunerez dehors.*

Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'il fit sonner la charge. Les arbalêtriers tirerent sans cesse, tandis que les autres soldats appuyoient les échelles contre les murs pour monter. On essaya d'ailleurs d'entamer la muraille à grands coups de marteaux de fer, de pics et de hoyaux, et l'on fit de si grands efforts là dessus qu'on ouvrit une brêche dans le mur, qui fa-

cilitant aux François l'entrée de la tour les en rendit bientôt les maîtres. Bertrand fit abbattre les têtes de tous les Anglois qui, contre la bonne foy de la derniere capitulation, s'étoient remis en possession de la tour pour la defendre une seconde fois. Tandis qu'on s'assûroit de cette place, Olivier de Mauny fut détaché pour aller attaquer Carentan, ce qu'il fit avec tant de vigueur et tant de succés, que les assiegez luy rendirent aussitôt la place, de crainte de s'y voir forcez et d'y risquer leurs biens et leurs vies, sçachans les merveilleux progrés que les François venoient de faire sous la conduite de Bertrand, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois et des Navarrois, qui n'osoient pas tenir devant luy.

Bertrand se voyant maître de Valognes et de Carentan, n'avoit plus qu'une forteresse à prendre dans la Normandie pour la rendre calme et soûmise à la France. Il appella le gouverneur de la derniere place qu'il venoit d'enlever, et luy demanda fort sincerement qu'elles mesures il luy falloit prendre pour s'assûrer d'un château dans lequel il y avoit une église tres forte. Ce capitaine, pour luy faire sa cour, luy répondit qu'il n'avoit qu'à se presenter devant et crier *Guesclin*, que la crainte de son nom feroit aussitôt mettre bas les armes aux assiegez, et luy ouvrir leurs portes. Bertrand luy dit qu'il croyoit qu'il ne devoit point se flatter là dessus, et que la place meritoit bien d'être assiegée dans les formes, car les murailles en étoient fort épaisses, et d'ailleurs elle étoit entourée de fossez fort larges et fort profonds. Hugues de Caurelay, chevalier anglois, qui s'étoit fait un nom dans la guerre par ses belles actions, commandoit

dedans. Il avoit dans sa garnison beaucoup de Normands, qui s'étans revoltez contre leur souverain legitime, avoient interêt de defendre la place au peril de leur vie, de peur qu'étant pris les armes à la main contre le service du Roy, l'on ne les fît passer par celle des bourreaux.

Toutes ces raisons firent que si l'attaque du château fut fort vigoureuse, la defense ne le fut pas moins, et Bertrand perdant toute esperance de la pouvoir prendre de vive force, eut recours à la mine qu'il fit ouvrir sous les fossez et sous l'église, où il la poussa fort secrettement, de maniere que les assiegez ne s'en appercevoient aucunement, et l'on se promettoit de la faire bientôt joüer avec succés, quand elle fut découverte par une avanture assez naturelle. Quelques soldats de la garnison dînans ensemble, il y en eut un d'eux qui mit son pot et son verre sur une fenêtre qu'on avoit percée dans le mur du château; ce verre vint à tomber tout d'un coup, et tout le vin qu'on avoit versé dedans fut répandu par terre, sans qu'ils sçûssent la cause de ce mouvement. Ils prêterent l'oreille en cet endroit et poserent leurs mains sur la pierre où le verre avoit reposé. Le tressaillement qu'ils sentirent, leur fit juger que c'étoit un effet du travail des mineurs qui s'étoient logez sous ce mur.

Hugues de Caurelay, qui n'étoit pas un mal-habile homme en matiere de siege, n'en fut pas plûtôt averty, qu'il fit contreminer aussitôt, et l'ouvrage fut poussé, de part et d'autre, avec tant de diligence et d'assiduité, que les mineurs et contremineurs étoient déja bien prés les uns des autres, quand on vint avertir Bertrand que s'il vouloit faire un coup hardy, l'on pouroit, à

la faveur de cette mine, faire glisser du monde jusques dans l'église de la place. Il goûta si bien cet avis qu'il resolut à prendre ce party sur le champ. Il s'arma donc sur l'heure, et se mettant à la tête de ses soldats les plus determinez, il entra luy même dans la mine, et faisant marcher devant luy dix mineurs pour luy frayer le chemin de l'église, ils avancerent tous avec tant de vitesse et tant de secret, qu'ils se trouverent dedans sans avoir été découverts de personne. Les soldats, ravis de se voir dans la place par ce stratagême, crierent *Guesclin*. Les assiegez furent si surpris de cette subite apparition, qu'ils ne sçavoient si c'étoient des fantômes ou des hommes. La consternation fut si grande, qu'au lieu de se mettre sous les armes pour se defendre, ils ne balancerent point à se rendre.

Bertrand fit aussitôt arborer les lys de la France sur les rempars de cette forteresse, et fit amener devant luy tous les prisonniers dans une grande salle. Il se contenta de mettre à rançon les Anglois, traitant avec douceur Hugues de Caurelay, qui n'avoit soûtenu le siege, avec tous ceux de sa nation, que pour le service du roy d'Angleterre et la gloire de leur patrie. Mais à l'égard des Normands qui furent trouvez dans la place, il les traita comme des rebelles, et les fit tous passer par les mains du bourreau. Les dépoüilles se partagerent dans la suite entre les soldats, et chacun s'alla reposer pour se delasser de toutes les fatigues que ce siege luy avoit fait essuyer. Bertrand eut bientôt de nouvelles occasions de signaler sa bravoure et son courage ; car Charles de Blois ayant appris que Jean de Montfort avoit mis le siege devant Aüray, luy depêcha des personnes affidées pour le supplier de ne le

point abandonner dans une occasion de cette consequence, et de vouloir bien tenter, avec ses gens, le secours d'une ville dont la prise pouvoit traîner aprés elle la perte de toute la Bretagne, à laquelle il avoit plus de droit que Jean de Monfort. Ce prince luy fit dire aussi qu'il auroit une reconnoissance eternelle de ce bon office, qu'il attendoit de lui; qu'il le recompenseroit par des bienfaits reëls, et ne seroit point ingrat à l'égard de tous les officiers qui le seconderoient dans cette expedition. Bertrand les chargea de dire de sa part à leur maître, qu'il pouvoit compter non seulement sur luy, mais aussi sur toute son armée, qui marcheroit incessamment au secours d'Auray.

CHAPITRE XII.

Du siege que Jean de Monfort mit devant la citadelle d'Aüray, qui tenoit pour Charles de Blois et pour qui Bertrand mena de fort belles troupes, à dessein de secourir la place.

La souveraineté de Bretagne étoit toûjours contestée entre ces deux princes, Charles de Blois et Jean de Monfort. Les François épousoient le party du premier, et les Anglois celuy du second. L'armée que mena ce dernier devant Aüray, comptoit beaucoup d'étrangers dans son corps, et ceux qui tenoient le premier rang entre les commandans, étoient presque tous Anglois. Jean de Chandos, Robert Knole, Hugues de Caurelay faisoient, avec toutes les troupes qu'ils avoient amené

d'Angleterre, toute la force de Jean de Monfort. Elles étoient composées de grand nombre d'archers, de gendarmes et d'arbalêtriers qui s'emparerent de la ville, et se logerent tout autour du château d'Aüray, se promettans bien d'emporter cette place, s'il ne luy venoit bientôt un fort prompt secours. Les assiegez envoyerent à toute bride des couriers pour en donner avis au duc Charles, qui faisoit alors son sejour à Guingan.

Ce prince connoissant l'interêt qu'il avoit à la conservation de ce château, fit les derniers efforts pour le secourir. Il appella tout ce qu'il avoit d'amis en France, ausquels il donna le rendez-vous auprés de luy. Bertrand Du Guesclin, le comte d'Auxerre, Charles de Dinan, le vicomte de Rohan, le seigneur de Beaumanoir, Eustache de la Houssaye, Olivier de Mauny, Guillaume de Launoy, Guillaume Boitel, Guillaume de Brou, le Vert Chevalier, Philippe de Chaalons, Louys de Beaujeu, Gerard de Frontigny, Henry de Pierre Fort, Aimard de Poitiers et plusieurs autres chevaliers se rendirent tous à Guingan. Charles de Blois fit faire un mouvement à toutes ces troupes jusqu'à Josselin. Ce fut là que, faisant alte, il fit la reveüe de toute cette armée, qu'il trouva monter à plus de quatre mille combattans. Ce luy fut un fort agreable spectacle de voir la fiere contenance de tant de braves à qui les mains démangeoient d'attaquer le comte de Monfort. Toute la campagne brilloit du rejalissement que faisoit sur elle la lueur de tant de casques et de cuirasses, sur qui le soleil donnoit tout à plomb. Les enseignes et les drapeaux tous fleurdelisez que le vent agitoit, faisoient encore un fort bel effet.

Charles décampa de là pour aller à Lonvaulx l'Abbaye. Tout ce mouvement ne se put pas faire sans que le comte de Monfort en eût bientôt avis par un espion qui se détacha de l'armée de Charles, et qui luy fit un recit exact de tout ce qui se passoit à Lonvaulx l'Abbaye, luy representant qu'il auroit bientôt sur les bras toute l'élite de la France. Cette nouvelle alarma le comte et luy fit dire qu'il seroit à souhaiter que Charles, son concurrent à la Bretagne, voulût partager avec luy le duché, plûtôt que de répandre le sang de tant de braves qui ne meritoient pas de mourir pour leur querelle particulière; que s'il vouloit entendre à ce temperament, il pouroit esperer d'avoir un jour toute la Bretagne, en cas qu'il mourût sans enfans, si bien que par là toute la souveraineté reviendroit à Charles et à ses descendans. Jean de Chandos releva ce discours, luy disant qu'il ne croyoit pas que Charles fût fort éloigné d'entrer dans ce party, s'il trouvoit à propos de le luy proposer, et qu'en cas qu'il n'y voulût pas entendre, il luy resteroit toûjours par devers luy la gloire d'avoir fait cette avance, qui tendoit à ménager le sang de tant de noblesse, et qui justifieroit dans le public toute la conduite qu'il seroit obligé de tenir dans la suite contre le même Charles.

Le comte fut ravy de voir que Chandos approuvoit fort son sentiment, et dépêcha sur l'heure, auprés de Charles, une personne affidée pour le pressentir s'il voudroit bien convenir avec luy d'un lieu dans lequel on pouroit s'aboucher pour pacifier toutes choses. Charles de Blois reçut assez bien cet envoyé, luy disant qu'il assembleroit son conseil pour deliberer là dessus, et qu'il restât là pour en attendre la reponse.

Tous les avis furent contraires à la proposition de cet accommodement. On luy representa que le comte, sçachant le peu de droit qu'il avoit à la souveraineté de Bretagne, et voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être battu, vouloit au moins partager avec luy le duché, prevoyant bien qu'il l'alloit perdre tout entier. Le duc Charles répondit que tout ce qui luy faisoit plus de peine dans cette affaire, c'étoit le danger auquel il alloit exposer tant de personnes de qualité pour ses interests particuliers, et qu'il aimoit mieux perdre la moitié de ses seigneuries que de voir perdre la vie à tant de gens qui se vouloient sacrifier pour luy; mais Bertrand et les autres luy remirent l'esprit là dessus, en luy répondant que sa cause étant la plus juste, Dieu se declareroit en faveur de ceux qui combattroient pour la faire valoir, et conserveroit la vie de ceux qui s'exposeroient en sa faveur; qu'il falloit donc faire dire au comte que, si dans quatre jours, il ne levoit le piquet de devant Aüray, qu'il devoit s'attendre à une bataille.

Cette resolution prise, on fit venir le heraut, à qui Charles de Blois demanda quel avoit été le projet d'accommodement que Jean de Monfort avoit eu dans l'esprit. Il l'assûra que son maître avoit eu la pensée de partager la Bretagne entr'eux, moitié par moitié. Charles n'auroit pas improuvé ce traité; mais l'ambition de sa femme, qui vouloit tout ou rien, gâta tout. Cette princesse avoit gagné toutes les voix du conseil de son mary pour les faire tourner toutes du côté de la guerre, et tout le monde, par une complaisance qu'on a naturellement pour ce sexe, n'osa pas opiner autrement; si bien qu'elle fut la cause de la ruine de

Charles, et de la perte qu'il fit de la Bretagne et de la vie dans une même bataille. Ce fut dans cet esprit qu'elle luy fit representer qu'il étoit indigne d'un prince comme luy, dont les droits étoient incontestables, de rien relâcher là dessus; que toute l'Europe imputeroit à bassesse de cœur, et même à lâcheté, s'il écoutoit aucune proposition d'accommodement; que ce seroit degenerer de la bravoure de ses ancêtres, s'il témoignoit d'apprehender d'en venir aux mains et de risquer sa vie pour la conservation d'une belle province qui valoit un royaume entier; que s'il avoit envie d'en user autrement, toute la France, qui s'étoit declarée pour luy, jusqu'à se commettre avec la couronne d'Angleterre, luy reprocheroit son inconstance et sa foiblesse. Enfin ce pauvre prince se voyant accablé par tant de specieuses raisons, fut obligé de leur declarer le motif de sa crainte, en leur revelant un secret qu'il avoit tenu caché jusqu'alors.

Il leur fit part d'un songe qu'il avoit eu durant la nuit, dont il n'attendoit rien que de fatal et de funeste, leur disant qu'il luy sembloit d'avoir vû, durant son sommeil, un faucon étranger qui venoit d'outremer et qui, prenant l'essor avec beaucoup d'épreviers dont il étoit accompagné, s'élançoit jusques au haut des nuës contre un aigle qui n'avoit pas une moindre troupe d'oyseaux auprés de luy, mais qui, rendant peu de combat, se laissa tomber jusqu'à terre et vaincre par le faucon, qui, fondant sur luy, le déchira de ses ongles et le perça de son bec avec tant d'acharnement et de force, qu'il luy tira toute la cervelle de la tête et le fit ainsi mourir. On ne manqua pas, pour le guerir de sa crainte, d'interpreter ce songe à son avantage et

de l'assûrer qu'il étoit le faucon qui devoit triompher de l'aigle, et que, sur ce pied, il devoit se promettre une favorable issuë de son songe.

On renvoya donc le heraut en le chargeant de dire à son maître, Jean de Monfort, qu'il n'y avoit point de partage à faire, quand le tout appartenoit legitimement à un seul, et qu'on alloit travailler à luy faire lâcher prise sur tout ce qu'il avoit usurpé. Cette fiere réponse, que ce heraut fit mot à mot à Jean de Monfort, fut reçuë de tous les seigneurs anglois avec beaucoup d'indignation. Chandos jura, par la foy qu'il devoit au roy d'Angleterre, qu'il ne décamperoit point de là que toute cette province ne fût conquise par ses armes et mise sous l'obeïssance du prince à qui l'on ne pouvoit la disputer qu'avec injustice. Robert Knole fit le même serment. Il ajoûta qu'il avoit un pressentiment que tout l'avantage demeureroit à Jean de Monfort, et que toute la bravoure de Bertrand, du comte d'Auxerre et du Vert Chevalier, ne feroient que blanchir contr'eux. Ils sererrent donc le château d'Aüray de plus prés qu'auparavant, pour engager les assiegez à capituler, sçachans que la famine les pressoit si fort, qu'ils avoient été contraints de manger leurs chevaux.

En effet, la disette étoit si grande dans la place, qu'elle les avoit souvent obligé d'allumer des feux au haut du donjon, pour marquer l'extreme besoin dans lequel ils étoient de recevoir un prompt secours, si Charles vouloit conserver ce château plus long temps. Ce prince étoit campé dans un parc à Lonvaulx l'Abbaye : ce fut là que ses coureurs le vinrent avertir du signal qui paroissoit à la Tour d'Aüray. Cette nouvelle le mit dans une grande consternation, voyant

bien que cette place étoit aux abois. Il y eut un arbalêtrier qui le rassûra, prenant la liberté de luy dire que s'il le trouvoit à propos il se serviroit d'un stratagême qu'il avoit medité pour encourager les assiegez à ne se pas encore rendre sitôt. Il luy representa qu'il attacheroit un billet au dard qu'il lanceroit de son arbalête, et qu'il tireroit si juste en se postant dans un lieu qu'il sçavoit, qu'il feroit tomber le papier dans la tour, dont la lecture avertiroit le gouverneur qu'il tint encore bon pendant quelque temps, parce qu'il seroit secouru dans peu.

Ce prince goûta fort la pensée de cet arbalêtrier; il luy donna l'ordre d'en venir au plûtôt à l'execution. Cet homme darda son coup avec tant de justesse et de force, que le billet tomba dans la tour tout auprés de ce signal de feu que les assiegez avoient allumé. Il fut mis entre les mains du gouverneur, qui sur l'heure assemblant ses gens, leur exposa ce que contenoit ce papier, et que Charles de Blois leur mandoit que dans le jour de Saint Michel prochain, qui devoit arriver bientôt, ils seroient secourus; qu'ils eussent donc à ne point precipiter avant ce temps la reddition de la place, et que s'ils n'avoient point de ses nouvelles dans ce jour prefix, ils pouroient alors faire leur condition la meilleure qu'ils pouroient avec leurs ennemis.

Cette bonne nouvelle donna quelque esperance aux assiegez : mais comme ils n'avoient pas assez de vivres pour se soûtenir jusqu'à la Saint Michel, il y eut un chevalier de la garnison qui s'avisa de leur dire, que pour ne pas succomber à la faim qui les consumoit, il étoit à propos d'envoyer au comte de Monfort, et

de luy faire offre de luy rendre la place, si dans la Saint Michel il ne leur venoit pas de secours : à la charge que jusqu'à ce temps il leur feroit fournir des vivres en payant, et que de leur côté, pour sûreté de leur parole, ils luy doneroient des ôtages. Tous les assiegez donnerent dans le sens de ce chevalier, et le gouverneur fit signe aux Anglois que quelqu'un vint parler à luy. Robert Knole se presenta devant la barriere pour sçavoir ce qu'il avoit à dire. Il luy proposa toutes les conditions que ce chevalier avoit suggerées. Elles parurent fort raisonable à Knole, qui luy répondit que bien qu'il sçût que Charles de Blois se disposoit à les secourir, cependant il feroit de son mieux auprés du comte de Monfort pour les luy faire accepter, et que les assiegez meritoient bien qu'on les considerât : en effet, Knole fit si bien, qu'on reçut leurs ôtages et qu'on leur donna des vivres.

Cependant Charles de Blois qui n'avoit point de temps à perdre, parceque la place qu'il vouloit secourir étoit à la crise, partit en diligence avec tout son monde de Lonvaulx l'Abbaye. La reveüe qu'il en fit montoit à plus de trois mille hommes d'armes, gens fort lestes et fort determinez. Cette petite armée fit une marche si longue, qu'elle vit dans peu le château d'Aüray. Quand les assiegez apperçurent du donjon les enseignes de Charles, et ce corps de troupes qui faisoit un mouvement vers eux, ils arborerent aussi leurs étendards sur le haut de la tour, et pour témoigner la joye qui les transportoit, ils firent joüer tous leurs violons sur le même endroit, avec tant de bruit et tant de fracas, que les assiegeans l'entendirent, et tournans leurs yeux de ce côté là, virent les drapeaux et les

enseignes de la garnison qui flottoient en l'air au gré des vents. Bertrand, qui marchoit à la tête du secours, s'appercevant de toutes les demonstrations de joye que ceux d'Aüray donnoient aux approches des François, admira le zele et la fidelité qu'ils avoient pour leur prince, et dit qu'ils meritoient bien qu'on les tirât d'affaire.

Ce general se vint poster si prés des ennemis, qu'il n'y avoit entre ses troupes et les assiegeans qu'un pré et un ruisseau qui les separoient, si bien que de part et d'autre on n'attendoit plus que le moment auquel on en viendroit aux mains. Guesclin surprit des espions qui venoient observer la contenance de ses troupes. Il apprit d'eux que tout se disposoit au combat du côté du comte. Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de joye, faisant publier par toute son armée qu'on eût à se tenir prêt, et qu'on joüeroit bientôt des couteaux. En effet, le comte brûloit d'une si grande envie de combattre, qu'il vouloit dés le soir même attaquer ce secours; mais Olivier de Clisson modera son ardeur, en luy representant qu'il falloit aller bride en main sans rien precipiter; que si l'on ouvroit la bataille sur le declin du jour, il étoit à craindre que la nuit venant à les surprendre, on ne se battroit qu'à l'aveugle, et tout se passeroit dans une étrange confusion; que pour lors on ne pourroit pas profiter de tous les avantages que donne à la guerre l'experience des generaux et la valeur de leurs soldats; qu'enfin, si l'on donnoit la bataille aux ennemis lors qu'ils sont encore tous las et recrus de la fatigue des chemins, on imputeroit plûtôt leur défaite à leur lassitude qu'au courage de leurs vainqueurs. Robert

Knole appuya fort ce sentiment, et dit qu'il falloit attendre que les François tentassent le passage de ce ruisseau ; qu'alors on les pourroit charger à coup sûr quand il en seroit passé la moitié. Cet avis étoit si judicieux et si salutaire, que le comte ne balança point à s'y rendre, et ne fit aucun mouvement, de peur de tout gâter en precipitant le combat.

Les François étoient toûjours retranchez dans leur parc, et comptoient fort d'être attaquez cette même nuit. Ils s'étoient tenus pour cela sur leurs gardes, allumans force feux dans leur camp de peur d'être surpris, et postans sur les aîles des vedettes et des sentinelles pour veiller à tout. Guillaume de Launoy parut, à la pointe du jour, à la tête de ses arbalêtriers, pour observer la contenance des Anglois qui caracoloient de l'autre côté du ruisseau. Comme les mains démangeoient aux deux camps, et que l'emulation des deux nations ne leur donnoit point la patience d'attendre l'ordre de leurs generaux, il se fit quelques escarmoûches de part et d'autre, où les François eurent toûjours de l'avantage sur les Anglois. Jean de Chandos, craignant que ces derniers ne se commissent temerairement, et n'engageassent un combat prematuré, fit publier à son de trompe, que si quelqu'un sortoit de son rang pour escarmoûcher, il luy en coûteroit la vie, disant au comte qu'il étoit important au bien de ses affaires de laisser attaquer les François les premiers.

CHAPITRE XIII.

De la bataille que Charles de Blois perdit avec la vie devant Aüray contre Jean de Monfort, qui devint maître de la Bretagne par cette victoire.

Les deux armées étoient sur le point d'en venir aux mains devant le château d'Aüray. Jean de Monfort pour mettre sa personne à couvert du dessein qu'on pourroit avoir sur sa vie dans cette bataille, s'avisa de faire revétir un de ses parens de sa cotte d'armes, et s'habilla d'une maniere à se faire confondre avec les autres. Olivier de Clisson qui tenoit son party, fit lever l'étendard de Bretagne, et se mit à la tête des plus braves de toute l'armée : Chandos et Knole firent aussi fort bonne contenance, et rangerent tous les archers anglois en bataille, disans que cette journée decideroit la querelle des deux princes, en faveur de qui l'on alloit combattre, et qu'on verroit qui des deux seroit le mieux servy. Charles de Blois qui venoit au secours de la place avec toute l'élite de la France, ne balança point à passer le ruisseau qui le separoit de ses ennemis, dont il franchit le gué, sans qu'on fît aucun mouvement pour luy disputer ce passage. Il se campa fort avantageusement. Les deux princes se voyoient de trop prés pour ne pas ouvrir le combat. Il fut commencé par les gens de trait : mais cette premiere attaque ne fit pas grande execution d'un côté ny d'autre, parce que les escadrons

et les bataillons étant tous de fer, les dards, ny les flêches n'avoient pas beaucoup de prise sur eux.

Tandis qu'on s'éprouvoit ainsi de part et d'autre, Hugues de Caurelay vint dire tout bas à Chandos, qu'il le prioit d'agréer qu'il fît un détachement de cinq cens lances à la tête desquelles il se déroberoit secrettement du camp, pour s'assurer d'un poste, d'où il pourroit venir fondre sur les ennemis, en les attaquant par derriere. Chandos ne loüa pas seulement son dessein : mais il luy donna l'ordre de l'executer sur l'heure. Caurelay se coula furtivement dans un vallon suivy de tout son monde, sans qu'il fût apperçu des gens de Charles : parce qu'il y avoit beaucoup de genêts et de broussailles sur ce terrain qu'il vint occuper, et ses troupes se cacherent derriere fort adroitement. Ceux du château d'Aüray qui d'en haut voyoient à plein toute la campagne, découvrirent ce piege; mais ils étoient trop éloignez des gens de Charles, pour se faire entendre au milieu du bruit d'un combat, et quelque signe qu'ils fissent, on ne pouvoit comprendre ce qu'ils vouloient dire.

On se battoit de part et d'autre avec beaucoup de fureur. Olivier de Clisson, dont le courage et la valeur étoient singuliers, donnoit un grand branle au party du comte de Monfort, s'avançant avec une intrepidité surprenante au milieu des rangs des François la hache à la main, dont il faisoit une terrible execution sur ceux qu'il frappoit. Bertrand qui combattoit pour Charles vit de loin l'un de ses amis tomber sous le bras de Clisson, ce qui luy donna tant de rage et tant de furie, qu'il s'élança comme un lion déchaîné tout au travers des Anglois, suivy de Guil-

laume Boitel, du Vert Chevalier, d'Eustache de la Houssaye et de Guillaume de Launoy. Ce fut là que secondé de tous ces braves, il faisoit un carnage horrible de tout ce qui se presentoit sous sa main. De l'autre côté, Robert Knole et Jean de Chandos qui tenoient pour Monfort, payerent aussi tres bien de leurs personnes. Le comte d'Auxerre faisoit aussi des merveilles en faveur de Charles : mais il arriva par malheur qu'un chevalier anglois luy passant son épée tout au travers de la visiere luy perça l'œil gauche, et comme se voyant hors de combat il se mettoit en devoir de se retirer, il fut saisy par un autre qui l'arréta tout court, et qui le reconnoissant luy cria de se rendre aussitôt, ou qu'il étoit mort. Le comte, que le sang qui sortoit de sa blessûre avec abondance mettoit tout à fait hors d'œuvre, jusques là même que les gouttes dont son œil étoit tout remply ne luy permettoient pas de voir celuy qui luy parloit, prit le party de luy rendre son épée plûtôt que de commettre indiscrettement sa vie à la fureur d'un brutal qui ne l'auroit pas marchandé.

La prise d'un si grand capitaine consterna fort Charles de Blois, qui la regarda comme un triste preliminaire de cette journée. Cependant Bertrand que rien n'étoit capable d'ébranler, marcha droit contre Clisson pour effacer par un nouveau combat la disgrace qui venoit d'arriver au comte d'Auxerre. Charles de Dinan s'attacha personnellement à Robert Knole. Olivier de Mauny charpentoit par tout avec sa hache, dont il faisoit voler têtes, bras et jambes, et donnoit beaucoup de courage à ceux qui le suivoient en criant *Mauny*. La bravoure de ce capitaine

donna tant de peur au comte de Monfort, qu'il croyoit déja tout perdu pour luy, si Chandos ne l'eût rassûré, le priant de ne point tomber dans le découragement, et luy promettant que la journée seroit immanquablement à luy. Robert Knole prit aussi la liberté de luy donner la même esperance, en l'exhortant de ne se point démentir et de se soûtenir jusqu'au bout.

Le parent de Monfort, celuy là même auquel il avoit fait prendre les armes, voulut faire le brave poussant son cheval et criant *Bretagne*, demandant par tout où étoit donc ce Charles de Blois, qui luy disputoit cette belle duché. Ce prince voulant répondre à ce fanfaron qu'il prenoit pour le comte de Monfort, parce qu'il en portoit toutes les marques, s'avança fierement de ce côté-là pour luy prêter le colet, et vuider leur different dans un combat singulier à la veüe des deux armées, qui leur firent place et s'ouvrirent pour être les spectatrices d'un duel de cette importance. Le chamaillis fut grand de part et d'autre; mais à la fin Charles de Blois déchargea sur la tête de son adversaire un coup de hache si fort, si rude et si pesant, qu'il le fit tomber par terre. Il voulut achever sa victoire en luy ôtant la vie : mais Olivier de Clisson, Robert Knole et Chandos se jetterent à la traverse pour secourir ce chevalier. Ceux du party de Charles accoururent pour le seconder contre tant de gens, qui le vouloient empêcher de couronner tout ce combat par la mort de son competiteur et de son ennemy. Comme l'on pensoit du côté de Charles, que ce chevalier renversé par terre étoit effectivement le comte de Monfort,

l'on s'acharna tant sur ce seigneur travesty, qu'on ne le quita point qu'aprés l'avoir tué.

Charles se croyant pour lors au dessus de ses affaires, et seul maître de la Bretagne, s'écria sur le champ de bataille, qu'enfin Dieu l'avoit delivré d'un concurrent, qui luy avoit fait jusqu'alors de facheuses affaires. Mais la joye de ce prince fut bien vaine et bien courte ; car quand le comte de Monfort eut appris la mort de son parent, qui s'étoit sacrifié pour luy, ce fut pour lors que, la colere et l'emportement ne luy permettant plus de se posseder, il s'alla presenter devant Charles, qui fut bien surpris de revoir contre luy les armes à la main, celuy qu'il pensoit avoir expedié du monde. Cette nouvelle apparition le desola fort, et luy fit rabbattre beaucoup de ses esperances. Cependant pour ne se pas tout à fait décourager il recommença le combat avec une nouvelle ardeur, secondé de Bertrand Du Guesclin, du vicomte de Rohan, et du seigneur de Beaumanoir, qui firent en sa faveur des choses incroyables, et se surmonterent eux mêmes, et peut-être enfin que la victoire se seroit declarée pour eux, s'ils n'eussent été chargez par derriere par les cinq cens lances que Caurelay tenoit cachez dans les genêts et dans les buissons, et qui prirent si bien leur temps qu'ils les attaquerent quand la chaleur de la mêlée commença de se ralentir. Bertrand fit voltefâce et soûtint long temps le combat à grands coups d'une hache qu'il tenoit à deux mains.

L'on recommença de plus belle de part et d'autre. Le sang ruisseloit de toutes parts. Olivier de Clisson faisoit aussi de grands fracas de son côté, tenant un gros marteau de fer, dont il frappoit à droite et à

gauche, et faisoit tomber sous la violence de ses coups tous ceux qui se metoient en devoir de luy resister; et comme il vit que tout plioit devant luy, *courage*, dit-il à ses gens, *la journée est à nous*. Cependant Charles de Blois tenoit toûjours bon, faisant des efforts incroyables avec le vicomte de Rohan, Charles de Dinan, et le Vert Chevalier, qui renversa par terre l'etendard du comte de Monfort, mais qui fut aussitôt relevé par Robert Knole, qui voyant que la victoire penchoit de son côté, poussa toûjours sa pointe jusqu'à ce qu'elle eût été remportée. Caurelay, qui chargeoit toûjours les gens de Charles par derriere, fut celuy qui fit le plus grand effet dans cette journée. Bertrand ne se rendoit point encore, et tout couvert de sang et de sueur, il disputoit toûjours le terrain pied à pied, déchargeant son maillet de fer sur la tête de tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Jean de Chandos fit avancer tout son monde de ce côté là, se persuadant que ce ne seroit jamais fait, tant que Bertrand pouroit tenir pied. Ses gens s'acharnerent avec tant de furie sur luy, qu'à force de coups de sabre et d'épées ils le renverserent par terre : mais Eustache de la Houssaye, le Vert Chevalier et Charles de Dinan coururent à luy pour le relever, et le remirent sur ses pieds. Ce même Charles voyant Richer de Cantorbie, beau frere de Chandos, l'assomma d'un coup de hache, et luy fit sauter la cervelle, dont ce capitaine eut tant de déplaisir, qu'il jura qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'en eût tiré la vengeance.

Bertrand ne se lassoit point de frapper, et le seigneur de Beaumanoir ne l'abandonnant point et se

tenant toûjours à ses côtez, chargea Gautier Huët avec tant de force, qu'il abbattit par terre ce chevalier anglois, qui n'en auroit pas été quite à si bon marché, si Clisson ne l'eût secouru sur l'heure, étant accompagné de tout ce qu'il avoit de braves à sa suite. Olivier crioit toujours : *Beaumanoir, rendez vous, aussi bien tous vos gens sont defaits.* Mais ce dernier ne fit pas semblant de l'entendre et tourna ses armes d'un autre côté, craignant de tomber dans les mains de Clisson, qui s'étoit vanté qu'il ne luy feroit aucun quartier, ny à luy ny au vicomte de Rohan, s'il les pouvoit attraper tous deux dans la bataille de ce jour.

Charles de Blois étoit au desespoir, voyant toute son armée presque mise en déroute. Le comte de Monfort, de son côté, ne croyoit pas avoir remporté la victoire entiere tandis que son ennemy seroit encore vivant, et qu'il pourroit, aprés avoir perdu la bataille, trouver de nouvelles ressources pour relever son party abattu. C'est la raison pour laquelle il fit les derniers efforts pour le prendre ou pour le tuer. Chandos n'en vouloit qu'à Bertrand, et se persuadoit que s'il l'avoit entre ses mains, toute la journée seroit bientôt finie. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya de ce côté-là toute l'élite de ses troupes, qui n'en pouvoient venir à bout; car il se defendoit toûjours avec un courage invincible; mais à la fin, voyant que les gens de Charles s'éclaircissoient à veüe d'œil et prenoient presque tous la fuite, il se souvint dans ce moment qu'il avoit eu tort de mépriser le conseil de sa femme, qui luy avoit recommandé de ne se point exposer dans les jours malheureux, entre lesquels celuy de ce combat se ren-

contra juste, comme elle l'avoit predit et preveu. Charles de Blois en porta toute la fatalité ; car aprés avoir resisté longtemps, il fut environné de tant de gens qui s'acharnerent à le tuer, qu'il y eut un anglois qui luy fît passer sa dague d'outre en outre, depuis la bouche jusqu'au derriere du cou, si bien que l'acier sortoit d'un demy pied par delà. Ce prince se sentant mortellement blessé (1), tomba tout aussitôt à terre, et ne songeant plus qu'à mourir dans la grace de Dieu, battit sa poitrine, et levant les yeux et les mains du côté du ciel, il le prit à témoin de son innocence, protestant qu'il n'avoit entrepris cette guerre qu'à la sollicitation de sa femme, qui l'avoit assûré que son droit étoit incontestable, et le pria sur l'heure de luy pardonner la mort de tant d'honnêtes gens, qui avoient bien voulu sacrifier leur vie pour la pretenduë justice de sa cause.

On ne luy donna pas le loisir d'en dire davantage; car il fut percé de tant de coups qu'il expira là sur le champ. Bertrand fut si touché de cette mort, dont on luy vint porter la nouvelle (2), que la douleur ne

(1) Quant Charles de Blois senty le cop, il s'estendi à terre, bati sa coulpe, et se commanda à Dieu, en disant : « Vraiz Dieu, pardonnez « moy la mort des bonnes gens qui cy meurent pour moy. J'ay « guerrié long temps oultre ma voulenté, et par l'ennortement de « ma femme, qui tousjours m'a donné a entendre que j'avoie tres-bon « droit. » (*Ménard*, p. 148.)

(2) Les faits sont rapportés différemment par l'ancien historien de Du Guesclin (p. 148) : « Tantost l'en alla dire à Bertran la mort du-« dit Charles; et quant il le sot, il le plaint moult, en disant que le « plus prudomme qui au siecle fust, et que malgré sien et à force il « avoit guerrié. Lors dist Bertrand qu'il ne prisoit rien en sa vie, et

luy permettant plus de combattre, et d'ailleurs voyant que Charles avoit perdu la bataille et la vie tout ensemble, il ne balança plus à se rendre ; il tendit la main à Chandos, qui se chargea de sa personne avec toutes les honnêtetez possibles. Le vicomte de Rohan, Charles de Dinan et le seigneur de Beaumanoir, suivirent son exemple. Enfin tous ceux qui tenoient le party de Charles, furent tuez ou pris ou mis en fuite. Ceux du château d'Auray virent, du haut de leur tour, toute la campagne jonchée de morts et tout le party de leur prince entierement défait ; ce qui les jetta dans une tres grande consternation. Le comte de Monfort, Chandos et Clisson s'appercevans que tout étoit fait et que la victoire (1) leur étoit entierement aquise, resterent sur le champ de bataille, encore tout dégouttans de sueur et de sang, et quand ils eurent un peu repris haleine, le comte remercia tous les seigneurs de son party, leur declarant qu'il leur étoit redevable de la souveraineté de Bretagne, et qu'il reconnoîtroit au plûtôt un service si essentiel ; qu'à l'égard de Charles, qui venoit d'expirer, il auroit souhaité volontiers qu'il

« qu'il aimoit mieux morir que vivre : donc se combatti comme un « droit ennemy, tant qu'il n'ot mais ne hache, ne épée. » Du Chastelet (p. 79) le fait combattre à coups de poing, lorsque ses armes sont brisées.

(1) Du Chastelet (p. 78) rapporte qu'à l'instant où la bataille d'Auray alloit commencer, un levrier qui suivoit ordinairement Charles de Blois, passa dans l'armée de son rival, alla mettre ses deux pieds sur la cuisse de ce prince alors à cheval. Jean de Montfort, surpris des caresses de cet animal, demanda à qui il appartenoit. On reconnut à son collier les armes de Bretagne : on sut que c'étoit le levrier de Charles de Blois. Quelqu'un dit qu'il venoit sans doute saluer Jean de Montfort comme duc de Bretagne. (Cette fameuse bataille se livra le 28 septembre 1364.)

fût encore vivant et qu'il eût voulu partager avec luy la Bretagne; mais qu'il avoit eu le malheur de trop deferer aux pernicieux conseils de sa femme, qui avoit attiré sa ruine. Chandos interrompit ce prince en lui disant que, puis qu'il avoit Bertrand dans ses mains, il ne le devoit jamais rendre qu'en suite d'une paix qu'il auroit faite avec le roy de France, et qu'il la falloit acheter par la liberté de ce brave guerrier, qui n'avoit jamais été vaincu dans sa vie que cette seule fois.

Le comte l'assûra que c'étoit bien aussi son intention. Mais pour veiller à ce qui pressoit davantage, il fit chercher par tout le cadavre de Charles avec des soins extraordinaires; et comme ceux qu'il avoit preposez pour cette recherche, n'en pouvoient point venir à bout, aprés avoir regardé tous les morts les uns aprés les autres, ce prince fit serment qu'il ne sortiroit point du champ de bataille qu'il ne l'eût découvert et trouvé. C'est ce qu'il fit avec tant de vigilance et de precaution, qu'il le reconnut à la fin couché par terre, le visage tourné du côté de l'Orient. Mais ce qui tira des larmes de ses yeux, ce fut quand il vit ce pauvre prince couvert d'une haire sous ses habits, et dont les reins étoient serrez d'une grosse corde; il ne put s'empêcher de plaindre son malheureux sort, et le fit ensevelir avec la ceremonie la plus pompeuse qu'il pût s'imaginer, faisant enfermer son cadavre dans un cercueil de plomb. Il eut soin de le faire transferer ensuite à Guingan, commandant qu'on luy fit là des obseques fort honorables et proportionnées à sa qualité de prince, ce qui fut ponctuellement executé. Ceux d'Aüray ne manquerent pas d'ouvrir leurs portes au vainqueur;

le comte y fit son entrée, secondé de Jean de Chandos et de Robert Knole, qui paroissoient à ses côtez comme ayant eu tous deux, aprés Clisson, le plus de part au gain de la bataille et de la journée. Chandos mena Bertrand prisonnier à Niort, et Knole fit garder à veüe le comte d'Auxerre, jusqu'à ce que, par un traité de paix, ils fussent tous deux remis en liberté.

Charles le Sage, roy de France, apprit avec un déplaisir extreme la nouvelle de la mort de Charles de Blois et de la prise de Bertrand Du Guesclin et du comte d'Auxerre. Il eût bien voulu declarer la guerre au comte de Monfort; mais il avoit sur les bras les Anglois et les Navarrois, qui faisoient des hostilitez jusques dans le sein de ses Etats, et, bien loin de penser à combattre les autres, il avoit assez d'affaire à se defendre luy même. Cependant les choses prirent un meilleur train qu'il ne s'étoit imaginé; car le comte de Monfort voulant s'affermir dans sa nouvelle conquête, n'osâ pas s'attirer la France. Il aima mieux envoyer des ambassadeurs à Charles pour luy faire offre de sa part, de luy rendre hommage pour la duché de Bretagne, et de se declarer son homme lige et son vassal. Le Roy donna volontiers les mains à l'agreable condition qu'il luy proposoit, et choisit l'archevêque de Rheims, de la maison de Craon, pour recevoir, en son nom, la foy de ce prince en Bretagne, et luy donna tout le caractere dont il avoit besoin pour negocier la paix avec luy. Ce prelat s'aquita tres dignement de sa commission, representant au comte l'interêt qu'il avoit de s'accommoder avec la veuve de Charles de Blois, duchesse de Bretagne, qui pouroit encore renouveller ses pretentions, et chercher dans l'Europe de nouveaux

appuis contre luy; qu'il devoit être d'autant plus porté à entrer dans ce party, que la memoire de Charles de Blois étoit en benediction dans toute la Chrétienté, depuis les miracles dont le ciel avoit voulu publier son innocence et sa sainteté.

En effet, on aura peine à croire ce qui se passa sur le tombeau de ce pauvre prince; car celuy qui l'avoit tué dans la bataille, s'étant indiscrettement vanté d'avoir fait le coup, tomba dans une rage et dans une frenesie, dont il ne put jamais revenir, ny guerir, que ses amis ne l'eussent transporté sur la tombe de Charles à Guingan. L'homme revint dans son bon sens par les merites de ce prince, et se consacra depuis tout entier au service de cette église où l'on avoit inhumé son liberateur, tâchant d'expier, par la penitence, la sotte vanité qu'il avoit eüe de l'avoir tué. Mais pour revenir au traité qui fut fait entre le comte de Monfort et la duchesse de Bretagne, par le canal de l'archevêque de Rheims, il fut stipulé que cette veuve auroit le domaine de quelques villes et châteaux dans cette province, et que les prisonniers qu'on avoit fait dans la derniere bataille seroient delivrez en payant leur rançon. Cet accord remit en liberté le comte d'Auxerre, le vicomte de Rohan, Bertrand Du Guesclin et les autres.

Bertrand prit aussitôt le chemin de Paris pour venir offrir ses services au roy de France, qui luy fit un accueil tout plein d'honnêteté, le recevant comme un brave dont l'épée luy pouroit être un jour d'un fort grand secours. Le captal de Buc, qui restoit prisonnier en France, se tira d'affaire en rendant au Roy quelques châteaux qui luy servirent de rançon pour

recouvrer la liberté qu'il avoit perduë, comme nous avons dit, à la bataille de Cocherel. Il fut ravy d'embrasser Bertrand, son illustre vainqueur, entre les mains de qui le sort l'avoit fait tomber dans cette journée. Ces deux generaux se firent un plaisir de se raconter l'un à l'autre tous les dangers qu'ils avoient essuyez dans ces dernieres guerres, et cette agreable reminiscence augmentoit la joye qu'ils avoient de se voir encore et de se regaler aprés tant de travaux. Le captal ménagea pendant ce temps quelque accommodement à la cour de France en faveur du roy de Navarre, qu'il reconnoissoit pour son maître et pour son seigneur; mais toute cette negociation n'eut point de bonnes suites, puisque le feu se ralluma depuis entre ces deux princes avec plus d'ardeur que jamais. Le prince de Galles, fils d'Edoüard, roy d'Angleterre, l'attisa de son mieux pour fortifier son party; car il faisoit pour lors son sejour à Bordeaux, d'où se répandant avec ses troupes dans toute la Guyenne, il y faisoit des dégâts et des ravages incroyables, s'emparant de toutes les places les plus considerables, et poussant les choses si loin qu'il se rendit à la fin le maître de toute cette belle province.

Le roy de Navarre, qui ne fit qu'une paix plâtrée, voulut témoigner au Roy que sa conduite étoit fort sincere, en luy faisant present d'un cœur de pur or, comme voulant luy donner par là le gage le plus certain de son inviolable fidelité. Bertrand, qui fût present à cette ceremonie, le conjura d'être à l'avenir un religieux observateur de la promesse qu'il faisoit, l'assûrant que s'il la violoit il auroit tout le loisir de s'en repentir, et depuis il ne chercha plus que les

occasions de se signaler dans d'autres guerres, où le desir de la gloire et son courage l'appelloient. Il avoit appris que le roy de Chypre avoit fait quelques conquêtes sur les Sarrasins ; il tourna toutes ses pensées de ce côté là, desirant se croiser pour combattre les Infidelles, et pouvoir expier dans une si sainte guerre tous les dereglemens qu'il avoit commis dans la chaleur de tous les combats et de toutes les occasions, où il s'étoit trouvé dés sa premiere jeunesse, ayant quelque regret d'avoir répandu tant de sang chrétien.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la guerre qui se fit en Espagne entre le roy Pierre, dit le Cruel, et son frere naturel Henry, comte de Tristemarre.

Bertrand cherchant toujours de nouvelles occasions de signaler sa valeur et son courage, trouva dequoy satisfaire son inclination guerriere en Espagne, dont les peuples se partagerent, les uns prenans le party du roy Pierre et les autres celuy d'Henry, comte de Tristemarre. Bertrand épousa la querelle de ce dernier, comme nous le verrons dans la suite. La source de ce different vint de la mauvaise conduite et de la cruauté de ce Pierre, à qui l'on reprochoit deux enormes injustices. La premiere étoit le mauvais traitement qu'il faisoit à la reine *Blanche* de Bourbon, sa femme, sœur de celle de France. Les indignitez qu'il faisoit à cette princesse scandalisoient

tous ses sujets, qui ne pouvoient voir sans indignation toutes les cruautez qu'il exerçoit contr'elle, étant une dame dont la douceur, la naissance et la beauté devoient être les trois liens les plus capables de l'attacher étroitement à elle. Mais l'amour ardente qu'il avoit pour *Marie de Padille*, qui l'avoit enchanté par un philtre qu'elle luy fit prendre, étoufa dans son cœur tous les mouvemens de tendresse qu'il devoit naturellement avoir pour une Reine si accomplie. Cette concubine s'étoit aquise un si grand ascendant sur son esprit qu'elle le gouvernoit absolument et luy faisoit faire mille outrages à sa propre femme, qu'elle regardoit comme sa rivale. L'autre injustice que l'on reprochoit à ce Roy, c'est qu'il n'entretenoit aucun commerce avec les Chrétiens, dont les mœurs et la religion luy deplaisoient extremement.

Jes Juifs étoient les seuls confidens de tous ses secrets; il leur donnoit toute son oreille et leur faisoit part de tout ce qu'il avoit de plus caché dans le cœur. Il gardoit à l'égard de tous les autres une dissimulation profonde, se rendant non seulement impenetrable à tous les seigneurs de sa Cour, ausquels il ne pouvoit pas refuser son accés, mais encore impraticable sur les affaires qu'on ne pouvoit pas se defendre de luy communiquer à cause de l'eminence de son caractere et de l'autorité royale qu'il avoit dans les mains. Ses plus proches parens mêmes ne pouvoient avoir la clef de son cœur, tant il leur faisoit mystere de tout. Cette surprenante conduite aliena tous les esprits et luy attira l'aversion de tous ses sujets, qui ne souhaitoient qu'une revolution, dans l'esperance de voir changer les affaires d'assiette. Ce

prince, que l'on appelloit avec raison *Pierre le Cruel*, poussa si loin l'inhumanité qu'il avoit pour sa femme, qu'il ne se contenta pas de luy ôter la liberté, la confinant dans une prison, mais il en voulut encore à sa vie, sur laquelle il entreprit par un poison qu'il luy fit donner, mais dont elle sçut se garantir par des vomitifs, parceque connoissant le mauvais fonds de ce prince et la jalousie de sa concubine, elle se tenoit toûjours là dessus sur ses gardes. Tous ces outrages ne luy firent point perdre ny le respect, ny les égards qu'elle devoit avoir pour luy, se promettant que Dieu luy toucheroit le cœur et luy dessilleroit les yeux, pour le faire sortir de son aveuglement.

Autant que Pierre se faisoit haïr, autant Henry, son pretendu frere naturel, se faisoit aimer. Il sembloit que la Couronne luy étoit plus deüe qu'à ce Roy barbare; car il avoit trouvé le secret de se concilier tous les cœurs par des airs tout à fait engageans, et personne ne sortoit d'auprés de luy que tres satisfait de l'accueil qu'il en avoit reçu, tant il avoit le don de plaire à tout le monde. Tous les cœurs étoient tournez de ce côté là. La fierté du premier faisoit adorer la douceur du second, et la religion catholique, dont il faisoit une haute et sincere profession, rendoit odieux ce penchant que Pierre témoignoit pour la superstition des Juifs. On souhaitoit donc de le voir sur le trône à la place de ce dernier, dont on ne pouvoit plus supporter la conduite. Henry cachoit de son mieux son ambition, demeurant toûjours à la Cour de son frere, qui faisoit son sejour à Burgos, et se ménageant avec luy, de même qu'un sujet

à l'égard de son souverain, sans s'émanciper aucunement, à cause de la proximité du sang qui le lioit avec luy.

Les seigneurs d'Espagne voulans profiter des entrées qu'il avoit auprés de son frere, le prierent un jour de vouloir un peu rompre la glace, en representant au Roy le tort qu'il se faisoit de vivre de la sorte, et qu'il étoit à craindre que ses sujets rebutez d'une si pitoyable conduite, ne secoüassent un jour le joug de son obeïssance, et ne se portassent à des extremitez dont il pouroit se repentir trop tard; qu'il devoit donc faire cesser le grand scandale qu'il donnoit à toute la chrétienté, par le commerce tout visible qu'il entretenoit avec les Juifs, qui sont les ennemis les plus declarez de la veritable religion; qu'il devoit aussi mieux vivre avec la reine Blanche de Bourbon, sa femme, qui descendoit du sang de saint Loüis, et dont les mœurs répondoient beaucoup à la noblesse de son extraction; qu'appartenant comme elle faisoit, à tous les princes de l'Europe, il devoit apprehender qu'ils ne se ressentissent, à ses propres dépens, de tous les outrages qu'il luy faisoit. Enfin ces seigneurs conjurerent Henry de persuader au Roy de rompre avec sa concubine, et de s'en separer pour jamais pour ôter ce pernicieux exemple d'incontinence qu'il donnoit à tous ses sujets.

Henry voulut bien se charger d'une si perilleuse commission pour la décharge de sa conscience et le soulagement des peuples, se preparant à toutes les disgraces qu'un compliment semblable luy devoit attirer. Il choisit le temps qu'il crut le plus propre pour insinüer avec succés toutes les veritez qu'il avoit à dire

à ce prince. Il les luy proposa le plus respectueusement qu'il luy fut possible, ajoûtant aux remontrances qu'il luy fit sur le commerce et les intelligences qu'il avoit avec les Juifs, et les outrages qu'il faisoit à sa femme, cette dangereuse prediction qui couroit par toute l'Espagne, et dont le fameux Merlin étoit reputé l'auteur, que bientôt un aigle s'élanceroit de la Petite Bretagne pour fondre sur l'Espagne avec grand nombre d'autres oiseaux de proye, dans le dessein de travailler à la rüine d'un Roy violent, impudique et sans religion, qui perdroit la Couronne et la vie dans une bataille. Que cet aigle, aprés s'être rendu le maître de toutes les campagnes qu'il auroit desolées, s'empareroit des villes et des châteaux, dont il metroit les clefs entre les mains d'un successeur dont il épouseroit la querelle. Il luy declara qu'il devoit donc apprehender que l'evenement de cette prophetie ne tombât sur luy, puisque l'on ne doutoit plus qu'elle le regardoit plus particulierement que personne, et qu'enfin pour écarter cet orage qui le menaçoit, il devoit tâcher de fléchir la misericorde de Dieu sur ses déreglemens passez, changer de conduite et de vie, se reconcilier avec les Chrétiens en leur donnant part aux affaires, dont il devoit éloigner les Juifs pour jamais, et rendre à la reine Blanche sa bienveillance et son amitié, qu'il luy avoit injustement ôtée, et qu'elle n'avoit pas merité de perdre.

Toutes ces raisons devoient faire quelque impression sur un esprit moins endurcy que l'étoit celuy de Pierre le Cruel; mais au lieu de profiter de ces charitables avis, il les écouta comme autant d'injures que ce pretendu bâtard avoit entrepris de luy dire : et ce

n'est pas sans raison que le poëte satyrique (1) disoit autrefois : *Sed quid violentius aure tyranni?* En effet, Pierre outré de ces remontrances, qui luy furent d'autant plus odieuses qu'elles étoient fondées sur la verité, se déchaîna contre Henry, luy reprochant son ambition, qui le faisoit aspirer à la Couronne, dont il empêcheroit bien qu'il eût jamais la possession, n'étant qu'un bâtard indigne de regner, et jura qu'il luy feroit payer bien cherement l'indiscretion qu'il venoit de commettre. Henry tâcha de le radoucir, en luy témoignant qu'il n'avoit fait ces avances auprés de luy que pour luy montrer l'abyme dans lequel il s'alloit plonger et le détourner du precipice qu'il se creusoit à luy même par sa propre conduite.

Cette reponse ne fit que l'aigrir encore davantage; car au lieu de luy sçavoir bon gré de tous ces avis, il luy commanda de sortir incessamment de son royaume, s'il ne vouloit encourir les effets d'une plus grande indignation. La saillie de ce prince fut fort mal à propos soûtenuë par un Juif nommé *Jacob*, qui se trouva là; car voulant flatter Pierre et luy faire sa cour aux dépens d'Henry, il eut le front de dire à celuy-cy qu'il étoit bien hardy d'entreprendre de faire des leçons au plus sage Roy de la terre, et que le meilleur party qu'il auroit à prendre à l'avenir, ce seroit de ne se jamais presenter devant luy; mais Henry luy fit bientôt recogner ces paroles aux dépens de sa propre vie; car aprés luy avoir reproché les pernicieux conseils qu'il donnoit à Pierre, et l'infamie de sa nation, il luy perça le cœur de sa dague, et le renversa mort par terre. Le Roy, tout surpris et tout indigné de cet

(1) Juvénal.

attentat commis en sa presence, voulut venger à l'instant sur son frere la mort du Juif par un autre meurtre, tirant un couteau de sa gaine pour le tuer; mais il en fut empêché par un chevalier qui luy saisit le bras comme il alloit faire le coup.

Henry s'évada dans le même instant, et n'eût pas plûtôt descendu le degré, qu'il dit à ses gens de seller ses chevaux, afin qu'il pût sauver incessamment sa vie par la fuite. Pierre se faisoit tenir à quatre, donnant mille maledictions à ceux qui le retenoient, et leur reprochant qu'ils étoient les complices de ce bâtard, auquel il ne pardonneroit jamais le sang qu'il venoit de répandre. On eut beau luy dire qu'il ne s'agissoit que de la mort d'un Juif, dont la race avoit attiré la malediction de Dieu sur elle, étant une nation qui s'étoit renduë l'horreur et l'execration des hommes, par le deïcide qu'elle avoit commis en la personne du Sauveur : mais toute cette huile qu'on jetta sur ce feu le ralluma si fort, que Pierre fit pendre dans la suite ce pauvre chevalier qui l'avoit empêché de tuer Henry.

CHAPITRE XV.

De la mort tragique de la reine Blanche de Bourbon, commandée par Pierre le Cruel, son propre mary.

Ce roy barbare avoit conçu pour Blanche de Bourbon, sa femme, une si mortelle aversion, qu'il mît tout en usage pour entreprendre sur sa vie. Le poison

qu'il employoit pour s'en défaire, ne faisoit aucun effet sur elle, parce que sçachant le dessein qu'on avoit de la faire mourir, elle prenoit toutes les precautions necessaires pour se garantir d'un empoisonnement. Marie de Padille, maîtresse de Pierre, mit dans l'esprit de ce prince de l'éloigner tout à fait de la Cour, et de luy donner un établissement dans quelque province, afin qu'on ne la vît jamais, et que cette absence, sans esperance de retour, fît le même effet que sa mort. Pierre, éperdüment amoureux de cette concubine, suivit son conseil. Il confina cette princesse dans la province la plus éloignée de la Cour, et luy donna quelque apanage pour soûtenir sa qualité de Reine, n'osant pas aigrir ses peuples contre luy, s'il eût osé la reduire publiquement à l'état d'une condition privée. Ce domaine que Blanche avoit eu pour partage, luy procura les hommages de tous ses vassaux qui relevoient de sa seigneurie.

Un riche Juif avoit des terres enclavées dans le departement de la Reine. Il se rendit à sa Cour pour s'aquiter, comme les autres, de son devoir de sujet auprés d'elle, et comme c'étoit la coûtume de ce temps là de donner par respect un baiser à la joüe de son souverain, pour marquer le zele et l'affection qu'on auroit toute sa vie pour son service, ce Juif approcha de la Reine pour la salüer comme sa dame et sa maîtresse; elle ne put pas se defendre de recevoir de luy cette marque de servitude comme étant son sujet; mais aprés qu'il fut sorty de sa chambre, elle témoigna l'horreur qu'elle avoit pour cette ridicule ceremonie, reprochant à ses domestiques le peu de soin qu'ils avoient eu d'empêcher que ce vilain ne l'appro-

châtt, et fit aussitôt apporter de l'eau chaude pour se laver la bouche et le visage, et netoyer, pour ainsi dire, les taches que le baiser du Juif y avoit laissé. Son indignation n'en demeura pas là ; car comme elle étoit sa souveraine, elle voulut punir du dernier supplice la temerité qu'il avoit eüe de s'émanciper de la sorte ; et dans la premiere saillie de sa colere elle le voulut faire pendre. Le Juif étant averty qu'il avoit été condamné par la Reine, et qu'on le cherchoit pour l'attacher au gibet par ses ordres, il prit aussitôt la fuite et vint à toute jambe se plaindre au roy Pierre du dessein que Blanche avoit de le faire mourir, luy faisant un crime capital d'un devoir de ceremonie dont il avoit pris la liberté de s'aquiter. Le Roy le reçut sous sa protection, luy commandant de ne craindre rien là dessus, et disant qu'il s'appercevoit bien que cette princesse ayant de la haine et de l'aversion pour toutes les personnes qu'il consideroit, ne se feroit pas de scrupule d'entreprendre aussi sur sa propre vie, quand elle en trouveroit l'occasion ; qu'il la falloit donc prevenir ; mais qu'il seroit bien aise de s'en défaire par des voyes secrettes pour sauver les apparences, et sans donner aucune prise sur luy.

Le Juif qui brûloit du desir de se venger, l'assûra qu'il n'étoit rien de plus aisé que de l'expedier sans qu'il parût sur son corps aucun coup ny blessûre. Pierre goûta fort cet expedient, et declara que celuy qui luy tireroit cette épine du pied, luy rendroit un fort grand service. Il permit donc au Juif d'executer l'affaire de même qu'il l'avoit projettée sans faire aucun éclat. Ce vindicatif qui mouroit d'envie d'assouvir son ressentiment contre cette princesse, fut ravy

d'avoir reçu cet ordre barbare de Pierre. Il attroupa beaucoup de gens de sa nation pour l'aider à faire le coup, et marchant toute nuit, il se rendit avec tout son monde à l'appartement de la Reine. Il penetra jusqu'à sa chambre, et frappant à la porte à une heure si indeüe, une des filles de Sa Majesté refusa d'ouvrir, et s'étonnant de tout ce bruit, dit au travers de la serrure qu'il n'étoit pas heure pour parler à sa maîtresse, et demanda quel étoit le sujet d'une visite faite si tard, et si à contre temps. Le Juif pour se faire ouvrir, s'avisa de répondre qu'il avoit une fort agreable nouvelle à donner à la Reine, puisque son mary, pour luy témoigner qu'il vouloit entierement se reconcilier avec elle, venoit à l'instant coucher avec Sa Majesté. La femme de chambre courut aussitôt avec joye pour faire part à sa maîtresse de cette avanture impreveüe, qui luy devoit beaucoup plaire, la felicitant par avance de ce que le Roy luy rendoit son cœur, et vouloit luy faire à l'avenir plus de justice qu'il n'avoit fait, puis qu'il avoit toûjours envoyé devant les Juifs pour l'en assûrer, et qui demandoient qu'il leur fût permis d'entrer dans sa chambre pour luy faire un message, dont elle auroit une incroyable satisfaction.

La Reine qui voyoit le peril qui la menaçoit, se mit aussitôt à pleurer, connoissant qu'elle avoit encore peu d'heures à vivre, parce qu'elle prevoyoit bien que les Juifs qui la haïssoient mortellement, ne se seroient pas rendus auprés de sa chambre en si grand nombre, et dans une heure si indeüe sans avoir contre elle quelque ordre sanglant, qu'ils étoient prêts d'executer. La fille de chambre entrant dans les

peines et les malheurs de sa maîtresse, jetta les hauts cris, et versant des torrens de larmes, dit qu'elle n'ouvriroit point si Sa Majesté ne le luy commandoit absolument. La Reine luy fit signe de ne pas disputer davantage aux Juifs l'entrée de sa chambre, et dans le même instant elle leva les yeux au ciel, pour luy recommander le salut de son ame, protestant qu'elle n'avoit point de regret de mourir innocente à l'exemple de son Sauveur, et priant Dieu de répandre ses benedictions sur le duc de Bourbon son frere, sur la reine de France sa sœur, sur Charles-le-Sage, et sur toute sa famille royale. Elle n'eut pas plûtôt achevé ces paroles, que les Juifs entrerent en foule dans sa chambre. Ils trouverent cette sainte princesse couchée sur son lit, tenant dans l'une de ses mains un psautier, et dans l'autre un cierge allumé pour lire ses heures; et tournant les yeux du côté de ceux qui venoient d'entrer, elle leur demanda ce qu'ils vouloient d'elle, et qui les avoit envoyé si tard pour luy parler. Ils luy répondirent qu'ils étoient au desespoir de se voir contraints de luy annoncer l'ordre severe qu'ils avoient reçu du Roy de la faire mourir, et qu'il falloit qu'elle se disposât à l'instant à cette derniere heure.

Ce discours fut interrompu par les cris de ses filles, qui se déchiroient les cheveux, et faisoient retentir toute la chambre de leurs sanglots, et de leurs soûpirs, se disans l'une à l'autre qu'on faisoit injustement mourir la meilleure princesse du monde, conjurans le ciel de venger cette inhumanité sur ceux qui en étoient les auteurs. La pauvre Reine leur commanda de donner des bornes à leurs plaintes, ajoû-

tant qu'elles ne la devoient pas plaindre avec tant de deüil, puis qu'elle alloit mourir innocente, et que c'étoit plûtôt la conduite de Pierre son mary qui devoit leur faire pitié, commettant cette barbarie par les malins conseils de sa concubine, qui depuis longtemps étoit altérée de son sang.

Les Juifs appréhendans que les cris et le vacarme qu'alloient faire les filles de la Reine, n'empêchassent l'execution de leur maîtresse, et ne revelassent le meurtre qu'ils avoient envie de cacher, les prirent toutes par la main, les arracherent de la chambre, et les traînans dans une cave, ils les y firent étrangler afin de tuer en suite la reine Blanche avec plus de secret et de liberté. Ces enragez ne tarderent pas à la dépêcher, en luy crevant le ventre par la chûte d'une grosse poutre, qu'ils laisserent tomber sur elle, afin de l'étouffer par cet accablement, sans qu'il parût aucune goutte de sang sur son visage, ny sur son corps : et quand ils eurent fait ce detestable coup, ils se retirerent aussitôt dans un château situé sur une haute roche, que le Roy leur avoit indiqué pour asyle.

Ce prince inhumain ne voulant pas s'attirer le reproche du meurtre qu'il avoit commandé, garda là dessus tous les beaux dehors dont il put s'aviser, faisant publier un manifeste dans lequel il se disculpoit de son mieux de cette vilaine action : mais la conduite qu'il tint dans la suite ne justifia que trop qu'il en étoit l'auteur ; car au lieu d'assieger ce château, dans lequel ces scelerats s'étoient cantonnez, pour en faire justice, ils en sortirent six mois aprés avec une impunité qui fit horreur à tout le monde, et l'on

vit bien qu'ils n'avoient été que les ministres de la cruauté de Pierre. Chacun fit des imprecations contre ce méchant prince qui n'avoit point rougy de commettre un attentat si execrable, sur une princesse qu'il devoit adorer pour l'innocence de ses mœurs et la noblesse de son extraction. La plûpart des Juifs même, qui jusqu'alors avoient été ses partisans les plus declarez, ne purent se taire là dessus. Pierre de son côté se precautionna contre toutes les entreprises qu'Henry pouroit faire dans ses Etats. Il leva force troupes, gagna par les dons et par les bienfaits, les principaux seigneurs de Castille, et fit tant de largesses pour engager les gens dans son party, que le pauvre Henry se vit abandonné de tout le monde, et contraint de chercher un asyle dans les païs étrangers.

Ce prince infortuné s'alla jetter entre les bras du roy d'Arragon, qui le reçut dans sa Cour avec beaucoup d'honnêteté. Le recit que luy fit Henry de la cause de sa disgrace l'étonna beaucoup. Quand il luy dit que Pierre le persecutoit et l'avoit forcé de sortir de ses Etats, parce qu'il avoit pris la liberté de luy representer l'horreur que tout le monde avoit de ses cruautez, ce prince luy répondit qu'il n'osoit pas luy promettre de l'appuyer par la force des armes, parce que le repos de ses peuples ne luy permettoit pas d'attirer dans ses Etats une guerre de gayeté de cœur; mais que s'il vouloit établir son sejour sur les terres de son obeïssance, il luy donneroit honnêtement dequoy subsister selon sa qualité. Henry fut trop heureux d'accepter ce party, dans la crainte qu'il eut de ne pas rencontrer ailleurs tant d'accueil : mais il fut bientôt troublé dans l'asyle qu'il avoit cherché; car

Pierre sçachant que le roy d'Arragon l'avoit reçu dans ses Etats et le regaloit de son mieux, luy faisant tous les honneurs qu'un souverain refugié pouvoit attendre de sa courtoisie, il écrivit une lettre tres-forte à ce prince, dans laquelle il luy mandoit qu'il luy sçavoit un fort mauvais gré d'avoir tendu les bras à un bâtard perfide, qui luy vouloit ravir sa Couronne; que s'il luy donnoit retraite davantage sur ses terres il luy declareroit la guerre, et le regarderoit comme son ennemy; qu'il esperoit donc, que pour prevenir toutes les hostilitez ausquelles il devoit s'attendre, il le chasseroit au plûtôt de ses Etats, comme un scelerat qui ne meritoit pas qu'aucun prince fût touché de sa disgrace et de sa misere.

Ce fut à Perpignan que le roy d'Arragon reçut cette lettre. La politique et la raison d'Etat luy fit ouvrir les yeux; il en fit part à la Reine sa femme, qui luy representa le danger qu'il y avoit de retenir plus longtemps un tel hoste, et qu'il étoit de la derniere importance de le congedier au plûtôt, de peur que l'orage qui le ménaçoit venant à tomber aussi sur eux, ne rendît leur perte commune avec la sienne; qu'il falloit donc le renvoyer sans cesse, en luy faisant comprendre qu'il étoit trop raisonnable pour vouloir que pour sa querelle particuliere, on risquât non seulement la tranquilité, mais aussi la conservation d'un royaume. Ces rémontrances étoient trop sensées et trop judicieuses pour n'être pas approuvées du roy d'Arragon, qui voyant le peril dans lequel il s'alloit plonger, s'il épousoit ouvertement les interêts d'Henry contre Pierre, dont toutes les forces viendroient fondre sur ses Etats, en cas qu'il s'opiniâtrât

à vouloir donner au premier un plus long asyle en sa Cour, il le fit appeller pour luy communiquer la lettre de Pierre, et les menaces qu'elle contenoit, en cas qu'il demeurât plus longtemps avec eux. Henry comprit bientôt ce que tout cela vouloit dire. Il le remercia de toutes ses honnêtetez, luy témoignant qu'il alloit empêcher par un prompt depart, que son malheur ne luy fût contagieux, et que le repos de ses peuples ne fût troublé par une guerre, à laquelle il ne devoit prendre aucune part; qu'au reste il esperoit que Dieu seroit le protecteur de son bon droit, et lui susciteroit au travers de toutes les persecutions que Pierre luy faisoit, des moyens de monter un jour sur le trône de ses peres, qu'un usurpateur avoit envahy sur luy; qu'il le desiroit avec d'autant plus de passion, qu'il se verroit alors en état de reconnoître tous les bons offices qu'il avoit reçu de luy, qu'il souhaitoit luy pouvoir rendre avec usure. Ces paroles honnêtes et prononcées par un prince dont le malheur étoit à plaindre, toucherent si fort le roy d'Arragon, qu'il ne put pas s'empêcher de s'attendrir sur le deplorable état auquel il se voyoit contraint de l'abandonner. Il ne put donc le voir sortir de sa Cour sans pleurer, et sans luy témoigner la part qu'il prenoit à son infortune, et combien cette triste separation luy causoit de douleur et luy faisoit de peine. Henry répondit de son mieux à ce mouvement de tendresse et de compassion, l'assûrant que l'absence et l'éloignement de sa Cour ne luy feroit jamais perdre le souvenir de toutes ses honnêtetez.

CHAPITRE XVI.

De l'adresse dont Bertrand se servit pour faire un corps d'armée de tous les vagabonds de France et les mener en Espagne contre Pierre le Cruel, pour venger la mort de la reine Blanche et faire monter en sa place Henry sur le trône.

TOUTE la France apprit avec douleur l'inhumanité que Pierre avoit commise sur la reine Blanche, sa propre femme, en la faisant mourir injustement et l'abandonnant à la discretion des Juifs, qui l'avoient assommée sur son lit, aprés avoir entré la nuit dans sa chambre et l'avoir trouvée faisant ses prieres, un cierge à la main. Toutes ces circonstances aggravoient le crime de Pierre, et rendoient le sort de cette princesse encore plus pitoyable. La reine de France, sa sœur, et le duc de Bourbon, son frere, condamnerent fort une si vilaine action, qui meritoit une vengeance tout à fait exemplaire. Le roy Charles le Sage entroit fort dans leur ressentiment, et ne cherchoit que l'occasion de le faire au plûtôt éclater. Elle se presenta la plus favorable du monde. Le royaume de France regorgeoit de scelerats et de vagabonds qui le desoloient par leurs brigandages et leurs pilleries. On ne pouvoit empêcher ce desordre, parce que la foule de ces voleurs grossissoit tous les jours, par un million d'étrangers qui s'étoient introduits dans le royaume, pour se joindre à eux à la faveur de la licence et de l'impu-

nité. Beaucoup d'Allemands, d'Anglois, de Navarois et de Flamands infestoient toute la campagne, brûloient les châteaux aprés les avoir saccagez, et mettoient à rançon toute la noblesse. Les édits du prince étoient meprisez. La force et la violence faisoit la souveraine loy de l'Etat, si bien qu'il sembloit que la France étoit devenuë la proye de ces enragez.

Le roy Charles voulant arréter le cours de tant de maux, assembla les plus sages têtes de l'Etat pour aviser ensemble aux moyens d'apporter un prompt remede à tant de malheurs, sans en venir à une guerre ouverte contre tous ces brigands. Bertrand le tira de peine en luy suggerant le specieux pretexte de venger en Espagne la cruelle mort de la reine Blanche, sa belle sœur, et l'assûrant que s'il pouvoit s'aboucher une fois avec cette troupe de vagabonds, il les cajoleroit si bien, qu'il les feroit entrer dans ses sentimens, et leur inspireroit le desir de tourner leurs armes contre le roy Pierre, dans l'esperance de s'enrichir des dépouilles de toute l'Espagne, qui leur seroit ouverte par la guerre qu'on declareroit à ce prince. Il s'offrit même de se mettre à leur tête et de les commander, pour faire reüssir une si juste expedition, representant au Roy que par cet artifice il purgeroit la France de tous ces étrangers, et les employeroit utilement ailleurs contre les ennemis de la Couronne. Charles donna les mains aussitôt à la judicieuse proposition de Bertrand, et dépêcha sur l'heure un heraut auprés des chefs et des generaux de tous ces gens ramassez pour en obtenir un saufconduit, afin qu'il pût ensuite leur envoyer quelqu'un qui pût s'aboucher avec eux en toute liberté.

Ce trompette les trouva campez assez prés de Chalons sur Saone; ils le reconnurent d'abord, parce que les armes du Roy, qu'il portoit sur son hoqueton, firent decouvrir qu'il venoit de la part de Sa Majesté. Quelques soldats le conduisirent pour le mener parler à ceux qui tenoient le premier rang dans leur armée. Sa presence les surprit un peu quand il les trouva tous à table. Les premiers ausquels il adressa la parole furent *Hugues de Caurelay, Mathieu de Gournay, Nicolas Strambourt, Robert Scot, Gautier Huet, le Verd Chevalier, le baron de Lermes, le seigneur de Presle et Jean d'Evreux*, qui furent tous de concert à ne pas refuser le passeport qu'on leur demandoit. Hugues de Caurelay s'interessa fort à ce qu'on l'accordât au plûtôt, disant qu'il mouroit d'envie de revoir Bertrand pour luy faire boire de son vin, chargeant le heraut de luy faire ses complimens. Celuy-cy revint en grande diligence mettre le passeport entre les mains de Bertrand, qui sans perdre de temps les alla trouver. Aussitôt qu'il parut ils luy firent mille caresses; Hugues de Caurelay, par dessus tous les autres, se jettant à son cou, l'assûra qu'il le suivroit par tout, pourveu qu'il ne luy fît pas prendre les armes contre le prince de Galles son seigneur. Bertrand luy répondit que ce n'étoit pas à luy que l'on en vouloit, et qu'il pouvoit là dessus compter sur sa parole. Caurelay, tout transporté de joye, fit apporter à boire et luy voulut luy même verser du vin de sa propre main; Bertrand fit quelque façon de prendre le verre, mais il luy falut enfin condescendre à la volonté d'un amy qui le luy presentoit de si bon cœur. Quand ils se furent tous salüez en beuvant les uns aux autres,

Bertrand leur declara le sujet qui l'avoit fait venir auprés d'eux, leur disant que le roy de France, ulceré contre Pierre, avoit dessein de le faire repentir de la mort cruelle qu'il avoit fait souffrir à la reine Blanche, sa belle-sœur, et que, pour punir ce cruel prince d'un si noir attentat, il avoit resolu de porter la guerre dans le sein de ses Etats; que le Roy son maître l'avoit chargé de leur dire de sa part, que s'ils vouloient épouser un si juste ressentiment et luy prêter leurs troupes et leurs secours, il leur feroit non seulement payer la somme de deux cens mille livres comptant, mais leur ménageroit encore auprés du saint Pere l'absolution de tous les pechez qu'ils avoient jusqu'icy commis; qu'il leur conseilloit de prendre ce party, d'autant plus qu'ils iroient dans un païs fort gras, dont la dépoüille les pouroit enrichir beaucoup.

Hugues de Caurelay prenant la parole luy repeta ce qu'il luy avoit déja dit, qu'à l'exception du prince de Galles il le serviroit envers et contre tous. Bertrand luy ayant confirmé ce qu'il luy avoit déja répondu, que le roy de France ne songeoit point à ce prince, le conjura d'engager les autres capitaines dans la resolution qu'il avoit prise d'entrer dans cette guerre. Caurelay ne manqua pas d'en faire aussitôt son affaire, et gagna tous les chefs, gascons, anglois, bretons, navarrois, qui luy donnerent tous leur parole de marcher sous les enseignes de Bertrand, au premier ordre qu'ils en recevroient. Il y en eut quelques uns qui se laisserent seulement entraîner par le plus grand nombre et qui regrettoient de sortir de la France, dont le païs leur paroissoit plus doux et plus agreable, et dont les dépoüilles les accommodoient bien mieux

que celles qu'on leur faisoit esperer en Espagne, où l'on ne pouvoit aller sans essuyer des fatigues incroyables et sans franchir des montagnes fort escarpées et des detroits fort rudes. Cependant il fallut ceder au torrent, et donner avec les autres leur parole à Bertrand, qui prit congé d'eux en leur promettant de leur donner de ses nouvelles au premier jour, et qu'il alloit faire part au Roy, son maître, de la resolution qu'ils avoient prise de le servir fidellement, et qu'il leur manderoit quand il seroit temps de le venir trouver. Il les pria de croire que ce prince leur feroit tout l'accueil et toutes les honnêtetez imaginables, et qu'ils auroient tous les sujets de se loüer de sa conduite à leur égard. Ils luy répondirent qu'ils n'en doutoient aucunement et qu'ils avoient plus de confiance en luy seul qu'en tous les prelats de France et d'Avignon.

Bertrand les voyant en si belle humeur leur representa que pour faire les choses de fort bonne grace auprés de Sa Majesté, qu'ils devoient voir au premier jour, il leur conseilloit de luy rendre auparavant tous les châteaux et tous les forts dont ils s'étoient emparez durant les derniers troubles. Ils l'assûrerent qu'il devoit compter là dessus, et que ce ne seroit pas une affaire pour eux de rendre des places qu'ils n'avoient pas envie de garder, puis qu'ils alloient quiter la France pour jamais.

Guesclin s'en retourna le plus content du monde, et vint à toute jambe à Paris pour assûrer le Roy qu'il alloit delivrer son royaume de tous les bandits et de tous les scelerats qui l'avoient desolé jusqu'alors par leurs pilleries, et que s'il plaisoit à Sa Majesté que

leurs generaux la vinssent trouver à sa Cour, ils étoient disposez à s'y rendre pour luy confirmer en personne la resolution qu'ils avoient prise de passer en Espagne, pour la venger de la cruauté que Pierre avoit exercée contre la reine Blanche, sa belle sœur. Le Roy luy donna l'ordre de les appeller, mais à condition que ce seroit à petit bruit et sans éclat qu'ils se rendroient auprés de luy.

Bertrand leur fit aussitôt sçavoir les intentions de son maître, qu'ils executerent ponctuellement, mettans pied à terre au Temple, à Paris, où le roy Charles avoit étably sa demeure. Ce prince leur fit mille caresses, les regala de son mieux et leur fit de fort riches presens pour les engager davantage dans ses interêts. Les principaux seigneurs de la Cour ne se contenterent pas de faire connoissance avec eux, ils voulurent encore lier une amitié tres-étroite avec ces generaux, avec lesquels ils avoient à vivre plus d'un jour. Le comte de la Marche, le Besque de Vilaines, le mareschal d'Andreghem, Olivier de Mauny, Guillaume Boitel et Guillaume de Launoy s'approcherent d'eux, et leur declarerent qu'ils seroient bien aises de partager avec eux les perils de la guerre qu'ils alloient entreprendre. Ces chefs furent ravis d'apprendre leur resolution, les assûrans qu'une si noble et si genereuse compagnie leur donneroit encore plus de chaleur à bien combattre. Bertrand les assembla tous à Chalons sur Saone, et les fit marcher du côté d'Avignon. Quand toute la France vit leurs talons elle commença de respirer, s'estimant bienheureuse de se voir delivrée de ces fâcheux hôtes, qui l'avoient presque mise à deux doigts de sa perte et de sa ruine. Elle donna

mille benedictions à Guesclin de ce qu'il avoit trouvé le secret de les en faire dénicher sans qu'il fût besoin d'en venir aux mains avec eux.

Le mouvement que cette formidable armée fit du côté d'Avignon fit trembler le Pape et tout le Conclave, qui faisoient alors leur residence dans cette belle ville. Sa Sainteté craignit qu'ils ne vinssent fondre sur la Provence pour la ravager, et pour prevenir le danger qui les ménaçoit tous, il s'avisa d'envoyer au devant d'eux un cardinal, pour apprendre le sujet qui leur faisoit faire tout ce mouvement, avec ordre de leur declarer de sa part, que s'ils passoient outre pour commettre des hostilitez et faire des ravages à leur ordinaire sur les terres de son obeïssance, il lanceroit contre eux les foudres de l'excommunication, pour les ranger à leur devoir, et leur apprendre à vivre en Chrétiens et non pas comme des infidelles. Ce cardinal fit toutes les diligences possibles pour se rendre à leur camp et s'aquitter auprés d'eux de la commission dont le Pape l'avoit chargé. Il trouva sur sa route un Anglois qui l'assûra qu'il avoit à negocier avec des gens tout à fait impratiquables, et luy demanda s'il leur apportoit de l'argent, sans quoy il ny avoit rien à ménager.

Ce prelat fut extremement surpris de ce compliment, et vit bien qu'il auroit de la peine à sortir d'affaire avec ces gens là, sans qu'il en coûtât beaucoup à Sa Sainteté. Quand ils le virent approcher, ils luy firent la civilité de faire quelques pas pour venir au devant de luy. Bertrand Du Guesclin, le comte de la Marche, Arnould d'Endreghem, maréchal de France, Hugues de Caurelay, Jean d'Evreux, Gautier Huet,

Robert Scot, Olivier de Mauny, le Vert Chevalier et beaucoup d'autres officiers voulans luy témoigner le respect qu'ils portoient à son caractere et à sa dignité, l'approcherent avec de profondes soûmissions, et tel qui le voyoit revétu de la pourpre eût voulu volontiers en avoir la dépoüille. Quand ce cardinal les vit tous rangez autour de luy, dans l'attente de ce qu'il avoit à leur dire de la part du Pape, il leur expliqua le plus succintement qu'il put le sujet de sa commission, les conjurant de ne commettre aucune hostilitez, s'ils vouloient obtenir du saint Pere l'absolution de tous les dereglemens qu'ils avoient commis. Le maréchal d'Endreghem, homme de bon sens, et qui dés sa jeunesse avoit été nourry dans le grand monde, prit la parole au nom de tous, luy representant que toute cette armée qu'il voyoit étoit sortie de France dans le dessein d'expier, par une guerre sainte, tous les maux qu'avoient fait dans la chrétienté ceux qui la composoient; mais avant que de la commencer, il luy fit entendre qu'ils avoient crû se devoir premunir de l'absolution du saint Pere, et luy demander la somme de deux cens mille livres pour les aider à soûtenir les frais et les fatigues du long voyage qu'ils avoient à faire; qu'ils esperoient ce secours du Pape, sçachans qu'il auroit assez de charité pour étendre ses aumônes et ses liberalitez au delà de l'absolution qu'ils en esperoient.

Ce cardinal, qui ne s'attendoit pas à ce compliment, parut étonné du second endroit de la réponse du maréchal, et leur dit à tous qu'il leur répondoit seulement de la benediction du saint Pere et de l'absolution de leurs crimes; mais que pour l'argent qu'ils

luy demandoient, il n'osoit pas s'en rendre garant. Bertrand qui ne le vouloit point amuser (1), luy declara nettement qu'il en falloit passer par là s'il vouloit contenir la licence de tous ces vagabonds, dont les mains étoient accoutumées au brigandage, et qui se soucioient moins de l'absolution qu'il leur promettoit, que des deniers qu'il luy demandoient, étant tous prêts, en cas de refus, de faire sur les Etats du Pape des depredations horribles. Son Eminence apprehendant le dégât dont on le menaçoit, pria Bertrand et les autres de tenir le tout en suspens jusqu'à ce qu'elle leur donnât de ses promptes nouvelles. On l'assûra qu'on feroit de son mieux pour arréter le cours des desordres; mais qu'on ne luy promettoit pas de tout empêcher, parce qu'il n'étoit pas possible de faire vivre avec une discipline exacte tant de soldats affamez, qui soûpiroient aprés un prompt secours. Ce cardinal se le tint pour dit, et partit sur l'heure pour venir incessamment rendre compte au Pape de tout ce qui se passoit. Ceux d'Avignon, dans l'impatience d'apprendre quel seroit leur sort, l'arréterent sur son chemin pour lui demander en quelle assiette étoient les affaires et s'il avoit des bonnes nouvelles à leur apporter. Je crois, leur dit-il, que tout ira bien si nous

(1) Et Bertran lui dist: « Sire, il convient avoir en present tout ce « que le mareschal demande. Car ycy en y a moult qui d'absolucion « ne parlent point, et trop mieulx aimeront avoir de l'argent. Car « nous les faisons preudommes malgré eulx, et les mettrons en exil, « afin qu'ilz ne fassent mal à nulles gens chrestiennes. Et quant ilz « auront de l'argent largement, si se tendront-ilz à enviz de mal faire. « Et pour ce, dites au saint Pere, que nous ne les povons autrement « emmener. » (*Ménard*, p. 176.)

leur donnons de l'argent. Le Pape, qu'il alla trouver aussitôt, fut bien étonné (1) de ce compliment qu'il luy fit de leur part, disant que c'étoit bien assez qu'il leur accordât gratuitement l'absolution, que les autres avoient accoûtumé de payer, sans être encore obli[gé] de tirer de l'argent de sa bourse pour acheter [en]cor l'exemption du pillage et des brigandages.

Cependant, aprés avoir bien meurement pe[sé] tout, il convint de leur faire toucher cent mille [francs], car Bertrand s'étoit contenté de recevoir seulem[ent la] moitié de la somme qu'on avoit demandée. I[l] tint conseil là dessus, et ne voulant aucunem[ent con]tribuer du sien, s'avisa d'assembler les plus [riches] bourgeois d'Avignon, pour leur represente[r le peril] qui les menaçoit, et dont ils ne se pouroien[t tirer] qu'en se saignans tous; qu'il falloit donc [fai]re [pres]samment une capitation dans la ville, et co[tiser chaque] particulier pour faire la somme que l'on exi[geoit] le couteau sur la gorge. Le Saint Pere cr[oyoit qu'en] faisant cette démarche, et donnant ses ord[res...] sa vigilance pour lever cet argent, les sol[dats de l'ar]mée de Bertrand vivroient avec discipline [...] fort retenus et fort reservez ; mais il fut [...] quand il apperçut, des fenêtres de son p[alais...] prenoient sur les pauvres païsans, vache[s...] beufs et volailles, portans leurs mains ra[...]

(1) Ce tint le Pape à grant merveilles : « On a acc[oustumé,] « soit il, de nous donner grans dons d'or et d'argent [en Avi]« gnon pour absoldre les gens. Et il convient qu[e...] « ceux-cy à leur devise. Et encor que nous leur do[nnions,] « c'est bien contre raison. » (*Ménard*, p. 177.)

tout ce qu'ils rencontroient, sans en rien excepter. Ce fut pour lors (1) qu'il vit bien qu'il étoit de la derniere importance de sacrifier au plûtôt quelque chose pour contenter l'avidité de ces oiseaux de proye, qui ne se plaisoient qu'à vivre de rapines et de larcins. Il fit donc appeller ceux qu'il avoit commis pour faire contribuer chacun des bourgeois à fournir la cotte part à laquelle il étoit taxé.

Le Saint Pere sçachant que la somme avoit été levée toute entiere, donna l'ordre à son secretaire de l'aller incessamment compter à Bertrand, et de luy mettre entre les mains la bulle d'absolution pour toute l'armée, signée de sa propre main, scellée de son grand sceau, et si bien conditionnée, qu'il ne laissoit rien à desirer à ceux en faveur desquels il l'avoit accordée. Bertrand qui, naturellement, étoit ennemy de toutes les griveleries, ayant appris (2) que le Pape, pour faire cette somme, avoit foüillé dans les coffres des autres, et n'avoit rien tiré des siens, fit une forte

(1) « Haa! Dieu, ce dist le Pape, comment ceste gent ouvrent de « mal en pis, et se donnent de poine pour aler en enfer. » (*Ménard*, p. 177.)

(2) Bertran demanda au prevost du Pape : « Dictes moi, frere, et ne « me le celez pas. Dont vient ce tresor ? l'a prins le Pape en son tresor ? » Et il lui respondi que non, et que le commun d'Avignon l'avoit paié, chacun sa porcion. Lors dist Bertran : « Prevost, je vous promets que « nous n'en aurons denier en nostre vie, se il ne vient de l'argent du « Pape, et de son riche clergié. Et voulons, que cet argent cueilly soit « rendu à ceulx qui l'ont paié, sans ce que riens perdent du leur. « Et dites bien au Pape, qu'il le leur fasse rendre. Car se je savoye « que le contraire fust, il m'en peseroit. Et eusse ores passée la mer, « si retourneroy-je par deça. » Adonc fu Bertran payé de l'argent du Pape, et ses gens de rechief absous, et ladite absolucion premiere derechief confirmée. (*Ménard*, p. 178.)

reprimande à celuy qui se mettoit en devoir de la luy delivrer, et jura qu'il n'en vouloit pas manier un sol, parce que c'étoit le plus pur sang du peuple qu'on avoit tiré de ses veines, et que le traité n'auroit aucun lieu, si le Pape ne fournissoit cet argent de son propre tresor, et ne faisoit restituer à chacun des bourgeois d'Avignon ce qu'on avoit extorqué de luy. Si bien que pour pacifier toutes choses, il falut que Sa Sainteté payât de son propre fonds toute la taxe dont on étoit convenu, sans qu'il en coûtât un denier aux autres, qu'il fut obligé de rembourser chacun de tout ce qu'il avoit avancé.

Cette foule de vagabonds, ou plûtôt cette armée de brigands, n'ayant plus de pretexte assez specieux pour prendre racine sur les terres de l'Eglise, rebroussa chemin du côté de Thoulouze, où le duc d'Anjou faisoit sa residence et tenoit sa Cour. Ce prince cajola si bien Bertrand et tous les generaux qui portoient les armes sous luy, qu'il les engagea d'aller en Arragon pour assister Henry contre le roy de ce pays, nommé Pierre le Cruel, qui n'avoit aucuns bons sentimens pour la religion chrétienne, mais dont tout le penchant étoit tourné du côté du Judaïsme, dont il faisoit une profession secrette, et qui, d'ailleurs, étoit devenu l'horreur et l'execration de toute l'Europe, par le meurtre qu'il avoit commis en la personne de la reine Blanche de Bourbon, sa femme, qu'il avoit inhumainement sacrifiée à la haine que sa concubine avoit pour cette belle et sainte princesse. Ce Duc exagera ce crime avec tant de force, et pressa si fort Bertrand de le venger, que ce general luy promit de tout hasarder pour ôter la couronne d'Arragon de dessus la tête

de Pierre, et la mettre sur celle d'Henry, dont les interêts luy seroient à l'avenir plus chers que ceux d'un meurtrier et d'un prince juif, qui n'avoit aucun droit au sceptre d'Arragon.

Les choses étant ainsi concertées, Bertrand prit aussitôt congé du Duc, et fit faire à ses troupes de si longues traites, qu'elles se virent bientôt à la veille d'entrer dans l'Arragon. Leur marche se fit avec tant de bruit et tant de fracas, que Pierre en eut bientôt la nouvelle. Il l'apprit avec bien de la douleur, lors qu'il étoit à la tête de grand nombre d'Espagnols ravageant les terres d'Henry, portant la desolation, le fer et le feu dans tous les lieux qu'il sçavoit luy appartenir, et le cherchant luy même en personne pour en faire la victime de sa fureur. Ce pauvre prince, persecuté de tous côtez, se tenoit à couvert dans l'un de ses châteaux avec sa femme et ses enfans, appellant auprés de luy tout ce qu'il avoit d'amis et de creatures, pour tâcher de faire quelque diversion contre ce cruel Roi qui s'acharnoit à sa ruine; mais quand il apprit l'arrivée de Bertrand avec tout son monde, il regarda ce secours comme un miraculeux effet de la protection du ciel en sa faveur, et se deroba secrettement du lieu dans lequel il s'étoit retiré, pour le venir trouver et luy remettre entre les mains le soin de sa personne et de ses interêts, essayant, par des manieres insinuantes, de l'échaufer en sa faveur. Guesclin l'embrassa tendrement, et luy fit une tres sincere protestation qu'il ne remettroit jamais le pied en France, qu'auparavant il ne l'eût fait monter sur le trône d'Espagne, qu'il meritoit mieux que le renegat Pierre, qui s'en étoit rendu tout à fait indigne et par

son infidelité dans la religion chrétienne, et par l'inhumanité qu'il avoit commise à l'égard de sa propre femme qui sortoit du sang de saint Louis, et qui passoit pour la plus douce et la plus pieuse princesse de toute l'Europe.

Henry, ravy de voir que Bertrand avoit de si bonnes intentions pour luy, le conjura de se venir rafraîchir et délasser avec les principaux officiers de l'armée dans son château, où il les regala fort magnifiquement, et les confirma par ses caresses et par ses presens, dans la resolution qu'ils avoient prise d'épouser sa querelle. Toute cette confederation fut bientôt découverte. Un espion partit toute nuit pour en aller donner avis à Pierre, auquel il fit le recit de tout ce qu'il avoit veu, circonstanciant les choses avec tant d'evidence et de clarté, qu'il n'y avoit rien de plus vraysemblable, luy marquant qu'il étoit sorty de France une fourmiliere de troupes qui venoient fondre sur ses Etats. Pierre tout consterné, luy demanda le nom de celuy qui les commandoit, et quand il sçut qu'il s'appelloit Bertrand, il se mit à grincer des dents, à roüiller les yeux dans la tête, et déchira de rage et de colere les habits qu'il portoit.

Un Juif qui pour lors avoit beaucoup d'entrée dans son conseil, et qui fut un des témoins de cet emportement, prit la liberté de luy demander le sujet de son inquietude et de son desespoir. Pierre ayant un peu repris ses esprits, luy répondit que l'heure fatale étoit arrivée, dans laquelle on luy avoit predit qu'on luy devoit arracher des mains le sceptre d'Espagne, puisque Bertrand, designé par l'aigle qui luy devoit ravir la Couronne, étoit entré dans ses Etats pour en faire

sur luy la conquête en faveur de son frere Henry, qui devoit l'en chasser à son tour, et se faire en suite couronner à Burgos en sa place. Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles que l'abbattement et le desespoir le firent tomber par terre. Le Juif essaya de luy remettre l'esprit, et le relevant, il l'assura que quand Henry se seroit rendu maître de Burgos, de Tolede et de Seville la Grande, par le secours de Bertrand et des François qu'il commandoit, il ne seroit pas dit pour cela qu'il fut roy d'Espagne, et qu'il auroit encore bien du chemin à faire avant que de prendre les villes dont la fidelité ne luy devoit point être suspecte. Tout ce discours ne fut point capable de consoler Pierre et de le faire sortir de l'alarme dans laquelle il étoit. Il sembloit au contraire que sa terreur en étoit encore augmentée, car il fit serment de ne pas rester davantage en Arragon, de peur que Bertrand ne l'y vint accabler, et donna des ordres fort pressans à ses gens de se tenir prêts pour partir aussitôt. On employa toute la nuit à plier bagage, et dés le lendemain ce prince prit le chemin de Burgos à la pointe du jour.

Il fit tant de diligence qu'il gagna Maguelon, frontiere d'Espagne. Cette ville étoit assez forte d'assiette, ayant un bon château dans lequel ou pouvoit se defendre longtemps; mais la crainte dont Pierre étoit saisy luy donna des aîles pour se rendre à perte d'haleine à Burgos, qui pour lors étoit la capitale de Castille, où l'on avoit accoûtumé de couronner les rois d'Espagne. Deux raisons engagerent Pierre à vouloir établir son sejour et sa residence dans cette ville; la premiere, parce que comme il avoit un fort grand

penchant pour les dames, il y en avoit là beaucoup de parfaitement belles, dont la conversation pouroit adoucir le chagrin que luy donnoit sa mauvaise fortune; la seconde, parce que comme ce prince avoit naturellement une inclination secrette pour les Juifs, il esperoit y trouver beaucoup de consolation dans leurs entretiens, et tirer un fort grand secours de leurs bourses dans les besoins qui le menaçoient. Les Chrétiens de Burgos voyoient avec un déplaisir extréme cette grande relation qu'il avoit avec eux; ils ne se promettoient rien de bon de tout ce commerce. Cependant Pierre eut si peu d'égard à leurs plaintes, qu'il voulut noüer encore de plus étroites liaisons avec ces ennemis du christianisme, et comme il avoit dessein d'établir sa Cour et son séjour dans cette grande ville, il la fit fortifier de nouveau, la faisant revétir de murailles plus hautes et plus épaisses, et commandant qu'on ouvrit tout autour des fossez plus larges et plus profonds, afin de s'y pouvoir defendre en cas que son frere Henry, secondé de Bertrand, l'y vint attaquer.

Il faut remarquer que les troupes que menoit Guesclin se faisoient appeller *la blanche Compagnie*, parce qu'ils portoient tous une croix blanche sur l'épaule, comme voulans témoigner qu'ils n'avoient pris les armes que pour abolir le Judaïsme en Espagne, et combattre le malheureux prince qui le protegeoit au grand mépris de la croix, que tous les Chrétiens devoient regarder comme l'instrument de leur salut. Toute cette armée fit donc un mouvement et quita l'Arragon pour entrer plus avant dans l'Espagne, afin d'y chercher Pierre, et de ne luy donner ny repos,

ny treve. Bertrand s'informa quelle étoit la route la plus sûre et la plus commode qu'il falloit tenir. Henry, qui sçavoit le païs, luy répondit qu'il étoit necessaire d'aller jusqu'à Maguelon, que de là l'on pouroit percer tout au travers de l'Espagne avec beaucoup de facilité. Guesclin fit aussitôt marcher de ce côté-là. L'armée fit de si grands traites, qu'elle se trouva bientôt aux portes de cette ville. Il y eut ordre de camper devant. Henry voulut tenter si par des voyes amies il ne pouroit pas engager le gouverneur à luy remettre la place entre les mains, auparavant que d'en venir à la force ouverte. Il se rendit donc aux barrieres et fit appeller le capitaine qui commandoit dedans. Cet homme parut aussitôt pour sçavoir ce qu'il vouloit de luy. Ce prince luy dit qu'il s'appelloit Henry, comte de Tristemarre (1), auquel le royaume d'Espagne appartenoit de plein droit, et que comme tel il luy commandoit de luy ouvrir les portes de Maguelon (2). Le gouverneur luy répondit fort fierement, qu'il ne le reconnoissoit point pour souverain, qu'il tenoit la place au nom du roy Pierre, et qu'il ne la rendroit qu'à luy; qu'il eût donc à se retirer au plûtôt et qu'autrement il le feroit charger. Henry, tout indigné de l'insolence de ce capitaine et de la fierté de sa repartie, se separa de luy tout en colere, en le menaçant qu'il le feroit bientôt repentir de sa temérité: mais le gouverneur témoigna qu'il se soucioit peu non seulement de luy, mais de toutes les troupes qu'il avoit amenées.

(1) Tous les anciens Mémoires le nomment ainsi. Au lieu de *Tristemarre*, c'est *Transtamare* ou *Translamare*.

(2) Selon Du Chastelet (p. 99), cette ville s'appeloit *Mugalon*.

CHAPITRE XVII.

De la prise que Bertrand fit de Maguelon et d'autres fortes villes d'Espagne en faveur d'Henry contre Pierre.

Aussitôt que ce prince eut fait le rapport à Bertrand de la maniere insolente et fiere avec laquelle le gouverneur avoit reçu l'honnête proposition qu'il luy avoit faite de luy rendre la place, on prit la resolution d'insulter cette ville et de la prendre d'assaut. Guesclin fit preparer les arbalêtriers et tous les gens de trait pour cette chaude expedition. Les fossez furent remplis de fascines, et l'on en jetta tant, que bientôt elles égalerent la hauteur des murs, et quoyque les assiegez fissent les derniers efforts pour empêcher le travail des soldats qui tâchoient de combler ces fossez, en lançant sur eux des pots pleins de chaux vive, cependant toute cette resistance ne fut point capable d'intimider les assiegeans, qui pousserent leur ouvrage jusqu'au bout avec une genereuse opiniâtreté. Quand ils se virent à la hauteur des murs, ils tirerent sur la ville tant de traits d'arbalêtes et de flêches, que ceux de Maguelon n'osoient se montrer ny mettre la tête dehors; et, tandis qu'ils faisoient une si grande execution sur les assiegez, Guillaume Boitel fit d'un autre côté percer le mur à force de pics et d'autres instrumens, dont il s'ouvrit l'entrée de la ville, qui fut mise au pillage, aprés que le soldat victorieux eut

couché par terre grand nombre d'Espagnols et de Juifs qui faisoient mine de resister. Les dépoüilles furent grandes; car les Juifs qui se rendirent à discretion, pour sauver leurs vies, sacrifierent toutes leurs richesses pour se racheter et payer leur rançon. Jamais armée ne fit un plus agreable butin. Bertrand le leur avoit promis; aussi falloit-il bien contenter l'avidité de tant de Bretons, François, Normans, Liegeois, Valons, Flamands, Brabançons et Gascons, dont ses troupes étoient composées, et qui ne s'étoient engagées dans cette expedition que pour s'enrichir de la ruine de l'Espagne. Le maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet et son frere, Guillaume Boitel, le sire de Beaujeu seconderent Bertrand avec une bravoure admirable, se mettans chacun d'eux à la tête des gens qu'ils commandoient, et les menoient à l'assaut en leur donnans les premiers l'exemple de bien faire.

La prise de Maguelon jetta la terreur par toute l'Espagne, et rendit le nom de Bertrand si redoutable, qu'on ne le prononçoit qu'en tremblant. Aprés qu'il eut laissé garnison dans la ville, il poursuivit sa route plus avant, et comme l'experience qu'il avoit dans la guerre ne luy permettoit pas de laisser derriere aucune place qui pouroit incommoder sa marche, il fit alte à deux lieües de là devant *Borgues*, ville importante et forte, dont il crut se devoir assûrer avant que d'entrer plus avant dans le païs. Henry, dont on épousoit la querelle, voulut faire auprés du gouverneur de cette ville, la même tentative qu'il avoit déja faite auprés de celuy de Maguelon, le sommant de luy rendre la place; mais il ny fit que blanchir. Ce

capitaine luy témoigna que le Roy son frere ne luy pardonneroit jamais la trahison qu'il luy féroit, s'il étoit assez lâche pour luy ouvrir les portes d'une ville dont il luy avoit confié la garde, et qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il se defendoit en homme de cœur, selon que son honneur et sa conscience le demandoient de luy. Ce prince eut beau luy representer qu'en cas de refus il s'alloit attirer les François, dont les armes étoient redoutables, et qui ne luy feroient aucun quartier quand ils auroient pris la ville d'assaut, le capitaine demeura toujours inflexible et parut peu sensible aux menaces qu'il luy faisoit, si bien qu'Henry fut obligé de se retirer sans avoir pû rien gagner sur l'esprit de ce gouverneur.

Quand Bertrand, auquel il fit part de son peu de succés, eut appris l'opiniâtreté de cet homme, il fit serment qu'il ne leveroit point le piquet de devant de cette ville qu'il ne l'eût auparavant emportée, et commanda, comme il avoit fait devant Maguelon, les archers et les arbalêtriers et tous les gens de trait, pour tirer sur les assiegez qui se presenteroient sur les rampars pour les defendre. Il employa les valets et les goujats à remplir les fossez. Ceux de dedans firent de leur mieux pour les écarter, en jettant des carreaux de pierres sur eux, mais ils ne purent empêcher qu'à force de pics et de leviers ils n'entamassent leur murailles, et même qu'on n'y attachât des échelles de corde, à la faveur desquelles plusieurs eurent la hardiesse de monter; et bien que les Juifs et les Sarazins, dont cette ville étoit remplie, jettassent de l'eau chaude sur eux, ils ne laisserent pas malgré eux d'entrer dans la ville et de s'en rendre bientôt les maîtres. Il

y eut un Normand qui fut assez brave pour planter le premier l'étendard de Bertrand sur le mur, et crier aux autres que la ville étoit prise, et qu'ils montassent hardiment. Il se vit bientôt suivy d'une foule de determinez qui s'accrocherent aux échelles et le joignirent en grand nombre. De là se repandans en foule dans la ville, ils s'allerent saisir des portes et les ouvrirent à leurs compagnons, qui se jettans à corps perdu dedans, firent crier misericorde à tous les bourgeois, qui se mettans à genoux avec leurs femmes et leurs enfans demanderent quartier, declarans qu'ils se rendoient au prince Henry, qu'ils vouloient reconnoître à l'avenir pour leur maître et leur souverain.

Ce prince, qui vouloit se faire un merite de sa clemence pour attirer les autres dans son party, se laissa fléchir à leurs prieres, et leur promit que non seulement ils auroient la vie sauve, mais aussi la jouissance de leurs biens, ausquels il defendit de toucher. Il ne voulut avoir cette indulgence que pour les Chrétiens; mais pour les Juifs et les Sarazins, qu'il sçavoit entierement devoüez à Pierre, il ne leur fit aucun quartier. Il ne s'agissoit plus, aprés cette conquête, que de recompenser Bertrand de tous les importans services qu'il luy avoit rendus, et pour luy témoigner sa reconnoissance il luy donna la comté de Molina, qui se trouvoit enclavée dans les dépendances de cette ville. Aprés que la *Compagnie blanche* eut fait quelque sejour dans ce pays pour se reposer et se delasser de toutes les fatigues que ces deux sieges luy firent essuyer, et qu'on eut fait panser les blessez, ces troupes victorieuses s'allerent jetter sur *Bervesque*, place

forte, dans laquelle Pierre avoit fait entrer une fort grosse garnison d'Espagnols, qui étoient tout à fait devoüez à son party. Le prince Henry les voulut sonder comme il avoit fait les gouverneurs des deux dernieres villes, leur representant qu'ils soûtenoient une méchante cause, puisqu'ils appuyoient les interêts d'un homme qui avoit trahy sa foy sans écouter là dessus les reproches secrets de sa conscience, et ne faisoit point de scrupule d'avoir un commerce tout visible avec les Juifs, sans se soucier si cette apostasie luy devoit attirer la malediction de Dieu et des hommes; que s'ils vouloient se donner à luy de bonne foy ils auroient tous les sujets du monde de se loüer de ses honnêtetez. Toutes ces paroles, quelques insinuantes qu'elles fussent ne servirent qu'à les endurcir encore davantage et à les rendre plus fiers et plus impratiquables. Quand Bertrand sceut d'Henry la brutalité de ces gens, il jura dans son langage ordinaire, disant à ce prince, *à Dieu le veut, ces gars ne vous doutent en rien, mais je vous le rendray bien brief.*

Il fit donc aussitôt investir cette ville, et se mit à la tête des plus braves pour commencer l'attaque. Les assiegez se presenterent sur les murs dans la resolution de se bien defendre. Tandis que Bertrand les amusoit par les gens de trait qui lançoient contre eux leurs dards et leurs flêches, Hugues de Caurelay choisit quelques troupes des plus aguerries avec lesquelles il s'approcha de la juifverie, dont il fit entamer les murailles à grands coups de marteau d'acier, et y ayant ouvert de fort larges trous : les Juifs apprehendans qu'on ne fit d'eux tous une fort grande boucherie s'ils s'opiniâtroient à faire quelque resis-

tance, faciliterent l'entrée de la ville par leur quartier pour sauver leurs vies. Il y eut un Breton des gens de Caurelay qui se transporta tout aussitôt sur les murs, et y arbora l'étendard de Bertrand en criant *Guesclin.* Ce signal encouragea les autres à faire les derniers efforts pour monter à la faveur de plusieurs échelles de cordes dont ils avoient fait bonne provision.

Cet assaut fut un peu meurtrier des deux côtez : car tandis que les François gravissoient les murs, et se prêtoient la main les uns aux autres pour gagner le haut du rampart, les Espagnols leur jettoient sur la tête des cuves toutes pleines d'eau boüillante et les faisoient tomber dans le fossé. Cette disgrace ne refroidissoit point l'ardeur des assiegeans qui se relevoient avec plus de rage et de fureur, et remontoient à l'assaut avec une nouvelle opiniatreté. Les assiegez jettoient sur eux des tonneaux pleins de pierres, et des grosses poutres dont ils les accabloient, si bien que cette vigoureuse resistance donnoit à douter aux François du succés du siege. On croyoit qu'on perdroit beaucoup de temps, et que peut-étre on seroit obligé de lever le piquet de devant la place sans avoir rien fait. Henry craignant qu'on n'abandonnât ce siege, fit aussi les derniers efforts en personne avec ses gens; quand Bertrand, qui ne se rebutoit jamais, et que la presence du peril rendoit encore plus intrepide, vint se presenter aux barrieres de la porte avec une coignée et déchargea dessus de si grands coups qu'il les abbatit. Tous les plus braves encouragez par son exemple s'avancerent en foule, et firent une si grande irruption qu'ils entrerent pêle mêle avec les

ennemis dans la ville, dont ils firent un carnage horrible. Ceux qui pûrent eviter la fureur du soldat par la fuite, se cacherent dans leurs maisons, pensans s'y mettre à couvert de tous les dangers, mais il n'y furent pas plus en sûreté. Les femmes se mettoient à genoux devant les vainqueurs pour sauver la vie de leurs maris, et les enfans se prosternoient aux pieds des soldats pour les supplier de ne point donner la mort à leurs peres : mais toutes ces soûmissions ne furent point capables d'arrêter le cours de leurs violences et de leurs füries. Il restoit à prendre une ancienne tour où quelques juifs s'étoient retirez ; Bertrand en fit brûler les portes par un feu d'artifice qui la fit bientôt mettre à bas. On ne fit aucun quartier aux plus obstinez de ceux qu'on trouva dedans : mais on eut quelque indulgence pour les autres qui se rendirent à discretion de fort bonne foy.

La ville de Bervesque suivit ainsi le sort des deux autres qu'on avoit conquises, et se mit sous l'obeïssance d'Henry. Pierre le Cruel étoit à Burgos, où il tenoit sa Cour : il fut fort consterné quand deux bourgeois qui s'étoient échappez de Bervesque, luy vinrent annoncer la funeste nouvelle de sa prise, et la bravoure avec laquelle les François s'étoient comportez dans l'assaut qu'ils venoient de leur donner, ayant à leur tête un nommé Bertrand, dont les coups étoient autant de foudres dont personne ne se pouvoit parer. Ils luy dirent que les ennemis avoient monté comme des singes sur leurs murs avec des échelles de corde, et qu'ils s'étoient ouvert le passage malgré tous les efforts qu'on avoit fait pour le leur disputer; qu'enfin la ville étoit tout inondée du sang

des Juifs, des Sarazins, et des Espagnols qu'ils avoient répandu pour s'en rendre les maîtres. Ce prince eut d'abord de la peine à croire cette étonnante conquête, et s'imaginant que ces deux bourgeois avoient vendu la ville à prix d'argent, il les menaça de les faire mourir. Un des deux, pour se disculper, luy representa que ceux qui s'étoient emparez de la place n'étoient pas des hommes, mais des diables devant lesquels il n'étoit pas possible de tenir; que c'étoient des gens qui ne craignoient ny flêches, ny dards, ny mort, ny blessûre; qu'ils se faisoient jour au travers de tous les perils, avançans toûjours sans jamais reculer, et qu'il ne croyoit pas qu'il y eut dans tous ses Etats aucun fort qui pût resister quinze jours entiers à des trouppes si determinées, et qui sembloient sortir de l'enfer.

Ce discours, qui n'étoit que trop veritable et qui devoit faire ouvrir les yeux à Pierre pour se garantir du danger qui le menaçoit, fut reçu de ce prince comme une imposture, que ces deux bourgeois avoient controuvée pour couvrir la trahison qu'ils luy avoient faite en vendant cette ville à ses ennemis. Il les regarda comme deux perfides, et, tout transporté de colere, il commanda qu'on les menât tout nuds au premier bois, et qu'on les branchât tous deux au premier arbre qu'on y trouveroit. Il eut tout le loisir de se repentir dans la suite d'une si grande cruauté, quand il apprit que ces deux personnes ne luy avoient dit que la verité toute pure sans luy rien déguiser; cependant il n'étoit plus temps de les regretter, car le coup étoit fait.

Pierre, faisant reflexion sur tous les merveilleux

progrés que faisoit Henry dans ses Etats, et sur le danger qui le menaçoit de les perdre, se tourna du côté du comte de Castre son intime amy, pour luy faire une confidence toute particuliere de ses déplaisirs, luy disant qu'il s'appercevoit bien que l'heure fatale étoit arrivée dans laquelle il devoit être dépoüillé de tout ce qu'il possedoit en Espagne, et que la prophetie s'alloit accomplir à ses propres dépens, qui tant de fois avoit avancé qu'un étourneau viendroit de Bretagne accompagné de beaucoup d'autres oiseaux avec lesquels il se rendroit maître des plus hauts coulombiers, et en dénicheroit les pigeons ; que toute cette prediction tomboit sur Bertrand, originaire de ce pays, qui secondé de toute sa *Blanche Compagnie* s'étoit jetté sur les terres de son obeïssance, avoit attaqué ses plus fortes places, avoit desolé toutes les campagnes, et venoit encore l'assieger dans sa capitale sans luy donner ny paix ny treve, rien ne luy tenant plus au cœur que de le pousser de son propre trône pour y mettre à sa place Henry le Bâtard. Le comte de Castre essaya de luy remettre l'esprit et de luy relever le courage, en l'assûrant qu'il avoit encore de fort bonnes places qui luy seroient toûjours fidelles, et des troupes reglées qui feroient pour luy tout le devoir que des sujets zelez ont accoûtumé de faire pour leur souverain legitime.

Pierre ne revenant point de l'alarme qui le troubloit, fit appeller trois juifs dans lesquels il avoit une confiance toute singuliere. Le premier s'appelloit *Jacob*, le second *Judas*, et le troisiême *Abraham*, les conjurant de luy faire part de leurs lumieres et de leurs conseils, dans l'état déplorable où sa mauvaise

fortune avoit reduit sa condition. Ces trois hommes étoient assez embarassez eux mêmes, ne sçachans quel party ce prince devoit prendre pour se tirer d'un pas si dangereux. Il vint là dessus un quatriême conseiller de cette nation nommé *Manasses*, qui prit la liberté de luy témoigner qu'il ne le croyoit pas en sûreté dans Burgos, et qu'il feroit mieux de s'aller établir dans Tolede, dont les murs étoient hors de prise et la citadelle bien fortifiée; qu'il étoit donc d'avis qu'il partît incessamment de Burgos, et que pour n'en pas effaroucher les habitans, il leur fît entendre qu'il reviendroit au premier jour, puis que tout le but de son voyage ne tendoit qu'à faire cesser par sa presence une sedition qui s'étoit meüe dans cette grande ville, et qu'aprés avoir calmé ce desordre il retourneroit aussitôt sur ses pas pour venir en personne partager avec eux tous les dangers et toutes les fatigues de la guerre.

Cet avis étoit trop sensé, pour que ce prince n'y deferât pas : cependant un bourgeois de Burgos voyant que Pierre les alloit quiter, ne fut pas satisfait de cette conduite; il s'ingera de luy representer que cette capitale qu'il avoit envie d'abandonner, avoit toûjours été le sejour des roys d'Espagne, dont le couronnement ne s'étoit jamais fait ailleurs; que Charlemagne, ce grand conquerant de l'Europe, et dont la reputation ne finiroit point qu'avec le monde entier, l'avoit toûjours regardée comme le centre de ce pays, et qu'il n'auroit pas plûtôt pris le chemin de Tolede qu'ils se verroyent en proye à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les venir assieger chez eux, et peut-être prendroient durant son absence une ville

qu'il auroit aprés beaucoup de peine à reconquerir. Le Roy tâcha de luy faire croire qu'il n'avoit point de passion plus violente que celle de revenir au plûtôt à Burgos, et le conjura de ne se point alarmer de ce prompt depart qui ne seroit pas inutile à ses habitans, puis qu'il esperoit les venir revoir avec un grand renfort pour les secourir en cas de besoin.

Ce riche bourgeois, le plus distingué de toute la ville, ne voulant pas être la duppe de Pierre, se mit en tête de rendre les clefs de Burgos entre les mains d'Henry, si ce prince entreprenoit d'y mettre le siege, pour aller au devant du meurtre et du pillage, qui sont inseparables des villes que l'on prend de force et d'assaut. Pierre pensant avoir mis un fort bon ordre à ses affaires, et comptant sur la fidelité de ceux de Burgos ne songea plus qu'à se mettre en chemin pour se rendre à Tolede, accompagné du comte de Castres et de ces quatre Juifs ses plus particuliers confidens. Il fut reçu dans cette grande ville avec des acclamations extraordinaires. On y regala magnifiquement ce prince pour luy témoigner combien on étoit sensible à l'honneur qu'il faisoit à ceux de Tolede de vouloir établir son sejour chez eux. Pierre n'eut pas plûtôt quité Burgos, qu'un espion sortit de cette ville pour en venir donner la nouvelle à Henry, luy disant qu'il avoit pris la route de Tolede où l'on estimoit qu'il avoit dessein de s'enfermer. Bertrand qui se trouva present au rapport que fit cet espion, fut d'avis qu'on allât se saisir de Burgos, promettant à Henry de l'y faire couronner roi d'Espagne.

Tout le monde applaudissant à ce conseil, chacun se mit aussitôt en devoir de partir, dans la resolution

d'executer ce que Bertrand avoit suggeré. L'on plia donc bagage toute la nuit, afin de couvrir le dessein que l'on projettoit. La marche de l'armée commença le lendemain dés la pointe du jour. L'on mit le bagage au milieu; l'avantgarde étoit conduite par le maréchal d'Endreghem, secondé d'Olivier de Mauny, d'Hugues de Caurelay, de Nicolas Strambourc, de Jean d'Evreux, de Gautier Huët, et de beaucoup de chevaliers anglois, qui faisoient tous belle contenance. L'arierregarde étoit commandée par Bertrand, dont le nom seul étoit si redoutable, qu'on étoit tout persuadé que sa personne seule valoit une armée toute entiere. Le comte de la Marche, le sire de Beau Jeu, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henry de Saint Omer, se firent tous honneur d'accompagner un si grand capitaine, et de partager avec luy le peril et la gloire qu'il alloit chercher dans cette expedition : mais sur tout le prince Henry se promettoit qu'elle luy seroit avantageuse soûs les enseignes d'un general dont les armes avoient toûjours été victorieuses, esperant d'ailleurs que Dieu sçachant la justice de la cause qui les faisoit tous agir, répandroit sa benediction sur leur entreprise, puis que l'ennemy qu'ils avoient à combattre étoit un prince reprouvé, qui ne s'étoit pas contenté de renoncer publiquement à la religion chrétienne, par l'infame commerce qu'il entretenoit avec les Juifs, au grand scandale de tous ses sujets, mais avoit encore trempé ses mains dans le sang innocent de la plus sainte et de la plus accomplie princesse de toute la terre, qu'il devoit d'autant plus menager qu'elle étoit sa propre femme, et qu'outre qu'elle tiroit son extraction de saint Loüis, elle

avoit toûjours eu pour luy des condescendances qu'il ne meritoit pas, vivant avec luy de la maniere du monde la plus douce et la plus honnête, au travers de tous les mauvais traitemens qu'elle en recevoit, sans jamais luy reprocher les infidelitez qu'il luy faisoit, en donnant son cœur et son corps à des concubines qui la luy rendoient odieuse, et n'eurent jamais de repos qu'aprés luy avoir inspiré la cruelle resolution de la faire mourir.

CHAPITRE XVIII.

De la reddition volontaire que ceux de Burgos et de Tolede firent de leurs villes, aussitôt qu'ils apprirent que Bertrand et la Compagnie blanche étoient en marche pour les assieger.

La ville de Burgos fut fort alarmée de la nouvelle que des espions luy donnerent qu'elle étoit menacée d'un prompt siege, et que les ennemis faisoient un mouvement de ce côté là. Les babitans coururent aux armes, firent fermer leurs portes et sonner la grosse cloche, pour avertir tous les bourgeois que puis qu'on la mettoit en branle, il y avoit quelque calamité publique qu'il falloit tâcher d'écarter. On ne se contenta pas de ces prelimaires, on trouva bon de s'assembler et de tenir conseil pour deliberer sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans une affaire où il y alloit du tout. On y appella l'archevêque, qu'il étoit necessaire de consulter, et dont les avis

étoient estimez fort judicieux; car étant regardé comme le pere commun de la ville, on étoit persuadé que la longue experience qu'il avoit acquise dans le maniment des affaires, et la tendresse qu'il avoit pour ses propres ouailles le feroient opiner de bon sens. En effet on ne se trompa pas dans l'attente que l'on en avoit.

Ce grand personnage ouvrit la conference en representant à toute l'assemblée le danger evident dont tout le monde étoit menacé; qu'il falloit fquler aux pieds toutes les considerations particulieres pour n'envisager que le bien public, et dire chacun librement son avis, pour dissiper au plûtôt l'orage qui pendoit sur leur têtes. Un Espagnol prit la liberté de l'interrompre là dessus, en luy disant qu'il luy sembloit que comme toutes les personnes qui composoient ce conseil, professoient trois religions differentes, il étoit à propos d'en faire trois classes separées, l'une de Chrétiens, l'autre de Juifs et l'autre de Sarazins, qui se retirans chacune à part pouroient deliberer en particulier sur l'affaire presente, et faire part aux autres chambres de la resolution qu'elles auroient prises reciproquement, afin que se communiquans ainsi leurs avis l'une à l'autre, on en pût former une plus meure deliberation. Cet expedient fût approuvé de tout le monde. Chaque nation se retira dans sa chambre pour conferer avec plus de liberté sur l'état des choses.

L'archevêque, presidant à celle des Chrétiens, ne balança point de rompre la glace, et de dire hardiment que Pierre ne luy sembloit point digne de regner, puis que c'étoit un prince qui n'avoit aucune des

parties necessaires pour bien gouverner; qu'il étoit violent, brutal, inconsideré, cruel et sans religion, n'en ayant aucune que celle des Juifs, ausquels il avoit donné son oreille et son cœur, n'ayant aucune deference que pour ces ennemis du christianisme, qui luy avoient fait commettre le meurtre de la reine Blanche, dont le sang crioit vengeance devant Dieu et devant les hommes; que le prince Henry qui luy disputoit la Couronne y avoit bien plus de droit que luy, puisqu'il étoit né d'une dame fort riche et fort qualifiée, qu'Alphonse avoit fiancée devant que de l'approcher, et qu'il avoit toûjours reconnuë depuis pour sa propre femme; que d'ailleurs ce prince, outre la validité de son titre, avoit des qualitez qui le faisoient aimer de tout le monde, étant bon, honnête, humain, brave, liberal et pieux catholique; que son avis étoit donc de le preferer à Pierre, et de l'honorer et le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles comme leur souverain legitime, à la charge qu'il leur promettroit, sur les saints Evangiles, de les conserver dans leurs anciens usages et la joüissance de leurs privileges. Ce sentiment fut universellement bien reçu de tout le monde, et passa tout d'une voix dans ce conseil sans aucune contradiction.

Les choses étant arrétées et concluës de la sorte, on fut bien aise de sçavoir quel avoit été là dessus l'avis des Sarazins. L'archevêque leur demanda des deputez pour apprendre si leur opinion quadroit à la leur. Celuy qui fut depêché de la part de ce corps, declara que leur assemblée l'avoit chargé de les assûrer de sa part qu'ils n'avoient point d'autre intention que de suivre en tout les mouvemens qu'il leur plairoit

de leur inspirer là dessus. On se loüa fort d'une réponse si honnête et tout ensemble si soûmise. L'archevêque luy dit que toutes les voix ou plûtôt tous les cœurs étoient tournez du côté d'Henry. Le Sarrazin luy répondit que toute leur assemblée avoit eu la même predilection pour ce prince. Il ne s'agissoit plus que de pressentir les Juifs. Celuy que leur conseil avoit chargé de la réponse, demanda devant, que de faire son rapport, que chacun fit serment de les laisser aller hors de la ville, avec toute la securité possible, en cas qu'ils trouvassent à propos de prendre ce party. La condition luy fut aussitôt accordée. Quand le Juif eut par devers soy ce qu'il demandoit, il dit que, comme ils n'estimeroient pas un Juif qui se feroit Chrétien, de même ils n'estimoient pas un Chrétien qui se faisoit Juif, et qu'il les prioit de le dispenser de s'ouvrir plus avant, puis qu'il leur étoit aisé de faire l'application là dessus, que des gens bien sensez comme eux pouvoient faire fort facilement. Comme c'étoit sur la personne de Pierre que tomboit le denoüement de cet enigme, chacun fut ravy de voir que les trois sectes differentes n'avoient eu toutes qu'un même sentiment et reconnoissoient Henry pour leur Roy.

Toute la ville étant donc resoluë de se rendre à ce prince, il fallut prendre des mesures pour luy faire part du dessein qu'ils avoient de se donner à luy. L'ambassade étoit un peu delicate; car il étoit dangereux que Pierre ne fût informé de la defection de ceux de Burgos. On jetta les yeux sur deux Cordeliers, qui ne refuserent point de se charger de ce message et dont l'habit couvroit tout le soupçon. Ceux-cy ne

manquerent point de se rendre avec leurs depêches à l'armée d'Henry, qui n'étoit qu'à dix lieües de là. Quand on vit approcher ces deux Freres mineurs, on presuma que la commission qu'ils avoient ne pouvoit être que fort agreable. Le plus ancien porta la parole, et dit qu'il étoit chargé de la part de tous les habitans de Burgos, Chrétiens, Sarrazins et Juifs, de presenter au prince Henry leurs soumissions, et de le prier de se rendre incessamment à cette grande ville, dont ils ne se contenteroient pas de luy ouvrir les portes, mais pretendoient encore l'y couronner avec toute la pompe et toute la ceremonie qui se sont toûjours observées à l'egard des nouveaux rois d'Espagne, pourveu qu'il leur promît de ne donner aucune atteinte à leurs coûtumes et leurs privileges. Henry, comblé de joye de recevoir une si agreable *nouvelle*, fit à ces Cordeliers un accueil qui fut au dessus de leur attente même, les gratifia de fort beauxpresens, et leur ordonna de retourner sur leurs pas à Burgos, pour en assûrer les bourgeois de toute sa bienveillance, et leur declarer qu'il iroit le lendemain les voir en personne, et leur donner des preuves réelles de sa protection.

Les Cordeliers, aprés avoir été bien regalez, reprirent le chemin de Burgos, et remplirent toute la ville d'une joye extreme par cette agreable nouvelle qu'ils y repandirent. Les Espagnols sortirent des portes en bon ordre, à la pointe du jour, pour venir à la rencontre de leur nouveau prince; tout le clergé se mit en marche aussi, revêtu fort magnifiquement et faisant porter devant soy la croix et la banniere, remerciant Dieu par des hymmes et par des cantiques

de ce qu'il leur donnoit un si genereux prince. Les eclesiastiques étoient precedez des plus notables bourgeois, dont il y en avoit huit qui portoient au bout de leurs lances les clefs de la ville, à raison de huit portes dont elle étoit ouverte et fermée. Les dames parurent aux fenêtres et sur les balcons fort superbement parées, pour donner plus d'éclat et de lustre à l'entrée de ce nouveau Roy, quelles souhaitoient fort de voir, ayant déja par avance une favorable prevention pour luy. Les bourgeois allerent au devant de luy plus de quatre lieües.

Quand Henry les apperçut venir, l'excés de la joye qu'il en eut luy fit verser des larmes. Il les remercia de l'honneur qu'ils luy faisoient, et leur promit qu'il leur donneroit tous les sujets du monde de se loüer de luy. Quand il vit approcher l'archevêque, il mit pied à terre avec Bertrand et plus de cinquante des principaux officiers de l'armée, pour recevoir sa benediction. Ce venerable prelat luy fit sa harangue au nom de tous les bourgeois de la ville qui l'environnoient, le traita de Roy, luy presentant les soûmissions, les hommages et l'obeïssance d'un million de peuples qui le vouloient reconnoître pour leur souverain, s'il avoit la bonté de leur vouloir promettre qu'il ne toucheroit point aux usages, coûtumes et privileges établis par ses predecesseurs rois. Il leur répondit avec toutes les honnêtetez imaginables, et donna les mains à tout ce qu'ils voulurent de fort bonne grace.

Ce prince continüant sa marche avec Bertrand et tous les seigneurs de sa Cour et de son armée, au bruit des acclamations de ceux qui s'étoient rendus auprés de sa personne pour le feliciter sur son arrivée dans

Burgos, entra dans cette grande ville avec ce superbe cortege. On fit retentir toutes les cloches avec le plus de fracas et de bruit que l'on put, pour témoigner la joye que tout le monde avoit de sa venuë. On logea toute l'armée dans les fauxbourgs, et ce nouveau Roy se rendit au palais avec Bertrand et les principaux seigneurs qui commandoient ses troupes, où l'attendoit un fort magnifique et splendide souper, qui luy fut d'autant plus agreable que plus de cent des plus nobles et des plus belles dames de la ville furent de ce repas. La table fut servie de viandes fort exquises et dont la delicatesse n'en empêchoit point l'abondance. Tout le peuple passa la nuit et le lendemain tout entier dans une rejoüissance à proportion. Le vin ruisseloit comme l'eau par toutes les ruës, et l'on ne vit jamais de si grandes demonstrations de joye, que celle qui parut dans ce beau jour qui mettoit Henry dans la possession de Burgos. Il témoigna publiquement qu'il étoit redevable de tous ces succés et de toutes ces prosperitez à Bertrand, auquel il fit des caresses toutes particulieres, qui donnerent à ce general un nouveau desir de pousser encore plus loin ses conquêtes en faveur d'un prince si reconnoissant, et de luy soûmettre le cruel Pierre, qui ne meritoit pas de porter la Couronne.

Henry se croyant au dessus de toutes ses affaires, se persuada que pour s'affermir encore davantage dans le bonheur où il se voyoit, il étoit de la politique d'appeller au plûtôt sa femme à Burgos, pour la faire couronner avec luy. Cette princesse étant parfaitement belle et spirituelle, pouvoit beaucoup contribuer, par sa presence, à l'avancement de leurs communs inte-

rêts, et cultiver par là les amis et les creatures de son mary. Ce luy fut une joye bien grande quand elle apprit qu'elle alloit devenir Reine d'un grand royaume, lors même qu'elle croyoit tout perdu pour Henry. Elle se rendit à Burgos dans un fort leste et pompeux équipage, accompagnée des trois sœurs du Roy son mary. Mais avant que d'y faire son entrée, qui fût des plus superbes, elle descendit de carosse aux approches de cette grande ville, et monta sur une tres belle mule qui portoit une selle toute couverte de pierreries, d'où pendoit une housse de pourpre, enrichie d'un brocard d'or dont les yeux des spectateurs étoient eblouïs ; le harnois étoit aussi d'un prix proportionné à toutes ces richesses.

On vint dire secrettement à Bertrand que la Reine (1) étoit presque aux portes de Burgos. Il monta tout aussitôt à cheval pour luy faire honneur, accompagné d'Hugues de Caurelay, d'Olivier de Mauny, de Jean

(1) Et tantost comme la Reine approcha d'eulx, elle descendi jus de sadite mule. Et aussi ilz mirent pié à terre, et vindrent à l'encontre d'elle. Adonc Bertran l'ala embracier, et doubcement la salua, et lui dist, qu'il lui failloit remonter. Et elle dist, que non feroit, et que bien devoit aler à pié avecques ceulx, qui ainsi la faisoient servir et honnourer. Car n'agaires estoit pouvre femme, qui n'avoit que donner, et toute nue ; et maintenant l'avoient faite riche..... Et les suers de Henry commencierent moult à regarder Bertran, et dist l'une dicelles : « Je voy merveilles, que ce Bertran, dont j'ay pieça oy (déjà ouï) « parler, est treslait, qui bien le regarde : et si l'ay oy tant honnou« rer et prisier..... » Et la seconde dist : « Dieu le vueille sauver. On « doit mieulx amer bonté que beaûté. C'est le plus vaillant et le plus « eureulx, et aventureux de batailler et de conquerre chasteaux et « villes, qui soit par deça la mer. » Et la tierce suer si dist : « Or « avisez, il a bien coursage d'omme, et chiere de sanglier, les poings « gros et quarrez pour porter espée ; et bien est taillié d'estre fort « pour soustenir et endurer grans paines. » (*Ménard*, p. 203.)

d'Evreux et de Gautier Hüet. Aussitôt qu'elle les aperçut, elle descendit de sa mule, pour leur témoigner qu'elle tenoit de leur bravoure et de leur valeur le bienheureux état dans lequel elle alloit entrer, et que sa presente prosperité ne l'avoit pas tellement entétée qu'elle luy eût fait oublier sa premiere condition. Tous ces generaux se jetterent à bas de leurs montures, la voyans à pied, et la conjurerent de remonter sur sa mule. Elle fit beaucoup de façons avant que de s'y resoudre, disant qu'il étoit de son devoir de faire honneur à ceux ausquels elle étoit redevable de la Couronne qu'elle alloit porter. Ces paroles étoient accompagnées de tant de grace et de majesté que ces seigneurs en étoient charmez et se disoient l'un à l'autre qu'une telle dame meritoit de regner. Quand ils furent tous remontez auprés d'elle, ses belles sœurs étudians la mine de Bertrand, dont elles avoient tant entendu parler, s'entretinrent sur son chapitre; l'une d'elles, toute étonnée de son exterieur ingrat et de son air tout disgracié, ne put s'empêcher de dire : *Mon Dieu qu'il est laid! est-il possible que cet homme ait acquis dans le monde une si grande reputation?* La seconde repondit qu'il ne falloit pas juger des gens par les apparences, et qu'il luy suffisoit qu'il fut brave, intrepide, heureux, et sortant toûjours avec un succés incroyable de toutes les expeditions qu'il entreprenoit. La troisiême encherit encore sur la seconde, en faisant remarquer aux deux autres qu'il étoit d'une taille robuste, qu'il avoit les poings gros et quarrez, qu'il avoit la peau noire comme celle d'un sanglier, et qu'on ne devoit pas s'étonner s'il en avoit aussi la force et le courage. Tandis que ces princesses observoient ainsi Bertrand depuis la tête

jusqu'aux pieds, la Reine entra comme en triomphe dans Burgos, suivie d'un cortege fort magnifique, accompagnée d'une cavalcade fort leste. Mais ce qui fit naître encore une plus grande veneration pour elle, ce fut la majesté de son visage et ce grand air de Reine, qu'elle tenoit encore plus de la nature que de sa qualité. Toutes les dames de Burgos avoient arboré leurs plus beaux ornemens pour se presenter devant elle et luy faire leur cour. Elles la feliciterent sur la justice que le ciel luy faisoit de la faire monter sur le trône, dont elle n'étoit que trop digne, et l'assûrerent qu'elles feroient de leur mieux pour luy plaire, et qu'elles travailleroient par tout à luy donner des preuves de leur obeïssance et de leur zele. La Reine leur repondit qu'elle feroit si bien qu'elles auroient tout sujet de se loüer d'elle. En suite elle se rendit au palais, qu'elle trouva fort superbement paré, dont toutes les chambres étoient tenduës de fort rares tapisseries et de riches draps d'or et de soye.

Le saint jour de Pâques fut choisy pour le couronnement de Leurs Majestez, qui fut suivy d'un fort grand banquet. Les concerts, les voix et d'autres instrumens de musique en rendoient le repas encore plus agreable. Le comte de la Marche, aprés que toutes ces rejoüissances eurent pris fin, se souvenant que la reine Blanche de Bourbon avoit reçu la sepulture dans une eglise qui n'étoit pas fort loin de là, fit celebrer plusieurs messes dans le même lieu pour le repos de l'ame de cette princesse; et par ce lugubre devoir, il ralluma dans l'ame de Bertrand et de tous les François le juste desir de venger sur Pierre un si cruel meurtre, et de n'en pas demeurer à ces premiers suc-

cés, qu'ils avoient intention de pousser jusqu'au bout en faveur d'Henry. Tandis que tous ces seigneurs étoient touchez de ces nobles sentimens, et s'excitoient les uns les autres à perseverer dans leur entreprise, il partit secrettement un espion de la ville de Burgos, qui fut à toute jambe à Tolede pour avertir Pierre de tout ce qui venoit de se passer à son prejudice.

Ce prince avoit en sa compagnie plusieurs Juifs avec lesquels il s'entretenoit sur le present état de ses affaires, qu'il comprit être bien plus deplorable qu'il ne pensoit par le triste rapport que cet espion luy fit en leur presence de la reddition, ou plûtôt de la defection de Burgos et du couronnement de ses ennemis dans cette grande ville. La douleur que Pierre conçut d'une si funeste nouvelle, luy fit dire qu'il s'appercevoit bien que la prophetie s'accompliroit bientôt à ses propres dépens, et que Bertrand, designé par l'aigle, alloit faire une proye de tous ses Etats. Le comte de Castres (1), son intime amy, le plaignit beaucoup, voyant que toutes ses affaires se décousoient ainsi; quand un Juif, nommé *David*, qui se piquoit d'astronomie, tâcha de luy remettre l'esprit en lui disant qu'il avoit étudié son étoile, et qu'il auroit le même sort que Nabuchodonosor; qu'il étoit bien vray qu'on le feroit descendre du trône; mais qu'il y remonteroit ensuite avec plus de gloire; qu'il avoit appris par l'inspection des astres, que l'aigle qui le devoit dépoüiller seroit pris à son tour par le vol d'un faucon qui viendroit d'outremer pour le secourir. Ce pronostique fut litteralement accomply dans la suite.

(1) Fernand de Castro, seigneur espagnol qui ne l'abandonna point dans ses malheurs.

Bertrand et toute sa Compagnie Blanche, ayant glorieusement executé ce qu'ils avoient entrepris en faveur d'Henry, tinrent conseil ensemble, dans la pensée de tourner leurs armes du côté de Grenade, contre les Sarazins qui s'en étoient rendus les maîtres. Mais Henry voyant que ce dessein nuiroit beaucoup à ses affaires, qui demeureroient imparfaites, et pouroient tomber en decadence s'il étoit abandonné d'eux, les conjura de suivre leurs premieres brisées, et de pousser toûjours leur pointe contre les Etats de Pierre, comme ils avoient si bien commencé, leur representant que si c'étoit un motif de religion qui leur faisoit porter leurs pensées contre le royaume de Grenade, parce qu'il étoit remply de Juifs et de Sarazins, qu'il n'y en avoit pas moins dans les terres de l'obeïssance de Pierre, qui leur pouroient servir d'objet à l'accomplissement de leurs pieux desseins; qu'au reste il leur abandonneroit les dépoüilles de toutes les conquêtes qu'ils feroient, dont ils pouroient s'enrichir beaucoup.

Tandis qu'Henry faisoit les dernieres instances auprés d'eux pour leur persuader de ne le pas abandonner en si beau chemin, la Reine vint appuyer tout ce qu'il disoit, en ajoutant les larmes aux prieres, et leur remontrant que, s'il leur plaisoit de rester avec eux, elle sacrifieroit toutes choses pour reconnoître les bons services qu'ils leur auroient rendus; qu'ils n'auroient pas plûtôt les talons tournez, que Pierre viendroit fondre sur eux et reprendre Burgos. Elle les cajola si bien, que le Besque de Vilaines, également touché de son discours et de ses pleurs, declara qu'il avoit toûjours ouy dire que ce n'étoit

point assez de commencer une affaire si l'on ne la poussoit jusqu'au bout en la couronnant; qu'ils trouveroient dans ce même païs le champ large pour faire la guerre aux Juifs et aux Sarrazins; qu'enfin, si l'on l'en vouloit croire, on iroit tout droit de ce pas attaquer Tolede pour y surprendre Pierre, qui se trouveroit pris au dépourveu. La Reine, charmée d'entendre un discours qui quadroit si fort à ses sentimens et à ses interêts, ne se put tenir d'embrasser celuy qui prenoit son party d'une maniere si genereuse. Bertrand, le maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet, et tous les autres generaux se laisserent entraîner à l'avis du Besques.

Il fut donc resolu que dés le lendemain l'on marcheroit du côté de Tolede. Pierre fut bientôt informé de ce mouvement par un espion, qui vint à tuëcheval l'avertir qu'il alloit avoir sur les bras Henry, secondé de Bertrand et de la Blanche Compagnie: que la Reine y étoit aussi en personne, qui, par ses carresses et les attraits de sa beauté, les animoit tous à le venir assieger dans cette grande ville. Pierre eut tant de frayeur de cette nouvelle, qu'il n'osa pas les attendre, et declara dans son conseil qu'il étoit resolu de sortir de Tolede plûtôt que d'y demeurer enfermé davantage. Il appella les principaux bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne les devoit point alarmer, puis qu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas pour leur amener du secours. Il les exhorta de se bien defendre et de luy garder durant son absence la fidelité qu'ils luy devoient, puis qu'ils avoient de bonnes murailles et des vivres pour plus d'une année. Ceux de Tolede luy promirent de demeurer toûjours

inviolablement attachez à son service, et de tenir bon contre ses ennemis jusqu'à ce qu'il fût de retour avec le secours, qu'ils le prioient d'être le plus prompt qu'il luy seroit possible.

Les choses étant arrêtées ainsi de part et d'autre, Pierre ne songea plus qu'à partir au plûtôt, faisant charger sur des mulets son or, son argent et ses meubles les plus riches et les plus precieux, sans oublier une *table d'or* d'un prix inestimable, et toute chargée de pierres precieuses et de fines perles d'Orient fort rondes et fort grosses, dans la quelle on avoit enchassé les portraits en or des douze pairs de France. On ajoûte que cette table que Pierre avoit en possession, portoit une grosse escarboucle au milieu des autres pierreries, à laquelle on donnoit deux proprietez admirables. La premiere c'est qu'elle luisoit la nuit avec autant de clarté que le soleil fait en plein jour; la seconde, c'est que si l'on en approchoit du poison elle changeoit aussitôt de couleur et devenoit noire comme un charbon. Ce malheureux prince menant avec soy tout cet équipage, fit une traite de quinze lieües, et vint coucher à Cardonne, pour de là s'aller cacher dans une forest longue de cent lieües et large de quinze, tant il étoit epouvanté du peril qui le menaçoit. Henry, de son côté, continuant sa route, approcha de Tolede avec son armée. Tous les habitans de la campagne voisine se jetterent dedans avec tout ce qu'ils purent retirer de leurs biens, tant il y avoit de frayeur dans tout le plat païs.

Henry, devant que d'entreprendre un siege dans les formes, trouva bon de sonder les principaux bour-

geois de la ville pour les pressentir s'ils seroient eloignez de capituler avec luy. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya des passeports à ceux qui voudroient le venir trouver pour concerter quelque accommodement. L'evêque de Tolede fit assembler les plus notables bourgeois dans l'Hôtel de Ville, et leur exposa qu'il étoit tout evident que Pierre ayant emporté tout ce qu'il avoit de plus precieux, n'avoit aucune pensée de retourner chez eux, encore moins de leur amener du secours : que cependant se voyans hors d'état de se bien defendre, ils devoient aviser au plûtôt à ce qu'ils avoient à faire dans un peril si eminent, et que s'ils étoient pris d'assaut, comme il n'en doutoit pas, il leur en coûteroit leurs biens et leurs vies ; qu'il étoit donc d'avis, pour prevenir un si grand malheur, qu'ils se rendissent au prince Henry, dont ils auroient plus de sujet de se loüer que de Pierre le Cruel, dont la domination leur avoit toûjours paru si tyrannique.

Son sentiment fut reçu de tout le monde avec une égale chaleur, et pour venir des paroles aux effets, on luy mit entre les mains les clefs de la ville, en le conjurant de partir incessamment pour les rendre en celles d'Henry. L'evêque se mit aussitôt en chemin, se faisant accompagner des bourgeois de la ville les plus riches et les plus distinguez. Il trouva sur sa route ce prince qui s'approchoit d'eux. Ce prelat fit son compliment au nom des habitans, à la tête desquels il étoit, et luy presenta les clefs de Tolede avec toute la soumission possible. Il luy témoigna qu'il étoit chargé de luy faire hommage, et de le reconnoître, de la part de tous les bourgeois de cette grande ville,

comme leur souverain legitime et leur Roy, le priant de souffrir qu'ils se donnassent tous à luy comme ceux de Burgos.

Henry les reçut sous son obeïssance aux mêmes conditions que ces derniers. Ils regalerent ce prince de fort beaux presens et logerent une partie de l'armée dans leurs fauxbourgs. Henry distribua tous ces dons aux principaux seigneurs ausquels il avoit obligation de l'heureux succés de ses affaires. Bertrand et les autres chevaliers qui l'avoient accompagné dans ces dernieres expeditions n'y furent pas oubliez. Il apprit que Pierre s'étoit retiré dans Cardonne; il prit la resolution de l'en faire fuir comme il avoit fait de Burgos et de Tolede : mais avant que de se mettre en marche pour ce sujet, il voulut donner ordre à ses affaires en recevant le serment de fidelité de ceux de Tolede, dans laquelle il laissa la Reine pour entretenir tout le monde dans l'obeïssance, et de plus en plus affermir sa domination recente par les manieres engageantes de cette princesse. Henry ayant à passer une forest large de quinze lieües, fit prendre des vivres à ses troupes, et comme elle étoit pleine de lions, d'ours, de leopards et de serpens, il ordonna que personne ne sortît de ses rangs et ne se debandât; car ceux qui ne se tenoient point serrez et sémancipoient à droite et à gauche étoient aussitôt devorez. En effet ils furent étonnez d'en voir un si grand nombre. Leurs oreilles étoient rebattuës du rugissement des lions et du sifflement des serpens. Ce trajet leur coûta beaucoup à passer, mais aprés qu'ils l'eurent franchy, toute l'armée se trouva prés de Cardonne, dont Pierre sortit aussitôt à la hâte, aprés qu'il eut appris qu'il n'é-

toit plus maître de Tolede et qu'on le cherchoit par tout pour le prendre. Il se mit à faire beaucoup d'imprecations contre sa mauvaise fortune, disant qu'il n'avoit aucuns sujets fidelles, et que tous se faisoient un merite de le trahir, les religieux de même que les seculiers, et que s'il pouvoit jamais tenir Bertrand dans ses mains, il assouviroit sur luy toute sa cruauté.

Le comte de Castres luy voyant plaindre son malheureux sort, luy conseilla de s'accommoder avec Henry à condition de luy laisser Cardonne, Tolede et Seville dont ce prince luy feroit hommage, et luy rendroit la ville de Burgos; qu'outre cette condition reciproque il pouroit compter à Bertrand la somme de deux cens mille livres pour la partager avec ceux qui l'avoient accompagné dans cette expedition, l'assûrant qu'avec ce petit sacrifice toute cette armée se dissiperoit et ne se pouroit jamais rallier, et qu'il luy seroit fort aisé par là de triompher en suite d'Henry, qui, se voyant privé de tout ce secours, periroit infailliblement et ne luy pouroit plus contester la Couronne.

Cet avis étoit si judicieux et si sensé, que Pierre y entra volontiers avec toute sa Cour. Il fallut donc jetter les yeux sur quelques personnes insinüantes, sages et discrettes, qui pûssent ménager avec succés une negociation de cette importance. On choisit des ambassadeurs de cette trempe et de ce caractere, qui se rendirent en grande diligence au camp des ennemis, qu'ils trouverent assis auprés d'une riviere qui couloit prés de cette forest qui leur avoit fait tant de peine à passer. Henry, Bertrand et toute la Compagnie Blanche se rafraîchissoient auprés de ces eaux.

Ces deputez s'adresserent d'abord aux principaux commandans de l'armée, dont le Besque de Vilaines, Hugues de Caurelay et Olivier de Mauny, étoient des premiers. Ils les supplierent de la part de Pierre, qui les avoit envoyez auprés d'eux, de vouloir bien s'interesser dans la paix tant desirable entre les deux freres, aux conditions qu'on avoit déja projettées, ajoutans que s'ils couronnoient cette affaire et vouloient tourner leurs armes contre *Grenade* ou *Belmarin*, que les Juifs et les Sarrazins possedoient, ce prince leur offroit trente mille Espagnols qui durant trois mois les serviroient gratuitement pour cette conquête.

Cette proposition surprit fort Henry, qui s'apperçut bien qu'elle tendoit à ruïner toutes les mesures qu'il avoit prises contre Pierre. Les seigneurs luy demanderent ce qu'il en pensoit; il répondit que c'étoit un piege qu'on luy tendoit pour le faire tomber dans le precipice, et qu'on luy vouloit ôter toute la force qu'il avoit, en le privant de tous les braves qui avoient épousé sa querelle, afin d'avoir ensuite plus de prise sur luy; qu'il entreroit volontiers dans le party qu'on luy proposoit, pourveu que Pierre luy donnât pour ôtages sa propre fille avec Ferrand de Castres, et cinquante bourgeois des plus riches. Les deputez luy declarerent qu'ils n'avoient aucuns ordres, ny aucun caractere pour transiger là dessus avec luy. Ce prince ajoûta qu'outre tous ces ôtages il vouloit encore que Pierre luy mît dans les mains *Daniot* et *Turquant* ses deux principaux affidez qui avoient tant de part à tous ses conseils, ou plutôt les deux scelerats qui n'avoient point rougy de commettre le meurtre du

monde le plus execrable sur la personne de la reine Blanche de Bourbon sa femme, dont Pierre étoit luy même l'auteur et le complice; et qu'il avoit envie de leur faire expier par les flammes un crime si horrible. Il pria même ces deux deputez de luy faire l'amitié d'arréter ces deux meurtriers, en cas que Pierre prit le party de fuir de Cardonne comme il avoit fait auparavant de Burgos et de Tolede.

La nouvelle que ces deux envoyez donnerent à Pierre, que son ennemy luy demandoit pour ôtages sa propre fille et le comte Ferrand de Castres, l'alarma beaucoup, et luy fit bien comprendre que la proposition qu'il avoit faite ne seroit d'aucun succés. Elle gâta même si fort ses affaires, que ce comte qui luy avoit donné ce conseil, voyant qu'on le mettoit en jeu, craignit qu'on ne l'embarquât trop avant, et prit la resolution de quitter la Cour de ce prince, de peur qu'il ne l'entraînât dans sa perte. Il se déroba secrettement de sa compagnie, sans luy témoigner le sujet de sa retraite et sans prendre congé de luy. Cette demarche peu civile étonna beaucoup ce malheureux prince, et luy fit dire qu'il voyoit bien que tout le monde l'abandonnoit. Il prit donc la resolution de sortir de Cardonne : mais avant que de faire ce pas, il en assembla les bourgeois, et les conjura de luy être fidelles, en n'imitant pas la defection de Burgos et de Tolede qui l'avoient lâchement trahy. Mais son evasion fit ouvrir les portes de Cardonne à Henry tout aussitôt que Pierre en fut sorty pour se rendre à Seville. Cette derniere ville regala ce prince fugitif de son mieux, et luy fit tous les honneurs qu'il devoit attendre de sa qualité : mais toute sa joye fut

troublée, quand il apprit que Cardonne s'étoit renduë à son ennemy.

Quoy que Seville fût extremement forte, étant defenduë de trois citadelles, dont l'une étoit occupée par des Juifs, l'autre par des Chrétiens, et la troisiême par des Sarrazins, cependant Pierre ne s'y trouvoit pas plus en sûreté qu'ailleurs, et ne put s'empêcher de faire sentir son chagrin à ces deux Juifs Daniot et Turquant, qui par leurs pernicieux conseils l'avoient embarqué dans toutes les méchantes affaires qu'il avoit à soûtenir. Il leur reprocha qu'ils étoient la cause de tout son malheur, depuis qu'ils luy avoient malicieusement conseillé de faire mourir la reine Blanche, s'étant eux mêmes rendus les ministres et les instrumens de cette cruauté, pour assouvir leur vengeance particuliere ; que depuis ce detestable meurtre ils luy avoient attiré l'indignation de tous ses sujets, et la revolte de son propre frere qui le menoit battant par tout ; qu'ils meritoient qu'il les fit punir du dernier supplice, mais qu'il se contentoit de les bannir pour jamais de sa Cour, dont il leur defendoit d'approcher sous peine de la vie.

Ces deux Juifs obeïrent sans repartir et sans entreprendre de se disculper auprés de ce prince irrité dont ils redoutoient la colere. Ils prirent le chemin de Lisbonne pour se mettre à couvert de l'orage qui les ménaçoit : mais par malheur ils furent rencontrez un matin par Mathieu de Gournay, chevalier anglois, qui les surprit sortans d'un vallon, comme il alloit au fourrage. Il ne les apperçut pas plûtôt qu'il vint à eux l'épée à la main, leur commandant de se rendre, ou qu'il leur en coûteroit la vie. Ces deux miserables

tremblans de peur luy crierent misericorde : il leur demanda s'ils étoient Juifs ou Sarrazins; Turquant luy repondit qu'ils étoient Juifs à la verité, mais que s'il avoit la bonté de ne les point faire mourir, ils luy promettoient de luy livrer dans le lendemain la ville de Seville. Le chevalier les assûra que non seulement ils auroient la vie sauve, mais qu'ils seroient recompensez à proportion d'un service si essentiel, s'ils étoient assez heureux et adroits pour faire ce coup. Turquant reprit la parole en luy revelant les moyens dont il se serviroit pour en venir à bout. Il luy fit entendre que les Juifs ayant dans Seville un quartier separé, qu'ils ouvroient et fermoient quand il leur plaisoit, il luy seroit aisé d'entrer dans le lieu qu'ils occupoient et d'en gagner les principaux avec lesquels il avoit de secrettes intelligences; qu'il tourneroit si bien leurs esprits qu'il les feroit condescendre à ce qu'il voudroit, pourveu qu'on leur promît qu'en facilitant aux troupes d'Henry la prise de la ville, on ne toucheroit point à leurs biens, encore moins à leurs vies.

Mathieu de Gournay goûta fort cet expedient et voulut que l'un des deux en fût la caution. Daniot s'offrit de demeurer auprés de luy comme garant du succés de cette entreprise. Mathieu mena l'autre au prince Henry, pour l'informer des mesures qu'il avoit meditées pour l'execution d'un si grand dessein; les moyens qu'on luy proposa luy parurent faciles : il ne s'agissoit plus que d'en faire la tentative. Turquant se mit en devoir de sonder là dessus les Juifs; il se coula par une poterne, et se glissant au pied des murailles de la citadelle qu'ils occupoient, il cria d'en-bas, à

ceux qui faisoient le guet et la sentinelle sur le haut des murs, qu'ils eussent à luy faire ouvrir le guichet, et qu'il avoit une affaire capitale à leur communiquer.

On courut aussitôt à luy pour le faire entrer; chacun de cette nation luy fit mille honnêtetez. On le mena devant les maîtres de la loy, qui luy demanderent le sujet de son arrivée si precipitée. Il leur exposa que Pierre étoit tres-mal intentionné pour eux, et que s'ils ne prenoient contre luy de fort promptes precautions, ils ne pouroient pas eviter les funestes effets de son ressentiment. Il ajoûta qu'il avoit déja commencé de faire voir son mauvais courage, en le banissant de sa Cour avec Daniot, soûs des menaces tres-severes, et qu'ils devoient au plûtôt aviser ce qu'ils avoient à faire s'ils vouloient conserver leurs biens et leurs vies. Les plus considerables et les plus distinguez de cette nation, tout consternez d'une nouvelle si étrange, luy demanderent à luy même quelles mesures il leur conseilloit de prendre dans une si fâcheuse conjoncture. Il leur témoigna qu'il avoit déja fait quelques avances là dessus en leur faveur, et qu'il avoit obtenu d'Henry qu'il ne leur seroit fait aucun tort s'ils luy donnoient l'entrée de leur fort, pour y mettre ses gens à couvert, en attendant qu'ils épiassent l'occasion d'attaquer la ville et d'y mettre tout à feu et à sang. Les Juifs ne balancerent point à entrer dans ce dessein, quelque perfide et lâche qu'il fût, parce qu'ils ne pouvoient se sauver que par là. Le saint jour du dimanche fut choisy pour cette entreprise, parce que, semblables à leurs ancêtres, ils faisoient scrupule d'y travailler un samedy, jour du sabat, et n'en avoient point de vendre une ville et de livrer leur prince à ses ennemis. Tur-

quant ayant ainsi tout concerté comme il le desiroit, alla rendre compte de tout à Mathieu de Gournay, qui le mena parler aussitôt à Henry.

L'impatience qu'ils avoient eu tous deux d'annoncer une nouvelle qui devoit être agreable à ce prince, ne leur fit pas prendre garde aux gens qui se trouverent presens à ce complot, et cette beveüe deconcerta toute l'entreprise : car une belle Juifve s'étant rencontrée là, prêta l'oreille à tout ce qu'ils dirent, et comme elle étoit la maîtresse de Pierre et qu'elle avoit un grand interêt à sa conservation, elle se déroba secrettement de nuit pour luy venir dire tout le secret de la conspiration, luy faisant un detail fort exact et fort circonstancié de toute cette trame, dont les principaux auteurs étoient ces deux scelerats, Daniot et Turquant, qu'il avoit banny, et qui, pour se venger, en vouloient à sa vie. Le roy Pierre eut d'abord beaucoup de peine à croire une nouvelle si funeste ; mais la Juifve la luy confirma par tant d'endroits et par tant de sermens, que ce prince n'en doutant plus, la remercia de la part qu'elle prenoit si fort à ce qui touchoit sa personne et ses interêts, et l'embrassa sur l'heure avec une tendresse toute pleine de reconnoissance et d'estime pour sa fidelité, luy promettant de la recompenser avec usure d'un si bon office et de la rendre heureuse durant toute sa vie. La Juifve ayant fait sa cour aux dépens de ceux de sa nation, s'en retourna dans la Juifverie, fort satisfaite de l'avis qu'elle venoit de donner à Pierre à leur insçû.

Les Juifs, qui sçavoient les engagemens de cœur qu'elle avoit avec le roy Pierre, essayerent de la pressentir sur les plus secrets desseins de ce prince, se

persuadans que la grande amour qu'il avoit pour elle ne luy auroit pas permis de luy faire mystere de rien. Cette dame leur dit froidement qu'elle croyoit que les approches d'Henry l'obligeroient d'aller bientôt en Portugal. En effet, Pierre prit la resolution de quiter Seville dés le lendemain, sur l'avis qu'il avoit reçu de la Juifve, qu'on en vouloit encore plus à sa personne qu'à la ville. Il fit donc trousser son bagage en grande diligence, et fit le même compliment à ceux de Seville que celuy qu'il avoit fait aux habitans de Burgos, de Tolede et de Cardonne, les conjurant de se bien defendre contre Henry jusqu'à son retour, qui seroit bien prompt, puis qu'il ne partoit que pour aller demander du secours aux rois de Grenade et de Belmarin, leur promettant de revenir incessamment, et de fondre, avec toutes ces forces, sur son frere, sur Bertrand et sur toutes leurs troupes, et que si l'un et l'autre tomboient dans ses mains, il ne leur feroit aucun quartier. Les bourgeois de Seville luy firent aussi les mêmes protestations de fidelité que les autres villes, et le prierent de les venir au plûtôt animer par sa presence à soûtenir le choc de leurs communs ennemis.

La belle Juifve, qui s'étoit trouvée presente à la conjuration que Turquant avoit tramée contre Pierre, quand il entra dans la Juifverie pour débaucher ceux de cette nation du service de ce prince, remarqua ceux qui luy paroissoient les plus mal intentionnez pour luy, dont elle luy donna la liste par écrit. Pierre voulant s'en venger, feignit d'avoir besoin de leur cortege sur sa route, leur disant, pour les endormir et les engager à le suivre, qu'il les avoit toûjours reconnu

fort fidelles, et qu'ils luy feroient plaisir de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit entreprendre. Ils crûrent que cette demande étoit moins un piege qu'un effet de la confiance qu'il avoit en eux. Ils se firent donc un merite de s'acheminer avec luy; mais aussitôt qu'il eut gagné la nuit dans sa route, il les fit tous pendre. Quand il eut fait cette cruelle execution, il voulut poursuivre sa marche; mais la grande obscurité (1) le faisant tomber dans l'égarement, il se trouva fort embarrassé, donnant tout au travers des hayes et des fossez, sans sçavoir à quoy s'en tenir, et faisant mille imprecations contre son mauvais sort, tantôt reclamant le secours du ciel et tantôt celuy des demons.

On avoit beau luy remontrer les impietez qu'il commettoit, il demeuroit toûjours endurci sans se laisser fléchir par les prieres de ses amis, qui l'exhortoient de rentrer un peu en luy même et de reconnoître son Dieu dans le peril où il étoit. Le tonnerre vint au secours des hommes et gronda sur sa tête avec tant de fracas et de bruit, qu'on croyoit qu'il se rendroit à cet avertissement du ciel; mais il ne fit pas seulement le signe de la croix et continua de vomir contre Dieu

(1) Et lors fist telle bruyne, que Pietre et ses gens ne savoient où ilz aloient, ou deçà, ou delà, ne ne trouvoient chemin ne sente. Adonc Pietre s'esmaya moult durement, et se recommanda plus de cent foiz à Dieu, et au deable comme tout desesperé. Et ses barons lui disoient: « Sire, ayez bon cuer, et Dieu et sa mere vous secourra et sauvera. Je « ne scay, dist-il, comment la fortune en va : mais je me tieng à celui « qui a le plus de puissance, soit de Deables ou Dieu ». Adonc vint deux tonnoirre, qui tonna tellement, que tous les plus hardiz trembloient de paour. Mais oncques Pietre ne s'en seigna de paour qu'il eust, et moult avoit le cuer courroucié et doulent. (*Ménard*, p. 219.)

des blaphemes encore plus execrables, disant que s'il étoit tout puissant, il ne l'abandonneroit pas de la sorte. Le temps étoit si noir qu'ils ne sçavoient pas tous mettre un pied devant l'autre, quand Pierre s'avisa de faire porter devant eux sa table d'or sur une mule, afin que l'escarboucle dont nous avons parlé, jettant un grand brillant par tout, leur servît de guide et de lumiere pour les éclairer au milieu de la nuit. Elle fut d'un fort grand secours à ce malheureux Roy, que l'on talonnoit de fort prés; car quand ceux de Seville apprirent la cruelle execution qu'il avoit fait faire de leurs principaux bourgeois, ils ne respirerent plus que vengeance contre ce barbare.

Henry, Bertrand et toute la Blanche Compagnie se servirent d'une si favorable occasion pour se presenter devant les murailles de cette ville. L'intelligence qu'ils avoient déja dans la place avec les Juifs en facilita beaucoup la reddition. Les Chrétiens et les Sarrazins firent quelque mine de resister : mais les Juifs étans soûtenus d'Henry, de Bertrand, du maréchal d'Andreghem, d'Hugues de Caurelay, de Mathieu de Gournay, de Gautier Hüet, du Besque de Vilaines, tout plia devant eux, et les bourgeois se joignirent avec eux contre la garnison, qui, se voyant attaquée de tous côtez, mit les armes bas et se rendit à la discretion du vainqueur, qui bien loin de faire main basse sur elle, aima mieux luy donner quartier que de repandre le sang de tant de gens qui pouvoient encore combattre pour une meilleure cause que celle de Pierre, prince reprouvé de Dieu et hay des hommes pour tant de cruautez qu'il avoit commises, et qui l'avoient rendu l'horreur et l'execration de ses sujets

aussi bien que de ses ennemis; si bien qu'Henry fit son entrée dans Seville à la tête de son armée [1]. Les bourgeois luy en presenterent les clefs, luy rendirent leurs hommages et luy prêterent le serment de fidelité.

CHAPITRE XIX.

De la vaine tentative que fit Pierre auprés du roy de Portugal pour en obtenir du secours; et du prix que Mathieu de Gournay, chevalier anglois, remporta dans un tournoy contre des Portugais.

Pierre voyant toutes ses affaires deplorées, et qu'Henry s'étoit presque rendu maître de toute l'Espagne, il se persuada que le roy de Portugal auroit quelque compassion de son infortune et voudroit bien luy prêter la main pour le rétablir dans ses Etats. Ce fut dans cet esprit qu'il l'alla trouver à Lisbonne. Il luy exposa l'usurpation pretenduë que le prince Henry venoit de faire en son royaume, assisté des armes de Bertrand du Guesclin, qui s'étoit mis à la tête de grand nombre d'avanturiers pour luy ôter sa Couronne. Il le supplia de le vouloir tirer de ce mauvais pas en luy donnant le secours dont il avoit besoin pour reprendre toutes les places que la perfidie de ses sujets luy avoit fait perdre. Le roy de Portugal l'assûra que son sort étoit bien à plaindre, mais qu'il n'avoit pas

(1) Si on en croit Du Chastelet (p. 111), le siége fut long et opiniâtre. La ville fut prise d'assaut et saccagée.

des forces suffisantes pour entrer ouvertement dans son affaire et s'attirer sur les bras une guerre avec les François de gayeté de cœur; que cependant il pouvoit compter que, s'il vouloit établir son sejour en Portugal, il le feroit servir en Roy, luy donnant tous les officiers qui sont ordinairement employez auprés de la personne d'un souverain. Pierre le remercia de ses honnêtetez, et dissimula le chagrin qu'il avoit dans le cœur de se voir éconduit.

Il s'avisa d'une autre ressource : il se souvint que le prince de Galles avoit été souvent aux mains avec les François, et qu'il n'étoit pas leur amy. Cette pensée fut fort soûtenuë par le roy de Portugal, auquel il s'ouvrit là dessus, et qui luy conseilla de prendre ce party, luy disant qu'il n'étoit pas necessaire qu'il fit le trajet pour passer en Angleterre, puis qu'il trouveroit dans la Guienne le prince de Galles, qui, selon toutes les apparences, épouseroit ses interêts avec chaleur, ayant avec soy de fort belles troupes, avec lesquelles il avoit remporté de grands avantages contre les François; qu'il pouvoit compter par avance que son voyage auroit un succés infaillible, puis qu'il y avoit longtemps que les mains luy démangeoient contre cette nation, sur laquelle il ne cherchoit que quelque specieux pretexte pour faire des conquêtes.

Ces raisons encouragerent Pierre à prendre le chemin de Bordeaux pour y parler au prince de Galles qui y tenoit sa Cour. Il fit donc preparer un vaisseau sur lequel il chargea ce qu'il avoit de plus riche et de plus precieux, sans oublier sa table d'or, et puis il y monta, suivy de vingt cinq chevaliers, de cinquante écuyers espagnols et de grand nombre de

Juifs, qui luy faisoient une fort fidelle compagnie. Durant cet embarquement de Pierre pour Bordeaux, Henry, son ennemy, ne s'endormoit pas : il assembla son conseil auquel assisterent Bertrand, le maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, le sire de Beaujeu, Mathieu de Gournay et tous les autres generaux les plus distinguez de l'armée. Il leur fit part de la nouvelle qu'il avoit apprise, que Pierre étoit allé mandier du secours auprés du roy de Portugal, et leur demanda quelles mesures il luy falloit prendre pour empêcher ce prince d'entrer dans les interêts de son ennemy. Bertrand prit la parole et declara qu'il étoit à propos de depêcher en Portugal quelque chevalier au plûtôt, pour apprendre en quelle assiette étoit cette affaire, et que pour détourner un coup si dangereux, il falloit ménacer ce Roy d'entrer en armes dans ses Etats, et de luy donner tant d'exercice chez soy qu'il n'auroit pas le loisir de songer à secourir les autres; qu'aprés qu'ils auroient fait la conquête du Portugal, ils pourroient attaquer les royaumes de Grenade et de Belmarin, passer sur le ventre à tant de Juifs et de Sarrazins, dont ils étoient remplis, et de la pousser jusques dans la Terre sainte, pour se rendre maîtres de Jerusalem, et reprendre sur les Infidelles ce que Godefroy de Boüillon le Grand avoit autrefois emporté sur eux.

On songea donc à choisir un homme de cœur et de talent pour bien s'aquiter de la commission dont on avoit envie de le charger auprés du roy de Portugal. On jetta les yeux sur Mathieu de Gournay, chevalier anglois, qui fut ravy d'avoir cet employ, parce qu'il mouroit d'envie de voir la ville de Lisbonne et la cour

du roy de Portugal. Il se mit en chemin luy dixiême pour ce sujet. Il arriva dans cette ville un peu devant dîner. Il n'eut pas plûtôt mis pied à terre dans l'hôtelerie, qu'il eût la curiosité de demander à son hôte si le roy de Portugal étoit à Lisbonne, et ce que l'on disoit du roy Pierre. Cet homme répondit que Sa Majesté s'alloit bientôt mettre à table avec une tres-belle dame qu'il venoit de marier avec un prince de son sang, et qu'il y auroit le lendemain un superbe tournoy, dont il pouroit être le spectateur et prendre part à cet agreable divertissement; qu'à l'égard du roy Pierre, il étoit à Bordeaux auprés du prince de Galles, pour luy demander du secours contre Henry, Bertrand et tous les autres chevaliers françois, et que s'il l'obtenoit, il luy seroit fort aisé de faire lâcher prise à ceux qui l'avoient dépoüillé de ses Etats.

Mathieu de Gournay fut surpris de cette nouvelle, et tandis qu'il se mettoit sur son propre pour se presenter devant le roy de Portugal, il ne put s'empêcher de dire qu'étant Anglois de nation, il ne pouroit plus servir Henry contre Pierre, si le prince de Galles, son maître, se declaroit pour ce dernier. Il se rendit ensuite au palais dans un équipage fort leste. Il rencontra sur les degrez de l'escalier un autre Anglois qu'il connoissoit de longue main, pour s'être trouvez ensemble à la bataille de Poitiers. Aprés s'être embrassez l'un l'autre, le dernier se chargea d'aller dire au Roy la venuë de Mathieu, luy promettant qu'il auroit de Sa Majesté tout le plus favorable accüeil qu'il pouroit desirer. En effet, il en fit à son maître un portrait fort avantageux, luy disant que ce chevalier qui venoit de la part d'Henry étoit un gen-

tilhomme d'un merite fort singulier, et qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans les armes.

Quand il eut ainsi pris les devans en sa faveur, il le revint trouver pour le presenter au Roy; mais il trouva sur sa route les maîtres d'hôtel de Sa Majesté, qui venoient à sa rencontre pour luy faire honneur, et l'introduire fort civilement dans la chambre du Roy, devant lequel Mathieu de Gournay fit mine de fléchir le genou; mais ce prince ne le voulant pas permettre, le prit aussitôt par la main pour le relever, et luy demanda comment Henry se portoit et tous les braves qui l'avoient secondé dans son expedition d'Espagne, qui luy avoit été plus glorieuse que juste, parce qu'on n'a jamais bonne grace d'envahir les Etats d'un legitime souverain. De Gournay voyant qu'il étoit prevenu contre Henry, le desabusa de l'erreur dans laquelle il étoit, luy representant qu'il avoit plus de droit à la couronne d'Espagne que Pierre, et que le sujet de la commission dont on avoit trouvé bon de le charger auprés de Sa Majesté, ne tendoit qu'à sçavoir si dans le fonds il étoit vray qu'elle voulût embrasser les interêts de Pierre contre Henry; que si cette nouvelle qui couroit étoit veritable, il avoit ordre de prendre aussitôt congé d'elle et de se retirer. Le roy de Portugal luy dit ingenüment, qu'il s'étoit ouvert là dessus en presence de toute sa Cour; qu'il étoit bien vray que Pierre luy avoit demandé du secours, mais qu'il étoit encore plus vray qu'il le luy avoit refusé, ne voulant pas troubler le repos de ses peuples, en attirant dans ses Etats une guerre étrangere dont il se passeroit fort bien.

Mathieu luy témoigna que le prince Henry luy

sçauroit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu ne luy pas être contraire dans la justice de ses armes. Le Roy le fit asseoir à sa table et le regala de son mieux, le faisant entrer dans tous les divertissemens qu'on donnoit à la nouvelle épouse, et dans tous les honneurs qu'on luy faisoit. On n'y épargna pas les joueurs d'instrumens; mais leurs concerts ne plurent aucunement à Mathieu de Gournay, qui n'étoit pas fait à ces sortes de cacofonies, dont les tons étoient si discordans qu'ils luy écorchoient les oreilles. Il ne put dissimuler le peu de goût qu'il prenoit à cette grossiere symphonie, disant qu'en France et en Angleterre la musique avoit bien d'autres charmes, et que les instrumens y étoient touchez avec beaucoup plus de delicatesse. Le Roy luy fit entendre qu'il avoit deux hommes de reserve, qui n'avoient point leurs semblables au monde sur cet art, et que quand il les auroit entendu il en seroit tellement enchanté qu'il conviendroit que dans toute l'Europe personne ne pouvoit encherir sur le talent qu'ils avoient d'enlever le cœur par l'oreille. Le chevalier luy témoigna qu'il s'estimeroit heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaisir.

Ce prince les fit appeller; ils entrerent dans la salle avec une fierté qui surprit Mathieu de Gournay, car outre qu'ils étoient vétus comme des princes, ils avoient derriere eux chacun un valet qui portoit leurs instrumens. Ce chevalier s'attendoit à quelque chose de fort rare, mais il ne put se tenir de rire quand ils commencerent à joüer comme ces vielleurs, qui vont en France par les villages quémander par les tavernes et les cabarets. Le Roy voulut sçavoir le sujet de sa

raillerie; mais ce prince fut encore bien plus déconcerté quand le chevalier l'assûra que ces instrumens étoient le partage des aveugles et des gueux, à qui l'on donnoit l'aumône, quand ils avoient joüé deux ou trois fois de la sorte que venoient de faire ces deux hommes qu'il estimoit tant. Il en eut tant de confusion, qu'il jura qu'il ne s'en serviroit plus. En effet il leur donna congé dés le lendemain, ne voulant plus retenir à sa Cour de ces sortes de gens, qui luy faisoient affront devant les étrangers, qui seroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient par tout que le roy de Portugal n'avoit point de plus agreable concert, ny de plus charmant plaisir que celuy d'entendre des vielleurs, qui sont par tout ailleurs si communs et si méprisez dans toute l'Europe.

Le roy de Portugal crut qu'il se tireroit mieux d'affaire en donnant au chevalier de Gournay le spectacle du tournoy, dans lequel il le voulut même engager et le mettre de la partie, luy disant qu'il avoit appris que les Anglois excelloient par dessus toutes les autres nations dans ces sortes d'exercices, et qu'il luy feroit plaisir de montrer son adresse et sa force dans cette lice, en presence de toute sa Cour; qu'une si belle assemblée meritoit bien qu'un chevalier aussi galant que luy, s'en donnât la peine. Il le cajola si bien, luy vantant la valeur des Anglois, que rien n'étoit capable d'étonner, et qui sortoient avec un succés admirable de toutes les expeditions qu'ils entreprenoient, que ce discours enfla le cœur du chevalier et luy donna tant de vanité, qu'il ne feignit point de répondre qu'il prêteroit le colet à qui oseroit mesurer ses forces avec luy; que depuis qu'il s'étoit mis sur

les rangs dans ces sortes de combats il avoit toûjours remporté l'avantage, et que tout le monde luy faisoit la justice de croire qu'il avoit eu beaucoup de part au gain que les Anglois avoient fait de la bataille de Poitiers. Cette repartie donna plus d'ardeur au Roy de le voir entrer dans cette carriere avec les autres, et pour l'échaufer davantage à condescendre à son desir, il luy declara qu'il destinoit un prix pour celuy qui feroit le mieux et sortiroit de cette lice avec plus de succés, que le plus adroit auroit pour recompense une belle mule qui valoit cent marcs d'argent, dont la selle étoit toute d'yvoire et le harnois d'or. Il la fit même mener soûs les fenêtres de son palais, afin que tout le monde la vît, et qu'elle excitât davantage l'envie de ceux qui seroient en competance pour remporter un si riche prix.

Le chevalier se promettoit de son experience qu'elle ne luy échaperoit point. La nouvelle se répandit par toute la Cour et toute la ville de Lisbonne qu'un Anglois devoit faire admirer sa force et son adresse dans le tournoy qui se feroit le lendemain, pour rendre les nopces de la princesse d'autant plus celebres. Ce spectacle extraordinaire attira sur la place tout ce qu'il y avoit de gens curieux pour être les témoins de la gloire ou de la honte de ce chevalier. Toutes les dames remplirent les balcons, les fenêtres et les échafaux, ayant encore plus d'envie d'attirer sur elles les yeux de tout le monde, que l'Anglois n'en avoit de faire admirer le talent qu'il avoit de bien manier un cheval et de le pousser contre un autre pour luy faire perdre les étriers et le renverser par terre. Les chevaliers qui devoient être de la partie parurent sur les

rangs pour entrer en lice, et faisoient sur la place fort belle contenance. On trouva bon d'ouvrir ce combat à la pointe du jour pour éviter la grande chaleur, qu'il eût fallu necessairement essuyer si l'on eût commencé plus tard. Il y eut dans ce tournoy force casques abbattus, force lances brisées et beaucoup de chevaux renversez.

Mathieu de Gournay remporta toûjours l'avantage et renversa plus de cent chevaliers par terre, qui furent culbutez avec leurs chevaux les uns aprés les autres. Chacun battoit des mains en faveur de l'Anglois, dont les coups étoient portez avec tant de roideur que personne ne pouvoit les parer. Le roy de Portugal voyoit avec chagrin toute cette manœuvre, disant en soy-même que cet étranger, au sortir de sa Cour, parleroit avec mépris des Portugais et decrediteroit leur nation dans toute l'Europe, se vantant qu'aucun d'eux n'avoit pû se defendre de faire devant luy la piroüette et de coucher enfin sur le sable. Ce prince se souvint qu'il y avoit parmy ses officiers un Breton nommé *la Barre* (1), homme rentassé, qui avoit la reputation d'être un rude joüeur en matiere de joûte. Il l'appella pour le pressentir s'il se croyoit assez fort et nerveux pour entrer en lice contre l'An-

(1) Lors demouroit avecques le Roy un Breton de grant renommée, qui estoit nommé La Barre, lequel estoit grant et fort, et avoit dure eschine, les poings gros et quarrez, et de grosse taille par bras et par jambes; que ledit Roy appella, et lui dist : « Vous avez renommée en « Bretaigne, et ailleurs en maint pays, d'estre preux et hardiz. Au-« roies-tu la char si hardie, que tu osasse jouster à cel Engloiz? » Et La Barre lui respondi : « Sire, par la vierge Marie, se il me devoit tuer « de une lance, si jousteray-je à lui, s'il vous plaist. Oyl, dist le Roy. » Puis le fist armer et monter souffisamment. (*Ménard*, p. 232.)

glois. La Barre répondit qu'il luy prêteroit le colet volontiers, et qu'il esperoit sortir avec succés de cette affaire. On le fit armer pour cet effet; on luy donna l'un des meilleurs chevaux de l'écurie du Roy, afin qu'il ne luy manquât rien pour agir avec avantage et triompher de son antagoniste. Il se presenta sur les rangs dans cet équipage. Il vit l'Anglois qui paroissoit tout fier de ce qu'il venoit d'abbattre douze chevaliers; mais sa contenance ne l'intimida point, et luy donna même une plus grande demangeaison de le vaincre.

Tout le monde étoit dans l'attente et dans l'impatience de les voir aux mains. Cette curiosité fut bientôt satisfaite. La Barre fit son manege avec tant d'habileté, mania sa lance avec tant de force et poussa son cheval avec tant de roideur, qu'il fit tomber l'Anglois par terre et mordre le sable à son cheval. La chûte de Mathieu fut si lourde, qu'il en eut le bras cassé, demeurant tout étourdy du coup qu'il avoit reçu, jusques là qu'il resta longtemps dans cette posture sans pouvoir remüer ny jambes, ny bras et sans pouvoir parler. Le roy de Portugal ne fut pas fâché que l'on crût qu'un écuyer portugais avoit humilié la fierté de l'Anglois, et qu'il y en avoit dans sa nation d'aussi braves, et d'aussi adroits dans cet exercice que dans l'Angleterre. Il commanda qu'on relevât Mathieu de Gournay pour le faire panser de sa blessûre. On luy banda le bras, et ce prince le voyant estropié de la sorte, luy demanda quel sentiment il avoit des chevaliers de sa nation. Mathieu luy répondit qu'il avoit été bien puny de sa vanité; que celuy qui l'avoit traité de la sorte n'étoit pas un

des apprentis dans le métier. On le fit mener au palais avec beaucoup d'honnêteté pour l'y regaler, et cette petite disgrace ne luy ota rien de l'estime qu'il s'étoit acquise : car le Roy sçachant bien que ce n'étoit pas un Portugais mais un Breton qui l'avoit ajusté de la sorte, ne laissa pas de luy faire present de la mule qu'il avoit meritée, puis qu'il avoit remporté ce prix sur tous les écuyers de sa nation; mais ce prince luy fit cette petite supercherie pour sauver l'honneur de son païs.

Mathieu s'estima toûjours fort heureux de ce que la mule luy avoit été livrée comme le gage et la recompense de la gloire qu'il avoit aquise dans une si belle carriere. Mais aprés qu'il eut pris congé du roy de Portugal, il fut un peu mortifié quand on luy vint dire à l'oreille que ce n'étoit pas avec un Portugais qu'il s'étoit battu, mais avec un Breton : ce qui luy fit depuis écrire à ce prince qu'il n'en avoit pas usé dans ce rencontre de fort bonne foy. Ce chevalier reprit aussitôt le chemin de Seville, pour rendre compte au prince Henry du succés de sa commission. Quand on luy vit ainsi le bras en écharpe, on luy demanda d'où luy venoit cette blessûre. Il compta toute son avanture, et Bertrand qui se trouva là present fut ravy d'apprendre qu'un Breton luy avoit fait ainsi sentir la force de son bras. Quand l'Anglois eut fait son rapport et témoigné qu'il n'y avoit rien à craindre du côté du roy de Portugal qui s'étoit declaré neutre dans la guerre d'Henry contre Pierre, le premier luy demanda ce qu'étoit devenu le second et ce qu'on en disoit. Mathieu l'assûra que Pierre avoit pris le chemin de Bordeaux pour reclamer contre luy le secours

et la protection du prince de Galles, et qu'il étoit necessaire qu'il assemblât au plûtôt son conseil là dessus pour chercher les moyens de parer un coup si redoutable. Cette nouvelle n'accommodoit point les affaires d'Henry, qui avoit interêt d'avoir moins d'ennemis sur les bras; et ce qui luy donna plus d'inquietude ce fut le compliment que luy fit Hugues de Caurelay, l'un des plus braves de son party, luy disant qu'il étoit né sujet du prince de Galles, et qu'il ne seroit plus en état de le servir s'il avoit guerre contre luy, parceque ce seroit un crime de haute trahison s'il étoit pris les armes à la main contre son souverain. Gautier Hüet, Jean d'Evreux, et tous les autres chevaliers anglois luy firent là dessus une même declaration. Henry convint avec eux qu'ils avoient toutes les raisons du monde de garder la fidelité qu'ils devoient à leur prince; mais il les pria de rester toûjours avec luy, tandis que les choses étoient encore brutes et tres incertaines, et de ne le point quiter jusqu'à ce que la guerre eût été tout à fait declarée par l'Angleterre contre luy. Tous ces braves le luy promirent, si bien que toutes les esperances d'Henry ne rouloient plus que sur la valeur de Bertrand Du Guesclin, du Besque de Vilaines et du maréchal d'Andreghem, qui l'assûrerent qu'ilsle serviroient jusqu'au bout contre le roi Pierre sans aucune reserve.

CHAPITRE XX.

De la foudre du ciel qui tomba miraculeusement sur Daniot et Turquant, ces deux scelerats, accusez du meurtre de la reine Blanche, et qui s'en voulurent purger en rejettant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.

Nous avons dit que ces deux Juifs avoient rendu le prince Henry maître de Seville par leur perfidie. La recompense qu'ils en eurent fut une autorité presque souveraine qu'on leur accorda sur les bourgeois de la même ville, dont ils abuserent si fort qu'elle degenera bientôt en tyrannie. Les Juifs se voyans soûs le joug de leurs compatriotes qui ne les traitoient pas mieux que les autres, voulurent le secoüer par une accusation qu'ils intenterent contr'eux, deposans qu'ils étoient les deux seuls auteurs de la mort de la reine Blanche, qu'ils avoient tuée sur son lit, tandis que cette princesse étoit toute seule enfermée dans sa chambre, faisant ses prieres à son Dieu dans le silence de la nuit. Henry qui connoissoit Daniot et Turquant par le seul endroit du bon office qu'il en avoit reçu quand ils avoient tramé la reddition de Seville en sa faveur, fut bien surpris quand il sçut qu'ils avoient été les deux conseillers, et tout ensemble les deux executeurs de l'ordre barbare que Pierre leur donna de faire mourir sa propre femme. Il les fit venir devant luy pour les interroger tous deux sur un crime

si noir, et les menaça de les faire tous deux brûler vifs s'ils luy cachoient la verité de ce detestable attentat. Daniot prit la parole et tacha de se disculper, en disant qu'il étoit bien vray que le roy Pierre l'avoit envoyé comme huissier pour autoriser cette execution par quelque forme de justice, mais qu'il avoit eu tant d'horreur d'un si cruel arrêt qu'il n'avoit pas osé seulement mettre le pied dans la chambre, s'étant contenté de se tenir à la porte aprés avoir essayé cent fois de détourner Turquant de commettre une si grande inhumanité; qu'il étoit là pour rendre ce témoignage à la verité sans rien déguiser de tout ce qui s'étoit passé.

Turquant se voyant chargé par son complice, luy donna le change, avoüant tres sincerement qu'ils avoient été tous deux les meurtriers de cette innocente princesse, et priant Henry de ne le point mettre à la gehenne pour en sçavoir tout le detail, puis qu'il se confessoit criminel et qu'il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas éviter le dernier supplice non plus que Daniot et six autres Juifs qui les avoient secondé pour faire ce coup execrable. Daniot l'interrompit en luy donnant un dementy, soûtenant qu'il n'avoit point entré dans la chambre de cette princesse quand on la fit ouvrir, et qu'il devoit se souvenir de ce qu'il luy dit plusieurs fois que cette bonne et pieuse dame n'avoit point merité d'être si cruellement traitée. Turquant voyant que celuy-cy cherchoit à se tirer d'affaire contre sa propre conscience, qui luy devoit reprocher le crime qu'il avoit commis avec luy, s'éleva contre luy le traitant de menteur, d'impudent et d'effronté, ne pouvant comprendre le front qu'il avoit

de nier un fait plus clair que le jour, dont il marqua tout le detail et toutes les circonstances avec tant d'evidence qu'Henry ne put douter qu'ils ne fussent tous deux complices du même attentat. Bertrand, pour vuider ce different, declara qu'il seroit à propos de les faire tous deux combattre en champ clos, et que celuy qui seroit victorieux de l'autre, seroit reconnu le plus innocent. Henry donna les mains à la proposition de Guesclin, marqua le jour, l'heure, et le lieu que le düel se devoit faire entre ces deux Juifs. Ce prince voulut être le spectateur de ce combat; toute sa Cour eut la même curiosité. Tous les bourgeois de la ville monterent en foule sur les murs pour joüir du plaisir de voir aux mains ces deux miserables qui furent amenez au champ designé. Bertrand fut preposé pour veiller à ce que tout se passât dans ce combat singulier sans aucune supercherie ny de part, ny d'autre. Comme il avoit quelque predilection pour Turquant plûtôt que pour Daniot, il dit au premier que s'il pouvoit tüer son homme, il luy procureroit sa grace. En effet le dernier avoit une mine si patibulaire que tout le monde le condamnoit déja par avance.

Quand on eut fermé le champ de barrieres, on les y fit entrer tous deux, armez de pied en cap et fort avantageusement montez. Ils s'éloignerent de concert pour courre l'un sur l'autre avec plus de force et d'impetuosité. Ils en vinrent, de part et d'autres, aux approches avec une égale furie, se déchargeans d'horribles coups l'un sur l'autre. Turquant fit un si grand effort contre Daniot, qu'il luy perça le bras de son épée, dont le pré fut tout ensanglanté, luy repro-

chant qu'il paroissoit bien qu'il avoit fait un parjure par le public desaveu qu'il venoit de faire, qu'il eût trempé dans la mort de la Reine, et que Dieu découvroit assez son mensonge par la disgrace qui venoit de luy arriver. Aprés s'être bien chamaillez, ils se colleterent avec tant d'acharnement et d'opiniâtreté que le roy Henry, se tournant du côté de Bertrand et de tous les autres spectateurs, ne put s'empêcher de leur témoïgner qu'il admiroit la force et le courage de ces deux coquins, qui ne pouvoient lâcher prise et se tenoient tous deux par le corps à force de bras sans reprendre haleine, et sans que l'un ny l'autre voulût ceder à son adversaire. Mais tandis qu'ils étoient ainsi colez l'un à l'autre, le ciel voulut, par un miracle, faire une justice exemplaire de ces meurtriers. Tous les spectateurs furent bien surpris de voir une épaisse nuée s'étendre dans l'air sur leurs têtes, au travers de laquelle il sortoit des éclairs accompagnez d'un tonnerre qui, faisant un bruit et un fracas horrible, fendit enfin la nuë pour lancer sa flamme et son carreau sur ces deux criminels, qui furent brûlez jusqu'aux os à la veüe de tant de personnes que ce feu voulut épargner, comme s'il eût sçu discerner les innocens d'avec les coupables.

Ce châtiment tout visible de la main de Dieu jetta tant de frayeur dans l'ame de ceux qui le virent, que chacun s'en retourna chez soy tout consterné d'une si terrible avanture. On se disoit l'un à l'autre que la Providence n'attendoit pas toûjours à punir les hommes en l'autre vie, puisque dés celle-cy, le doigt de Dieu s'étoit fait connoître à l'égard de ces deux detestables Juifs, qui ne meritoient plus de voir le jour, aprés

avoir commis une si indigne action sur une princesse dont la conduite innocente avoit édifié toute la cour d'Espagne. Ce miracle fit un si grand effet sur l'esprit de ceux qui en furent les timides témoins, que plus de seize cens, tant Juifs que Sarrazins, demanderent tous le baptême avec le dernier empressement, et firent, pour ainsi dire, une sainte violence aux ministres des autels du vrai Dieu, pour être mis au rang des Chrétiens. Henry, Bertrand et tous les seigneurs de l'armée ne douterent plus de la sainteté de la reine Blanche, puisque Dieu même avoit entrepris de venger sa mort par un miracle qui ne fut pas le seul qui publia ses merites et ses vertus; car il fut secondé de beaucoup d'autres, dans la suite, qui rendirent la memoire de cette princesse recommandable à tous les siecles. Pierre, qui ne fut pas moins son meurtrier que son *mary*, reconnut trop tard l'inhumanité qu'il avoit commise sur elle, et comprit bien que si le ciel avoit fait une si effroyable justice des executeurs de ce crime, il en pendoit encore davantage sur la tête de son auteur. En effet, la deplorable fin de ce prince, que nous apprendrons dans la suite, justifiera sensiblement que tôt ou tard Dieu ne laisse rien d'impuny. Nous allons voir les moyens secrets dont la Providence s'est servie pour châtier ce Roy non seulement cruel, mais impenitent, apostat et et desespéré, qui, n'ayant plus de religion, se plongea malheureusement dans le precipice qu'il se creusa par une conduite toute pleine d'impieté, d'injustice et d'endurcissement.

CHAPITRE XXI.

Du secours que le roy Pierre alla demander au prince de Galles qu'il trouva dans Angoulesme, et du present qu'il luy fit de sa table d'or, pour l'engager dans ses interêts.

Ce malheureux prince, ennuyé de sa mauvaise fortune et se voyant abandonné de tous ses sujets et poursuivy jusques dans les reins par Henry, qu'il regardoit comme un usurpateur, resolut de s'aller jetter entre les bras du prince de Galles qu'il connoissoit assez genereux pour entreprendre de le relever de l'accablement dans lequel il étoit, et de le faire remonter sur le trône. Il s'embarqua donc avec son monde, son argent et sa table d'or couverte d'un tres riche drap dont l'étoffe étoit extremement curieuse et rare. Il commanda qu'on eût à cingler du côté de Bordeaux, parce qu'étant la capitale de la Guienne, il devoit raisonnablement croire que ce prince y faisoit son sejour. Ce fut dans cette esperance qu'il y debarqua, donnant ordre à ses fourriers de prendre les devans et d'aller toûjours marquer son logis dans la ville. Ensuite il monta sur une mule d'Arragon, suivy d'un grand nombre de chevaliers qui luy faisoient cortege chapeau bas, tâchant de cacher son malheur et son inquietude par un exterieur magnifique et superbe. Il demandoit, en passant dans les ruës, si le prince étoit dans la ville : il fut un peu mortifié de ne l'y pas

trouver. Il tira du côté d'Angoulesme, où l'on luy dit qu'il étoit pour lors. L'arrivée d'un Roy fit assez de bruit pour que la nouvelle en vint bientôt aux oreilles du prince, qui ne temoigna pas peu de surprise d'apprendre qu'on eût ainsi dépouillé de ses Etats un si puissant souverain, demandant par quel malheureux canal cette disgrace luy pouvoit être arrivée. Chandos étoit pour lors à sa Cour, et n'avoit pas peu d'accés auprés de son maître. Il s'étonna beaucoup quand il luy dit que Bertrand et les Anglois qui servoient sous luy, avoient fait cette belle manœuvre, et qu'au lieu d'aller faire la guerre dans le royaume de Grenade contre les Sarrazins, ainsi qu'ils l'avoient projetté, tous ces braves avoient changé de resolution tout d'un coup et s'étoient attachez au service d'Henry contre Pierre, qu'ils avoient enfin chassé de ses Etats et contraint de venir, en prince mandiant, reclamer sa protection.

Ce prince fut touché du pitoyable sort de ce Roy, se persuadant qu'il luy devoit prêter la main pour le secourir, et que c'étoit un sanglant affront pour tous les souverains de demeurer les bras croisez et de se montrer insensibles aux disgraces de leurs semblables. Il jura qu'il sacrifieroit toutes choses pour le retablir. Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'on luy dit que le roy Pierre venoit d'entrer dans Angoulesme. Il envoya Chandos au devant de luy pour le recevoir et le faire descendre dans un hôtel qu'on avoit magnifiquement paré pour y loger un si grand Roy. D'abord qu'il apperçut Chandos, il courut l'embrasser, et luy faisant une sincere confidence de ses déplaisirs, il luy raconta toutes les persecutions qu'il avoit souffertes,

et comme il avoit été poussé du trône par les armes de Bertrand et beaucoup de chevaliers anglois qui s'étoient fait un merite de luy arracher le sceptre de gayeté de cœur, pour le mettre dans les mains d'un bâtard qui n'avoit aucun droit à la Couronne. Il ajoûta qu'il avoit été contraint de passer la mer pour venir implorer le secours du plus genereux prince du monde, esperant qu'il ne l'abandonneroit point dans une si grande decadence de ses affaires. Chandos essaya de luy remettre l'esprit en luy faisant part des avances qu'il avoit déja faites en sa faveur, et des bonnes intentions dans lesquelles il avoit laissé son maître pour luy. Ces assûrances calmerent un peu le chagrin de Pierre, que Chandos mena par la main dans les appartemens du prince de Galles, qui, n'attendant pas qu'il vint jusqu'à luy, le voulut prevenir en faisant la moitié du chemin. Cet infortuné Roy luy fit une profonde reverence, faisant voir dans son visage et dans tous ses airs une grande consternation. Ce premier silence fut suivy du triste discours qu'il luy fit de toutes ses disgraces, luy disant qu'un bâtard s'étoit rendu l'usurpateur de tous ses Etats, contre tout droit et justice, appuyé par les armes d'un avanturier breton qu'on nommoit Bertrand Du Guesclin, et par celles de beaucoup de chevaliers anglois qui s'étoient telement acharnez à sa ruine, qu'ils l'avoient reduit au pitoyable état dans lequel il le voyoit, expatrié, chassé de son trône, trahy par ses sujets et banny de son propre royaume par la violence et par l'injustice ; qu'il esperoit donc qu'un si grand et si genereux prince comme luy, seroit touché de l'infortune des souverains en sa personne, et qu'il employeroit ses armes, ses forces et sa valeur

pour empêcher que toute l'Europe n'eût devant les yeux un si pernicieux exemple de perfidie, de trahison, de revolte et d'ingratitude.

Le prince de Galles appercevant que les larmes luy couloient des yeux, et que les sanglots empêchoient qu'il ne prononçât distinctement tout ce qu'il disoit, parut si fort émeü de son discours, que sans luy permettre de l'achever, il luy fit remettre son chapeau sur sa tête, luy disant qu'il alloit tout risquer, et qu'il sacrifieroit sa vie même dans une bataille pour lui mettre la Couronne en main de la même maniere qu'il venoit de luy faire porter son chapeau sur sa tête, pour le faire couvrir. Pierre passa sur l'heure d'une grande douleur dans de grands sentimens de joye quand il vit que le prince de Galles entroit de si bon cœur dans ses interêts. Il luy témoigna qu'il luy seroit redevable de sa Couronne, et que s'il étoit assez heureux pour rentrer dans la jouïssance de ses Etats par son secours, il luy en feroit volontiers hommage, et reconnoîtroit les tenir de luy comme son vassal. Le prince de Galles fit aussitôt apporter du vin dont il le fit servir par des chevaliers, sçachant que Pierre, au milieu de sa chûte, n'avoit rien perdu de sa premiere fierté ; car il avoit un si grand fonds d'orgueil, qu'il ne croyoit pas que tous les souverains de l'Europe luy fussent comparables. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, quatre Espagnols entrerent dans la chambre portans sur leurs épaules cette table d'or dont nous avons déja tant parlé. Quand elle eut été mise à terre, toute la Cour s'approcha pour en admirer la beauté, la richesse et l'éclat. Pierre dit au prince qu'il le supplioit de vouloir ac-

cepter ce present, et que cette precieuse table luy venoit d'Alphonse, son pere, qui l'avoit eüe de son ayeul, auquel elle avoit été donnée pour payer la rançon d'un roy de Grenade qu'il avoit fait prisonnier dans une bataille, et qui n'avoit pû recouvrer sa liberté que par le sacrifice qu'il avoit fait d'une chose si rare et si curieuse.

Le prince s'estima tres-honoré de ce present, et l'assûra qu'il l'en recompenseroit avec usure. Plus il étudioit cette table et plus il en étoit charmé. La joye qu'il en eut ne luy permit pas d'attendre plus long-temps à la faire voir à la princesse sa femme, qui passoit pour la plus belle dame de son siecle. Elle étoit à sa toilette quand on luy vint annoncer ces deux nouvelles à la fois, que le prince son époux avoit promis du secours à Pierre, et que ce Pierre avoit fait present de sa belle table au Prince. Elle comprit bien que ce don leur coûteroit un jour bien cher, et ne put s'empêcher de dire à ses dames d'atour, et à ses filles qui étoient autour d'elle, que ce cruel prince qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa propre femme, ne meritoit pas de recevoir un accueil si favorable dans leur Cour ; que la mort d'une si pieuse Reine crioit vengeance devant Dieu et devant les hommes, et qu'elle s'étonnoit comment son mary se laissoit aller aux cajoleries de cet inhumain, qui ne le payeroit un jour que d'ingratitude.

Cette sage princesse penetrant les grosses suites que cette affaire auroit, donna quelques larmes à l'idée qu'elle se fit de tous les malheurs qu'elle devoit traîner après elle. Son jeune fils, qui fut depuis roy d'Angleterre sous le nom de Richard second, la voyant pleu-

rer, montra dés lors la tendresse de son naturel, en tachant de la consoler de son mieux. Elle prit tant de goût aux caresses que cet enfant luy fit, qu'elle voulut bien essuyer ses pleurs pour l'amour de luy. Comme sa douleur étoit un peu calmée, son chagrin se renouvella par la veüe de cette table funeste qu'un chevalier luy vint presenter de la part de Pierre, roy d'Espagne. Aprés qu'elle l'eut un peu regardée, ce fut pour lors que se souvenant que ce present alloit beaucoup commettre la vie du prince de Galles, son époux, elle tourna la tête d'un autre côté, donnant mille maledictions, non seulement à cette table, mais à la personne qui l'avoit presentée, disant qu'elle leur alloit attirer de fort grands malheurs. Le prince qui croyoit l'avoir bien regalée, faisant transporter dans ses appartemens un meuble si precieux, et s'imaginant qu'elle l'auroit reçu comme le plus bel ornement qui devoit parer son palais, fut fort étonné quand le chevalier luy dit qu'elle n'en avoit aucunement paru satisfaite, et qu'elle avoit souhaité que Pierre n'eût jamais mis le pied dans sa Cour, puisque la protection qu'il luy avoit promise, traîneroit aprés soy une guerre fort perilleuse. « Je vois bien, dit le prince de « Galles, qu'elle voudroit que je demeurasse toûjours « auprés d'elle sans jamais sortir de sa chambre. Il faut « qu'un prince qui veut eterniser son nom cherche « les occasions de se signaler dans la guerre, et rem« porte beaucoup de victoires pour se faire un nom « considerable dans la posterité, s'endurcissant à tous « les dangers, comme firent autrefois *Roland, Oli« vier, Ogier, les quatre Fils Aimon, Charlemagne, « le grand Leon de Bourges, Juon de Tournant,*

« *Lancelot, Tristan, Alexandre, Artus et Gode-*
« *froy*, dont tous les romans racontent le courage,
« la valeur et l'intrepidité toute martiale et toute he-
« roïque, *et par saint George en qui je croy, je ren-*
« *dray Espengne au droit heritier; ne ja bastart n'en*
« *tendra qui vaille un seul denier et ad ce deussent*
« *bien garder toys princes et barons : car autant leur*
« *en pent aux nez.* »

Ce prince se disposa donc à se mettre en campagne en faveur de Pierre, envoyant ses depêches par tout, et donnant le rendez-vous à Bordeaux où se devoit faire l'assemblée de ses troupes : et pour faire un corps d'armée fort considerable, il manda tout ce qu'il avoit de gens d'élite, les gendarmes et les archers les plus braves et les plus determinez, avec des ordres fort pressans et fort precis de ne pas differer d'un moment à se rendre à cette capitale au jour qu'il avoit marqué. Car il témoignoit tant d'empressement là dessus, qu'il sembloit que cette guerre luy tenoit plus au cœur que toutes les autres qu'il avoit entreprises, et qu'il n'y avoit point de gloire pareille à celle qu'il pouroit remporter s'il retablissoit sur son trône un Roy banny de ses Etats, et chassé par des sujets perfides et rebelles. Ce qui luy donnoit encore plus de chaleur à monter au plûtôt à cheval, c'est qu'il avoit un fonds de jalousie contre Bertrand, dont il apprehendoit que la reputation n'effaçât celle qu'il avoit acquise dans tous les avantages qu'il avoit eu sur les François, particulierement dans la fameuse journée de Poitiers, qui luy avoit fait prendre un Roy dans cette bataille. Il croyoit que s'il pouvoit en retablir un autre, ce seroit un honneur pour luy, qui n'auroit point encore eu d'exemple.

CHAPITRE XXII.

Des lettres de cartel dont le prince de Galles envoya défier Henry, avec menaces aux Anglois qui servoient sous luy, de confisquer leurs biens, et de les punir comme criminels de haute trahison, s'ils ne le quitoient.

Le prince de Galles prit si fort à cœur la protection de Pierre contre Henry, qu'il en fit tout son capital. Il écrivit là dessus des lettres si fortes à tous les seigneurs qui dépendoient de luy, que chacun n'osa pas balancer un moment à le venir joindre. Le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, Chandos, Aimery, Guillaume et Jean de Felton, les senéchaux de Poitou et de Bordeaux, le comte de Pembroc et grand nombre de chevaliers, se rendirent auprés de luy. Le duc de Lancastre passa la mer avec beaucoup de gendarmes et d'archers, pour grossir ses troupes. On ne vit jamais une armée si leste ny si complette. C'étoit un plaisir de voir la fierté, l'adresse et la contenance de ceux qui la composoient. Il sembloit que ce prince avoit envie de marcher à la conquête de toute l'Europe, tant il avoit fait de preparatifs pour cette expedition. Mais avant que d'ouvrir cette guerre, il voulut braver Henry en personne, en luy depêchant un gentilhomme qu'il fit porteur d'une lettre par laquelle il le défioit et le provoquoit à un combat singulier, disant qu'il vouloit tirer raison de l'outrage qu'il avoit fait au roy

Pierre, son parent, qu'il avoit dépoüillé de ses Etats par violence et par injustice, et que s'il n'avoit pas assez de cœur pour accepter le party qu'il luy proposoit, il luy commandoit de sortir au plutôt de l'Espagne, et de deguerpir toutes les villes et tous les châteaux dont il s'étoit emparé par felonnie, le menaçant que s'il n'obeïssoit sur l'heure, il viendroit fondre sur luy pour l'accabler par une si formidable armée, qu'il ne pouroit pas se defendre de tomber dans ses mains et de mourir avec tous les siens, ausquels il ne feroit aucun quartier; qu'à l'égard des Anglois qui combattoient sous ses enseignes, s'ils ne revenoient dans le jour qu'il leur marquoit, il les traiteroit tous comme des traîtres, confisqueroit tous les biens qu'ils possedoient en Angleterre, et les feroit condamner à la mort.

La lecture de cette lettre deconcerta fort Henry, qui fit aussitôt appeller Bertrand, pour luy communiquer une affaire de cette importance. Ce prince tomba dans un si grand abbattement de cœur, qu'il n'avoit presque pas la force de parler, et ce qui luy causoit encore plus d'embarras, c'est qu'il se voyoit obligé de laisser aller les Anglois, en qui consistoit la principale force de ses troupes, jugeant bien que leur retraite alloit beaucoup les éclaircir. Mais Bertrand, que rien n'étoit jamais capable d'ébranler, luy dit qu'il ne falloit point se laisser intimider des menaces de ce fanfaron; qu'il avoit encore bien du chemin à faire avant qu'il pût retablir Pierre dans ses Etats, puis qu'il auroit en tête plus de cent mille hommes à combattre *et maudit soit-il qui s'esbahira.* Ce discours diminua beaucoup la crainte et la consternation d'Henry, qui

se reposoit beaucoup sur le courage, l'experience et la fidelité de ce general, qui seul valoit une armée toute entiere. Hugues de Caurelay, chevalier anglois, vint prendre congé de ce prince, luy témoignant le déplaisir qu'il avoit de ce qu'il se voyoit obligé de quitter son service, l'assûrant que sans ce severe ordre qu'il avoit reçu de son maître, il se seroit fait un merite de continuer jusqu'au bout; et se tournant en suite du côté de Bertrand, il l'embrassa pour la derniere fois, le priant qu'ils se separassent bons amis, et que si dans le partage qu'ils avoient fait ensemble des dépoüilles qu'ils avoient gagnées dans les combats et par droit de guerre, il avoit plus reçu que luy, il étoit prêt de le dédommager avant que de partir. Comme Bertrand étoit fort genereux, il l'interrompit là dessus, luy disant qu'il ne vouloit pas descendre dans tout ce détail, et qu'il falloit qu'ils demeurassent tous deux quites et bons amis; qu'au reste, quoyque cette separation luy fût fort sensible, il le loüoit du zele et de la fidelité qu'il avoit pour son prince, pour qui l'on devoit tout sacrifier.

Henry se posseda le mieux qu'il luy fut possible, quand il vit sortir de sa Cour et de son armée tant de braves chevaliers anglois qui l'avoient servy jusqu'à lors avec tant de succés. Il les voulut regaler de presens, aprés leur avoir témoigné qu'il ne perdroit jamais le souvenir de tant de belles actions qu'ils avoient faites en sa faveur; mais ils le remercierent de toutes ses honnêtetez, s'estimans trop bien recompensez de la gloire qu'ils avoient acquise en portant les armes pour luy. Les choses s'étant ainsi passées avec une satisfaction reciproque, Henry tint conseil avec Bertrand et

les autres seigneurs, pour sçavoir quelle conduite il devoit garder à l'égard du prince de Galles et de toutes les bravades qu'il luy avoit fait, pour appuyer les interêts d'un renegat et d'un meurtrier qui ne s'étoit pas contenté d'abjurer la religion chrétienne, mais s'étoit rendu l'execration de toute l'Europe par le coup detestable qu'il avoit fait faire à deux Juifs sur la personne de sa propre femme, qu'il avoit eu l'inhumanité d'immoler au caprice et à la jalousie de sa concubine. Bertrand le conjura de ne point perdre cœur et de compter non seulement sur luy, mais sur tant de braves qui luy restoient encore, et qui ne craindroient point de sacrifier leur vie pour le maintenir dans le trône sur lequel ils l'avoient placé. Mais il ne put pas s'empêcher de luy dire, tout bas à l'oreille, qu'il apprehendoit que les Espagnols, dans l'occasion, ne se dementissent beaucoup et ne fissent pas bien leur devoir. Il falut pourtant dissimuler cette crainte et faire toûjours bonne mine, comme si l'on ne doutoit pas du courage et de la generosité de ceux de cette nation.

Ce prince assembla donc de tous côtez le plus de forces qu'il luy fut possible, mandant les archers, les gendarmes et les arbalêtriers pour renforcer son armée. Ce luy fut un spectacle fort agreable, quand il vit venir vingt mille hommes de Seville seule, dix mille de Burgos, autant de Sarragosse, si bien que toutes ses troupes pouvoient monter, avec ce qu'il avoit déja, jusqu'à soixante mille hommes. Il falloit voir le superbe attirail des tentes, pavillons, munitions de guerre et de bouche que cette armée traînoit aprés elle. L'avant-garde étoit commandée par le Besque de Vilaines, et

le maréchal d'Espagne marchoit à la tête du second corps, ayant à ses côtez le comte d'Aine, prince d'Arragon, tous deux suivis de gens fort lestes et qui paroissoient fort determinez. Le prince de Galles venoit aussi de son côté dans une fort belle ordonnance, comptant dans son armée plus de dix sept mille hommes d'armes, sans le grand nombre d'arbalêtriers genois qui servoient dans ses troupes, et qui tiroient avec tant de justesse et de force, que leurs coups étoient sûrs. Tous ces grands apprêts promettoient un fort grand fracas des deux côtez. Le prince de Galles demanda passage au roy de Navarre sur ses terres, et des vivres, en payant; on n'osa pas les luy refuser, de peur qu'il n'y fît des hostilitez et ne s'emparât des meilleures places de ce royaume, pour s'en assûrer la domination, sous pretexte qu'on n'auroit point eu d'égard à sa demande. Le passage luy fut donc ouvert; mais il trouva peu de quoy subsister dans un païs si maigre ; ce qui fit soufrir à ses troupes d'étranges incommoditez : les païsans même, avoient la malice d'enfoüyr sous terre leurs bleds et leurs provisions, afin que ces étrangers en manquassent, et qu'il ne leur prit aucune envie de faire chez eux un plus long sejour. Guillaume Felton, qui commandoit l'avantgarde angloise, fit dans la Navarre des dégâts horribles, pillant, ravageant par tout sur sa marche, et faisant enlever par ses gens, bœufs, vaches, moutons et tout ce qu'ils trouvoient sous leur main.

Bertrand envoya toûjours devant quelques espions à l'armée du prince de Galles, pour apprendre ce qui s'y passoit et quel mouvement elle faisoit. On luy rapporta qu'on n'avoit jamais veu de si belles troupes,

mais qu'elles étoient fort attenuées par la faim qu'elles enduroient. Il demanda comment on appelloit celuy qui étoit à la tête de l'avantgarde : on luy repondit que c'étoit Guillaume Felton, qui n'avoit pour lors avec luy que six cens lances seulement, et qu'il s'étoit fort écarté du reste de l'armée. Bertrand renvoya les mêmes espions sur leurs pas, avec ordre de le venir trouver à *Nadres* ou *Navarrette*, pour luy rendre compte de ce qu'ils auroient nouvellement découvert dans l'armée du prince de Galles. Tandis qu'il étoit dans l'impatience de sçavoir ce qui s'y passoit, il s'entretenoit avec le Besque de Vilaines des forces qu'ils avoient pour tenir tête à leurs ennemis. Celuy-cy voyant la contenance fiere de tant d'Espagnols qui s'étoient rangez sous les enseignes d'Henry, s'en promettoit beaucoup; mais Bertrand luy fit là dessus confidence de son sentiment, en luy declarant qu'il comptoit peu sur ces sortes de gens qui avoient moins de cœur que de faste, et qu'il étoit à craindre qu'ils ne leur saignassent du nez dans l'occasion; qu'il n'avoit aucune bonne opinion de leur bravoure pretenduë; qu'il apprehendoit enfin qu'ils ne prissent la fuite et ne les laissassent tout seuls soûtenir le choc des Anglois. Il ne put même dissimuler la crainte qu'il avoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui le feroit cruellement mourir, s'il étoit assez malheureux pour ne se pouvoir pas sauver, en cas qu'il perdît la bataille, disant qu'il aimeroit bien mieux être prisonnier luy même, puisque le payement d'une bonne rançon luy pouroit procurer le recouvrement de sa liberté; mais qu'il n'en ïroit pas de même d'Henry, qui ne sortiroit jamais vif des prisons de son ennemy.

Pendant qu'ils faisoient tous deux toutes les reflexions necessaires sur l'assiette de leurs affaires, leurs espions leur vinrent dire que Guillaume Felton faisoit de grands ravages par tout où il passoit. Bertrand se mit en tête qu'on pouroit bien charger ces fourrageurs et les surprendre lors qu'ils y penseroient le moins. Aprés qu'il eut fait agréer cette resolution par le maréchal d'Espagne, ils se mirent en marche les enseignes baissées, de peur que les Anglois ne les découvrissent, et détacherent quelques coureurs (dont il y en avoit un qui sçavoit l'Anglois) pour reconnoître leur mouvement et se pouvoir aboucher avec eux avec moins de soupçon. Celuy-cy sous le privilege de sa langue se mêla dans les troupes de Guillaume Felton, qui venoit de faire un butin de prés de trois mille bêtes à cornes, dont il pretendoit ravitailler l'armée du prince de Galles qui mouroit de faim. Bertrand, voulant donner dessus, partagea son monde en trois bandes, qu'il mit en embuscade dans un bois; mais il ne put si bien concerter son entreprise que les coureurs anglois, qui étoient alertes, ne découvrissent une partie de ses gens dans le mouvement qu'ils faisoient, dont ils allerent donner aussitôt avis à Guillaume Felton, qui leur demanda si les Espagnols qu'ils avoient apperçus étoient en grand nombre. Ils luy dirent qu'ils étoient pour le moins autant qu'eux. Felton declara que si ces gens là n'étoient qu'Espagnols, il ne reculeroit pas pour eux, et qu'il esperoit en avoir bien meilleur marché que si c'étoient des François, parce que les premiers avoient plus de fierté que de bravoure, et que les seconds avoient l'un et l'autre. Il voulut sçavoir si Bertrand étoit de la

partie; car il le craignoit beaucoup, et ne doutoit point que s'il tomboit une fois dans ses mains il auroit une peine incroyable à se racheter.

C'est ce qui luy fit donner de nouveaux ordres afin qu'on sçût positivement à quelles gens il avoit à faire, si c'étoient Espagnols ou François. Les coureurs qu'il dépêcha pour en sçavoir la verité, rencontrerent le comte d'Aine, qui se détacha tout exprés pour leur demander ce qu'ils cherchoient. Ils luy dirent que Guillaume Felton les avoit envoyez pour sçavoir si Bertrand étoit là en personne. Le Comte répondit que non, que c'étoit luy seul qui, comme prince né d'Arragon, commandoit ce petit corps d'Espagnols qu'ils voyoient, et qui ne demandoient qu'à combattre contre les Anglois. Ce cavalier répondit qu'ils auroient bientôt satisfaction là dessus. Bertrand sçachant que Felton le croyoit fort loin de là, se tint à couvert dans son embuscade en attendant l'occasion de faire une sortie sur son ennemy. Les Anglois se persuadans que la defaite des Espagnols ne leur coûteroit pas beaucoup, se presenterent en bataille comme s'ils marchoient à une victoire certaine, et quand ils se virent assez prés des Espagnols, ils mirent pied à terre, faisans voltiger leurs enseignes et leurs drapeaux avec une fierté de conquerans. Les Espagnols firent aussi de leur côté fort bonne contenance. Ces deux petits corps d'armée se tinrent si serrez qu'ils ne pouvoient entrer l'un dans l'autre, et disputerent longtemps le terrain pied à pied sans qu'on pût sçavoir à qui demeureroit l'avantage, quand Bertrand fit une irruption sur les Anglois à la sortie de son embuscade, et les prit en flanc avec tant de furie qu'il

les tailla tous en pieces, en tua grand nombre, dont Felton fut un des premiers, et contraignit les autres de gagner au pied et de traîner le débris de leurs troupes battuës jusqu'au camp du prince de Galles, qui fut bien étonné de cette déroute, où son general avoit laissé la vie.

Pierre à cette nouvelle donna mille maledictions à ce Bertrand, qui luy avoit toujours été si fatal et qui avoit fait toute cette facheuse execution. Le comte d'Armagnac prit la liberté de representer au prince qu'ayant une armée si nombreuse elle ne pouroit pas encore subsister ny vivre trois jours dans un païs si maigre et si ruiné; qu'il valloit donc bien mieux mourir de l'épée de leurs ennemis que de la faim cruelle qui les consumoit. Chandos et les autres seigneurs appuyerent ce sentiment. Tandis *qu'ils deli*beroient ensemble, Bertrand prit le party de *s'en re*tourner à Navarrette avec ses prisonniers et son butin. La joye d'Henry ne fut pas petite quand il apprit ce premier succés de ses armes, et que les Anglois manquans de provisions et de vivres seroient bientôt à bout. Guesclin luy conseilla de ne rien hasarder, puisque la famine seule pouvoit faire perir toute cette grande armée, qui seroit dans peu détruite par elle même. Il luy fit comprendre qu'ils n'avoient qu'à se retrancher dans de bons fossez et mettre les charrois devant eux, et qu'avec ces deux précautions ils seroient entierement inaccessibles à leurs ennemis, qu'ils verroient avant qu'il fût trois jours se débander et se separer les uns des autres pour aller chercher dequoy vivre dans un païs plus reculé; qu'alors quand ils seroient ainsi dispersez et marchans sans rang et sans

discipline et tout attenüez de la faim, l'on pouroit leur courre sus, les charger et n'en pas laisser dix ensemble.

Le comte d'Aine, voulant faire le brave et l'intrepide, ne goûta pas un avis si sage. Il luy sembla que Bertrand ne l'avoit donné que dans la crainte d'en venir aux mains dans une bataille; il luy reprocha même qu'il avoit peur. Cette parole indiscrette piqua Bertrand jusqu'au vif; il dit tout en colere, *par ma foy se nous combatons demain nous serons desconfiz et avendra grant meschief sur le Roy*. Cependant pour faire voir que ce n'étoit point la crainte ny la lâcheté qui luy faisoit tenir un pareil discours, il protesta que puisque le Comte avoit eu le front de l'en accuser, on donneroit le lendemain bataille, dans laquelle il payeroit si bien de sa personne qu'il s'y feroit prendre ou tüer, et qu'on verroit qui des deux, ou du comte ou de luy, s'aquiteroit mieux de son devoir. Henry, qui connoissoit le caractere de Bertrand, que la mort ny tous les dangers n'étoient point capables d'ébranler, en voulut revenir à son sentiment et ne rien tenter mal à propos; mais Guesclin se sentant trop choqué du peu de justice que le Comte luy avoit fait de croire que le cœur luy manquoit, dit qu'il avoit fait serment de combattre, et qu'il y auroit bataille le lendemain. On éprouva depuis que Bertrand n'avoit rien avancé, dans le conseil d'Henry, que de fort judicieux et fort pratiquable, et qu'en effet, si le comte d'Aine ne luy eût pas ainsi rompu en visiere, et qu'on eut laissé les ennemis aux prises avec la faim seule, le prince de Galles et toute son armée auroient été sur les dents au bout de trois

jours, et peut-être que de tous ces Anglois il n'en seroit pas resté trois pour annoncer en Angleterre une si funeste nouvelle.

CHAPITRE XXIII.

De la victoire que le prince de Galles remporta prés de Navarette en faveur de Pierre sur Henry et Bertrand, qui fut pris dans cette journée.

La famine avoit tellement abbattu l'armée du prince de Galles, qu'il luy falloit necessairement ou combattre ou mourir. Ce besoin extreme luy fit prendre la resolution d'en venir aux mains. Il donna le commandement de l'avantgarde à son frere le duc de Lancastre, qu'il mit à la tête de quatre mille hommes d'armes. La banniere du Duc étoit portée par un chevalier des plus braves et monté sur une belle mule, pour se faire mieux reconnoître et distinguer. Hugues de Caurelay, Nicolas d'Aubericourt, Gautier Hüet, Jean d'Evreux et Thomas d'Agorne, secondoient, dans ce premier corps d'armée, le duc de Lancastre, et menoient avec eux cinq cens archers tous gens de trait et dont ils se promettoient une fort grande execution. Le captal de Buc commandoit la bataille; il avoit avec soy les seigneurs les plus aguerris, Aimerion, le senechal de Bordeaux, Garnier d'Aubecote, et Othon son frere, le comte de Monleson, le comte de Lisle, le sire de Pons, le sire de Mucidan, Foucaut d'Ar-

ciart (1), et quatre mille hommes d'armes, à la tête desquels on le mit, qui luy furent tous d'un fort grand secours. Le prince de Galles essaya de l'encourager de son mieux à bien faire, luy disant qu'il se promettoit tout de sa valeur et de son experience. Le captal l'assûra qu'il n'avoit jamais eu plus de démangeaison de joüer des mains que dans cette journée. Chandos (2) fut chargé de mener l'arriere garde; c'étoit un fameux capitaine qui s'étoit signalé dans les guerres d'Edouard III, et dans celles que le prince de Galles avoit faites en France : il luy donna quatre mille hommes d'armes à commander, et luy dit que s'il y en avoit aucun qui fit mine de branler ou de prendre la

(1) Suivant les historiens de Du Guesclin, il faut lire *Archiac* au lieu de *Arciart*.

(2) Les troupes étoient prêtes de marcher, et on alloit sonner la charge, quand Jean Chandos quitte inopinément sa place pour venir auprès d'Edouard et de dom Pedre. Leur aiant fait une profonde révérence, il présente au prince de Galles, son maître, une banniere roulée, et lui dit: « Monseigneur, je suis chevalier, il y a long-temps, « et par vos bienfaits je suis graces à Dieu, devenu assez puissant et « assez riche en terres, pour être chevalier *Banneret;* j'ai dans l'étendue de mes fiefs plusieurs chevaliers et plusieurs écuyers pour accompagner et servir ma banniere, si vous m'accordés cette qualité. » Sur cela le prince prit cette banniere que tenoit Chandos, et l'aiant donnée au roi dom Pedre, il le pria de la déploier; ce que le Roi fit. Elle étoit chargée de l'écusson de ses armes, qui étoient d'argent au *pal fiché de gueules*. Dom Pedre en la lui rendant, lui dit: « Voilà, brave connétable, votre banniere que je vous rends déploiée..... Vous êtes chevalier banneret. » Chandos la porta aux gentils-hommes ses vassaux. Il leur dit : « Messieurs, cette banniére « est à vous; il y va de votre honneur, autant que du mien, qu'on la « voie le plus avant parmi les ennemis, et qu'elle soit généreusement « conservée. » Tous jurerent de faire leur devoir en braves gens; et Chandos la confia à un gentil-homme nommé Guillaume Alery. (*Du Chastelet*, p. 129.)

fuite, il ne falloit point balancer à luy couper aussitôt la tête. Chandos jura qu'il ny manqueroit pas aussi.

Ce prince, pour les rendre tous encore plus intrepides et plus determinez, ajoûta qu'il leur falloit tous aller chercher à dîner dans Navarrette, et passer pour cela sur le ventre à leurs ennemis, puis qu'il ny avoit point d'autre party à prendre dans le besoin pressant qu'ils avoient de manger, pour ne pas mourir de la faim qui les travailloit. En effet, les Anglois affamez se disoient les uns aux autres qu'ils auroient donné volontiers vingt marcs d'argent pesant pour un morceau de pain. Le prince de Galles voulut commander le corps de reserve. Il avoit auprés de soy le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le comte de Pembroc et beaucoup d'autres chevaliers de marque et de distinction qui faisoient tous fort bonne contenance. Ce prince couroit de rang en rang, et recommandoit à chacun de ne faire aucun quartier aux Espagnols, et de n'en prendre point à rançon, de quelque condition qu'il fût, si ce n'étoit Bertrand, le maréchal d'Andreghem et les François pour qui l'on pouroit avoir quelques égards et quelque indulgence : enfin, pour les animer tous à bien faire, il leur dit que le roy Pierre, dont ils avoient épousé la querelle, alloit être le spectateur de leur bravoure, et qu'il la recompenseroit par des bienfaits proportionnez au service qu'ils luy rendroient. Toutes les choses étant ainsi disposées pour faire journée, Chandos prit la parole et dit au prince que les Espagnols ne paroissoient pas, et qu'apparemment ils attendoient que le soleil fût levé pour se faire voir.

On dépêcha sur l'heure un trompette vers Bertrand

et ses gens, pour leur declarer que s'ils refusoient la bataille, on les viendroit charger jusques dans leurs retranchemens. Cet homme fut à toute jambe prés de Navarrette, où rencontrant Henry, Bertrand, le comte d'Aine, le maréchal d'Andreghem, Guillaume de Lannoy, Guillaume Boitel, le maréchal d'Espagne et tous les autres commandans, il leur annonça mot pour mot tout ce qu'il étoit chargé de leur dire, et les pria de luy donner là dessus une prompte réponse. Bertrand luy voulant donner le change, luy demanda s'ils n'avoient pas bien faim dans leur camp, ajoûtant que s'il en avoit été crû, l'on les auroit tous fait perir sans être obligé de combattre; mais qu'il n'étoit plus temps de prendre contre eux ce party. Le trompette luy repondit : *Par ma foy il n'y a celui en nostre ost, qui n'eust bien tost mengié deux œufs pelez, se il les tenoit.* Bertrand ne se pouvant tenir de rire, luy fit aussitôt apporter du vin qui fut un grand regal pour luy. Quand il en eut bien beü, Guesclin voulut sçavoir ce que, dans le camp des Anglois, pouroit bien coûter une bouteille de semblable vin. Le cavalier luy dit de bonne foy qu'ils n'en avoient point, et qu'on n'étoit pas en peine d'y faire choix du bon ou du mechant, puisque le jour même de Pâques, qui seroit le lendemain, l'on n'y en boiroit point du tout. Enfin Bertrand, pour ne le point retarder d'avantage, luy commanda de dire au prince de Galles qu'on ne refusoit point le combat, et qu'on luy donneroit là dessus plus de satisfaction qu'il n'en esperoit. Il rangea tout aussitôt ses troupes en bataille. Il choisit dix mille Espagnols des mieux faits, qu'il posta fort avantageusement, mettant tout exprés une riviere à leur dos pour leur faire

perdre l'envie de fuir, et leur inspirer celle de bien combattre. Ils faisoient si belle montre, qu'il sembloit que les Anglois ne pouroient pas tenir contre eux, et qu'il n'y avoit point d'armée, si forte qu'elle fût, qui pût resister à des gens si lestes et si determinez.

Bertrand, qui ne se payoit point de toute cette belle apparence, voulut pressentir le maréchal d'Andreghem sur ce qu'il en pensoit. Celuy-cy luy declara qu'il croyoit que ces gens seroient d'une grande execution dans une bataille, et vendroient à leurs ennemis cherement leur vie. Guesclin secoüant la tête, répondit qu'il n'en attendoit pas grand chose, et qu'il apprehendoit qu'ils ne lâchassent le pied dans l'occasion. Cependant Henry comptoit beaucoup sur vingt mille arbalêtriers genois qui servoient dans ses troupes; et pour les engager à bien faire, il leur remontra que la victoire leur coûteroit peu, puis qu'ils alloient combattre des gens affamez qui pouvoient à peine soûtenir les armes qu'ils portoient; qu'avec un peu d'effort ils pouroient affermir sur sa tête la Couronne que Pierre luy vouloit disputer; qu'il leur croyoit à tous trop de cœur et de resolution pour penser à jamais reculer, et que s'ils étoient assez lâches pour en venir là, qu'il ne pardonneroit à pas un d'eux tous qu'il feroit pendre sans remission, sans même épargner là dessus leurs femmes et leurs enfans; enfin que ceux qui payeroient bien de leurs personnes seroient fort bien recompensez. Ces Genois luy témoignerent qu'il éprouveroit bientôt jusqu'où pouvoit aller leur courage et leur fidelité, le conjurant de bannir là dessus toutes les arriere-pensées qui pouroient tomber dans son esprit. Bertrand qui ne se trompoit jamais dans

ses pressentimens, tint conseil avec le Besque de Vilaines et le maréchal d'Andreghem sur ce qu'ils auroient à faire.

Ils furent tous d'avis de ne se point separer les uns des autres, et de faire des Bretons et des François un petit corps qui n'auroit avec les Genois et les Espagnols aucune communication dans cette journée. Bertrand se mit à la tête de sept cens bons hommes seulement, et commença par faire sonner la trompette comme le signal du combat qu'on alloit donner. Les deux armées firent un mouvement de part et d'autre pour venir aux approches. Les Anglois s'avancerent au nombre de trois mille archers pour tirer sur les Espagnols qu'ils se promettoient bien de defaire.

Jamais armée ne parut plus belle que celle d'Henry; car outre vingt mille chevaux espagnols, dont les escadrons étoient tout de fer, il avoit vingt mille arbalêtriers genois et trente mille fantassins espagnols : aussi ce prince tout fier de se voir à la tête de tant de belles troupes, voulut ouvrir le combat en chargeant le corps d'armée que commandoit le captal de Buc. Il entra dans les rangs de ce general le sabre à la main, dont il fit une si grande execution, qu'il tua plus de dix personnes ausquelles il fit dabord mordre la poussiere, et s'enfonça toûjours davantage dans les escadrons ennemis avec une intrepidité surprenante, et poussa son cheval avec tant de force, qu'il passa tout au travers d'un gros corps de troupes sans être tué, ny pris, ny blessé. Bertrand qui voyoit ce prince se commettre si temerairement, et s'exposer comme un avanturier, apprehenda qu'il ne demeurât engagé sans se pouvoir tirer d'affaire. Ce fut la raison pour

laquelle il partit de la main avec le Besque de Vilaines pour l'aller dégager; mais ils furent agreablement surpris quand ils le virent revenir sur ses pas pour les réjoindre. Guesclin prit la liberté de lui dire qu'il ne devoit pas hasarder ainsi sa vie comme celle d'un simple soldat, et qu'il falloit qu'un prince comme luy travaillât à se ménager davantage. Mais Henry luy fit connoître qu'il aimoit mieux se faire tuer dans une bataille que de se laisser prendre, de peur que Pierre ne luy fît en suite porter sa tête sur un échafaut. Chandos, à la tête de ses Anglois, faisoit cependant les derniers efforts contre les Espagnols qu'il ouvrit à force de dards et de flêches. Bertrand qui vit le peril de leurs troupes, tourna tout aussitôt de ce côté là, suivy de ses sept cens hommes, et se mêla bien avant dans la bataille, se faisant passage à grands coups de sabre, et charpentant par tout avec tant de rage et de furie, qu'il abbattoit tout ce qui se trouvoit sous l'effort de son bras. Les gens qui le suivoient, animez d'un si grand exemple, se jettoient à corps perdu sur leurs ennemis, et se faisoient jour au travers de tous les obstacles qui se presentoient, si bien qu'il sembloit que ce fût une troupe de lions déchaînez qui ne respiroient que le sang et que le carnage.

Le captal de Buc qui les apperçut se souvint de la bravoure qu'ils avoient fait paroître à la bataille de Cocherel où il avoit été pris, et, craignant de tomber dans le même malheur il defendit à ses gens d'éprouver leurs forces contre ces gens là, leur commandant de tourner leur pointe contre les Espagnols, dont ils auroient meilleur marché que de ces François qu'il étoit impossible d'entamer, ny de rompre. Cette pe-

tite troupe se signala plus toute seule, sous la conduite de Bertrand, du Besque de Vilaines, de Guillaume Boitel et du maréchal d'Andreghem que tout le reste de l'armée. Jean de Chandos faisoit aussi beaucoup de fracas contre les Espagnols, dont il fit une grande boucherie suivy de ses Anglois. Mais le maréchal d'Espagne arréta sa fougue et sa saillie par un coup d'épée dont il renversa mort par terre son chambellan, pour lequel il avoit une affection toute particuliere. Ce malheur le jetta dans une si grande rage qu'il fit attaquer ce Maréchal de tous côtez, et l'on s'acharna si fort sur luy qu'il fut bientôt abbattu par terre, dont il ne se seroit jamais relevé, s'il n'eût été promptement secouru par Henry, qui, le voyant dans ce peril, poussa son cheval et fendit la presse pour venir à luy, ce qu'il fit avec tant de succés, qu'il le remit bientôt sur ses pieds, en luy témoignant l'estime qu'il faisoit de son courage et de sa valeur; et tous deux repousserent Chandos assez loin, soûtenus de quelques braves qui ne les abandonnoient point.

Le prince de Galles voyant le combat assez engagé voulut être de la partie, s'avançant avec ses gens et faisant sonner ses trompettes d'argent, dont le bruit s'étendoit bien loin, disant qu'il vouloit exposer sa vie pour remettre la Couronne sur la tête du roy Pierre, qu'un bâtard luy avoit ravy. Il apperçut toute la cavalerie espagnole qui se tenoit fort serrée. Ce fut à elle qu'il voulut aller, enseignes déployées où l'on voyoit arborez les lys de la France et les leopards d'Angleterre. Il étoit accompagné du roy Pierre, du comte d'Armagnac, du sire d'Albret, des senéchaux de Poitiers et de Bordeaux, du sire de Muci-

dan, du comte de Lisle et des seigneurs de Pons, d'Auberoche et de la Reole. Il avoit bien six mille hommes d'armes à sa suite, tous gens d'élite, et qui se promettoient bien de faire un grand fracas dans une mêlée. Les Espagnols qu'il vouloit attaquer étoient plus forts que luy, car il étoient bien dix mille sans un autre corps de semblable nombre que l'on avoit posté tout auprés pour les secourir en cas de besoin. Le roy Pierre qui brûloit du desir de se venger de ses infidelles sujets de Seville, de Burgos et de Tolede, dont il voyoit les drapeaux au milieu de ses ennemis, supplia le prince de Galles de luy permettre de commencer l'attaque contre ces rebelles qui l'avoient dépoüillé de ses Etats, pour en revêtir un bâtard; et, suivant les mouvemens et les saillies de sa colere, il poussa son cheval, en desesperé, tout au travers d'eux, les ménaçant de les faire tous brancher aux arbres de la forêt voisine. Ces laches ne firent aucune resistance, et se mirent aussitôt à fuir du côté de la riviere qu'ils avoient à leur dos sans oser jamais tourner visage. Le prince de Galles voulant profiter du desordre dans lequel une terreur panique les avoit jetté, les fit poursuivre par ses gens la lance dans les reins qui les perçoient d'outre en outre comme des infames, qui n'avoient pas le cœur de se retourner pour voir en face l'ennemy.

La peur qui leur donnoit des aîles, en fit jetter plusieurs dans la riviere, qui furent suffoquez dans les eaux, aimans mieux se laisser noyer que de souffrir la douleur que la pointe des lances et des épées leur pouvoit causer. Ce corps de reserve destiné pour les secourir, s'alla cacher dans le fonds d'un bois, dans la

crainte de tomber dans les mains des Anglois, dont l'intrepidité les étonnoit beaucoup : si bien que toute cette armée qui paroissoit si formidable, se dispersa toute d'elle même, et fut tout à fait dissipée. Gautier Hüet tüa plus de trente Espagnols dans l'eau, qu'il assommoit à coups de haches, et les faisoit plonger dans le fonds de la riviere, afin qu'ils n'en pûssent échapper. Henry voyant toute cette déroute ne sçavoit quel party prendre, et ne pouvoit fuir sans être bientôt apperçû. C'est ce qui l'obligea de faire toûjours bonne mine, et de rester sur le champ de bataille en attendant quelque favorable occasion de se dégager. Quand Bertrand eut appris la lâcheté des Espagnols, qui bien loin de rendre aucun combat, avoient aussitôt pris la fuite, il fit convenir le Besque de Vilaines qu'il ne s'étoit pas trompé dans le pressentiment qu'il en avoit eu ; mais comme il apprehendoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui l'auroit fait cruellement mourir, il partit aussitôt de la main pour le chercher et le tirer du danger dans lequel il pouvoit être, et fendant la presse à grands coups d'épée se fit jour au travers des troupes ennemies pour joindre ce prince, et prenant son cheval par la bride, il le tira de la mêlée, luy disant qu'il eût à se sauver au plûtôt, parce que tout étoit perdu (les vingt mille Espagnols ayant lâché pied pour se jetter les uns dans la riviere, et les autres dans le fonds des bois, comme il l'avoit bien preveu); qu'il se devoit souvenir que le comte d'Aine luy avoit attiré tout ce malheur pour n'avoir pas voulu suivre son sentiment, en s'opiniâtrant de combattre des gens que la famine alloit contraindre de se rendre à eux, la

corde au cou. Ce pauvre prince, voyant ses affaires toutes decousuës, et Bertrand qui l'alloit quiter, luy témoigna le regret que luy causoit cette triste separation, l'assûrant qu'il étoit au desespoir de l'avoir embarqué dans son party, puisque sa perte alloit devenir commune avec la sienne. Bertrand le conjura de ne se point mettre en peine de luy, puisque Dieu protegeoit ceux qui épousoient le party le plus juste comme le sien.

Ce prince prenant congé de luy, dit qu'il alloit en se retirant décharger sa bile et sa colere sur un escadron d'Anglois, au travers duquel il luy falloit passer pour faire sa retraite. En effet il se jetta tout au milieu des rangs comme un enragé, frappant d'estoc et de taille, à droite et à gauche, tuant, renversant tout ce qu'il rencontroit, et fut assez heureux pour s'ouvrir ainsi le passage de l'autre côté sans être blessé. Bertrand et le Besque de Vilaines qui furent les témoins de cette heureuse temerité se regarderent l'un l'autre admirans le courage et la valeur de ce malheureux prince qui se retira lui quatriême, disant : *aide Dieu doubce vierge Marie, que m'est-il avenu en ceste place où ay perdu toute terre qui estoit gagnée.* Quand il eut un peu calmé sa douleur, il detacha l'un de ses cavaliers qui l'avoient suivy pour aller avertir à toute bride la Reine sa femme, de s'aller incessamment mettre à couvert dans Tristemare avec toute sa Cour, contre la mauvaise fortune qui venoit de leur arriver. Le reste des troupes d'Henry ne fit aucun devoir. Ces arbalêtriers genois qui devoient faire une si grande execution ne rendirent aucun combat. Les Anglois les chassoient comme des moutons devant eux. Le peu

d'Espagnols qui resta se tenoit caché derriere les François, dont la cavalerie les couvroit. Elle faisoit toûjours bonne contenance criant tantôt *Andreghem* et tantôt *Guesclin*. Celuy-cy disputoit toûjours le terrain pied à pied, faisant sentir à ceux qui l'approchoient la force de son bras, aux dépens de leur propre vie. Chandos qui voyoit cette poignée de gens se défendre avec tant de courage en voulut épargner le sang, en les conjurant de se rendre et de ne plus si temerairement exposer leur vie; mais ny luy, ny le Besque de Vilaines n'en voulurent point entendre parler, encourageans toûjours leur gens à ne point desesperer encore du succés du combat : mais les Espagnols ne tenoient point ferme. Les Anglois les perçoient par derriere en fuyant, et le roy Pierre qui s'acharnoit sur eux comme sur des traîtres, commandoit aux Anglois d'en faire une cruelle boucherie.

Bertrand et le marechal d'Andreghem soutenus des Bretons, Normans et François, éclaircissoient les rangs qui se presentoient devant eux à force de coups d'estramaçon dont ils assommoient les Anglois, jusques là que le Maréchal arracha l'etendard d'Angleterre des mains de l'officier qui le tenoit, et le jettant par terre le foula aux pieds, et Bertrand charpentoit toûjours avec une égale furie. Quand il leur fallut enfin ceder à la multitude (car le prince de Galles et le duc de Lancastre s'apercevans qu'il n'y avoit plus de resistance que de ce côté là, firent un dernier effort pour les enveloper et les obliger à se rendre) le prince de Galles leur crioit à pleine tête de se remettre entre ses mains et qu'il auroit pour de si braves gens tous les égards qu'ils pouroient attendre de luy. Le roy Pierre

voulut là dessus luy faire perdre tous les sentimens d'estime et de clemence qu'il avoit pour eux, en le priant de ne leur faire aucun quartier, parce que c'étoit ceux qui l'avoient chassé de ses Etats. Bertrand, ayant entendu ces paroles, luy déchargea sur son casque un grand coup de sabre, dont il l'étourdit, et l'alloit achever, s'il n'en eût été sur l'heure empêché par un cavalier qui le saisit au cou par derriere, et luy dit qu'il se rendît, et qu'il devoit être content de ce qu'il avoit fait, aprés avoir si bien payé de sa personne. Bertrand, jettant les yeux de tous côtez, et voyant que tous ceux de son party étoient pris ou tuez, il éleva sa voix en disant qu'il se rendoit au prince de Galles; le Besque de Vilaine et le maréchal d'Andreghem suivirent son exemple. Le cruel Pierre, qui ne se croyoit pas bien victorieux tandis que ces trois hommes demeureroient encore au monde, conjura le Prince de les luy livrer pour assouvir sur eux sa vengeance, luy promettant de luy donner autant d'argent que Bertrand en pouroit peser. Mais ce genereux seigneur ne le voulut pas écouter; il luy remontra qu'il ne commettroit jamais une si grande lâcheté, que d'abandonner à sa discretion de fameux generaux, qui, selon les loix de la guerre, s'étoient rendus à luy de bonne foy, sur la parole qu'il leur avoit donnée de leur sauver la vie; qu'ils étoient ses prisonniers, et qu'il ne permettroit pas qu'on leur fit aucune indignité. Ce Prince appella tout aussitôt le captal de Buc, et le chargea de la garde de ces trois braves capitaines. Celuy-cy dit obligeamment à Bertrand qu'il avoit son tour cette fois, et qu'ayant été son prisonnier à la bataille de Cocherel, il étoit devenu le sien

dans cette journée. Guesclin luy répondit en riant qu'il y avoit quelque difference, puis qu'à Cocherel il l'avoit fait prisonnier de sa propre main, et que le captal n'avoit pas eu le même avantage sur luy, puisque ce n'étoit pas luy qui l'avoit contraint de se rendre.

Pierre aprés un si grand succés, crut que sa victoire ne seroit pas entiere, ny complette s'il n'étoit maître de la vie d'Henry qu'il vouloit immoler à sa vengeance et à sa cruauté. C'est la raison pour laquelle il envoya par tout pour le chercher. Mais ceux qu'il dépêcha pour cette recherche n'en purent apprendre aucune nouvelle, et d'ailleurs ils étoient si affamez, qu'ils furent contraints d'entrer dans Navarrette pour chercher des vivres. Le prince de Galles fit apporter sa table au milieu du champ de bataille pour rendre sa victoire encore plus celebre, et voulut être servy sur le pré, quoy qu'il fut tout couvert de morts et de mourans. Le captal de Buc qui connoissoit la valeur et le merite de Bertrand, luy fit l'honnêteté de luy dire qu'il ne le confineroit dans aucune prison, s'il luy vouloit donner sa parole de ne point s'evader sans le congé du prince de Galles, et qu'il auroit une liberté toute entiere de se promener et de vivre avec eux, s'il vouloit, en homme d'honneur, faire serment de n'en point abuser. *Et par Dieu*, dit Bertrand, *j'aurois plus chier être mort que mon serment eusse faussé ne rompu*. Si bien qu'il s'estima bienheureux de voir que ses ennemis avoient tant de consideration pour luy.

CHAPITRE XXIV.

De la reddition volontaire de Burgos, Tolede et Seville, entre les mains de Pierre, et de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du prince de Galles.

Après cette grande et fameuse victoire, la ville de Burgos ouvrit de fort bonne grace ses portes au vainqueur. Le prince de Galles s'entretenant avec ses courtisans des promesses solemnelles que le roy Pierre avoit faites, qu'en cas qu'il mourût sans enfans, la couronne d'Espagne luy seroit devoluë à luy et à ses heritiers, fut bien desabusé de la bonne opinion qu'il avoit conçuë de ce prince infidelle, qui faisoit litiere de sa parole, qu'il se moquoit de garder à ceux dont il avoit tiré tous les services qu'il en attendoit, et se faisoit un plaisir de leur en manquer quand il n'en avoit plus de besoin. Le prince de Galles fut étonné d'apprendre de l'évêque de Burgos, que c'étoit là le vrai caractere de Pierre. Il l'assûra qu'il ne devoit aucunement compter sur tous les sermens qu'il pouroit lui avoir faits, quand même ce seroit sur le saint Sacrement; mais que s'il avoit juré sur l'Alcoran, qu'alors il seroit un fort religieux observateur de sa parole.

Ce prince fut encore plus surpris quand il sçut que Pierre avoit plus de penchant pour les Sarrazins que pour les Chrétiens, et commença pour lors de craindre qu'il n'eût employé ses armes pour un ingrat et pour un malhonnête homme. Il voulut un peu creuser là

dessus le fonds de ce Roy, qu'il s'avisa d'entretenir en particulier, pour voir s'il avoit à s'en defier, comme on luy disoit. Il luy representa que les Espagnols se loüoient peu de sa conduite, et qu'il ne sçavoit à quelle cause imputer cette universelle aversion de ses sujets pour luy ; qu'à l'égard de ce qui le regardoit en particulier, il étoit bien aise de sçavoir de luy quelle recompense il auroit pour avoir exposé sa vie et celle de toute la fleur d'Angleterre, pour le faire triompher de ses ennemis et remporter cette celebre victoire, qui l'alloit remettre sur son trône, et qui leur avoit coûté des frais et des fatigues incroyables, jusqu'à mettre sur les dents une tres formidable armée que la famine avoit été sur le point de faire perir ; qu'il devoit se souvenir de la promesse qu'il luy avoit faite et sêllée de son propre sceau, qu'aprés son decés la couronne d'Espagne seroit reversible à luy, prince de Galles, et à ses heritiers ; que s'il sçavoit qu'il eût aucune pensée de luy faire là dessus la moindre infidelité du monde, il passeroit la mer pour le punir de sa perfidie, qui ne lui coûteroit pas seulement ses Etats, mais sa propre vie, qu'il luy feroit perdre avec honte, s'il étoit assez scelerat pour le joüer, aprés en avoir reçu de si grands services.

Pierre voyant que ce prince étoit extremement prevenu contre luy, tâcha de luy remettre l'esprit là dessus, en l'assûrant qu'il ne devoit aucunement douter qu'il n'executât à la lettre et ponctuellement tout ce qu'il avoit promis, et que même il iroit encore au delà s'il étoit necessaire, et feroit l'impossible pour luy témoigner combien il étoit sensible à toutes les graces qu'il luy avoit faites. Le prince de Galles s'imaginant

qu'il luy parloit sincerement, luy fit une autre proposition qui ne tendoit qu'à luy concilier l'amour de ses sujets. Il luy declara qu'il étoit à propos de les raprivoiser en mangeant avec eux et leur faisant toutes les honnêtetez qu'un bon prince fait à ses peuples. Pierre n'osa pas aller contre le torrent, et fit paroître qu'il étoit ravy d'entrer dans cet expedient, qui luy pouroit ramener l'esprit de ses vassaux; mais dans le fonds du cœur, il se promettoit d'en tirer une vengeance fort sanglante, quand le prince de Galles se seroit retiré, regrettant le present qu'il luy avoit fait de sa riche table, et disant entre ses dents qu'il étoit bien fâché de s'être, en sa faveur, dépoüillé d'un si grand tresor. Cependant il luy falut faire bonne mine et soûtenir un personnage qui ne luy plaisoit gueres. Aussitôt qu'il fut entré dans Burgos avec le prince, toutes les bourgeoises, qui connoissoient le mauvais fonds de Pierre, qui ne sçavoit ce que c'étoit que de pardonner, vinrent au devant de luy le mouchoir dans les mains et les larmes aux yeux, pour luy faire perdre tout le ressentiment qui luy pouvoit rester dans le cœur contre la ville de Burgos, qui s'étoit, contre son gré, soûmise à l'obeïssance de son ennemy.

Le prince, pour cimenter davantage la paix qu'il vouloit ménager entre le Roy et ceux de Burgos, le mena jusqu'à la cathedrale, et voulut, aprés une messe solemnelle qu'il luy fit entendre avec luy, qu'il fît serment sur plusieurs reliques dont Charlemagne avoit autrefois fait don à cette église, et sur le corps même de l'apôtre saint Jaques, qui reposoit, à ce que les Espagnols pretendent, dans ce temple, que jamais il n'auroit contre les bourgeois de Burgos, aucun res-

sentiment de tout ce qu'ils avoient fait contre luy ; qu'il leur pardonnoit tout le passé tres sincerement, et qu'il auroit à l'avenir pour eux des bontez touttes paternelles, pourveu qu'ils y répondissent par la fidelité que des sujets doivent à leur souverain. Toutes ces protestations furent suivies d'un fort grand repas que le roy Pierre fit au prince de Galles, qui voulut que les dames fussent de la partie, pour mieux couronner cette pretenduë reconciliation.

Le roy Pierre poussa sa dissimulation jusqu'au bout, et comme il n'avoit plus besoin du prince de Galles, il en souhaitoit le depart. Il vint un jour le cajoler sur la generosité qu'il avoit fait éclater en sa faveur, et luy dit que tout l'argent de son royaume ne seroit jamais suffisant pour reconnoître le bon office qu'il venoit de luy rendre en le rétablissant dans ses Etats ; qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât amasser une somme considerable pour le dédommager de ses frais, et le recompenser de tout ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour luy ; qu'il étoit au desespoir de ce que son païs étoit trop maigre et trop sterile pour nourrir le grand nombre de troupes qu'il commandoit ; mais que s'il luy plaisoit les faire retirer pour les mettre plus à leur aise, et luy marquer l'endroit où, quand il auroit fait tout son argent, il le pouroit trouver pour le luy porter, il ne manqueroit pas de s'y rendre à jour nommé pour le satisfaire et cultiver ensemble une amitié qui ne finiroit qu'avec la vie. Le prince de Galles, naturellement genereux et sincere, ne penetroit pas dans le méchant fonds de Pierre, et, croyant qu'il luy parloit dans un bon esprit, il se contenta de luy répondre qu'il alloit assembler son conseil là

dessus. Il fit appeller pour ce sujet le duc de Lancastre, son frere, le comte d'Armagnac, Jean de Chandos, le captal de Buc, Hugues de Caurelay, le sire de Mucidan, le comte de Pembroc et tous les seigneurs de sa Cour, ausquels il exposa la pressante necessité dans laquelle ils étoient de vuider ce païs, où ses troupes ne pouvoient plus trouver de quoy vivre ny subsister; que le roy Pierre luy avoit proposé de se retirer du côté de la Navarre où il y avoit abondance de vins et de vivres, et qu'il s'y rendroit au premier jour pour leur apporter toutes les sommes qu'il leur avoit promises et qu'il alloit lever sur ses peuples. Il ny en eut pas un qui ne donnât dans ce panneau, tant ils avoient tous de démangeaison de revoir leurs femmes et leurs enfans, et de s'aller délasser chez eux de toutes les fatigues que cette guerre et la famine leur avoit fait essuyer.

Cette resolution prise on en fit part au roy Pierre, qui ne demandoit qu'à voir leurs talons. Chacun plia bagage. On eut soin de faire aussi partir Bertrand, le Besque de Vilaines et le maréchal d'Andreghem, ausquels on donna de fort bons chevaux. Guesclin ne faisoit point paroître aucune consternation sur son visage, se soûtênant dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune sans se démentir. Il n'osoit pas faire aucune avance auprés du prince de Galles pour sa liberté, parce qu'il sçavoit que cette démarche auroit été non seulement prematurée, mais inutile. Cependant Hugues de Caurelay voulut bien rompre cette glace en faveur de Bertrand qu'il aimoit. Il prit la liberté de representer à son maître qu'un si brave general meritoit bien qu'on eût pour luy quelque in-

dulgence, et qu'ayant un plus grand fonds de valeur que de biens, il se promettoit de sa generosité qu'il luy feroit quelque grace pour sa rançon. Le Prince ne reçut pas bien ce compliment; il témoigna tout au contraire que cette même bravoure de Bertrand étoit la grande raison qu'il avoit de le retenir, car s'il luy donnoit une fois la clef des champs, ce seroit déchaîner contre eux un lion furieux qui seroit capable de les devorer; que cet homme, ne se pouvant tenir dans sa peau, ne manqueroit pas de leur faire la guerre aussitôt qu'il se verroit en liberté; qu'il étoit donc plus à propos de ne point lâcher sur eux ce *Dogue de Bretagne*, si fatal aux Anglois. Caurelay n'ayant pas reüssi dans sa tentative, fit part à Guesclin de ce peu de succés, et l'assûra que c'étoit avec bien du chagrin qu'il se voyoit obligé de luy faire un si triste rapport. Bertrand le remercia de son zele et des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour sa delivrance, luy disant que c'étoit un ouvrage qu'il falloit laisser faire à Dieu et au temps. Le prince de Galles cependant eut une grande mortification quand il éprouva l'infidelité de Pierre, dont il étoit devenu la duppe; car, s'étant retiré dans la Navarre avec ses troupes, il n'y trouva pas de quoy vivre, toute la moisson ayant été consommée. Le grand nombre de gens de guerre qu'il trainoit à sa suite manquerent de tout, et Pierre, qui luy devoit apporter tant d'argent, tant de richesses et tant de tresors, le laissa morfondre avec tout son monde dans la Navarre et ne parut point.

Ces deux perfidies le firent repentir de la vaine équipée qu'il avoit fait pour ce miserable qui le joüoit, aprés en avoir tiré de si grands services. Dans l'indi-

gnation qu'il en conçut, il voulut sur le champ l'aller chercher en personne pour assouvir sur luy sa rage et sa fureur ; mais ses generaux luy firent connoître qu'il ne pouvoit entreprendre ce voyage sans passer par des lieux incultes et deserts qui le feroient perir avec toute son armée ; qu'il valloit donc mieux reprendre le chemin de Bordeaux pour y faire toutes les provisions necessaires pour vivre cinq ou six mois, et retourner en suite au printemps pour fondre sur ce prince infidelle et lâche, et le payer de toutes ses trahisons et de toutes ses felonies par une mort infame, qu'il n'avoit que trop meritée par son ingratitude et par le mauvais tour qu'il venoit de luy faire. Pierre, s'étant tiré cette épine du pied, s'alla presenter devant Tolede et demanda qu'on luy fît l'ouverture des portes. Les bourgeois apprehendans qu'il ne se ressentît de l'outrage qu'ils luy avoient fait, balancerent longtemps à se rendre ; mais enfin, voyans bien qu'ils ne pouroient faire qu'une fort vaine resistance, ils aimerent mieux franchir honnêtement ce pas que de l'aigrir encore davantage contre eux. Il dissimula d'abord le ressentiment qu'il leur gardoit pour ne les point effaroucher ; mais il leur en fit sentir dans la suite de fort cruels effets. Seville, ayant sçu que Burgos et Tolede avoient suby le joug de leur premier maître, se vit contrainte de ceder au torrent et de se rendre au vainqueur. Les bourgeois allerent au devant de luy pour tâcher de flechir la misericorde d'un prince dont ils connoissoient l'humeur implacable. Les Chrétiens, les Juifs et les Sarrazins firent à l'envy de leur mieux pour l'adoucir, se prosternans en terre et luy demandans pardon à genoux et tâchans de se disculper

sur leur defection, disant qu'ils avoient été tous entraînez par la multitude et la populace, dont ils n'avoient pû reprimer la rebellion; qu'ils benissoient le ciel de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux en le retablissant sur son trône, et que la vie qu'ils luy demandoient ne leur seroit à l'avenir d'aucun usage que pour la sacrifier pour luy contre ses ennemis.

Ils n'oublierent rien pour luy témoigner la joye que leur donnoit le retablissement de sa domination sur eux. Toute la ville fit retentir à son entrée les concerts de musique. A peine pouvoit-il passer dans les ruës tant la foule étoit grande. Touttes les cloches se firent entendre avec un fort grand bruit; les feux de joye que l'on faisoit par tout éclairoient les tables qu'on avoit dressées dans les places publiques, pour y servir des viandes à tous venans. Toute la noblesse d'Espagne courut à Seville, pour feliciter ce prince sur son retablissement et luy rendre de nouveaux hommages. Ferrand de Castre, qui l'avoit abandonné dans sa disgrace, vint le rejoindre dans sa prosperité; mais touttes ces demonstrations de joye, touttes ces démarches honnêtes, soumises et civiles, ne furent point capables d'adoucir le cœur inhumain de ce tyran, qui s'étoit fait une loy de ne jamais pardonner les injures qu'on luy avoit faites, et se reservoit toûjours de s'en venger dans son temps, comme il ne l'a fait que trop paroître dans la suite.

CHAPITRE XXV.

De l'artifice dont se servit Henry pour parler au roy d'Arragon, qu'il alla trouver deguisé sous l'habit d'un pelerin de Saint Jaques.

Henry, s'étant retiré dans sa terre de Tristemare auprés de la Reine, sa femme, tout consterné de la perte qu'il venoit de faire de tout un royaume, dans la funeste journée de Navarrette que le prince de Galles avoit gagnée sur luy pour retablir Pierre dans ses Etats, il se mit en tête d'aller à la cour du roy d'Arragon, pour se découvrir à ce prince, en cas qu'il vit jour à l'engager dans ses interêts, et, comme le roy Pierre avoit par tout posté des gens sur les chemins pour l'observer et se saisir de sa personne, il se mit en chemin luy troisiême, travesty en pelerin, pour faire son voyage à coup sûr. La Reine sa femme, ne le put voir partir dans ce triste état sans verser des larmes; mais il falloit s'accommoder au temps et tout attendre de la Providence. Il fit avec ses deux compagnons de si grandes traites à pied, qu'il arriva dans deux jours à Perpignan, sans être reconnu de personne. Un chevalier d'Arragon l'ayant rencontré sur sa route, luy demanda s'il venoit de Saint Jaques et quelles nouvelles on y disoit d'Henry. Ce faux pelerin luy répondit qu'il le croyoit à Tristemare, fort deconcerté de la perte qu'il avoit faite de tous ses Etats à la bataille de Navarrette qu'il avoit perdue

contre le prince de Galles et le roy Pierre, par la perfidie ou au moins par la lâcheté des Espagnols, qui l'avoient abandonné dans le combat, se jettans au travers des bois et de la riviere pour se sauver.

Ce chevalier plaignit beaucoup le sort de cet infortuné prince, disant qu'il souhaitoit fort que le ciel le prit en sa protection. La curiosité le menant plus loin, il luy demanda si Bertrand Du Guesclin, le Besque de Vilaines et le maréchal d'Andreghem avoient été pris dans cette journée. Les pelerins l'assûrerent qu'ouy; sur quoy le chevalier continüant de s'entretenir avec eux, dit qu'il croyoit que le prince de Galles n'étoit pas à se repentir d'avoir si bien servy le roy Pierre, qui n'étoit qu'un ingrat, et qui ne l'avoit payé que de belles paroles, sans luy donner un seul denier de ce qu'il luy avoit promis. Henry ne voulut point se découvrir au chevalier, qui leur dit que s'ils avoient besoin de son service, il les meneroit jusqu'au palais, où, par son credit, il leur feroit donner du meilleur vin, qu'ils boiroient en l'honneur de Saint Jaques, afin qu'il se rendît intercesseur dans le ciel pour le roy Henry, dont la cause luy paroissoit si juste et si raisonnable. Les pelerins luy sçachans bon gré de ses offres obligeantes le suivirent jusqu'au palais du roy d'Arragon. Ce chevalier les posta dans un lieü vis à vis de la table où ce prince mangeoit, afin qu'il les pût découvrir de loin. Cette situation dans laquelle il les avoit placez fit tout l'effet qu'il s'en promettoit; car le Roy les ayant apperçu leur envoya quelques mets de sa table, et quand il eut achevé son répas, la curiosité le fit approcher d'Henry pour apprendre de luy quelque nouvelle, luy disant

où voulez vous aller pelerin? Celuy-cy luy répondit qu'il s'en alloit droit à Paris pour servir le roy de France, son maître, dont il étoit sergeant d'armes. Je vous prie, ajoûta le roy d'Arragon, de luy faire mes complimens. Là dessus Henry, voyant que ce prince ne le reconnoissoit point demanda de luy parler en particulier. Il se tirerent tous deux à l'écart, afin qu'il n'y eût aucuns témoins de leur entretien. Ce fut pour lors qu'Henry, luy faisant une profonde reverence, se découvrit à luy, le conjurant de luy vouloir garder le secret, et luy declara qu'il étoit ce même Henry, qui venoit d'être dépoüillé de tous ses Etats, et qui s'etoit travesty pour se rendre à coup sûr auprés de sa personne, et luy demander son secours et sa protection.

Le roy d'Arragon le regardant plus exactement luy fit mille excuses de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu plûtôt, et se mit à le caresser et le traiter d'égal, luy témoignant qu'il prenoit part à son infortune, et qu'il feroit de son mieux pour contribuer à l'en faire sortir. Henry luy rendit graces de toutes ses honnêtetez et luy dit qu'il alloit en France, à la cour du duc d'Anjou, dans l'esperance que ce prince né l'abandonneroit point et voudroit bien faire quelque effort en sa faveur. Le roy d'Arragon s'étant informé de l'état auquel il avoit laissé la Reine, sa femme, luy promit qu'au retour du voyage qu'il alloit faire, il luy donneroit deux cens hommes d'armes qui le serviroient gratuitement quatre mois entiers. Henry se sçût bon gré d'avoir trouvé tant d'accés auprés d'un souverain si genereux, et ne perdit pas l'esperance de remonter un jour sur le trône, si le duc d'Anjou luy

faisoit un semblable accueil. Il prit donc congé du roy d'Arragon, le priant de luy conserver durant son absence tous les bons sentimens dont il le flattoit. Il prit ensuite le chemin de Bordeaux avec ses deux compagnons, portant l'écharpe au cou et le bourdon en main. Ces deux hommes qui l'accompagnoient luy remontrerent le danger dans lequel il s'alloit plonger s'il étoit une fois découvert dans une ville ennemie, où le prince de Galles, son vainqueur, faisoit sa residence et tenoit sa Cour. Mais il avoit une si grande démangeaison de s'aboucher avec Bertrand, le Besque de Vilaines et le maréchal d'Andreghem, qui y demeuroient prisonniers, qu'il resolut de tenter toutes sortes de perils pour se satisfaire.

Il entra donc sur le soir à Bordeaux et s'alla loger dans une hôtellerie. Ses compagnons trembloient de peur qu'il ne fût reconnu. Ce Prince travesty soupa tranquillement avec eux, et s'alla coucher avec autant de securité que s'il eût été dans Tristemare. Il réva toute la nuit aux moyens de pouvoir parler à Bertrand. Il se leva de grand matin, reprenant ses habits de pelerin de Saint Jaques, et s'en alla droit à l'église de Notre Dame pour entendre, la messe, et recommander ses interêts à Dieu. Tandis qu'il étoit à genoux avec ses compagnons, plusieurs chevaliers qui s'étoient trouvez à la bataille de Navarrette, et même dans le party de Bertrand, jetterent attentivement les yeux sur luy, sans pourtant le remettre, et, quand la messe fut finie, la curiosité leur fit joindre ces étrangers en leur disant : *Pelerins, vous venez d'un pays où nous avons eu pauvre encontre.* Henry prit la parole en leur declarant qu'il en avoit eu sa bonne

part, et qu'il s'en souviendroit toute sa vie. Dans le temps qu'il s'entretenoit avec eux, il reconnut un chevalier qu'il avoit veu plusieurs fois avec Bertrand, et le tirant à l'écart il luy demanda des nouvelles de cet illustre prisonnier, et s'il travailloit à payer sa rançon. Cet homme luy répondit que le Besque de Vilaines et le maréchal d'Andreghem se tireroient aisement d'affaire; mais que pour Bertrand, le bruit couroit que le prince de Galles avoit fait serment de ne le jamais relâcher ny pour or, ny pour argent, parce qu'il apprehendoit qu'aussitôt qu'il seroit en liberté il ne renouvellât la guerre avec plus de chaleur que jamais. Henry voulut pressentir ce chevalier pour sçavoir si par son canal il ne pouroit point s'aboucher avec Bertrand. Le chevalier luy demanda s'il étoit Breton, puisqu'il avoit tant d'envie de parler à Guesclin.

Henry l'entretenant toûjours, fit si bien qu'il le mena jusqu'à son hôtellerie. Ce fut là qu'il s'ouvrit à luy tout à fait, luy disant qu'il le connoissoit pour l'avoir veu souvent avec Bertrand, qu'il le prioit de luy garder le secret sur tout ce qu'il avoit à luy reveler, et qu'il étoit le malheureux Henry, roy d'Espagne, qui s'étoit déguisé de la sorte pour pouvoir, avec plus de facilité, deterrer où étoit Bertrand, et s'entretenir avec luy sur l'assiette de leurs affaires. Ce chevalier ravy de ce qu'un si grand Prince luy commettoit ainsi sa personne et sa vie, le pria de venir avec ses gens dans son auberge, afin qu'ils pûssent avec plus de loisir et de liberté conferer ensemble. Aussitôt qu'ils furent tous entrez, l'écuyer dit à son hôtesse qu'elle fit tirer tout du meilleur vin,

parce que ces pelerins qu'elle voyoit étoient de son païs, et qu'il étoit bien aise de les bien regaler. Quand ils furent entre deux treteaux, ils concerterent ensemble sur les moyens de gagner le geolier pour parler à Bertrand. Le chevalier le pria de demeurer là clos et couvert, tandis qu'il iroit cajoler le geolier pour luy faciliter l'entrée de la prison. Cet homme, pour l'engager à luy permettre de parler à son prisonnier, prit le pretexte qu'il alloit en Bretagne pour chercher de l'argent et payer sa rançon, disant que Bertrand étant son compatriote, il étoit bien aise d'apprendre de luy s'il n'avoit rien à mander en son païs. Le geolier, comme interessé, luy répondit que ces sortes de graces ne s'accordoient pas pour rien. Le chevalier l'assûra que Bertrand étant liberal le recompenseroit fort honnêtement. Le geolier avoüa que c'étoit un fort galant homme, et qu'il souhaitoit qu'un aussi brave prisonnier ne sortît jamais de ses mains, tant il avoit sujet de s'en loüer. Enfin le chevalier joüa si bien son rôle auprés du geolier, auquel il promit de l'argent à son retour, que celuy-cy luy permit d'entrer dans la chambre de Bertrand, mais en luy disant que s'il luy manquoit de parole, il n'y mettroit jamais le pied.

Quand Guesclin l'apperçut, il s'imagina que ce chevalier luy venoit emprunter de l'argent pour payer sa rançon, luy disant par avance que pour lors il n'en avoit point, mais qu'il esperoit d'en recevoir dans peu, pour avoir dequoy se racheter tous deux. Le chevalier le surprit beaucoup quand il luy declara que ce n'étoit pas là le sujet qui l'avoit fait venir auprés de luy, mais que c'étoit pour luy donner avis de l'ar-

rivée du roy Henry dans Bordeaux, sous les habits d'un pelerin de Saint Jaques, et qui s'étoit travesty de la sorte pour luy pouvoir plus aisement parler. Bertrand pensa tomber de son haut à cette nouvelle, s'étonnant comment il avoit osé se commettre si temerairement, et ne doutant point qu'il ne fût perdu sans ressource s'il étoit decouvert, et d'ailleurs representant au chevalier que ce prince avoit fait un voyage inutile, puisqu'il ne sçavoit pas comment ils se pouroient parler. Le messager répondit que le geolier étant un homme mercenaire, on pouroit avec de l'argent obtenir cette entreveüe de luy. Bertrand dit qu'il n'en avoit point sur luy, mais qu'il y avoit un Lombard dans la ville, qui prenoit le soin de ses affaires, et celuy de luy en donner quand il en avoit besoin. Là dessus il fit appeller le geolier, et pour le mieux empaumer, il luy exposa qu'il y avoit dans Bordeaux un pelerin natif de Bretagne, et l'un de ses vassaux qu'il estimoit le plus; que cet homme allant à Saint Jaques dans un esprit de devotion, pour demander à Dieu la delivrance de son seigneur, il étoit bien aise de reconnoître son bon cœur en le regalant et l'assistant de quelque argent pour achever son voyage; que n'en ayant point sur luy, il le prioit d'aller demander de sa part quatre cens florins à son Lombard, et qu'il y en auroit cent pour luy. Le geolier se le tint pour dit, trouvant bien son compte à la proposition de Bertrand, qui luy donna son cachet, afin que le Lombard ne fît au geolier aucune difficulté de luy delivrer cette somme, qui luy fut payée comptant sur ces enseignes.

Bertrand luy en laissa cent florins, aprés quoy l'on

fit entrer le Roy pelerin sur l'heure de midy, qu'un grand répas étoit preparé pour le mieux recevoir. Ils s'aboucherent secrettement tous deux. Henry luy fit part du dessein qu'il avoit d'aller trouver le duc d'Anjou, dans l'esperance qu'il avoit que ce prince ne l'abandonneroit pas dans le déplorable état de ses affaires. Bertrand goûta fort le party qu'il prenoit; mais il le pria qu'en parlant au Duc il ne luy proposât point d'offrir aucune somme au prince de Galles pour sa delivrance; car, dit-il, *c'est le plus orgueilleux qui fut oncques né de mere, et ne oncques pour priere ne s'est voulu amollier.* Tandis qu'ils étoient dans cette conference secrette, l'hôtesse les interrompit en leur venant dire que tout étoit prêt, qu'ils n'avoient plus qu'à se mettre à table, et que les viandes se refroidissoient. Ils se mirent aussitôt à manger; mais pendant qu'ils faisoit grand'chere, le geolier tira sa femme à l'écart et luy declara (1) le soupçon qu'il avoit que ce pelerin ne tramât quelque chose avec Bertrand contre le service du prince de Galles, et qu'il avoit envie d'aller de ce pas luy en donner avis. La femme apprehendant que la resolution que prenoit son mary

(1) Le portier que le propos de Bertran avoit mué, appella sa femme à part, et lui dist : « Dame, j'ay grant souspeçon, et me doubte « que icellui pellerin ne pourchasse aucune trayson. Et pour ce je en « vueil aler avertir le Prince..... » La dame en vint accointier ledit Bertran..... Quant ledit Bertran l'entendi, qui avoit le cuer hardi comme un droit lion, si s'en vint par grant maltalent devers ledit portier : et lui donna tel cop d'un baston, qu'il le fist aler à genoulx. Puis lui toli les clefs, et ouvry l'uis. Si mist dehors le roy Henry, et les siens, ausquelz il donna congié..... Puis dist Bertran au portier : « Traitre, Dieu vous puist cravanter.... » Tant le demena, que par belles parolles, comme de fait, icellui portier fu du tout à son commandement. (*Ménard*, p. 288.)

n'attirât quelque affaire à Bertrand qu'elle consideroit, l'alla tout aussitôt avertir qu'il se tint sur ses gardes, parce que son époux le vouloit accuser de quelque trahison. Guesclin, surpris de l'ingratitude du geolier, auquel il venoit de donner une assez grosse somme d'argent, ne luy donna pas le loisir de passer le guichet pour l'aller denoncer au prince; il luy déchargea sur la tête un si grand coup de bâton qu'il le fit tomber sur ses genoux, et luy tirant les clefs de sa poche, il en ouvrit la porte à Henry et à ses deux compagnons, qui s'évaderent aussitôt avec le chevalier qui les avoit conduit dans ce lieu. Bertrand, ne se contentant pas de cela, referma vîtement la porte sur eux, de peur qu'on ne courût aprés, et se saisissant des clefs il revint au geolier qu'il enferma dans une chambre aprés l'avoir tant battu, qu'il ne put étre sur ses pieds de huit jours, et sans son valet de chambre, qui se trouva là fort à propos pour moderer un peu la furie de son maître, il l'auroit assommé.

La geoliere qui luy avoit attiré tout ce mauvais traitement en revelant à Guesclin le mauvais tour qu'il avoit envie de luy faire, raccommoda tout. Le geolier en fut quite pour les coups de bâton qu'il avoit reçu et les reproches que luy fit Bertrand de son ingratitude, et durant tout le temps qu'il fallut employer pour faire cette paix et remettre le geolier sur ses pieds, les pelerins eurent tout le loisir de sortir des terres du prince de Galles. Quand Henry se vit hors de danger il quita son habit de pelerin, prenant son chemin par le Languedoc, et, s'arrétant à Besiers, il y rencontra le frere du Besque de Vilaines, qui le reconnut aussitôt, et luy faisant une profonde reve-

rence, il offrit de le servir et de le suivre où bon luy sembleroit. Henry luy raconta toute la funeste avanture que le prince de Galles luy avoit attirée, dont s'étoit ensuivie dans tous ses Etats une étrange revolution; qu'il alloit trouver le duc d'Anjou pour tâcher de ménager auprés de ce prince quelque ressource à son malheur, et que s'il l'y vouloit accompagner, ils feroient le voyage ensemble avec moins de chagrin tous deux. Le chevalier se fit honneur d'escorter ce prince jusqu'à Villeneuve, prés d'Avignon. Ce fut là que le roy Henry se presenta devant ce Duc, qu'il trouva dans sa chapelle, comme il alloit entendre la messe. Aprés qu'elle eut été celebrée, le Duc prit ce Roy par la main, le mena dans ses appartemens, et le faisant asseoir sur un lit de repos, ils s'entretinrent à fonds de toutes choses.

Quand Henry luy eut fait la triste peinture de sa condition, dont le prince de Galles étoit le seul auteur, le Duc luy témoigna qu'il n'étoit pas surpris des hostilitez qu'il luy avoit faites, et que la maison de France en avoit ressenty toute la premiere de vives atteintes; que ce n'étoit pas d'aujourd'huy que la couronne d'Angleterre étoit jalouse de celles de toute l'Europe; que le prince de Galles avoit herité d'Edoüard III, son pere, la haine qu'il portoit aux lys; mais qu'il esperoit que le ciel, qui de tout temps en avoit été le conservateur, les feroit triompher des leopards de la Grande Bretagne, et leur donneroit lieu de le retablir sur son trône et de rompre les fers de Bertrand, du Besque de Vilaines et du maréchal d'Andreghem. Henry répondit à ces honnêtetez avec toute la reconnoissance dont il fut capable. Le Duc

luy fit ensuite un fort magnifique repas et le traita comme un souverain. La table et son buffet étoient chargées de tant de vaisselle d'or et d'argent qu'on n'en avoit veu jamais de si riche, ny en si grand nombre. Henry ne pouvoit se lasser de la regarder avec admiration. Le Duc, s'en appercevant, dit qu'il luy faisoit present de tout ce qu'il voyoit pour luy payer sa bienvenuë. Henry, qui ne s'attendoit pas à ce compliment, en fut tout transporté de joye, d'autant plus qu'il en avoit un fort grand besoin dans la decadence de ses affaires. Ces deux princes monterent en suite à cheval, pour aller parler au Pape, qui faisoit alors son sejour dans Avignon. Le saint Pere sçachant leur venuë donna l'ordre à quelques archevêques et évêques de venir au devant d'eux. Il y envoya même toute sa compagnie de gendarmes pour leur faire honneur, et quand ils furent arrivez, il les reçut avec tout l'accueil imaginable, et s'entretint fort secrettement avec eux de tout ce qui les pouvoit toucher.

CHAPITRE XXVI.

De la delivrance du maréchal d'Andreghem et du Besque de Vilaines, accordée par le prince de Galles, et de la reddition de Salamanque entre les mains d'Henry.

Un jour que le prince de Galles étoit de bonne humeur, il fut si puissamment sollicité de rendre la liberté au Besque de Vilaines par les amis que celuy-

cy avoit à la Cour de ce prince, qu'il s'avisa de le faire venir devant luy, prevenu fort avantageusement en sa faveur. Il luy demanda, quand il parut en sa presence, s'il étoit ce redoutable Besque qui s'étoit tant de fois signalé dans les guerres qui l'avoient mis aux mains avec les Anglois, ausquels il avoit si souvent fait sentir la force de son bras, jusques là qu'il avoit été contraint bien des fois de le souhaiter bien loin d'eux. Le Besque, qui n'étoit pas moins bon courtisan que brave soldat, au lieu de s'entêter de cette loüange, s'humilia davantage devant ce prince en luy repondant qu'il n'étoit qu'un fort petit chevalier, qui n'étoit point capable de faire de la peine à un souverain comme luy, qui, par sa valeur, sçavoit ôter et donner les Couronnes à qui bon luy sembloit; que pour ce qui le regardoit en personne, il se piquoit moins de bravoure que de la fidelité qu'il devoit au roy de France, son seigneur, et que si le ciel l'avoit fait naître son sujet, il auroit sacrifié sa vie pour luy, comme il avoit fait pour son maître. Un discours si soûmis et si engageant échauffa beaucoup la generosité du prince de Galles, qui, pour luy donner obligeamment le change, luy dit en presence d'Hugues de Caurelay, de Jean de Chandos et des deux seigneurs de Clisson, que si Philippe de Valois et Jean, son fils, eussent eu trois cens chevaliers de la trempe et du caractere du Besque, le roy Edoüard, son pere, ne se seroit pas avisé de passer la mer pour faire des conquêtes en France, mais il auroit pris le party de s'accommoder avec eux, plûtôt que de tout risquer en faisant la guerre à des princes servis par de si fameux generaux.

Aprés qu'il l'eut cajolé de la sorte, il le mit luy et le maréchal d'Andreghem, à une rançon ; mais il ne voulut point encore sitôt entendre parler de Bertrand. Aussitôt que le Besque eut recouvré sa liberté pour fort peu de chose, il alla trouver le duc d'Anjou, qui le combla de caresses et de bienfaits, et luy donna quelques troupes à commander pour le service d'Henry, qui, fortifié de ce secours, alla se presenter devant Salamanque en Espagne, et la serra de si prés, qu'elle fut obligée de se rendre. Il manda ce succés à la Reine, sa femme, qui ne pouvoit se tenir de joye de voir que leurs affaires commençoient à reprendre un bon train. Elle donna mille benedictions au duc d'Anjou de ce qu'il entroit avec tant de chaleur dans leurs interêts. Cette habile princesse écrivit dans toutes les terres de son obeïssance pour amasser des troupes dont elle fit un corps assez considerable. L'archevêque de Tolede se rendit auprés de sa personne avec ce qu'il put assembler de gens, pour luy donner des preuves de sa fidelité. La Reine fit sommer cette grande ville de luy ouvrir ses portes sous de grosses menaces, mais le gouverneur de la citadelle, qui tenoit pour le roy Pierre, appella tous les principaux bourgeois devant luy, pour leur dire que si pas un d'eux branloit en faveur d'Henry, il le feroit pendre aussitôt en presence de tous les autres, et qu'il ne feroit quartier à personne. Ils luy répondirent qu'ils seroient fidelles à leur Roy jusqu'au dernier soûpir de leur vie; que si la famine les pressoit, ils mangeroient plûtôt leurs chevaux que de penser à capituler, et qu'il se reposât là dessus sur eux. Le gouverneur fort satisfait de les voir dans une si bonne assiette d'esprit, fit entrer dans sa citadelle

toutes les munitions necessaires de guerre et de bouche pour se preparer de son mieux à se bien defendre. Henry sçachant que ceux de Tolede demeuroient fermes dans l'obeïssance de Pierre, et qu'il étoit impossible de s'en rendre maître que par un siege dans les formes, jura que quand il y devroit employer une armée toute entiere, il la prendroit ou d'assaut ou par famine. Toutes les autres villes ne luy furent pas si contraires. Madrid ne balança point à se donner à luy.

Ce prince tourna donc toutes ses pensées du côté de Tolede, dans la resolution de faire les derniers efforts contre cette ville. Il enrôla sous ses étendars tous les gens de la campagne pour grossir son armée, dont il donna l'avant-garde à commander au Besque de Vilaines. Avant que d'ouvrir le siege, il fit sommer ce même gouverneur de luy rendre la place ; mais celuy-cy ny voulant aucunement entendre, il se mit à y travailler tout de bon. Le Besque se posta par delà la riviere, et se trouvant assez prés d'un bois il en fit couper un grand nombre d'arbres dont il fit une haye tout au tour pour y enfermer tout son monde et s'y retrancher sans y laisser aucune ouverture que celle qui luy fut necessaire pour recevoir les vivres qui leur devoient venir. Henry se campa d'un autre côté pour serrer la ville de toutes parts. Il avoit avec soy le comte Ferrand de Castres, le comte d'Auxerre, le comte de Dampierre, le grand maître de l'ordre de Saint Jaques, Pierre de Sarmonte et l'archevêque de Tolede, qui s'étoit sauvé de cette ville aprés y avoir fait de fort inutiles remontrances à ses peuples en sa faveur. Henry s'acharna à ce siege avec tant d'opiniâ-

treté, ne se souciant point d'y souffrir toutes les rigueurs de l'hyver, et toutes les chaleurs de l'été, qu'il fit consommer aux assiegez tous leurs vivres, et manger jusqu'à la chair de leurs chevaux. Cependant ils aimerent mieux essuyer toutes ces extremitez que de jamais parler de se rendre. Il y eut plus de trente mille hommes, tant Juifs que Sarrazins, qui furent emportez par la faim. Ceux qui leur survécurent écrivirent au roy Pierre qu'ils étoient aux abois, et qu'ils n'étoient plus en état de tenir, s'il ne leur envoyoit un fort prompt secours. Ce prince leur manda qu'ils perseverassent toûjours dans la fidelité qu'ils luy avoient gardée, sans rien craindre et sans se relâcher, et qu'il viendroit dans peu fondre sur les assiegeans avec un secours tres considerable qu'il alloit tirer des rois de Grenade et de Belmarin. Tandis que le siege se continuoit toûjours avec la derniere vigueur, et qu'on se defendoit de même, Bertrand demeuroit toûjours dans les prisons de Bordeaux, au desespoir de ne pouvoir être devant Tolede avec le Besque de Vilaines et les autres.

Il arriva pour lors une conjoncture qui facilita beaucoup sa delivrance. Le prince de Galles ayant un jour fait grand chere avec les premiers seigneurs de sa Cour, et s'étant, au sortir de table, retiré dans sa chambre avec eux, la conversation tomba par hasard sur les batailles qu'ils avoient gagnées, et les prisonniers qu'ils avoient faits. On y parla de saint Louis, qui fut obligé de racheter à prix d'argent sa liberté. Le prince prit occasion de dire que quand une fois on s'est laissé prendre dans un combat, et qu'on s'est mis entre les mains de quelqu'un pour se rendre à luy de

bonne foy, l'on ne doit point faire aucune violence pour sortir de prison, mais payer sa rançon de fort bonne grace, et qu'aussi celuy qui la doit recevoir ne doit pas tenir la derniere rigueur à son prisonnier, mais en user genereusement avec luy. Le sire d'Albret, qui vouloit ménager quelque chose en faveur de Bertrand, ne laissa pas tomber ces paroles à terre. Il prit la liberté de demander à ce prince la permission de luy declarer ce qu'il avoit en son absence entendu dire de luy. « Vous le pouvez, ajouta t'il, et je n'aurois pas « sujet de me loüer d'aucun de mes courtisans qui ne « me rapporteroit pas tout ce qu'on auroit avancé quel« que part contre mon honneur et ma reputation. » D'Albret luy trancha le mot en luy declarant qu'on ne trouvoit pas qu'il fut juste de retenir dans ses prisons, de gayeté de cœur, un chevalier sans vouloir recevoir le prix de sa rançon, ny même l'entendre là dessus. Ce discours fut appuyé par Olivier de Clisson, qui luy confirma qu'il en avoit entendu parler de la sorte. Le prince se piqua d'honneur, et, voyant bien qu'on luy vouloit par là designer Bertrand, il commanda sur l'heure qu'on le fît venir, disant qu'il le feroit luy même l'arbitre du prix de sa rançon, dont il ne payeroit que ce qu'il voudroit. Les gens qu'il envoya pour le tirer de la prison, le trouverent s'entretenant avec son valet de chambre pour se desennuyer. Il les reçut avec d'autant plus d'accueil et d'honnêteté, qu'il apprit d'eux qu'ils avoient ordre de luy annoncer une nouvelle qui ne luy déplairoit pas. Il fit aussitôt apporter du vin pour boire à leur santé. L'un d'eux luy dit qu'il avoit de fort bons amis à la Cour de son maître; qu'ils avoient si bien cajolé le prince en sa faveur,

que c'étoit un coup sûr qu'il seroit bientôt élargy pour fort peu de chose, et qu'il avoit ordre de le mener à l'instant devant luy pour ce même sujet. Bertrand leur témoigna beaucoup de joye de ce qu'enfin le prince avoit pour luy des sentimens si genereux; mais que pour sa rançon, bien loin de donner de l'argent, il n'avoit ny denier ny maille pour se racheter, et que même il avoit emprunté dans Bordeaux plus de dix mille livres qu'il avoit depensé dans sa prison, dont il auroit beaucoup de peine à s'aquiter. Ces deputez eurent la curiosité de luy demander à quel usage il avoit pû tant employer d'argent? A boire, à manger, à joüer, à faire quelques largesses et quelques aumônes, leur répondit-il, en les assûrant qu'il ne seroit pas plûtôt mis en liberté que ses amis ouvriroient leur bourse pour le secourir. L'un d'eux luy dit qu'il s'étonnoit comment il avoit si bonne opinion de ceux qu'il croyoit ses amis, et qui, peut-être, luy pouroient bien manquer au besoin. Bertrand luy témoigna qu'il étoit de la gloire d'un brave chevalier de ne jamais tomber dans le découragement et le desespoir pour quelque mauvaise fortune qui luy pût arriver, et de ne se jamais rebuter au milieu des plus grandes disgraces.

Aprés avoir tenu tous ces propos ensemble, ils arriverent au palais du prince de Galles, auquel ils presenterent Guesclin, vêtu d'un gros drap gris et mal propre, comme un prisonnier qui, dans son chagrin, ne daigne pas prendre aucun soin de sa personne. Olivier de Clisson, Chandos, le comte de Lisle, le senéchal de Bordeaux, Hugues de Caurelay, le sire de Pommiers et beaucoup d'autres chevaliers étoient dans

la chambre du prince de Galles, qui se prit à rire quand il vit Bertrand dans un état si negligé, luy demandant comment il se portoit. *Sire*, luy répondit-t'il, *quant il vous plaira, il me sera mieulx; et ay oy longtemps les souriz et les raz, mais le chant des oyseaulx non ja pieça.* Le prince luy dit qu'il ne tiendroit qu'à luy de sortir de prison le jour même, s'il vouloit faire serment de ne jamais porter les armes contre luy pour la France, ny contre le roy Pierre en faveur d'Henry; que s'il vouloit accepter cette condition qu'il luy proposoit, non seulement il ne luy coûteroit rien pour sa rançon, mais même on le renvoyeroit quite et déchargé de toutes les debtes qu'il pouvoit avoit contractées depuis qu'il étoit prisonnier. Bertrand luy protesta qu'il aimoit mieux finir ses jours dans sa captivité que de jamais faire un serment qu'il n'auroit pas dessein de garder; que dés sa plus tendre jeunesse il s'étoit dévoüé tout entier au service du roy de France, des ducs d'Anjou et de Bourgogne, de Berry et de Bourbon; qu'il avoit toûjours depuis porté les armes dans leurs troupes, et qu'on ne luy reprocheroit jamais de s'être démenty là dessus; au reste il le conjura de luy donner la liberté, puis qu'il y avoit si longtemps qu'il le tenoit captif dans Bordeaux, et que sa premiere veüe, quand il étoit sorty de France, ne tendoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins pour le salut de son ame et la gloire de la religion chrétienne. « Et pourquoy donc, luy « dit le prince, n'avez-vous pas passé plus outre. » Bertrand luy fit un long recit des justes motifs qui l'avoient arrété dans l'Espagne, en luy representant que le pretendu roy Pierre étant pire qu'un Sarrazin,

puis qu'il avoit commerce avec les Juifs, dont il étoit luy même originaire, et d'ailleurs ayant commis une execrable cruauté sur le noble sang de saint Loüis, en la personne de Blanche de Bourbon, sa femme, qui décendoit en droite ligne de ce grand Roy, il avoit crû ne pouvoir mieux employer ses armes ny son temps que contre ce tyran, qui ne meritoit pas de porter une Couronne qui n'étoit deüe qu'au roy Henry, comme le plus legitime heritier d'Alphonse, qui avoit fiancé sa mere; qu'il étoit bien vray que les armes angloises avoient rétably ce prince dans son trône, mais qu'il devoit bien se souvenir qu'il n'avoit été payé que d'ingratitude; que les troupes qu'il avoit fait passer en Espagne avoient pensé mourir de faim; qu'aprés s'être épuisées pour le service de ce malheureux et de cet impie, on les avoit congediées et renvoyé dans la Navarre pour achever de les faire perir, et qu'au lieu d'apporter les tresors et les sommes immenses qu'il avoit promises à un si grand prince, il l'avoit joüé de gayeté de cœur se moquant tout ouvertement de luy, sans se mettre en peine de garder aucunement la parole qu'il luy avoit donnée.

Le prince de Galles, fort persuadé de tout ce qu'il venoit de dire ne put se defendre d'avoüer hautement que Bertrand avoit raison. Tous les chevaliers qui l'environnoient convinrent qu'il n'avoit avancé que la verité toutte pure, et que cet homme étoit d'une trempe et d'une franchise qu'on ne pouvoit assez estimer. Enfin le prince de Galles se souvenant qu'on avoit publié par tout qu'il ne le retenoit prisonnier que parce qu'il le craignoit, il luy declara que, pour faire voir qu'il ne l'apprehendoit aucunement, il luy

donnoit la carte blanche, et qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il vouloit payer de rançon. Guesclin luy representa que ses facultez étant fort petites et fort minces, il ne pouvoit pas faire un grand effort pour se racheter; que sa terre étoit engagée pour quantité de chevaux qu'il avoit acheté, et que d'ailleurs il devoit dans Bordeaux plus de dix mille livres; que s'il luy plaisoit enfin le relâcher sur sa parole, il iroit chercher dans la bourse de ses amis dequoy le satisfaire. Le prince touché de ses reparties si honnêtes, si sensées et si judicieuses, luy declara qu'il le faisoit luy même l'arbitre de sa rançon; mais il fut bien surpris quand Bertrand, au lieu de n'offrir qu'une modique somme, voulut se taxer à cent mille florins, que l'on appelloit *doubles d'or*, et regardant tous les seigneurs qui l'environnoient, il dit, *cet homme se veut gaber de moy*. Bertrand, craignant qu'il ne s'offensât, le pria de le mettre donc à soixante mille livres. Le prince en convint volontiers. Guesclin, comptant sur sa parole, luy fit connoître que le payement de cette somme ne l'embarrasseroit pas beaucoup, puisque les roys de France et d'Espagne en payeroient chacun la moitié; qu'Henry, qu'il avoit servy jusqu'alors avec tant de zele et tant de succés, ne balanceroit pas à sacrifier toutes choses pour le tirer d'affaire et le mettre en état de reprendre les armes pour luy; que le roy de France auroit tant de soin de le tirer de ses mains, que si ses finances étoient épuisées il feroit filer toutes les filles de son royaume afin qu'elles gagnassent dequoy le racheter. Le prince de Galles ne put dissimuler l'étonnement que luy donna l'assûrance de cet homme, et confessa qu'il l'auroit quité pour dix mille livres.

29.

Jean de Chandos, qui connoissoit sa bravoure et sa valeur, pour l'avoir souvent éprouvée, luy voulut donner des marques de son estime et de son amitié, s'offrant de luy prêter dix mille livres. Guesclin luy sçut bon gré de son honnêteté, le priant pourtant de trouver bon qu'il allât auparavant faire auprés de ses amis toutes les diligences necessaires pour recueillir cette somme entiere. La fierté que Bertrand fit paroître en se taxant à soixante mille livres fut bientôt sçuë de toute la ville. Chacun courut en foule au palais pour regarder en face un homme si extraordinaire, et quand les gens du prince virent tant de peuple assemblé tout au tour, ils conjurerent Bertrand de contenter la curiosité des bourgeois de Bordeaux, et de se rendre aux fenêtres pour se montrer et se faire voir. Il voulut bien avoir cette complaisance, et vint avec eux sur un balcon faisant semblant de s'entretenir avec quelques officiers du prince. Il ne pouvoit se tenir de rire de voir l'avidité de ses gens à le regarder et à l'étudier avec tant d'empressement. Ils se disoient les uns aux autres que le prince de Galles, leur seigneur, ne luy devoit pas donner la liberté (1), car un tel ennemy luy feroit un jour de la peine. D'autres s'ennuyans de perdre leur temps à le voir, prirent le party de se retirer en disant, dans le langage du quatorziême siecle, *pourquoy avons nous icy musé et nôtre métier delaissié à faire, pour*

(1) « On croit, Monseigneur, dit un jour le sire d'Albret au prince « de Galles, que si vous ne mettés pas Du Guesclin à rançon, c'est « parce qu'il vous donne de la jalousie, et que vous le craignés. Pour « montrer, répliqua le prince anglois, que je ne crains point Du Gues- « clin, tout brave qu'il est, il va être libre à l'instant. » (*Du Chastelet.*)

regarder un tel damoisel, qui est un laid chevalier et mau taillie. La mauvaise opinion qu'ils avoient de luy leur fit croire qu'il pilleroit tout le plat païs pour trouver de quoy payer sa rançon sans tirer un sol de sa bourse; mais il y en avoit aussi qui le defendoient, sçachans la reputation qu'il avoit acquise dans le monde, non seulement par sa valeur, mais aussi par ses genereuses honnêtetez. Ils assûroient qu'il ny avoit point de si forte citadelle dont il ne vint à bout, et qu'il étoit si estimé dans toute la France, qu'il n'y avoit personne qui ne s'y cotisât volontiers pour le tirer d'affaire. Ce n'est pas sans raison que Quint Curce à dit que la reputation fait tout dans la guerre, *famâ bella stant.*

En effet Bertrand devint si fameux que la princesse de Galles (1), en ayant entendu parler, vint tout exprés d'Angoulême à Bordeaux pour le voir et pour le regaler, et, ne se contentant pas de le faire asseoir

(1) La princesse de Galles, après l'avoir fait diner avec elle à Angoulesme voulut contribuer de trente mille florins pour sa rançon. Du Guesclin se jetta à ses genoux en lui disant: « J'avois cru jusqu'ici « être le plus laid chevalier de France, mais je commence à avoir « meilleure opinion de moi, puisque les dames me font de tels pré« sents. » En acceptant la somme, il n'en reserva rien pour sa rançon. Il l'emploia à payer celle de plusieurs Bretons qui avoient été pris avec lui. Son épouse étoit digne de lui. A cette époque, Du Guesclin étant venu la trouver en Bretagne, et fondant le prix de sa rançon sur des sommes qui étoient en dépôt, elle lui déclara franchement qu'elle avoit tout consommé pour délivrer les pauvres soldats qui l'avoient suivi, et pour leur aider à remonter leurs équipages. Du Guesclin, enchanté de sa conduite, la remercia, en lui disant que l'acquisition d'un vaillant homme valoit mieux que des seigneuries, et qu'il préféroit la conservation d'un bon soldat à tous les trésors du monde. Aussi accouroit-on de toutes parts pour combattre sous sa banniere. (*Hist. de Du Guesclin*, par *Du Chastelet.*)

à sa table, elle poussa si loin la bienveillance qu'elle avoit pour luy, qu'elle luy dit qu'elle vouloit contribuer de dix mille livres au payement de sa rançon. Bertrand, comblé de tant de faveurs, sortit de la cour de Bordeaux avec joye. L'on avoit stipulé avec luy qu'il retourneroit dans un certain temps auprés de la personne du prince pour apporter les deniers à quoy luy même il s'étoit taxé; que cependant il ne luy seroit pas permis de porter aucunes armes sur soy; que s'il n'avoit pas fait tout son argent dans le jour qu'on luy avoit marqué, les choses demeureroient comme non avenües, et qu'il rentreroit en prison. Hugues de Caurelay, son amy, le voulut conduire bien loin pour luy faire honneur, et luy dit sur le chemin qu'ayant tous deux servy dans la derniere guerre d'Espagne, qu'ils avoient entreprise en faveur d'Henry contre Pierre, ils avoient fait quelques butins ensemble, et qu'il croyoit luy être redevable de quelque chose, le partage n'ayant pas été fait au juste entr'eux deux. Bertrand luy témoigna là dessus un entier desinteressement, ce qui servit de motif à Caurelay pour luy faire offre de vingt mille doubles d'or, qui valoient une livre ou vingt sols chacun. Guesclin, ne pouvant assez reconnoître une si grande generosité, l'embrassa tendrement, et ces deux braves, tout intrepides qu'ils étoient, ne se purent separer sans pleurer.

Bertrand à peine avoit-il fait une lieüe de chemin, qu'il rencontra sur sa route un pauvre cavalier, qui vint à luy chapeau bas, pour le feliciter de ce qu'il le voyoit sur les champs sans être plus dans les mains du prince de Galles. Il le reconnut aussitôt pour avoir

servy dans ses troupes dans les dernieres guerres. Il luy demanda d'où venoit qu'il étoit à pied, quel étoit son sort et où il alloit coucher. Cet homme luy répondit qu'il retournoit sur ses pas à Bordeaux pour se remettre en prison, faute d'avoir trouvé de l'argent pour payer sa rançon. Bertrand, ayant pitié de ce miserable, *et combien te faut-il* (1)? luy dit-il. L'autre l'assûra qu'avec cent livres il seroit entierement quite et déchargé. Bertrand commanda sur l'heure à son valet de chambre de luy compter non seulement cent livres, mais encore autres cent pour se monter et s'armer, disant qu'il connoissoit ce cavalier pour être un bon vivant, et qu'il le pouroit bien servir encore dans les guerres à venir; qu'il le manderoit pour cet effet quand il en seroit temps. Le pauvre homme, tout transporté de joye, donna mille benedictions à son liberateur, luy promit de le suivre jusqu'au bout du monde, et qu'il ne vouloit avoir à l'avenir aucun usage de la vie, que pour l'employer et la sacrifier à son service. Il l'assûra qu'en luy donnant cette somme, dont il venoit de le gratifier, il l'avoit tiré des mains d'un bourreau qui l'avoit tenu quinze jours entiers les fers aux pieds.

(1) « Combien te faut-il, dist Bertran? Sire, il me fault cent frans. « Ce n'est pas moult, dist Bertran. Avécques ce t'en faut-il cinquante « pour avoir un bon cheval, et autres cinquante pour toy armer. » Adonc commanda Bertran à son chambellan. « Baillez lui deux cens « frans, que je lui donne. Il est bon homme d'armes, et le congnois « bien. Si me vendra servir quant j'en auray besoing. Sire, dist l'es- « cuier, Dieu vous doint bonne vie et longue. Vous m'avez delivré « d'un tres-mauvais glouton, qui bien m'a tenu l'espace de trente « jours les grezillons és doiz, et les fers aux jambes. » (*Ménard*, p. 306.)

Guesclin voulut sçavoir le lieu d'où il venoit. Il luy répondit que c'étoit de la ville de Tarascon, devant laquelle le duc d'Anjou avoit mis le siege pour la prendre sur la reine de Naples, avec laquelle il étoit en guerre. Quoy que Bertrand ne pût pas manier aucunes armes jusqu'à ce qu'il eût entierement payé sa rançon, selon la parole qu'il en avoit donnée, cependant il ne laissa pas de se mettre en tête d'aller trouver le Duc et de l'assister au moins de ses conseils, s'il ne pouvoit pas luy prêter la force de son bras. Il fit tant de diligence, qu'il se vit bientôt auprés de Tarascon. Le Duc fut fort agreablement surpris de le voir, s'informant de luy en quelle assiette étoient ses affaires. Bertrand, qui ne s'alarmoit jamais de rien, luy répondit qu'à sa rançon prés tout iroit fort bien. Ce Prince, qui l'honoroit et l'estimoit beaucoup, l'assûra que s'il ne s'agissoit que de trente mille livres pour la payer, il la luy donneroit volontiers. Guesclin luy sçut bon gré de son honnêteté, luy témoignant qu'il n'oseroit pas refuser une grace qu'il luy offroit avec une sincerité si genereuse; aprés quoy le Duc l'entretint du sujet de la guerre qu'il avoit avec la reine de Naples, qui pretendoit injustement avoir quelques droits sur la ville d'Arles et sur plusieurs autres citadelles et forteresses, qui luy devoient appartenir bien plus legitimement qu'à elle. Bertrand, qui naturellement avoit de l'inclination pour ce Prince, luy promit qu'il ne sortiroit point d'auprés de sa personne qu'il ne l'eût rendu maître de Tarascon. Le Duc, sensiblement touché de l'avance obligeante qu'il luy faisoit, le pria de ne se mettre aucunement en peine de sa rançon, puis qu'il en faisoit son affaire. Tandis qu'ils s'entretenoient

ensemble, un espion partit de la main pour aller de ce pas avertir le gouverneur et les bourgeois de Tarascon, qu'il avoit veu le fameux et le redoutable Bertrand dans le camp du Duc, et qu'il avoit amené deux cens hommes d'armes avec soy, gens intrepides et fort aguerris, et nourris de tout temps dans les batailles et dans les assauts. Cette nouvelle étonna beaucoup les assiegez qui voyoient bien que le Duc, fortifié de ce secours, n'avoit pas envie de les ménager. Mais ils furent encore bien plus deconcertez quand ils sçurent qu'Olivier Guesclin, frere de Bertrand, Olivier de Mauny et Henry son fils, Alain de Mauny, petit Cambray, Alain de la Houssaye et son frere Lescoüet étoient arrivez à ce siege avec un grand renfort de cavalerie. Bertrand les conjura de faire de leur mieux pour la satisfaction du Duc, dont la cause étoit la plus juste, et qui ne laisseroit pas leurs services sans recompense, leur promettant qu'aprés la conquête de cette ville, il les meneroit en Espagne pour faire la guerre au roy Pierre en faveur d'Henry, que les Anglois avoient chassé de ses Etats, et qu'ils auroient là de fort riches dépoüilles à partager ensemble.

Tous ces generaux s'attacherent donc au siege de Tarascon, situé sur le Rhône. Le Duc avoit fait faire un pont de bateaux sur cette riviere, qu'il avoit remply de gens pour arréter ceux qui se seroient mis en devoir de la passer pour aller au secours de cette place, et, par ce stratageme, il fit rebrousser chemin à toutes les troupes que la reine de Naples avoit envoyées pour se jetter dans Tarascon. Ce fut avec un grand acharnement que ce Prince en pressa le siege. Il avoit pour ce sujet fait charrier devant la place dixhuit grosses

batteries ou engins, dont on lançoit des pierres fort pesantes, avec lesquelles on nettoyoit les rempars de tous les assiegez qui se presentoient dessus pour leur defense. Bertrand, que rien n'étoit capable d'intimider, se mêloit avec les ingenieurs qui faisoient agir ces machines, et les encourageoit à bien faire ; ils luy témoignoient aussi que la presence d'un si grand capitaine les animoit beaucoup, et qu'ils étoient sûrs de reüssir dans leur manœuvre, puis qu'un si brave general vouloit bien partager avec eux et le travail et le peril qu'ils alloient essuyer. On avoit déja donné plusieurs assauts à la ville, mais sans aucun effet, parce que la defense n'en étoit pas moins opiniâtre que l'attaque. Bertrand se mit en tête de s'aller presenter aux barrieres de la ville pour en intimider le gouverneur et les bourgeois, et les obliger à se rendre. Il monta pour ce sujet à cheval sans oser mettre une épée à son côté, de peur de violer la parole qu'il avoit donnée de ne porter aucunes armes; mais tenant seulement une baguette dans sa main, dont il se servit comme d'un bâton de commandement. Il ne fut pas plûtôt arrivé là, qu'il fit signe qu'il avoit à parler non seulement au gouverneur, mais même aux principaux bourgeois de la ville. On alla leur en donner avis. Ils se rendirent de ce côté là pour apprendre de luy ce qu'il avoit à leur dire. Bertrand leur representa (1)

(1) « Car, dist Bertran, se vous ne vous rendez de bonne voulenté, « j'ay vœu à Dieu et à Saint Yve, que je y seray si longuement, que « par force de assault vous auray : et à tous les riches bourgeois feray « trencher les testes. Et le demourant, c'est assavoir la moyenne « gent, femmes et enfants, et autres pouvres feray vuider de la ville, « sans or, et sans argent, tous nuz comme ilz nasquirent. » (*Ménard*, p. 310.)

qu'ils ne connoissoient pas leurs interêts, et qu'ils devoient ouvrir les yeux sur le danger qui les menaçoit tous, sans excepter leurs femmes et leurs enfans; et que s'ils ne se rendoient au plûtôt, *que par Dieu et par saint Yves*, il planteroit le piquet devant Tarascon jusqu'à ce qu'il l'eût emporté d'assaut, et qu'il feroit ensuite trencher la tête à tous les bourgeois qu'il trouveroit dans cette ville, et qu'à l'égard des moyennes gens, il les feroit tous depoüiller nuds comme la main par ses Bretons, qui n'avoient point accoûtumé de faire quartier à personne; qu'ils devoient considerer que reconoissant pour leur souverain le duc d'Anjou, frere du roy de France, ils en auroient incomparablement plus d'appuy et de protection que non pas de la reine de Naples, qui, tenant sa Cour au bout de l'Italie, ne pouroit pas leur envoyer de si loin des forces pour les secourir.

Ces raisons étoient assez pressantes pour tenir en balance les esprits du commandant et des bourgeois de Tarascon. Quand ils furent rentrez dans la ville, ils appellerent auprés d'eux ce qu'il y avoit de gens les plus distinguez dans la place, et leur exposerent les menaces que Bertrand leur avoit faites s'ils ne se rendoient pas incessamment, et le danger dans lequel ils étoient de perdre leurs biens et leurs vies s'ils se laissoient prendre d'assaut. Ils furent tous d'avis de capituler; et comme ils étoient sur le point de le faire, les Provençaux vinrent se poster sur une montagne voisine pour attaquer l'armée du Duc. Mais les coups qu'ils tiroient ne portoient point sur les assiegeans, et quand ils eurent jetté tout leur premier feu, Olivier de Mauny, suivy de ses gens, alla droit à eux et les

fit décamper de là à grands coups de sabres et d'épées. Les assiegez voyant que le secours qui venoit pour les dégager avoit été défait entierement, ne balancerent plus à prendre le party que Bertrand leur avoit inspiré. C'est la raison pour laquelle ils dépêcherent auprés du Duc quatre des plus notables bourgeois de Tarascon, pour luy declarer qu'ils étoient dans la resolution de luy ouvrir leurs portes, et de reclamer sa misericorde.

Ils le trouverent dans sa tente ayant auprés de soy l'élite et la fleur de toute sa noblesse, le sire de Rabasten, Perrin de Savoye, Jaques de Bray, le Borgne de Melun, Guillaume le Baveux, le comte Robert d'Otindon, Robert Papillon et grand nombre d'autres seigneurs environnoient ce Prince, quand les députez de Tarascon vinrent se mettre à genoux devant luy comme se voulans prosterner à ses pieds pour le fléchir encore davantage. Celuy qu'on avoit chargé de porter la parole, debuta par presenter les clefs de la ville au Duc, luy disant que les cœurs de tous les bourgeois de Tarascon luy seroient ouverts, de même que leurs portes, s'il luy plaisoit de leur pardonner, et qu'ils avoient plus de passion d'être ses sujets qu'il n'en avoit d'être leur souverain. Le Duc feignit de ne les pas écouter, et leur fit une réponse fort seche, parce qu'il avoit perdu beaucoup de monde devant cette place, dont la conquête luy avoit extremement coûté. Bertrand qui les avoit engagez à se rendre, se crut obligé de s'interesser en leur faveur, et de prier ce prince d'avoir pour eux quelques sentimens d'indulgence. Le Duc luy répondit qu'il le faisoit là dessus arbitre de tout, et que comme c'étoit par son ministere qu'ils

s'étoient rendus, il vouloit aussi que ce fût par son canal que se terminât toutte cette affaire. Bertrand se voyant le maître de tout, alla planter l'etendard du Duc sur le haut du donjon de la ville. Il fit ensuite ouvrir les portes au vainqueur. Les bourgeois en sortirent en foule pour venir au devant de leur nouveau seigneur, devant lequel ils se presenterent dans une posture fort humiliée pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient d'avoir fait une si longue resistance. Les dames les plus qualifiées s'attrouperent aussi pour paroître touttes aux yeux de ce prince dans un air fort contrit et fort desolé. Le Duc, de concert avec Bertrand, reçut leurs hommages et leurs soûmissions avec beaucoup de condescendance, conserva la ville de Tarascon dans ses privileges, et se contenta d'y coucher seulement une nuit après avoir étably dans la place un gouverneur qui luy étoit tout à fait affidé, qu'il laissa dedans avec une fort bonne garnison.

Ce prince leva le piquet dés le lendemain pour s'assûrer de la ville d'Arles, dans laquelle il avoit des intelligences, et qui le dispensa de mettre le siege devant elle, ayant auparavant fait un traité secret avec ceux ausquels il avoit donné caractere pour convenir de touttes les conditions qui seroient proposées pour faciliter la reddition d'une ville si importante, et dont la prise ou la cession lui paroissoit si necessaire au bien de ses affaires. Bertrand voyant qu'il n'avoit plus rien à faire auprés du duc d'Anjou, prit la liberté de remontrer à ce prince qu'il étoit necessaire qu'il allât en Bretagne voir le seigneur de Craon, et ce qu'il avoit d'amis dans cette province, pour amasser les sommes necessaires au payement de sa rançon, qui

n'étoit pas petite, et qu'il esperoit trouver en Espagne, auprés d'Henry, dequoy leur rembourser l'argent dont ils l'auroient accommodé, puisque rien ne luy tenoit plus au cœur que le rétablissement de ce prince, qui l'attendoit au camp de Tolede, devant laquelle il avoit mis le siege avec le Besque de Vilaines, et qu'aprés qu'il seroit tout à fait sorty d'affaire avec le prince de Galles, il ne perdroit pas un moment de temps pour retourner en Espagne, et seconder Henry dans la guerre qu'il avoit entreprise. Le duc d'Anjou goûta fort la conduite qu'il vouloit tenir; mais il l'assûra qu'il ne se devoit pas si fort mettre en peine de sa rançon, dont il luy alloit faire compter vingt mille livres; qu'il ménageroit si bien les choses en sa faveur auprés du Pape, qu'il en obtiendroit encore autant pour luy de Sa Sainteté; qu'enfin le roy de France, son frere, seroit assez genereux pour faire le reste, et que si toutes ces sommes payées il avoit encore besoin de quelqu'autre secours, il n'avoit qu'à s'adresser à luy, puisque sa bourse seroit toûjours ouverte pour le garantir de tous les besoins dans lesquels il pouroit tomber.

Bertrand n'eut point de paroles assez fortes pour marquer au Duc sa reconnoissance. Il eut donc l'esprit en repos de ce côté-là; tous ses soins étoient tournez du côté de l'Espagne. Il engagea ses cousins germains, Olivier de Mauny et ses freres, à se tenir prêts pour s'y rendre quand il seroit temps de les y appeller, et prenant congé du Duc, il emporta les vingt mille livres dont ce prince le gracieusa. Mais avant qu'il fût arrivé à Bordeaux, il avoit déja dépensé toutte cette somme, car il étoit si liberal et si

genereux que, quand il rencontroit sur sa route quelque pauvre cavalier démonté, qui n'avoit pas encore payé sa rançon, tout aussitôt il ordonnoit à son tresorier de luy compter l'argent dont il avoit besoin pour se tirer d'affaire. Un jour il en trouva dix sur son chemin, qui luy parurent fort délabrez. Ils se disoient les uns aux autres les mauvais traitemens qu'on leur avoit fait souffrir à Bordeaux, dont on leur avoit permis de sortir sur leur parole pour aller chercher leur rançon. Les uns faisoient serment qu'ils ne s'aviseroient plus d'aller faire la guerre en Espagne, de peur de retomber dans la peine et l'embarras où ils étoient alors; d'autres témoignoient qu'ils y retourneroient encore volontiers s'ils étoient sûrs de servir soûs Bertrand, qui ne seroit jamais indifferent sur leurs miseres, et feroit genereusement les derniers efforts pour les en tirer.

Ces dix hommes, en chemin faisant, arriverent enfin dans une hôtellerie. Leur air pauvre fit apprehender au maître du logis qu'ils n'eussent pas dequoy payer leur souper et leur gist. Il balança quelque temps à leur faire tirer du vin, leur demandant s'ils avoient de l'argent pour le satisfaire. L'un d'eux répondit que son inquietude là dessus étoit prematurée; qu'ils avoient encore assez dequoy le contenter quoy qu'ils eussent essuyé beaucoup de miseres à Bordeaux, dont ils venoient de sortir avec Bertrand, qui s'étoit taxé luy même à soixante mille doubles d'or, et que la somme étant excessive il auroit assez de peine, avec tout son credit, de la trouver dans la bourse de ses amis. Quand l'hôte les entendit parler de Bertrand, pour lequel il avoit une veneration toutte sin-

guliere, il leur dit qu'il se saigneroit volontiers pour contribuer à le tirer d'affaire; qu'il avoit encore dix chevaux dans son écurie, cinq cens moutons dans ses bergeries, presque autant de pourceaux dans ses étables, et plus de trente muids dans sa cave, qu'il vendroit de bon cœur pour en assister ce brave general, *et par Dieu qui peina en croix, et le tiers jour suscita, qu'il vendroit aussi tous les draps que sa femme avoit aquatez quant ils furent mariez.* Enfin le nom de Guesclin mit cet hôte de si belle humeur, qu'il dît à ces dix avanturiers qu'il les vouloit regaler gratuitement pour l'amour de luy; qu'il leur feroit servir des pâtez, du rôty et du meilleur vin sans qu'il leur en coutât un denier, pour les recompenser du plaisir qu'ils luy faisoient de luy parler du plus genereux et du plus intrepide et fameux capitaine qui fût dans toute l'Europe.

En effet il leur tint parole de fort bonne grace, et comme ils étoient tous à table, Bertrand vint par hasard descendre dans cette même hôtellerie pour y dîner avec tout son monde. Aussitôt que ces dix prisonniers l'apperçurent, ils se leverent par respect pour luy faire honneur. Il les reconnut aussitôt, et les voyant si mal en ordre, il leur demanda s'ils avoient fait sur les chemins quelque mauvaise rencontre de voleurs, qui les eussent mis dans un état si pitoyable, puis qu'il les avoit veûs à la bataille de Navarrette dans un assez bon équipage. L'un d'eux prit la parole pour les autres, avoüant qu'ils avoient tous été faits prisonniers dans ce combat, et qu'ils étoient tombez dans les mains de gens qui les avoient traité comme des brigands et des meurtriers, et que leur misere

étoit d'autant plus grande que, n'ayans pu trouver dans leur païs dequoy se racheter, ils étoient obligez de retourner en prison dans Bordeaux, de peur de violer le serment qu'ils avoient fait de se remettre dans les mains de leur geolier, s'ils ne payoient pas leur rançon; que bien loin d'avoir des sommes suffisantes pour recouvrer leur liberté, ils n'avoient pas même dequoy payer leurs hôtes sur les chemins, et que celuy-cy les avoit bien voulu recevoir et nourrir pour rien pour l'amour de luy, sur ce qu'ils avoient seulement prononcé son nom, leur ayant dit qu'il vendroit volontiers sa maison, ses meubles et ses bestiaux pour le racheter.

Bertrand, voyant le bon cœur de cet homme, qu'il ne connoissoit point, ne se contenta pas de l'embrasser, mais il voulut aussi s'asseoir à la table et manger avec eux, et leur commanda de ne se point lever ny de faire aucune façon, puis qu'ils étoient ses camarades, et qu'il vouloit les tirer de la peine où ils étoient en leur donnant dequoy se racheter; et quand il leur eut fait raconter touttes leurs avantures, il leur demanda quelle somme il leur falloit à tous pour payer leur rançon. Ils luy dirent, aprés avoir entr'eux supputé le tout, que cela pouroit bien monter à quatre mille livres. « Ce n'est pas une affaire, « leur repondit-il, je vous donneray de plus deux « autres mille livres pour vous remonter, vous équiper « et vous defrayer sur les chemins, et ce bon hôte, « qui vous à si bien regalé pour l'amour de moy, merite « que je reconnoisse son affection. » Là dessus il fit appeller son valet de chambre, et luy commanda de donner mille livres au cabaretier qui avoit témoigné

pour luy tant de zele. La generosité qu'il fit éclater à l'égard de ces dix prisonniers et de leur hôte, augmenta beaucoup la reputation de Bertrand; car moins ingrats que les dix lepreux de l'Evangile, ils publierent par tout cette innocente profusion qu'il avoit faite en leur faveur. Cette conjoncture en fit naître une belle occasion; car ces dix hommes rentrans dans Bordeaux, fort avantageusement montez et fort lestement équipez, on alla s'imaginer qu'il falloit qu'ils eussent détroussé les passans et fait quelque vol considerable sur les grands chemins, pour s'être sitôt rémis en si bon état. On les menaça même de les accuser devant le senéchal et de les faire pendre comme des scelerats.

Ils furent citez devant luy pour rendre compte de leur conduite, et comment il se pouvoit faire qu'en si peu de temps ils eussent trouvé tant d'argent. Ces gens luy revelerent le mystere, et luy firent un recit exact des honnêtetez que Bertrand leur avoit faites, et un detail fort circonstancié de tout ce qui s'étoit passé chez leur hôte, où il ne s'étoit pas contenté de manger indifferemment avec eux, mais même leur avoit donné dequoy payer leur rançon, se monter, s'armer, s'habiller et se defrayer. Ils ajoûterent que ses liberalitez s'étoient etenduës jusqu'à leur hôte même, auquel il avoit fait compter la somme de mille livres en leur presence, parce qu'il les avoit bien regalez pour l'amour de luy. Le senechal, apprenant touttes ces honnêtetez de Bertrand, ne pouvoit comprendre comment un si laid homme pouvoit avoir une ame si bien faite, et se rendit de ce pas au dîner du prince et de la princesse de Galles, ausquels il fit part de cette nouvelle, en pre-

sence de toutte leur Cour, qui les voyoit manger. Le rapport qu'il leur fit d'une si grande et si belle action ne tomba pas à terre. La princesse ne se put tenir de dire qu'elle ne plaignoit point l'argent qu'elle avoit donné à Bertrand, et qu'il en meritoit encore davantage, et le prince avoüa que ce chevalier avoit de si grandes qualitez de valeur et de generosité qu'il n'avoit point son semblable au monde.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

